

Fig. P.E



R. 89596

5 of 22

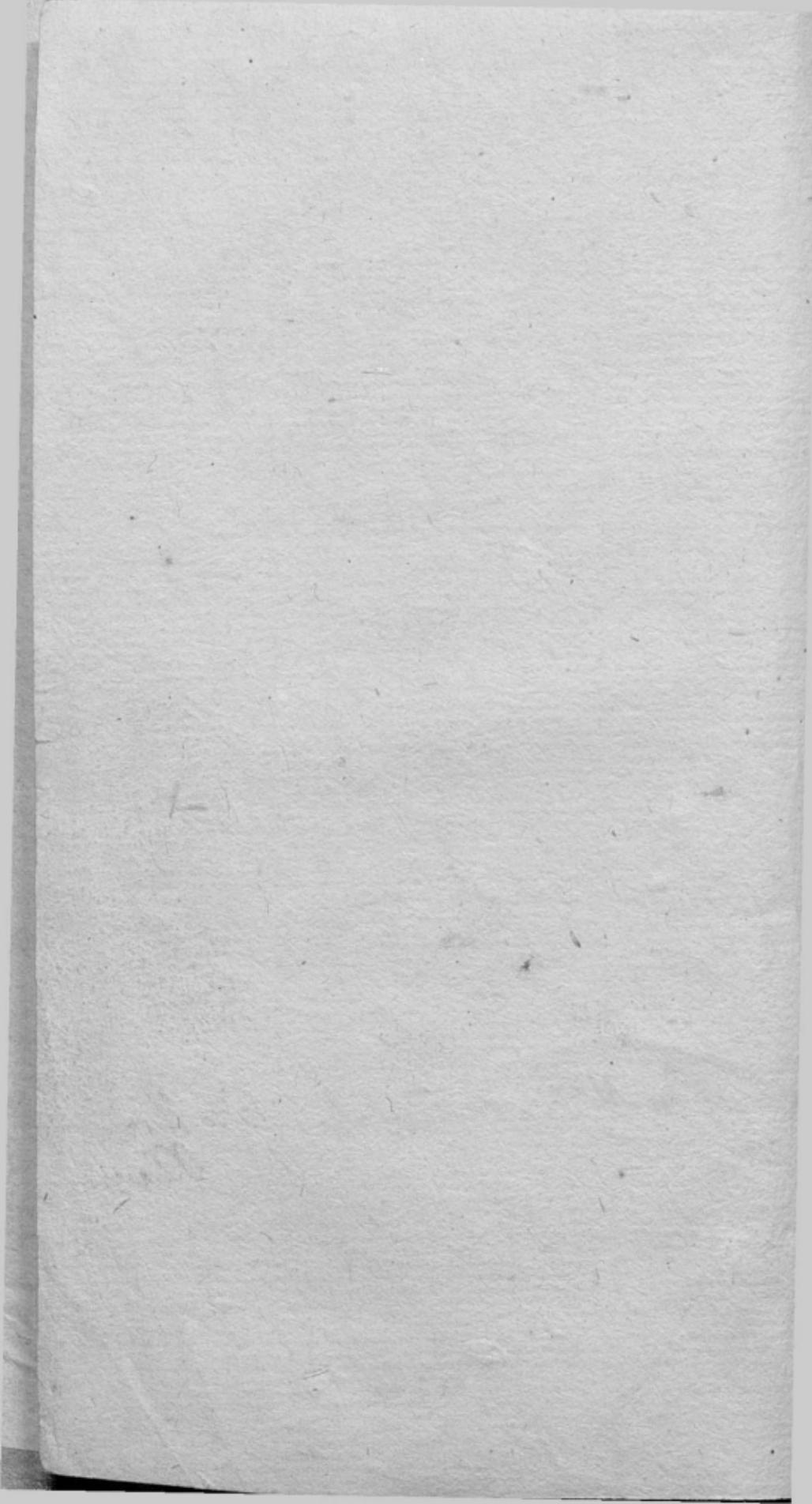
A

B

C

CO. 1114

113114



*... d'un ...*  
~~... d'un ...~~

LA VIE

DU

VENERABLE

F R E R E

ALPH. RODRIGUEZ

DE LA COMPAGNIE

DE JESUS.

*Avec un Traité de dévotion des  
Maximes Spirituelles recueillies  
de ses écrits.*

Par le Pere ANTOINE BOISSIEU  
de la même Compagnie.

*coll. ... soc. ... cat.*

*... de la Visitation de Marie de*

A L T O N ,

*Stanci*

Chez ANTOINE MOLINÉ  
vis-à-vis le grand Collège.

---

M. DC. LXXXVIII.

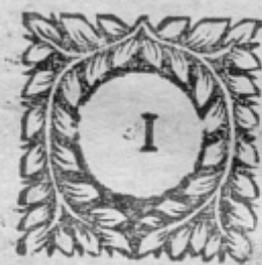
*Avec Approbation & Privilège.*

Handwritten text at the top of the page, appearing to be a title or header, written in a cursive script.

Handwritten text in the lower half of the page, appearing to be a list or a series of entries, written in a cursive script.



A M A R I E  
MERE DE DIEU.



*I* est bien juste, ô  
Vierge sainte, que  
je vous offre la Vie  
du Venerable Frere Alphon-  
se Rodriguez, puisque c'est  
un Saint que vous avez  
fait, & qui vous est rede-  
vable de toutes les vertus  
qui l'ont rendu illustre de-  
vant Dieu & devant les  
Hommes. Le soin que vous  
avez pris de sa conduite, &

## ÉPI T R E.

les graces que vous lui avez procurées sont si extraordinaires ; que l'on auroit de la peine à le croire si elles n'étoient autorisées par des témoignages authentiques & par une foule de miracles. Il est mal-aisé de trouver un cœur plus porté à vous aimer que le sien ; tous ses desirs & ses empressemens ne tendoient qu'à vous procurer l'estime & l'amour de toutes les personnes qui conversoient avec lui, & son zèle pour vôtre gloire étoit si grand, qu'il auroit eu un plaisir singulier de donner mille fois sa vie pour attirer

## E P I T R E.

les Ames à vôtre service.

Il ne faut pas s'étonner, ô Vierge sainte, si vous l'avez comblé de tant de graces; puis que vous êtes si libérale, que vous recompensez les plus petits services que l'on vous rend par des bienfaits continuels & toujours magnifiques. Je ne doute pas que plusieurs ne soient surpris de vôtre liberalité à son égard, quand ils verront les grandes vertus dont vous l'avez orné, mais comme tout le monde est convaincu que vôtre bonté égale vôtre puissance, ils seront aussi convaincus de la sainteté émi-

## E P I T R E.

*nente de ce grand Homme ,  
 puisque c'est un ouvrage de  
 vos mains. J'espere, Vierge  
 sainte, que l'offre que je vous  
 fais vous sera tres-agreable,  
 & que comme vous êtes  
 toujours disposée à faire du  
 bien à tous ceux qui s'adres-  
 sent à vous, vous me ferez  
 part de vos Liberalitez, &  
 qu'ayant mis mon livre sous  
 votre protection, vous le ren-  
 drez utile à tous ceux qui se  
 donneront le loisir de le lire ;  
 c'est avec ce souhait que je  
 suis*

Votre tres-humble, tres-  
 obeissant, & entierement  
 devoüé fils & serviteur,  
 ANTOINE BOISSIER,  
 de la Compagnie de JESUS.



AUX RELIGIEUX  
destinez aux emplois  
de Marthe.

 O M M E j'écris la Vie d'un Religieux destiné aux emplois de Marthe dans la Religion ; je pense que personne ne trouvera mauvais que je propose ici pour modele à ceux que l'obéissance occupe dans les mêmes fonctions ; puis que le Ciel la couronné de toutes les vertus propres pour remplir tous les devoirs de son état. Il est constant qu'il n'est rien de plus efficace pour persuader la vertu que l'exemple ; & bien que nous aions des raisons convaincantes pour nous faire embrasser le bien , nous avons néanmoins une grande facilité à surmonter les difficultez , lors que nous trouvons un gui-

de expérimenté qui nous conduit.

Il est vrai (MES TRES-CHERS FRERES) qu'il ne faudroit que vous proposer l'excellence de vôtre état pour vous porter à la plus sublime sainteté ; car bien que vous ne soiez destinez qu'aux emplois de Marthe dans la Religion, vous êtes néanmoins les Coadjuteurs de tous les Religieux qui sont destinez aux Ministeres les plus necessaires du Christianisme. Nous lisons dans l'Ecriture que les Apôtres étant occupez à prêcher la parole de Dieu, & aux autres fonctions de leur état, pour la conversion des ames, choisirent des Diacres, c'est à dire, des Ministres & des Coadjuteurs pour les aider, & les soulager dans leurs travaux aux choses extérieures, tandis qu'ils s'emploioient à enseigner aux hommes les veritez de l'Evangile.

C'est ce que font les Freres Coadjuteurs dans la Religion à l'égard de tous les autres qui

travaillent immédiatement au salut des ames. De sorte que comme il n'est rien de plus grand, dit saint Denis, que de cooperer au salut des hommes, ne faut-il pas dire que l'état des Coadjuteurs dans la Religion est tres-sublime. Car bien qu'ils ne soient pas destinez immédiatement aux Ministeres sacrez comme les Prêtres, ils peuvent néanmoins travailler au salut du prochain non seulement par leurs prieres, par leur conversation spirituelle, & par leurs bons exemples, mais encore en accompagnant, en soulageant les Peres, & s'occupant dans leurs offices pour le service des Prêtres & des autres Religieux qui vacquent uniquement au salut des ames.

On ne peut douter que les Freres Coadjuteurs n'aient de tres grands avantages pour parvenir à la perfection, car quoi qu'ils ne disent pas la Messe, ils ne laissent pas d'avoir le tems de vacquer à l'oraison, aux examens

de la conscience, aux lectures spirituelles, aux entretiens & conférences qui se font dans les maisons Religieuses, & comme ils ne sont occupez qu'à des choses exterieures ils peuvent s'adonner plus facilement à la contemplation par une continuelle presence de Dieu.

Cét état a paru si avantageux à plusieurs grands Princes, & à des Rois même pour acquérir une haute sainteté, qu'un grand nombre ont abandonné leur sceptre & leur couronne pour l'embrasser. C'est dans cette vûe que Charles Roi d'Allemagne, s'étant fait Religieux gardoit les brebis, & comme il en vit une qui étoit boiteuse & ne pouvoit suivre le troupeau, il la mit sur ses épaules & la porta dans le bercail.

Guillaume second Duc de Gascongne, étant Religieux, faisoit le pain du Monastere, & comme un jour il ne trouva point de balai pour balaier le four il entra dedans lors qu'il étoit tout chaud

& le nétoia avec les habits sans se brûler. Il n'y a donc pas lieu de douter que l'état des Freres Coadjuteurs ne soit tres-élevé & tres-avantageux pour parvenir à une sublime sainteté dans le sentiment même des plus illustres personnes du monde.

L'excellence de l'état des Freres Coadjuteurs fait voir les bonnes qualitez qu'il faut avoir pour en remplir tous les devoirs. On les peut remarquer dans celles que les Apôtres demandoient à ceux qu'ils avoient choisis pour le maniment des choses temporelles du sacré College, & de cette premiere communauté des Chrétiens. *Considerate*, disent-ils, *viros ex vobis, boni testimonii septem, plenos Spiritu sancto, & sapientia, quos constituamus super hoc opus.* Où l'on remarque six qualitez, les unes exterieures, les autres interieures, les unes regardent le corps & les autres l'esprit. Premièrement *viros*, des hommes faits, qui ne soient ni trop vieux

ni trop jeunes , mais robustes & adroits pour s'appliquer aux choses temporelles. *Boni testimonii.* Des gens de bonne naissance, & dont la reputation ne soit point flétrie. *Septem.* C'est à dire le nombre nécessaire pour les emplois de la Religion. *Plenos sapientia.* Qu'ils aient un jugement solide , & une capacité suffisante pour s'acquiter des emplois qu'on leur donne. *Plenos Spiritu sancto.* Pleins de vertus & du saint Esprit. Il faut, dit saint Ignace, dans ses Constitutions que les Coadjuteurs aient une bonne conscience, qu'ils soient tranquilles & traitables , qu'ils aiment la vertu & la perfection , qu'ils soient portez à la dévotion , qu'ils édifient les domestiques & les étrangers, & contents de l'emploi de Marthe qu'ils s'affectionnent à l'Institut pour avancer la gloire de Dieu.

Quant à l'exterieur , il faut qu'ils soient honnêtes, & ils doivent avoir des forces corporelles pour soutenir le travail auquel on

les applique. C'est ainsi que par le saint Ignace, & c'étoit la pratique.

Æcumenius écrivant sur le chapitre des Actes dont nous parlons, dit, que le Ministère de ceux qui s'appliquent à des choses nécessaires à la vie, est exposé aux plaintes & aux murmures de plusieurs; c'est pourquoi les Apôtres choisirent des Diacres pour cet emploi. Il faut donc que ceux qui sont destinez à ces fonctions aient beaucoup de patience & d'humilité.

Hugues de saint Victor, dit, que ceux qui sont destinez aux manimens des choses temporelles sont exposez à faire des fautes non seulement contre la perfection de la pauvreté, mais encore par une trop grande avidité des biens temporels. Pour parvenir à la fin à laquelle ils sont appellez il ne faut que mettre en pratique ce qui est marqué dans leur regle, avec les bonnes instructions que le Pere de Paz. à presentez à ceux qui

font occupez aux Ministeres des choses temporelles, & sans doute qu'ils parviendront à une sublime sainteté ; & comme l'exemple est bien plus fort que les paroles, je propose ici les vertus de quelques Freres Jesuites, qui se sont signalez par la sublimité de leurs perfections, sans parler du Frere Alphonse, puis que nous exposons sa Vie au public, où l'on remarquera toutes les vertus des grands Saints.

Je commence par le Frere Jacques Gesai Japonois, qui fut attaché à une Croix & percé de lances pour la querelle de JESUS-CHRIST, ainsi que la reconnu le saint Siege qui la déclaré Martir. Il étoit Portier du du College de Nangasacki, comme nôtre Frere Alphonse de celui de Majorque.

C'étoit un Religieux d'une si grande humilité, qu'à l'heure de son Martire s'étant trouvé un mouchoir entre ses mains, il ne voulut jamais le donner aux Chrétiens qui étoient presens à

sa mort, de peur qu'on ne se gardât  
comme une relique, s'estimant in-  
digne d'un pareil honneur.

Dominique Colin qui de Ca-  
pitaine s'étant fait Jesuite, après  
avoir rendu de grands services  
aux Peres de la Compagnie de  
JESUS en Angleterre, fut pris &  
arrêté prisonnier pour la foi en  
Irlande; & après avoir essuié les  
peines d'une facheuse prison, fut  
pendu & étranglé, selon la coût-  
me ordinaire d'Angleterre, &  
mourut avec une constance qui le  
fit admirer de tout le monde.

Guillaume Sautemouche de la  
Province de Lyon, qui accompa-  
gna le Pere Sales au Martire,  
qu'ils souffrirent tous deux dans  
la ville d'Aubenas, étoit un Re-  
ligieux d'une grande vertu, qu'il  
avoit fait paroître principalement  
dans le College d'Avignon où il  
vécut quelques années. Il fit voir  
son courage lors que les hereti-  
ques se saisirent du Pere Sales  
pour le faire mourir; car aussitôt  
qu'il le vit blessé il l'embrassa,

& s'écria qu'il vouloit mourir pour deffendre la Doctrine que le Pere preschoit, & lors que les heretiques le frappoient il mit ses deux mains sur sa poitrine, disant: Souffre chair, souffre pour la querelle de Jesus-Christ, & couronna ainsi toutes ses vertus par un glorieux Martire.

Bernard Vizcayno de la Province de Toledé, fut reçu à Rome, & envoyé en Espagne. On dit de lui qu'il passoit les rivieres à pied sec comme s'il eut marché sur la terre; Saint François de Borgia le fit Cuisinier dans le Noviciat de Simanque, afin que par son exemple & par ses rares vertus il donna de la ferveur aux Novices, comme il fit. Sa mortification & ses penitences étoient extraordinaires, & il s'appliquoit les nuits entieres à l'oraison. Le Demon n'oublia rien pour empêcher ce saint exercice par des spectres horribles; mais le serviteur de Dieu fut toujours victorieux jusques à sa mort. Il mourut dans

L'Hôpital du Cardinal Tavera à Toledé, avant qu'il y eut une maison de la Compagnie de JESUS dans cette ville; & le mal dont il fut frappé lui prit en servant les pauvres. On le nommoit le Saint pendant sa vie, on l'enterra dans un lieu séparé, & on n'a jamais voulu rendre son corps aux Jesuites.

Jean Ximenes de la Province d'Aragon, dont la vocation & l'entrée dans la Compagnie ne sont pas moins admirables que sa Vie, peut servir de modèle à ceux qui sont dans le même état. Il demouroit ordinairement dans la maison de campagne de la ville de Saragoce, qu'on appelle le Mont de JESUS.

A l'égard de Dieu, il avoit une union toute particuliere avec sa Majesté divine, par une conversation continuelle bien qu'il fut appliqué aux choses exterieures. Il passoit la plus grande partie de la nuit en oraison. Au regard de ses Superieurs il avoit un respect

si grand, & une obeissance si parfaite que Dieu l'approuvoit quelquefois par des miracles.

A son égard, il n'avoit que du mépris pour soi-même, s'estimant bienheureux d'être employé aux offices les plus bas & les plus penibles. Il prédit le jour de sa mort, lors qu'il arriva malade de la Campagne au College. Voici l'âne qui vient (c'est ainsi qu'il appelloit son corps) pour être délié. Ce qu'il confirma encore pendant sa maladie. Il a toujours été estimé comme un Saint.

François Hortolan de Sardaigne, fit tant de cas de l'état de Coadjuteur de la Compagnie de JESUS, que bien qu'il eut pû être reçu dans le degré d'Ecolier puis qu'il avoit bien étudié en Rétorique dans le siècle, il voulut néanmoins être admis dans l'état où il pourroit servir les autres & faire éclater son humilité qui étoit sa grande vertu. Il alloit souvent querir de l'eau à la fontaine publique, portant un ba-

ril sur son dos pour se mortifier. Il avoit une union continuelle avec Dieu. Il alloit toujours à la maison de campagne dont il avoit le soin en la presence de JESUS & de MARIE qui lui apparoissoient souvent. Le demon le persecuta plus d'une fois par des figures & des artifices subtils jusques à prendre la figure du Supérieur pour le chasser de la Religion, mais le Seigneur le retira de tous ses perils. Il avoit une dévotion particuliere aux Saints, principalement aux Martirs de Sardaigne, dont il donna en partie la connoissance par une lumiere divine, lors qu'on cherchoit leurs corps. Les Anges lui donnerent la Communion en la presence de la sainte Vierge & de saint Antioque Martir. Il eut le don de prophetie & de miracles, dont on a formé déjà le procès pour sa Beatification; il mourut à l'âge de quatre-vingt ans, dont il en avoit passé cinquante-neuf dans la Religion.

François Cagnin de la Province de Lyon, étoit Marchand avant que d'entreren la Compagnie de JESUS : & comme Dieu l'avoit prévenu de beaucoup de graces, il véquit dans cét état d'une maniere tres-chrétienne & exemplaire. Il étoit fort liberal envers les pauvres, à qui il ne se contentoit pas seulement de faire l'aumône ordinaire, mais il les appelloit dans son cabinet, où il leur lavoit les pieds, il nettoioit leurs ordures, les caressoit comme une mere feroit ses plus chers enfans.

Il étoit réglé dans ses exercices spirituels comme un Religieux. Il avoit une particuliere dévotion au tres-auguste Sacrement de l'Autel; tout le monde étoit charmé de le voir prier dans les Eglises. Il aimoit tendrement la sainte Vierge, & il avoit une veneration singuliere pour les Saints. Ses mortifications étoient extraordinaires, car il étoit presque toujours revêtu de cilices, ou

d'autres semblables instrumens de penitence. Il déchiroit son corps par des disciplines sanglantes qu'il ne faisoit pas seulement en particulier, mais encore avec les Peres Capucins qui lui permettoient d'entrer dans leur chœur pour les imiter.

On ne sera pas surpris si ce saint Frere a été un si grand Religieux, après avoir mené une vie si sainte dans le monde. Dès son Noviciat il fut toujours si grand amateur de ses règles, & de toutes les observances Religieuses qu'on pouvoit l'appeller une règle vivante; il avoit un soin admirable d'éviter les plus legeres fautes; Il a fait paroître une prudence si extraordinaire dans toute sa conduite & dans les affaires dont il avoit le soin, que ses Superieurs disoient qu'il faisoit plus assis que les autres en travaillant beaucoup; il a toujours conservé parmi un embarras d'occupations, une égalité d'esprit inalterable.

Sa modestie & sa douceur le faisoient aimer de tout le monde, & bien qu'il eut tant de bonnes qualitez & qu'il fut oocupé à des affaires domestiques qui sont fort importantes à la Religion ; quand on l'envoioit travailler à la terre, il le faisoit avec une humilité si profonde, qu'il disoit à son compagnon qu'il se feroit un grand plaisir de passer sa vie en cét emploi si l'obeissance le lui ordonnoit.

Sa mortification en toutes choses étoit continuelle, après avoir fait six lieuës sans manger, il a fait quelquefois jusques à trois fois la discipline, sa vieillesse ne l'empéchoit pas de tourmenter son corps sans compassion. Il ne faut pas s'étonner s'il étoit si uni à Dieu, & si fidelle à faire son oraison qu'il ne la jamais laissée quelque affaire qu'il eut, bien qu'il fut contraint quelquefois de la retarder. L'amour qu'il avoit pour Jesus-Christ dans le monde, & ses respects & ses services

envers la sainte Vierge furent  
toujours plus fervens dans la Re-  
ligion. Il n'est pas possible d'a-  
voir plus de soin de vivre dans  
une parfaite pauvreté que ce Saint  
en a eu tandis qu'il a vécu dans la  
Religion: ses Superieurs qui l'ont  
connu ont assuré qu'il avoit tou-  
jours conservé sa virginité. Son  
obeissance étoit prompte, simple  
& sans replique, & avec toutes les  
qualitez que saint Ignace deman-  
de dans un Jesuite.

Une si belle vie fut suivie d'u-  
ne sainte mort, où il fit connoî-  
tre par sa patience, sa resignation  
parmi les douleurs, que Dieu cou-  
ronnoit ses travaux d'une gloire  
éternelle, ainsi qu'il en donna des  
marques assez évidentes par la  
joie qu'il avoit de mourir, & par  
la grande confiance qu'il témoi-  
gnoit d'être bientôt du nombre  
des Bienheureux. Un Religieux  
Chartreux de la Chartreuse de  
Portes en Bugei, dit que l'année  
1672, après avoir invoqué ce saint  
Frere, il fut guéri d'un crachement

de sang. Le Seigneur faisant voir par ce miracle, le bonheur dont jouit son Serviteur dans le Ciel.

Je laisse une infinité d'autres saints Coadjuteurs qui ont été illustres en toutes sortes de vertus. Il y en a un grand nombre dans toutes les Religions qui peuvent servir de modelle à tous ceux qui sont dans cet état. Celui que je propose dans ce Livre est capable de porter tous les Religieux aux plus sublimes vertus par son exemple, & je ne doute pas que ceux qui se donneront la peine de lire sa Vie n'en retirent des fruits tres-avantageux.



## AVERTISSEMENT.

**Q**Uoi que la Vie du Venerable Frere Alphonse Rodriguez ait déjà paru depuis long-tems, premierement en latin par le Pere Janin de la Compagnie de JESUS, & traduite en françois par un Pere de la même Compagnie, & depuis en Espagnol par le Pere Colin Jesuite; je ne laisserai pas, mon cher Lecteur, de vous la presenter de nouveau, & d'une maniere, comme je l'espere qui ne vous sera pas desagréable. Car bien que ces Historiens aient fort bien réüssi, comme le premier n'a fait qu'un abrege, & le second aiant écrit en sa langue qui ne peut être utile que dans son pais, j'ai crû qu'il ne falloit pas priver le public & sur tout les âmes Religieuses de la

### *Avertissement.*

connoissance de ce livre , qui leur peut être d'une grande utilité. D'ailleurs je ne propose pas ici seulement une simple traduction , ni de l'un ni de l'autre , car j'ai reçu plusieurs choses de l'Isle de Majorque qui n'avoient pas encore été écrites ; ainsi j'ai tâché de donner une nouvelle forme sur les memoires que ces livres & les écrits que l'on m'a envoiez m'ont fourni.

Je ne doute pas que bien des gens qui ne sont pas fort sçavans dans la science des Saints ne soient surpris de beaucoup de choses extraordinaires , dont les sens ne s'accommodent pas ; elles seront néanmoins criées par les sages , qui sçavent fort bien que Dieu fait des graces singulieres à ses Serviteurs quand il veut les rendre illustres parmi les hommes.

Il est vrai que nous ne sçavons presque la vie des Saints que par ce qu'ils nous ont appris de leur bouche ; mais la sainteté de

### *Avertissement.*

leur vie autorise tout ce qu'ils ont dit, & l'Eglise après une exacte recherche de leurs mœurs, a jugé qu'ils n'étoient pas capables de mentir.

Vous direz peut-être que celui dont je propose la Vie n'est pas encore canonisé, & qu'il lui manque ce témoignage, pour ajouter foi à ce que j'ai écrit, à quoi je répondrai que le proces de sa Beatification est achevé, que tout est conclu en faveur du Saint, & qu'il ne faut plus que le décret du souverain Pontife qui le declare Bien-heureux avec les ceremonies ordinaires pour lui rendre cet honneur publiquement, comme on l'espere dans peu de tems.



*Permission du Reverend  
Pere Provincial.*

**N**ous Guillaume de  
Monchanin, Provin-  
cial de la Compagnie de  
JESUS, en la Province de  
Lyon, selon les Privileges  
accordez à ladite Compag-  
nie par nos Rois Tres-Chré-  
tiens, par lesquels il est  
deffendu à tout Libraire  
d'imprimer les livres de  
ceux de la Compagnie sans  
permission des Superieurs;  
suivant l'ordre du Reverend  
Pere General, permettons  
à ANTOINE MOLIN  
d'imprimer un livre qui  
porte pour titre *la Vie du  
Venerable Frere Alphonse Ro-*

*driguez, avec un traité de  
dévotion des Maximes Spiri-  
tuelles recueillies de ses écrits;*  
Composé par le Pere AN-  
TOINE BOISSIEU de  
la même Compagnie, avec  
deffense à tout autre de  
l'imprimer sous les peines  
portées en l'original. Fait  
à Lion le 24. Avril 1688.

GUILLAUME DE  
MONCHANIN.

## APPROBATION.

JE soubffigné Docteur en Theologie de la Maison & Societé de Sorbonne, Censeur des Livres, ai lû la *Vie du Venerable Frere Alphonse Rodriguez de la Compagnie de J E S U S*; composée par le Reverend Pere de B O I S S I E U de la même Compagnie; que j'estime tres-utile au public & particulierement à tous les Freres des Ordres Religieux. Donnè à Lyon ce 8. Juin 1688.

COHADE.



*Extrait du Privilège  
du Roy.*

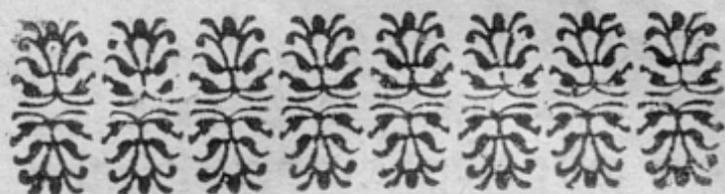
**P**AR lettres patentes du Roy  
données à Paris, le cinquième  
jour de Decembre mil six cens  
quatre-vingt & sept, signées DE  
FALENTIN, & sellées du grand  
Seau de cire jaune; il est permis à  
ANTOINE & HORACE MOLIN  
Libraires de nôtre Ville de Lyon,  
de faire imprimer, vendre & de-  
biter un Livre intitulé, *la Vie du  
Venerable Frere Alphonse Rodri-  
guez*, de la Compagnie de Jesus,  
composé par le Pere ANTOINE  
BOISSIEU, de la même Com-  
pagnie, & ce durant le tems &  
espace de dix années, avec défen-  
ses à toutes personnes d'imprimer  
ou faire imprimer ledit Livre, sans  
le consentement desdits Molin,

sous les peines portées par lesdites  
lettres.

*Achevé d'imprimer pour la première  
fois, le 10 Aoust 1688.*

Les Exemplaires ont été fournis.

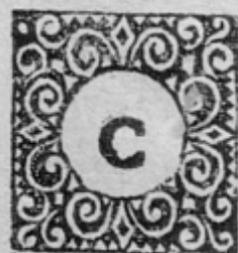
*Registré sur le Livre de la Com-  
munauté des Libraires & Impri-  
meurs de Paris, le 7. May 1688.*



LA VIE  
DU VENERABLE  
FR. ALPHONSE  
RODRIGUEZ  
Coadjuteur de la Com-  
pagnie de JESUS.

---

*LIVRE PREMIER.*



OMME Dieu est tou-  
jours admirable dans  
ses Saints, soit par  
le choix qu'il fait de  
leur personne; les preferant à une  
infinité d'autres, pour les élever  
à une sublime sainteté; soit par  
l'abondance des graces qu'il leur  
communique, il veut aussi que  
nous soions les admirateurs de

## 2 *La Vie du venerable*

leur vertu & de leur élévation. Toutefois parce que Dieu ne nous propose pas seulement les Saints comme les sujets de nos admirations, mais encore comme les modelles, que nous devons imiter : il faut que nous tâchions de connoître les grandes perfections qui les ont rendus si éclatans devant Dieu & devant les hommes, afin que nous puissions suivre les beaux exemples qu'ils nous ont donnez, & que marchant sur leurs traces, nous puissions parvenir à la gloire qui les couronne dans le Ciel. C'est dans ce dessein que je vous propose la Vie d'Alphonse Rodriguez de la Compagnie de Jesus; dont les vertus sont si extraordinaires, qu'elles ne se font pas seulement admirer, mais elles sont encore capables de produire dans les cœurs de ceux qui les liront un desir ardent de les imiter.

Le nais-  
sance  
d'Al-  
phonse.

Pour réussir donc dans ce dessein, & pour garder les regles de l'Histoire, Alphonse nâquit l'an

mil cinq cens trente-un, le vingt-cinquième du mois de Juillet, le jour de la fête de saint Jacques, dans la ville de Segovie, qui est un Evêché de la vieille Castille du Roiaume d'Espagne, sous le Pontificat de Clement VII. & sous le regne de l'Empereur Charles-Quint Roi d'Espagne; & par une Providence particuliere, au même tems que S. Ignace étudioit dans l'Université de Paris; pour se disposer à fonder l'Ordre dont le Ciel lui avoit donné le plan dans sa solitude de Marese, & qui lui preparoit déjà un bon sujet en la personne d'Alphonse. Jacques Rodriguez son pere étoit Marchand Drapier de profession, qui est l'état le plus considerable à Segovie après celui de la Noblesse. Marie Gomez sa mere étoit d'une tres-honnête famille, mais ce qui est beaucoup plus important, c'est que son pere & sa mere étoient doüez d'une grande vertu, & menoiient une vie fort exemplaire. On dit qu'à la persuasion

#### 4 *La Vie du venerable*

de quelques Directeurs doctes & spirituels, ils commencerent à frequenter les Sacremens, dont on ne s'approchoit qu'erarement en ce tems-là. Ils eurent sept fils & quatre filles, parmi lesquels quelques-uns (comme nous verrons dans la suite) se sont signalez en sainteté; Dieu voulant recompenser par la pieté des enfans les grands soins que leur pere & leur mere prenoient de leur éducation. L'aîné des fils s'appelloit Jacques, & le second fut nôtre Alphonse, qui reçut ce nom au Baptême. Il fut prevenu dès ce moment d'une crainte de Dieu si salutaire, & d'une si grande tendresse pour la sainte Vierge, que toutes les fois qu'il entendoit prononcer le nom de MARIE, il tressailloit de joie, & quand il rencontroit quelqu'une de ses images, il la mettoit dans son sein, comme un gage tres-cher & tres-precieux, & on ne la lui pouvoit point ôter, qu'il ne répandit beaucoup de larmes.

Comme Dieu l'avoit destiné à de grandes choses, il lui donna un bon naturel, & une ame susceptible des impressions du Ciel & des Maximes de l'Evangile. Il n'avoit encore que quatre ans, qu'il eut souvent des visions; & comme à tel âge on n'est pas capable de pareilles choses, il faut dire que c'étoit un presage de ce qu'il devoit être, & non pas un effet du hazard, & que Dieu l'ayant prevenu de dons si extraordinaires, il l'avoit aussi prevenu de l'usage de la raison, pour meriter de plus grandes graces. Car c'est une chose bien surprenante, de voir un petit enfant si absorbé dans Dieu, que bien qu'il eut les yeux ouverts, & qu'il invoquât la sainte Vierge avec une voix forte, on ne pût point le faire revenir de son ravissement, ni en le secoüant, ni en lui donnant des soufflets, non pas même en lui arrachant les cheveux.

Ses qualitez naturelles, & ses premieres études.

Il lui sembloit durant ce tems-là, ainsi qu'il l'a raconté depuis,

## 6 *La Vie du venerable*

qu'un grain de seuevé sortoit de son estomac , & que croissant & s'élevant insensiblement jusques aux nuës, il s'étoit changé en un Temple magnifique , & qu'étant au milieu des nuës, il se tournoit de tout côté , pour se communiquer à toutes les parties qui l'environnoient , s'étendant ensuite, comme une épaisse nuée a coutume de faire, & de se rarefier pour se répandre sur la terre par une pluie agreable. Mais comme cette vision lui étoit arrivée plus d'une fois , & toûjours de la même maniere, on ne peut nier, que Dieu n'ait voulu faire connoître les grands progresz qu'il devoit faire dans la vie spirituelle , & qu'ayant commencé par de petites choses, il l'éleveroit jusques aux plus grandes pour la gloire de son Nom.

Il a une  
visiõ mi-  
sterieuse  
étant en-  
fant.

Lors qu'il avoit environ l'âge de douze ans, deux des premiers Peres de la Compagnie de Jesus, (qui fut confirmée par le S. Siege en ce tems-là) arriverent à Se-

govie, & allerent loger chez le Pere d'Alphonse, qui leur fit un grand accueil, & ordonna à ses fils de les servir, sur tout à Alphonse, tandis qu'ils furent durant quelques jours dans une maison de campagne, pour prendre un peu de repos, après les fatigues d'une pénible Mission, qu'ils avoient faite dans cette Ville. Ces Peres trouverent cet enfant d'un si bon naturel, si docile, & si porté au bien, qu'ils n'eurent aucune peine à lui enseigner tous les Mysteres de la Foi & de la Religion Chrétienne, la maniere de reciter le Chapelet, de servir la Messe, de se confesser, & toutes les autres choses conformes à sa capacité; ce qu'il a raconté depuis, comme un bien-fait particulier qu'il n'avoit jamais oublié, bien qu'il ne pût se ressouvenir du nom de ces Peres.

Peu de tems après, Jacques Rodriguez pere d'Alphonse, l'envoia à Alcalá, avec son frere

### 8 *La Vie du venerable*

aîné, pour y étudier; il les adressa au Pere François de Villeneuve, qui n'étoit pas encore Prêtre, lequel neanmoins étoit dans une grande estime en cette illustre Université, non seulement par sa science, mais encore par les dons surnaturels, dont le Ciel l'avoit favorisé. Ces deux jeunes Ecoliers étudièrent à Alcalá durant la vie de leur pere, qui ne vécut plus qu'une année; de sorte que leur mere les ayant rappelés à Segovie, après la mort de leur pere, renvoia l'aîné achever ses études, & retint avec elle Alphonse, pour l'aider dans l'embarras de ses affaires, & de l'éducation de ses autres enfans.

Il étudie  
à Alcalá.

Jacques Rodriguez aîné d'Alphonse réussit fort bien dans les Lettres, il étudia aux Loix, & passa Docteur en son tems; il se maria ensuite, du consentement de ses parens, & il eut pour femme Marie Icara, d'une honnête famille, avec laquelle aiant rencontré une place propre à exer-

cer sa profession, il s'en alla à Seville, où il mourut en la fleur de son âge, & priva par sa mort sa chere mere de toutes ses esperances. Nôtre Alphonse n'eut pas un sort plus favorable. Les grandes instances que lui faisoit sa mere l'obligerent à se marier avec une fille des montagnes, qui s'appelloit Marie Suarez, & il continua à trafiquer, durant quelque tems, comme son pere.

Son premier état dans le mariage.

Quelque homme de bien qu'il fut, il ne laissa pas d'être éprouvé par les événemens fâcheux, qui font le partage de cette vie, & que Dieu permet, pour en détacher les hommes, & les obliger à s'attacher aux biens solides, qui ne periront jamais. C'est la reflexion que fit Alphonse, lors qu'il considéra le desordre de ses affaires, & qu'après avoir travaillé plusieurs années avec beaucoup de soins, il voioit sa fortune renversée, & ses travaux perdus sans aucun fruit. La mort lui ôta une jeune fille, qu'il aimoit.

tendrement , & quelque tems après sa femme, qui ne lui laissa qu'un fils fort jeune.

Dieu lui fit connoître alors qu'il vouloit se servir de lui ; de sorte que se voiant dans une pleine liberté, il rappella dans son esprit les bien-faits qu'il avoit reçus du Ciel , & reconnoissant son ingratitude envers la Bonté souveraine, & le mauvais usage qu'il avoit fait de ses graces , il passoit les jours & les nuits à pleurer ses infidelitez , & à demander pardon de ses fautes, avec des protestations ferventes & des desirs ardens de commencer une vie nouvelle dans la pratique des vertus. Tant il est vrai qu'il n'est rien de plus efficace pour rappeler les hommes à leur devoir, que les afflictions !

La mere d'Alphonse ne contribuoit pas peu aux desseins de la retraite de son fils ; car se voiant privée de son mari depuis long-tems, & presque de tous ses fils ; ses affaires domestiques étans en

très-mauvais état , elle songea aussi à une retraite, avec les deux filles qui lui restoient , à dessein de se donner toute à Dieu , & de le servir avec plus de fidélité qu'elle n'avoit fait. Ils communiquèrent ensemble leur dessein aux Peres de la Compagnie de Jesus, qui étoient venus à Segovie , pour y établir une Maison. Et après avoir pris leur sentiment , il fut conclu que la mere, avec ses deux filles se retireroient dans un appartement de leur Maison ; & qu'Alphonse avec son fils , se logeroient dans un autre , afin que chacun travaillât de son côté à servir Dieu, & à accomplir parfaitement sa volonté. Les deux filles sœurs d'Alphonse, firent vœu de virginité, & persevererent toute leur vie dans cet état, & dans la pratique de toutes les vertus Chrétiennes , comme nous le dirons dans la suite. Leur mere ne vécut pas long-tems, & mourut fort chrétiennement, ainsi qu'elle avoit vécu.

## 12 *La Vie du venerable*

Alors Alphonse ne songea plus qu'à se donner tout à Dieu, par une parfaite conversion; il meditoit serieusement les miseres & la brieveté de cette vie, l'éternité de l'autre, les rigueurs de la Justice divine, & penetrant bien avant dans la connoissance de soi-même, dans l'énormité de ses pechez, dans la grandeur de Dieu & de ses perfections, il commença une nouvelle vie par une Confession generale, qu'il fit au Pere Jean-Baptiste Martinez, un des premiers Predicateurs de la Compagnie de Jesus, qui prêchoit alors à Segovie. Cette Confession fut suivie d'une rigoureuse penitence, qu'il embrassa durant trois ans, par de sanglantes disciplines, par des cilices & des haïres qui couvroient son corps, par des jeûnes frequens, & sur tout par des larmes continuelles, accompagnées de soupirs & de sanglots, avec des entretiens tendres & devots, que le Seigneur lui enseignoit, les-

quels perçoient son cœur de douleur, & l'embrasoient d'amour.

Il se confessoit tous les huit jours ; & il commença cette devotion le jour de nôtre Dame des Neiges, parce qu'il se devoüa sans reserve à la sainte Vierge avec une confiance extraordinaire. Il recitoit chaque jour son Rosaire, il se contenta au commencement d'être bien attentif aux paroles, il y ajouta la Meditation des quinze Misteres, & par cette Meditation il fut élevé à un don d'oraison sublime, où il goûtoit Dieu avec tant de plaisir, qu'il y emploioit deux heures & un quart le matin, & autant le soir. Le sujet ordinaire de sa Meditation étoit la Vie, la Mort & la Passion de Jesus-Christ, qui lui faisoit la grace de sentir la grandeur & la pesanteur des peines & des tourmens dont il avoit été accablé, lui faisant connoître souvent l'excez de la douleur qu'ils lui avoient causée.

Sa devo-  
tion dâs  
le siecle.

Il se disposa par cette peni-

14. *La Vie du venerable*

rence si severe, & par l'abondance de ses larmes, à faire un sacrifice, semblable à celui que fit Abraham, dans le vieux Testament, & le grand Abbé Mucius dans le nouveau; ce fut d'offrir à Dieu son fils unique, qu'il aimoit avec toutes les tendresses d'un bon Pere: Et comme il le regardoit un jour attentivement, faisant reflexion sur les miseres de la vie, & sur les dangers où nous sommes exposez, il dit avec un grand zele: Seigneur, si vous prévoiez que cet enfant vous doive un jour offenser, faites-le mourir promptement, je recevrai cette mort de vôtre main, comme une grace, pourveu que vous ne soiez pas offensé. Le Ciel exauça sa priere, & lui fit voir la nuit suivante cet enfant, dans la posture d'une personne qu'on doit mettre au tombeau, & en effet, le mois n'étoit pas encore passé, qu'il mourut. Ce qui fait voir que son sacrifice fut agreable à Dieu, qui fait une grande grace à ceux qu'il

appelle à sa gloire , avant qu'ils aient perdu l'innocence du Bap-tême.

Comme Dieu est infiniment liberal envers ses serviteurs , & qu'il se fait un grand plaisir de les caresser , pour leur faire con-noître sa bonté , & les attirer à son service d'une maniere plus engageante ; & afin qu'ils ne se rebutent point par les difficultez qui s'opposent à ses attraits , il ne faut pas s'étonner s'il fait des faveurs si extraordinaires à ceux qui dès le commencement de leur conversion sont fidelles à ses graces. Il en use à leur égard comme une bonne mere à l'égard de son enfant , à qui elle ne donne que du lait & des douceurs, tandis qu'il est foible, pour le disposer ensuite à des choses plus solides , bien qu'elles ne soient pas si agreables. Le Seigneur traite ainsi ses bien-aimez , à qui il communique des consolations ineffables , lors qu'ils commencent à se donner à lui , pour les

16 *La Vie du venerable*

disposer à faire & à souffrir des choses plus grandes & d'un plus grand merite.

C'est de cette maniere qu'il a élevé nôtre Alphonse, à qui il fit des faveurs singulieres, lors qu'il commença à s'adonner à la penitence, afin qu'il fut assez courageux pour surmonter toutes les difficultez qu'il rencontreroit dans l'exercice de l'Oraison, de la mortification & de la perfection, à laquelle il le destinoit. Il est vrai que ces faveurs extraordinaires ne furent pas toutes de celles du premier ordre, c'est à dire, qui sont purement spirituelles, mais de celles qui sont encore sensibles, qui se passent dans le sommeil, ou dans l'Imagination. Parce que ceux qui commencent à entrer dans la voie de la perfection, & qui sont encore nouveaux dans la vie spirituelle, ont besoin qu'on s'accommode à leur foiblesse, ainsi qu'en usoit l'Apôtre S. Paul à l'égard des Corinthiens.

Le Seigneur lui fait des faveurs extraordinaires.

Comme il recitoit un jour son Rosaire, avec sa devotion ordinaire, il voioit dans l'air, en disant l'Oraison Dominicale, une rose rouge; & lors qu'il disoit la Salutation Angelique, il voioit une rose blanche; l'une & l'autre avoient la même beauté & la même odeur. Et comme il les presentoit à la sainte Vierge, elle recevoit son present avec plaisir, ainsi qu'elle le lui témoignoit sensiblement.

Les caresses que la sainte Vierge lui faisoit étoient suivies de celles de Jesus Christ. Car étant une nuit à l'oraison, après avoir pleuré long tems ses pechez, le Sauveur du monde lui apparut, accompagné d'un grand nombre de saints, revêtus d'une lumiere brillante, parmi lesquels il ne reconnut que S. François, à qui il avoit une devotion particuliere. Ce Saint s'étant un peu éloigné des autres, lui demanda pourquoy il répandoit tant de larmes? A quoi Alphonse répondit :

Il est visité par I. C. accompagné de plusieurs Saints.

18 *La Vie du venerable*

Comment ne pleurerois-je pas, après avoir commis des pechez énormes? puis qu'on ne sçauroit expier les plus legeres fautes qu'on a commises contre Dieu, quand on pleurerait incessamment jusques à la mort. Le Saint approuva les sentimens d'Alphonse, & la vision disparut. Mais il resta dans son cœur une douccur si grande, & une haine si forte contre le peché, qu'il auroit mieux aimé mille fois qu'on l'eut precipité dans les flâmes de l'Enfer, pour y brûler avec tous les Demons, que de commettre une legere faute.

Comme Alphonse aimoit tendrement la sainte Vierge, elle prenoit un plaisir à le caresser par des visites frequentes, & d'en user avec lui avec une familiarité si grande, qu'on ne peut rien imaginer de plus charmant. Comme il la prioit un jour avec une grande confiance, il lui demanda qu'elle lui obtint de son cher Fils la grace d'imiter parfai-

tement sa vie, & les vertus de la Mere & du Fils. Son oraison étoit si fervente, qu'elle le transporta hors de lui-même; de sorte que dans cet excez d'amour, il lui disoit: O combien est-ce que je vous aime, Reine des Anges, & Mere de mon Dieu! Que l'amour que j'ai pour vous est grand! ô Vierge sainte! Ah! si vous aviez autant d'amour pour moi, que j'en ai pour vous! Il auroit passé plus avant, dans le transport de sa ferveur, si la sainte Vierge ne l'avoit arrêté avec sa douceur & sa bonté admirable, en reprenant sa simplicité, qui le faisoit parler de la sorte. Vous-vous trempez, Alphonse (dit-elle) se faisant voir à lui, avec un éclat extraordinaire, je vous aime infiniment plus que vous ne m'aimez, jamais personne ne m'a surpassé en amour: & après ces paroles, elle disparut; mais elle imprima dans le cœur de son serviteur de si beaux sentimens d'estime & de reconnoissance de

La sainte  
Vierge  
se fait  
voir à lui

cette faveur si extraordinaire, qu'il ne l'oublia jamais. L'oraison d'Alphonse étoit semblable à celle de ces Solitaires, dont parle S. Antoine, au rapport de Cassien, lors qu'il dit qu'il n'y a point de parfaite oraison, quand le Solitaire comprend ce qu'il dit : *Non est perfecta oratio, in qua se monachus, vel hoc ipsum, quod orat intelligit.* Il est visible que l'oraison de ce grand serviteur de Marie étoit si sublime, qu'il ne l'entendoit pas, & on verra dans la suite de l'Histoire de sa Vie, qu'il ne se comprenoit pas lui-même.

Ce qui  
luy arri-  
va à Se-  
govie.

Un jour de l'Assomption de la glorieuse Vierge, après s'être préparé, avec un soin particulier, pour célébrer devotement cette grande Fête, il s'en alla au College de Segovie, où après s'être confessé, pour se disposer à la Communion, il fut élevé à une haute & longue contemplation sur la grandeur de l'auguste Sacrement de l'Eucharistie, qu'il vouloit recevoir; après quoi il

s'approcha avec un profond respect de la sainte Table, & après avoir reçu le Corps de Jesus-Christ, comme il se retira dans un grand recüeillement, pour rendre graces au Seigneur, il fut ravi lors qu'il y pensoit le moins, & se trouva en un moment dans la gloire du Paradis, au milieu d'une infinité d'Anges & de Saints. C'est là où il vit la Mere de Dieu, sur un Trône magnifique, environnée des Esprits bien-heureux, qui luy faisoient la cour, & au même tems, le Pere Eternel qui mettoit sur sa tête une couronne d'un prix ineffable. Mais ce qui le combla d'une joie extraordinaire, est que Marie l'ayant pris par la main, en la presence de son Ange Tutelaire, & de saint François, l'offrit au Pere Eternel, qui le reçut de la main de la tres-sainte Vierge, comme un present qui lui étoit tres-agreable.

Il est  
ravi jus-  
ques au  
Ciel.

Cette vision fut accompagnée de tant de lumieres, qu'il ne sçavoit pas si c'étoit avec son corps,

ou sans son corps, qu'il fut transporté dans le Ciel; mais il se souvenoit seulement, qu'il avoit été élevé jusques aux nuës, & au dessus de tous ces Corps celestes, que nous voions, avec une vitesse incroyable, & qu'il avoit fait un chemin fort long, en tres-peu de tems, s'étant trouvé dans un lieu tres-agreable, où il y avoit une foule de Bien-heureux.

Ce spectacle fit des impressions si grandes sur son esprit, qu'il ne pouvoit comprendre, comment les hommes se pouvoient attacher aux bagatelles de ce monde. C'est ainsi qu'il appelloit toutes les choses passageres, dont ils se font un si grand plaisir, & auxquelles ils donnent toute leur estime, ce qui est la source fatale de la damnation de plusieurs.

Le Pere Jean-Baptiste Martinez son Confesseur, aiant appris de lui-même, comment la chose s'étoit passée, & sçachant qu'Alphonse avoit eu toutes les peines du monde, de trouver la porte

de l'Eglise, pour se retirer à son logis, & parce qu'il paroissoit dans les rues, comme un homme tout transporté hors de lui-même, il lui commanda d'éviter en public tous ces ravillemens, à quoi il s'efforça d'obeir; mais il étoit quelquefois si absorbé en Dieu, & si pénétré des lumières celestes, qu'il ne pouvoit leur résister.

Ces faveurs furent suivies de deux visions, qui renfermoient deux Propheties, par lesquelles Dieu lui fit connoître les miseres & les malheurs qui devoient bien-tôt arriver. Un jour de l'an mil cinq cens soixante-six, comme il avoit long-tems prié pour l'Eglise universelle, & en particulier pour l'Espagne; Nôtre Seigneur luy fit voir de grandes Troupes armées dans le Roiaume de Grenade, qui combattoient les unes contre les autres, d'une maniere cruelle & sanglante. Il fut porté en esprit dans un Temple, qu'on avoit profané,

Il a plusieurs visions.

## 24 *La Vie du venerable*

avec tant de mépris, que l'Autel servoit de crèche à deux animaux, d'une prodigieuse grandeur. Il fut touché sensiblement, lorsque levant les yeux, il vit un tableau de la sainte Vierge, qui lui fit connoître que ce lieu étoit consacré en son honneur; c'est alors qu'il commença par répandre des larmes, de voir la desolation de la Maison de Dieu, le deshonneur que l'on faisoit à sa Mere, & la ruine de ce Roiaume.

Il s'offrit à Dieu pour appaiser sa colere, par des oraisons & des penitences continuelles; & bien que le Ciel ne lui donnât pas alors une connoissance plus parfaite de ce qu'il devoit arriver, la rebellion des Mores, qui ruina deux ans après le Roiaume de Grenade, justifie assez la verité de sa vision. Il est vrai que le Roi, qui étoit tres-puissant, ne fit pas grand cas de ces Rebelles, au commencement; mais dans la suite, ils lui firent de la peine, & à tous ses Ministres.

La profanation du Temple fut verifiée, par les abominations, que commirent ces Sacrileges, qui pillerent les Eglises, qui rompirent les portes, déchirerent les tableaux, répandirent les Huiles sacrées, foulerent aux pieds le tres-saint Sacrement, percerent les Corporaux avec les épées, qui venoient de tremper dans le sang precieux des Martirs, qu'ils firent mourir avec toute sorte de cruauté, jusques au nombre de trois mille. Ils ouvrirent les entrailles à quelques-uns, ils brûlerent les autres; ils en rotirent, ils en grillèrent, ils en empalerent plusieurs: Enfin, il n'y eut point de Fideles, dans toutes les contrées, où ces malheureux Apostats demeuroient, qu'ils ne persecutassent cruellement; il n'y eut point de Temple qui ne fut profané, point de Vase sacré qui ne fut brisé, ni de lieu saint qui ne fut violé, & où l'on ne commit des cruantez si énormes, qu'il ne faut pas s'étonner, si

## 26 *La Vie du venerable*

Alphonse répandoit tant de larmes, pour obtenir du Ciel, le remede à tant de maux. En effet, il ne tarda pas long-tems ; car la guerre finit avec honneur, & cette belle Province de l'Andalousie & le Roiaume de Grenade, furent entierement delivrez de tous ces cruels ennemis.

Il eut encore une vision étrange, dans un songe, laquelle lui fit connoitre, par un combat étrange, les combats & les victoires qu'il remporteroit un jour sur lui-même. On ne peut pas douter, que le Ciel ne fasse souvent voir aux hommes dans des songes misterieux, ce qui doit arriver, ainsi que nous le remarquons dans le vieux & le nouveau Testament, en la personne de l'un & de l'autre Joseph, dont les songes sont reconnus par les Saints, comme des Propheties & des Revelations. C'est ainsi que nous devons parler des songes du serviteur de Dieu, puisque nous verrons, qu'il ne leur man-

que rien pour leur donner la même approbation.

Il vit donc une nuit, une foule d'oiseaux noirs, semblables à des grücs, qui formoient dans l'air une épaisse nuée, & qui le troubloient par leurs cris funestes: il vit aussi en même tems une belle colombe blanche, qui portoit sur sa poitrine le Nom de JESUS, écrit en lettres d'argent, laquelle vint fondre sur ces oiseaux de mauvais augure, qu'elle battit avec tant de force, que la plupart tomberent par terre, & les autres conserverent leur vie par la fuite. Ils tâcherent de se rallier, mais la colombe les combatit encore avec plus d'avantage que la première fois. Leur opiniâtreté néanmoins fut si grande, qu'ils se rappellerent les uns les autres avec de grands cris, & s'étant unis une troisième fois, ils firent comme un esquadron, pour reprendre le poste, d'où ils avoient été chassez. Mais la colombe armée du Nom de JESUS, les char-

gea de nouveau, avec tant de vigueur, qu'à peine en resta-t-il un seul en vie, de sorte que l'air étoit plein de têtes, d'ailes, & de jambes, qui tomboient aussi épais que les flocons de neige en Hiver. Ainsi la victoire fut pour le tres saint Nom de JESUS.

Alphonse toutefois, ne comprenoit point le sens de cette vision ; c'est pourquoi il s'adressa au P. Martinez son Confesseur, qui après avoir pris du tems pour y songer, & après avoir fait beaucoup de prieres à Dieu, pour en avoir l'intelligence, répondit à Alphonse, qu'il entreroit dans la Compagnie de Jesus, & qu'il y souffriroit beaucoup d'attaques des Demons ; mais qu'avec les armes de JESUS, il remporteroit de glorieuses victoires, ainsi que nous le verrons. Luy même repassant dans son esprit, plus à loisir cette vision, après plusieurs années, disoit que les oiseaux signifioient les Demons, & que le Nom de JESUS écrit en lettres

d'argent , étoit le fimbole de la pureté & de la chafeté , que l'on conferve avec la grace de Jéfus-Chrift , à qui il donna toute la gloire des victoires , qu'il remporta fur l'Enfer , dans le tems qu'il lui déclara une guerre ouverte.

Il ne fera pas hors de propos, que nous parlions ici des deux Sœurs d'Alphonfe , dont nous avons déjà dit quelque chofe ailleurs ; puifque tout ce que nous dirons de ces faintes Filles, tourne à l'honneur du Frere , de qui nous écrivons la Vie.

Ces deux fœurs, comme nous avons dit, fe retirèrent à Segovie, avec leur mere dans un appartement de la maifon d'Alphonfe , & fe confacrèrent à Dieu , par le vœu de virginité, qu'elles observerent toute leur vie avec un foïn merveilleux.

Après la mort de leur mere, qui fut precieufe devant Dieu, elles fe logerent dans une petite maifon , proche du College de

Les vertus & la vie des deux fœurs d'Alphonfe.

30 *La Vie du venerable*

la Compagnie de Jesus; où sans souffrir aucune visite, & sans avoir aucune personne de service, elles passerent environ cinquante ans, dans une retraite continuelle.

Voici la vie qu'elles menoiert fort exactement. Elles se levoient à trois heures après minuit, & aussi-tôt qu'elles étoient levées, elles s'appliquoient à l'Oraison mentale, jusques à ce qu'on ouvrit la porte de l'Eglise du College, & qu'on commençât les Messes, auxquelles elles assistoient, avec une grande tendresse de devotion; & elles les entendoient toutes, jusques à onze heures, après quoi elles se retiroient dans leur petite maison, pour prendre un dîner fort leger. Après diner elles s'occupoient une partie du tems à faire quelque ouvrage pour orner les Autels, tandis qu'elles eurent assez de veuë pour travailler. Sur le soir elles recitoient ensemble leur Rosaire, lentement, & à

deux chœurs, en meditant les quinze Misteres. Elles faisoient ensuite collation; car elles mangeoient si peu, qu'on ne peut l'appeller un souper, puis qu'elles se contentoient d'un peu de pain, & de quelques fruits, outre qu'elles jeûnoient trois fois la semaine, de la maniere la plus austere.

Avant que de se coucher, elles emploioient encore plusieurs heures à l'Oraison; & sur la fin de leur vie, comme la veuë leur manquoit, elles donnoient tout le tems du travail à l'Oraison mentale, de sorte que leur vie étoit presque une oraison continue. Elles faisoient des mortifications étranges; car elles étoient presque toujourns revêtues de cilices: Elles traiterent leur corps severement par des disciplines, leur vie n'étoit que penitences; & si leurs Directeurs n'avoient moderé leur ferveur, elles en auroient fait encore de plus rudes.

### 32 *La Vie du venerable*

Elles passioient les Fêtes & les Dimanches, dans l'Eglise du College, sans en sortir que pour prendre leur repas ; elles ne visitoient personne, & ne souffroient aucune visite. Au commencement de leur retraite, elles communioient deux fois la semaine, mais dans la suite, elles s'approchoient tous les jours de la sainte Table, & bien qu'on en murmurât, comme on le fait contre ceux qui pratiquent la vertu, leur vie néanmoins étoit si sainte, que leurs Confesseurs jugerent à propos de leur accorder cette grace.

Voici ce qu'elles écrivirent à leur frere Alphonse, des persecutions qu'on leur fit, au regard de leur vie retirée & solitaire, & de leurs frequentes Communions. Depuis que le Pere Santader est arrivé, la grande persecution que nous avons soufferte, à cause de nos frequentes Communions, s'est beaucoup ralentie. Quelques personnes, qui ne pouvoient goûter nôtre maniere de vie,

Les lettres des sœurs d'Alphonse à leur frere

alloient trouver nos Confesseurs, afin de les obliger à nous interdire la frequente Communion ; ils disoient des choses de nous si desobligeantes, que si Nôtre Seigneur ne nous avoit protégées de sa main toute-puissante, nous serions tombées dans de grands malheurs. Cependant nous ne nous plaignons point, mais comme nous avons tâché de nous conformer à la volonté de Dieu, il a si bien touché le cœur de nôtre Confesseur, qu'il nous a toujours permis la sainte Communion. Nous-nous sommes proposé, de ne rien faire que ce qu'on nous ordonneroit, étans bien persuadées, que c'est Dieu qui l'ordonne ; ainsi nous avons obéi avec une grande allegresse, parce que nous sçavons bien, que c'est la volonté du Seigneur, qu'il faut accomplir en toutes choses.

Il y a certaines gens qui se plaignent fort, de ce que nous ne voulons point avoir de communication avec eux, mais nous ne

### 34 *La Vie du venerable*

prenons point de plaisir de parler à personne, sinon à nôtre Confesseur; parce que nous connoissons que Dieu ne demande autre chose de nous; mais plus ces personnes nous persecutent, plus nous les aimons, & plus nous tâchons de les recommander à Dieu dans nos prieres. Nous avons beaucoup souffert de certains Confesseurs; & celui que nous avons presentement, qui s'appelle le P. Gaspard de Pedrosa, est un homme d'une grande perfection, mais qui nous a assez mortifiées. Il est vrai que quand on ne regarde que la volonté de Dieu, les choses les plus ameres, deviennent douces. Jusques ici, ce sont les paroles de ces saintes Filles, par lesquelles on voit quelle étoit la perfection de leur ame. Outre ces mortifications, le Seigneur ne laissa pas de les éprouver, par des secheresses, des scrupules, des infirmités, & en plusieurs autres manieres, dont il se sert pour faire meriter les Saints, &

les rendre plus illustres par les souffrances.

Il semble que le divin Epoux se communiquoit d'une maniere plus avantageuse, à la cadette, qui s'appelloit Antoinette. On dit d'elle que lorsque le Pere Barthelemi Dehierro, qui avoit été son Directeur, mourut au College de Segovie, comme elle s'étoit mise en oraison, pour prier pour lui, au moment qu'il expiroit, elle vit son ame bien-heureuse dans le Ciel. Elle en assura son Confesseur, & ajoûta, que ce Pere n'avoit nullement passé par le Purgatoire. Lors qu'on lui recommandoit de communier, ou d'entenare la Messe, pour quelques personnes mortes, Dieu les lui faisoit voir dans la gloire, dont elles jouïssent. Comme elle étoit une nuit à son Oratoire, elle fut subitement environnée de lumiere, & elle vit que c'étoit des raions brillans du cercueil de ce Pere mort, & que le Seigneur lui faisoit voir dans le

### 36 *La Vie du venerable*

Ciel la gloire, dont il recompensoit les Religieux de la Compagnie de Jesus, pour qui elle avoit une estime toute particuliere. Juliene sa sœur aînée la pria, quelques jours avant sa mort, d'obtenir de Dieu, qu'elle la pût suivre bien-tôt, & que pour s'y preparer, elle ne recevroit aucune compagne dans sa petite maison. Et afin d'avoir cette faveur du Ciel, elle pria son Confesseur, de lui permettre de jeûner tous les jours, au pain & à l'eau, & de vacquer à une oraison continuelle, pour avoir la grace de suivre bien-tôt sa chere sœur. Le Confesseur le lui accorda, & après deux mois & demi, elle mourut. On les mit toutes deux ensemble dans le même tombeau, dans une Chapelle de N. Dame de l'Eglise du College, où elles furent portées, avec un grand convoi, de la pluspart des gens de la Ville, qui les honoroient comme des Saintes, chacun s'efforçant d'avoir quelque chose de

leurs habits , pour reliques, avec le même empressement , qu'on a pour les grands Saints, ce qui est une grande marque de leur vertu & de leur merite. Alphonse leur frere , les vit dans le Ciel , ainsi que nous le dirons en son lieu.

Il y avoit environ six ans , que le dévot serviteur de Jesus-Christ, continuoit à vivre en sa maison de Segovie , dans les exercices de la vie spirituelle , comme nous l'avons dit, lorsque l'an mil cinq cens soixante-neuf , les grands desirs qu'il avoit eûs, de changer d'état , & de se faire Religieux, augmentant de jour en jour , Dieu lui fit connoître clairement, qu'il falloit entierement oublier son peuple , son país & sa maison. Il n'eut pas grand' peine à mettre ordre à ses affaires , parce qu'il l'avoit déjà fait , quelques années auparavant. Il donna tout ce qu'il avoit à ses sœurs , & il sortit de son país, pauvre, & dénué de toutes choses, pour l'amour de Jesus-Christ.

Il quitte son país, & va à Valence

### 38 *La vie du venerable*

Il apprit que le Pere Louïs de Santader, son ancien Confesseur étoit Recteur du College, que la Compagnie de Jesus avoit établi dans la ville de Valence. C'est pourquoi il s'adressa à lui, pour lui communiquer ses desseins, & pour le choisir pour son Directeur, en une affaire de la dernière importance. Ce Pere étoit un homme fort sage, & fort spirituel, qui étoit consulté des personnes illustres en sainteté, & particulièrement de sainte Theresse, qui se confessoit à lui, quand elle étoit à Segovie, comme il est marqué dans sa Vie.

Ce Pere eut bien de la joie, de voir Alphonse à Valence, & d'apprendre son grand dessein, & pour le faire mieux réussir, il lui conseilla d'étudier le Latin. Il le logea chez un honnête Marchand, qui s'appelloit Ferdinand de Conchillos, où il étoit respecté comme un Saint; il avoit soin d'un petit enfant, qu'il conduisoit au College, & d'une pe-

Il étudie  
au Latin.

tite fille , à qui il enseignoit à lire, qui profiterent si bien sous un si bon Maître , qu'ils abandonnerent tous deux le monde , & véquirent & moururent en opinion de sainteté.

Il demeura encore quelque tems dans la maison de la Marquise de Terreneuve , pour être Gouverneur de son fils Dom Louïs de Mendocça , où il n'étoit pas moins honoré , qu'il l'avoit déjà été ailleurs ; car tout le monde le regardoit comme un Saint , & en effet , sa vie le meritoit ; puisque c'étoit toujourns la même qu'il avoit menée à Segovie , dans l'exercice des plus rudes penitences , & d'une continuelle oraison.

Le Demon qui prévoioit bien, par de si beaux commencemens, les pertes qu'il feroit un jour, s'efforça de renverser ses desseins, il lui tendit un piege d'autant plus dangereux, qu'il étoit coloré d'un beau pretexte de vertu ; ce fut la rencontre d'un condisciple

Il est tenté de sa vocation par l'artifice du Demon.

40 *La Vie du venerable*

de son âge, & qui lui ressembloit parfaitement en vertu, en pieté, & dans l'amour de la penitence, du moins autant qu'on en pouvoit juger, à qui il découvrit (comme ils étoient fort familiers) le dessein qu'il avoit depuis long-tems, d'entrer dans la Compagnie de Jesus. Cet ami louïa d'abord son entreprise, mais il n'approuva point le dessein qu'il avoit de s'engager dans une Communauté, à laquelle il preferoit la vie solitaire, comme un état plus avantageux, plus assuré & plus propre, pour goûter les plaisirs celestes, & jouir des richesses spirituelles, que Dieu communique aux ames qui vivent dans la retraite. De sorte qu'à l'entendre parler, on auroit dit que c'étoit un autre Pambon, ou un Paphnuce, qui avoit blanchi dans le desert, & qui avoit fait l'épreuve de toutes les delices de la solitude.

Ce jeune homme quitta alors ses études, & se retira à une mai-

son appelée S. Mathieu, à deux journées de Valence, où il prit l'habit d'Hermite, d'où il écrivit aussi-tôt à Alphonse l'état qu'il avoit embrassé ; & comme c'étoit le tems des vacances, il le pria instamment de le venir voir. Alphonse crût qu'il ne devoit pas refuser cette visite, à la charité & à l'amitié de son ami, ainsi il l'alla trouver le plutôt qu'il pût ; mais il fut bien surpris, lorsque cet ami, aussi-tôt qu'il fut arrivé, lui voulut persuader de prendre le parti qu'il avoit embrassé, & de s'arrêter avec lui dans la solitude. Je m'étonne fort, mon cher ami ( lui disoit-il ) que vous aiez un si grand desir de plaire à Dieu, & de vous donner à lui sans reserve, & que cependant vous méprisiez la belle occasion qu'il vous presente pour réussir dans ce dessein ? Il y a tant d'années que vous ne souûpirez que pour l'oraison & la retraite, & maintenant vous craignez le desert, comme si Moïse, pour parler

42 *La Vie du venerable*

à Dieu, ne se retiroit pas en la Montagne, & Jesus-Christ même, pour prier son Pere dans le desert? A quoi sert-il de souhaiter la penitence, la mortification & les austeritez, si vous ne voulez pas demeurer dans le lieu, où S. Jean-Baptiste les a trouvées? Vous doutez de la perfection d'un état de vie, que les Saints ont canonisé, & qu'ils ont préféré à l'état religieux? Ne sçavez-vous pas, que c'est un grand avantage de commencer sa carrière dans la vertu, par où les grands Saints l'ont finie? Si vous desirez l'approbation des hommes sages & spirituels, consultez maintenant les Pambons, les Antoines, les Hilarions, les Palladius, qui vous donneront pour réponse, leur exemple: imitez presentement par vôtre vie, ceux que vous desirez de suivre à la mort. Le lieu, le tems & la compagnie, vous invitent à une si sainte entreprise. Si vous perdez cette occasion, prenez garde

que Dieu ne vous abandonne pour toujours, du moins si vous revenez de vôtre faute, ce sera sans la gloire d'avoir vaincu à cette première attaque, qui vous seroit bien avantageuse.

Toutes ces raisons firent de grandes impressions sur l'esprit d'Alphonse, qui étoit déjà porté par son inclination à l'oraison & à la retraite : sur tout, faisant réflexion, qu'à l'âge de quarante ans, il n'étoit pas en état de continuer ses études, ni de s'acquitter de ses devoirs, dans une maison éloignée de la solitude & de la retraite qu'il cherchoit. D'ailleurs, il considéroit qu'il n'avoit point consulté son Confesseur & son Pere spirituel, & que les Penitens ne sont jamais en seureté, sans leur conduite. Son compagnon lui repliqua à cela, qu'il pourroit le faire, après qu'il auroit pris l'habit d'Hermitte. De sorte que se voiant si pressé par cet ami, il tâcha de se débarrasser de lui, comme il pût, & s'en re-

tourna promptement à Valence, avec un grand refroidissement pour la vie solitaire, ce qui lui causa depuis de grands remords de conscience, d'avoir traité d'une affaire de cette importance, sans avoir consulté son Confesseur.

C'est pourquoi il alla promptement le trouver, pour lui raconter ce qui s'étoit passé. Il lui dit les attaques qu'il avoit souffertes, les inquietudes qu'il avoit eues, la maniere dont il s'étoit retiré, & que l'amour de la solitude avoit fait des impressions si grandes sur son esprit, qu'il avoit presque resolu de s'en retourner. Le Pere qui connoissoit parfaitement son Penitent, depuis Segovie, & qui sçavoit que sa ferveur avoit besoin de direction, & que sans cela, il étoit exposé à de grands dangers, lui dit : Je crains fort, mon fils, que vous ne vous perdiez, & pourquoi me perdrai-je, répondit Alphonse ? Pourquoi (dit le Pere ?)

Parce que je voi que vous voulez faire vôtre volonté , & en la faisant , vous-vous perdrez infailliblement. Cette raison fut plus forte que toutes celles de l'Hermite. De sorte qu'Alphonse se sentant tout changé interieurement , se leve tout-à-coup du siege où il étoit assis , il se jette aux pieds du Pere , & lui dit : Puisque cela est ainsi , je vous proteste , mon Pere , que je ne ferai jamais ma volonté , que vôtre Reverence fasse de moi tout ce qu'il lui plaira.

Alors le Pere lui expliqua les grands avantages de la vie commune , pardessus la solitaire , & il lui fit connoître , que c'étoit dans cet état , où l'on trouvoit le parfait renoncement de sa volonté , & de son jugement , en quoy consiste principalement la perfection. Ce qui le determina entierement , à entrer dans la Compagnie de J E S U S , dans l'état de Coadjuteur temporel , pour y pratiquer une plus gran-

Il se determine à entrer dans la Compagnie de Jesus.

## 46 *La Vie du venerable*

de humilité. C'est à dire dans l'état de ceux qui sont occupez dans les emplois domestiques, pour le service de la communauté : ils s'appellent temporels pour les distinguer des spirituels qui sont Prêtres, & sont emploiez dans les ministeres qui regardent le salut des Ames.

Quoique Alphonse Rodriguez ne fût pas si peu considerable, qu'il ne pût aspirer à cet état, comme il est bien croiable que c'étoit le dessein du Pere Santader, lors qu'il l'avoit obligé d'étudier le latin. Dieu, néanmoins qui en vouloit faire le modelle des Freres Coadjuteurs, changea leur intention, & inspira à Alphonse, que pour embrasser une plus grande abnegation de soi-même, il demandât d'être admis dans l'Ordre des Coadjuteurs, & non pas des Prêtres.

Il est res-  
çû en la  
Compagnie.

Il s'en alla à ce dessein trouver le Pere Antoine Cordeses, qui étoit alors Provincial de la

Province d'Arragon , auquel il découvrit sa resolution, & le pria instamment de le recevoir. Ce Pere examina sa Vocation , & comme c'étoit un homme fort éclairé , & fort sçavant dans la vie spirituelle ; il connut parfaitement l'interieur d'Alphonse ; & les grandes choses que Dieu faisoit dans lui. Les Peres neanmoins que le Provincial avoit appellez dans son conseil , s'oposerent à sa reception, parce qu'ils ne le croïoient pas propre pour la Compagnie ; ils disoient qu'un homme âgé de quarante ans , & qui s'étoit beaucoup affoibli par les penitences & les mortifications , étoit inutile à l'Ordre , sur tout pour les emplois domestiques, qui demandent de la force & de l'adresse. C'est ainsi qu'ils raisonneoient , & ce semble , assez juste ; parce qu'ils ne penetroient pas les desseins de Dieu , comme le Provincial , qui les satisfit tous neanmoins , en leur di-

48 *La Vie du venerable*

fant, qu'il le recevoit afin que la Compagnie ne perdit pas un Saint. J'ai parlé à Alphonse, mes Peres, leur dit-il; j'ai examiné sa vie, & ses desseins, & je croy en verité, que cet homme sera un jour quelque chose de grand, & qu'il rendra illustre nôtre Compagnie par ses vertus & ses exemples.

Les qua-  
litez du  
P. Cor-  
deses.

Le Pere Cordeses étoit un des plus grands hommes, que la Compagnie ait eu en Arragon, dans ses commencemens. Il a gouverné plusieurs Provinces d'Espagne, avec beaucoup de prudence & de douceur. Le Seigneur se communiquoit à lui d'une maniere si extraordinaire, qu'il est arrivé souvent, que ceux qui alloient le visiter pour lui parler des affaires, lesquelles concernoient son employ, le trouvoient si absorbé en Dieu, qu'il n'avoit aucun sentiment, comme un homme qui est en extase; ainsi on prit facilement ce qu'il avoit dit d'Alphonse,  
pour

pour une prophétie, & tous les Peres consentirent à sa reception, pour le dernier jour de Janvier, de l'année mil cinq cens soixante onze.

Alphonse étant retourné à sa maison pour se disposer à entrer dans la Religion, fut surpris d'un accident bien extraordinaire. Comme il commençoit la nuit à dormir, il ouït une voix sur le minuit, qui l'apelloit par son nom; il ouvrit aussi-tôt la fenêtré, pour la mieux distinguer, & il lui sembla que c'étoit la voix de l'hermite son ami, mais une voix bien differente de la maniere, dont il avoit accoutumé de lui parler; car ce n'étoit plus avec cette douceur & cette humilité ordinaire, mais avec un ton d'orgueil & de fierté menaçante; de sorte qu'il avoit peine de la reconnoître: Cette voix lui reprochoit sa legereté, son infidelité & sa lâcheté, à quitter la solitude, qu'il avoit promis d'embrasser; elle con-

Artifice  
du De-  
mō pour  
l'empê-  
cher d'é-  
tre le  
suite.

50 *La Vie du venerable*  
damnoit son dessein d'entrez  
dans la Compagnie, & lui or-  
donnoit d'aller promptement re-  
trouver l'Hermite de saint Ma-  
thieu.

Alphonse ne répondit rien,  
parce qu'il connut fort bien que  
c'étoit un artifice du Démon qui  
le vouloit tromper, & que son  
Compagnon étant alors à Va-  
lence, où il n'avoit pû sçavoir  
ce qu'il venoit de faire, il falloit  
que ce fut un Demon sous la fi-  
gure d'un hermite qui le venoit  
tenter; ainsi il ne lui fit point de  
réponse, & après avoir fermé la  
fenêtre, il se mit en oraison, &  
passa la nuit en priere: & aussitôt  
que le jour commença à pa-  
roître, il s'en alla au College  
avec une joie extraordinaire,  
pour executer son dessein.

Lors qu'il fut entré dans la  
Compagnie, faisant reflexion  
sur la conversation qu'il avoit  
eüe avec son hermite prétendu,  
il se ressouvint que lors qu'il étu-  
dioit avec lui, il ne l'avoit jamais

vû frequenter les Sacremens , ni faire aucun autre exercice de pieté , ce qui lui persuada qu'il y avoit lieu de croire que dès le commencement , c'étoit veritablement un Demon , sous la figure & l'habit d'un écolier , & ensuite d'un hermite, qui vouloit l'empêcher d'être Jesuite.

Après qu'Alphonse fut reçu dans la Compagnie , on l'envoia au College de Gandie , qui est dans le Roiaume de Valence ; où étoit alors le Noviciat de la Province. On l'apliqua d'abord , suivant la coûtume, aux exercices spirituels , qui commencent par la retraite ordinaire , où l'on fait une recherche serieuse de sa vie passée , pour en detester toutes les fautes , & prendre de grandes resolutions d'embrasser toutes les maximes de JESUS-CHRIST.

Ses exercices spirituels , & sa retraite étant achevez , il fut appliqué aux emplois propres des Coadjuteurs , à quoi il s'attacha

Il entre dans la Compagnie.

Il fait son Noviciat à Gandie.

si parfaitement , qu'il crût ne pouvoir rien faire , qui fut plus agreable à Dieu , que si après s'être acquité fidellement des exercices spirituels, il emploioit tout le reste du tems , aux offices les plus bas , & les plus difficiles de la Religion , & il les offroit à Dieu de bon cœur, pour suplérer aux penitences volontaires qu'il avoit accoûtumé de pratiquer , & que les Superieurs ne lui permettoient pas à cause de la foiblesse de son corps. Comme il avoit un desir ardent d'être parfaitement obeissant , il disoit à Dieu , avec une grande tranquillité d'esprit : Vous sçavez, mon Seigneur, combien j'ai de la haine , pour ce miserable corps , & comment je voudrois le matter en toutes les manieres les plus rigoureuses ; mais je fais plus de cas de la conduite de ceux à qui je me suis soumis pour l'amour de vous. Il aimoit la regularité avec tant d'ardeur, & il gardoit toutes les obser-

vances Religieuses, même dans les plus legeres choses, avec tant de soin, que pendant quarante ans qu'il a vécu dans la Compagnie, il n'a jamais violé la plus petite regle.

Après qu'on l'eut éprouvé durant six mois au Noviciat, les Superieurs en furent si satisfaits, qu'ils le destinerent à l'Isle de Majorque, où l'on avoit fondé depuis peu un College.

Majorque est la plus grande des Isles Balcares qui côtoient l'Espagne. Les Anciens l'ont toujours mise dans le nombre des plus belles Isles de la mer Mediterranée; & les Modernes lui donnent encore cet avantage, non pas à cause de sa grandeur, car elle n'est pas fort étendue, mais à cause qu'elle est fort peuplée, & fort féconde en fruits. Il y a un Vice-Roy, une Chambre de Justice, un Evêque, une Inquisition, force Noblesse, & beaucoup de Convents de Religieux: les Etrangers

L'Is. de  
Major-  
que.

54 *La Vie du venerable*

l'ont apellée du nom de palme, & les habitans Majorque. Cette Isle a été enrichie des vertus, & des exemples de nôtre Alphonse, durant sa vie, & des reliques de son corps, après sa mort.

Il est en-  
voïé de  
Gandie à  
Major-  
que.

Il partit de Gandie au mois de Juillet, & il arriva à Majorque, le dixième, du mois d'Aoust, le jour de saint Laurens, de l'année mil cinq cens soixante & onze, où tous les Peres de ce College le reçurent avec une joie extraordinaire, persuadez de la sainteté de sa Vie, dont on leur avoit fait le raport, ainsi qu'on le remarquoit chaque jour, de plus en plus, par sa ferveur singuliere, & par le progrès qu'il faisoit dans la vertu. Il accomplissoit exactement le propos qu'il avoit fait, de ne jamais faire sa volonté, & pour en venir à bout, il observoit les régles & toutes les ordonnances de la Religion, avec tant de soin, que les moins fervens croïoient qu'il y

Son exa-  
ctitude à  
garder  
les ré-  
gles.

avoit de l'excez Il avoit une si parfaite connoissance de ses défauts, & il faisoit si peu de cas de lui-même, qu'il ne s'estimoit pas seulement un grand pecheur devant Dieu, mais un serviteur encore tres-inutile devant les hommes.

Le Demon, qui emploie tous ses artifices, pour perdre les hommes, se servit du mépris qu'Alphonse faisoit de soi-même, pour l'engager dans ses pieges, lui persuadant qu'il étoit incapable de servir la Compagnie, qu'il étoit déjà trop vieux, & qu'il n'avoit pas assez de forces, pour s'acquiter des emplois propres de son état, & qu'infailiblement on le renverroit comme inutile. Il augmentoit sa tentation par l'exemple de quelques-uns, qui avoient bien plus de forces & d'habileté que lui, pour les exercices penibles, que la Religion néanmoins avoit renvoiez. Ce combat dura plusieurs jours, parce que comme il

Le Demon le tente sur sa vocation.

estimoit infiniment sa vocation, & qu'il n'avoit point d'estime de soi-même, il ne pouvoit douter de sa foiblesse, & ne pouvoit aussi se consoler de sa perte. Etant accablé par cette tristesse, il se mit en oraison, où découvrant à Dieu avec une grande simplicité la peine qui l'affligeoit, il ouït interieurement une voix qui lui répondoit, Alphonse, il suffit que je le veuille; le Seigneur lui faisant connoître en même tems, que sa perseverance dépendoit de sa volonté, & que tandis qu'il le voudroit, les Supérieurs ne le renvoiroient jamais: mais qu'il n'avoit rien à craindre, car il ne leur en donneroit aucun sujet. Alors toute sa crainte se dissipa, son ame demeura tranquille, & son cœur pleinement satisfait, de ce qu'il vivroit & mourroit dans la Compagnie de Jesus. Depuis ce tems-là, il disoit, avec une grande tendresse, & même il l'écrivit de sa main, que de trois qui étoient entrez

ensemble dans le Noviciat, lui seul avoit perseveré, bien que les autres eussent de meilleures qualitez que lui.

Il accomplit les deux années, que la Compagnie a établies pour éprouver les Novices, & comme il s'étoit parfaitement acquité de tous ses devoirs durant ces deux ans, avec la satisfaction de tous les Peres qui étoient charmez de sa vertu; reconnoissant les grandes obligations qu'il avoit à Dieu, de l'avoir appellez à la Religion, il fit les vœux simples, de pauvreté, de chasteté, & d'obéissance per- Il fait ses premiers vœux.  
petuelle, suivant la coûtume de la Compagnie, le second Dimanche après Pâques, & le cinquième d'Avril de l'année mil cinq cens soixante-treize, entre les mains du Pere Maître Barthelemi Coc, alors Recteur du College de Majorque, de qui la memoire sera toujours en benediction en cette Isle par la sainteté de sa vie, & les talens

58 *La Vie du venerable*

éminens dont il étoit doüé, ainsi qu'il est marqué dans l'histoire de ce College.

Aprés que douze ans furent écoulés, Alphonse fit les vœux de Coadjuteur formé le cinquième du mois d'Avril, & la cinquante-quatrième année de son âge, entre les mains du Pere Alphonse Roman, Visiteur du même College. Il eut pour compagnon de cette action, un frere nommé Jacques Ruiz, qui étoit son grand ami, & un parfait imitateur de ses vertus, ainsi que nous le verrons en un autre lieu. Durant ces douze années Alphonse fut employé à aider les Maçons qui bâtissoient l'Eglise, ou à accompagner les Peres, ou à suplérer aux offices domestiques. On le fit ensuite Portier, & aide du Sacristain, & comme le nombre des Religieux fut plus grand, on ne lui donna point d'autre emploi, que celui de Portier, qu'il exerça durant trente ans, jusques à sa dernière

On le  
fait Por  
tier du  
College  
de Ma  
jorque.

vieillesse, qui le dispensoit de tous les emplois.

Mais comme sa vie a toujours été égale aussi bien dans sa vieillesse, que lors qu'il étoit dans un âge plus vigoureux, il n'y a rien de particulier à écrire de lui, sinon les rares vertus qu'il a toujours pratiquées durant ce tems là. Nous commencerons par l'exactitude avec laquelle il s'est acquité de l'emploi de Portier, parce qu'il a été le principal emploi qu'il ait eu dans la Compagnie.

On a accoutumé dans tous les ordres Religieux de faire un grand discernement des personnes que l'on choisit, pour avoir soin de la porte; parce que cet emploi (comme remarque Justinien) demande des hommes fort fidelles, & d'une vie de grand exemple. Ce soin fait que l'on trouve, presque dans toutes les Croniques des Religions, des Portiers d'une grande sainteté. Il faut mettre dans le nombre

de ces grands Saints Alphonse Rodriguez, qui s'acquitta parfaitement durant plusieurs années de cét emploi: & la maniere dont il le faisoit étoit si sainte, qu'il ne sera pas hors de propos de la marquer ici, afin qu'elle puisse servir de modelle à ceux qui seront occupez au même office par les Superieurs. Ce détail paroîtra peut-être à quelques-uns trop bas, & trop commun, mais il ne laissera pas d'être utile à plusieurs, puisque les choses les plus communes sont fort agreables à Dieu, & sont d'un grand merite quand on les fait avec esprit, & avec une intention sincere de lui plaire uniquement. Ainsi qu'il l'a fait connoître plus d'une fois à ceux qui font profession de tout embrasser pour sa gloire. Alphonse regardoit la cloche, comme la voix du Superieur, ainsi qu'il le faisoit dans toutes les autres choses qui lui étoient ordonnées, & parce qu'il consideroit tou-

jours JESUS - CHRIST dans les Supérieurs, aussi-tôt qu'il entendoit sonner à la porte, il répondoit à JESUS - CHRIST intérieurement, de la même manière que s'il l'avoit appelé lui-même. Quand il étoit proche de la porte, il disoit : Seigneur, je m'en vas vous ouvrir pour l'amour de vous, & il ouvroit promptement. Quand il étoit éloigné de la porte, il disoit, je suis tout à l'heure à vous, mon Seigneur, je reçois avec bien de la joie le commandement que vous me faites, & la grace de vouloir vous servir de moi pour vous ouvrir, mon Seigneur, & mon Dieu.

Il n'avoit pas plutôt entendu la cloche, que de quelque endroit qu'il fut, il accouroit à la porte, & quoi qu'il fut déjà en chemin, pour aller faire quelque message, ou pour appeler quelque Pere, il retournoit incessamment sur ses pas, persuadé que la perfection de l'obéissance, exigeoit de

Sa promptitude à obéir à la cloche.

62 *La Vie du venerable*

lui cette ponctualité; Ainsi il arrivoit fort souvent, qu'ayant commencé le même chemin pour aller chercher quelqu'un il retournoit plusieurs fois à la porte, pour ouvrir à ceux qui vouloient entrer ou sortir. Mais les Superieurs étant avertis de la peine qui l'accabloit, & du retardement que cela apportoit aux choses qu'on lui demandoit, lui marquerent précisément les endroits d'où il devoit s'en retourner pour aller ouvrir la porte, & ceux d'où il ne le devoit pas, lors qu'il arrivoit qu'on sonnât la cloche, quand il alloit faire quelque message.

Voici ce qu'on a trouvé dans un papier où il avoit écrit les choses qu'il devoit observer à la porte. Quand tu seras appelé à la porte tu te persuaderas que ce ne sont point les hommes à qui tu l'ouvre, mais à ton Dieu qui entre, & que tu reçois. Si on t'envoie faire quelque message, tu croiras que c'est Dieu.

qui t'envoie & non pas les hommes, & parce que c'est l'affaire de ton Dieu, tu l'expedieras promptement avec joie & avec l'amour qui est deû à un si bon Seigneur, auquel tu assujettiras toujours ta volonté en toutes choses. Lors que tu auras executé ce qu'on t'avoit demandé, tu rendras réponse, comme à Dieu, avec toute l'allegresse & l'amour possible, ne regardant point les hommes, mais Dieu seul, comme s'il te parloit lui-même. Quand quelqu'un sortira de la maison, tu feras la même chose, & tu le renverras agreablement & promptement, avec respect, & avec une profonde humilité. Par cette maniere de traiter avec Dieu, nôtre Saint fit de si grands progrès dans la vertu, qu'en entendant sonner la cloche, sans faire aucun raisonnement ni aucune autre reflexion, il se trouvoit uni à Dieu, qu'il alloit promptement lui ouvrir; & bien que ce fut un homme qui se presen-

Sa pureté d'intention dans son emploi.

64. *La Vie du venerable*  
roit à la porte, il ne le regardoit  
neanmoins que comme Dieu.  
Ce qui nous fait bien connoître,  
que le moïen d'acquérir l'union  
avec Dieu, dépend beaucoup du  
soin que l'on prend à faire les  
choses les plus communes, dans  
la veuë du Seigneur, avec une  
pure intention de lui plaire uni-  
quement.

Quelque grande neanmoins  
que fut sa devotion dans cet  
emploi, elle ne seroit ni seure,  
ni solide si elle n'étoit accom-  
pagnée de la mortification qui  
est touïjours la marque infail-  
lable de la vertu. Ceux qui ont le  
soin de la porte ne manquent  
pas d'ordinaire d'occasions pour  
la pratiquer, à cause de la foule  
du monde qui s'y presente,  
ainsi qu'il arrivoit souvent à nô-  
tre Alphonse; principalement  
quand les portiers, ont grand  
soin de fermer la porte, comme  
le faisoit celui-ci. Quelques  
écoliers débauchez entreprirent  
de donner de l'exercice à sa pa-

tience, & pour voir s'il ne diroit point quelques paroles fâcheuses, ou s'il ne témoigneroit point quelque chagrin, ils sonnoient souvent la cloche; mais bien loin de le faire impatienter, il leur parloit avec tant de douceur & tant de tranquillité d'esprit qu'ils en étoient charmez. Il faisoit plusieurs fois le tour de la maison pour chercher quelque Pere, & quand il l'avoit trouvé, bien que ce ne fut pas dans une occupation nécessaire, il ne laissoit pas de lui parler, & de s'acquitter de sa commission de la même maniere que s'il l'avoit rencontré dans sa chambre ou dans une affaire de la dernière importance.

Sa patience dans l'emploi de portier.

Il gardoit parfaitement les ordres, que les Superieurs lui prescrivoient, au regard de la clôture, sans aucun respect humain. Si quelquefois les gens de dehors, ou ceux de la maison se fâchoient contre lui, il se vangeoit le plutôt qu'il pou-

voit, en priant Dieu pour eux, avec plus de ferveur, comme on le peut voir en l'exemple suivant.

Sa charité à l'égard de ceux qui le fâchoient.

Il y avoit dans le College de Majorque un Pere de Biscaie qui étoit fort malade, & dans un extrême danger; comme le Superieur le vit dans cet état, il ordonna à tous ceux de la maison de prier Dieu pour ce malade qui étoit un grand ouvrier. Alphonse toujours charitable, & également obeissant, prit fort à cœur l'ordre du Superieur; de sorte qu'il faisoit des prieres non seulement ferventes, mais presque continuelles, pour la santé du malade. Le Seigneur qui écoute volontiers de semblables prieres, lui fit voir le malade déjà mort, revêtu des habits de Prêtre, dans une biere, prêt à être mis dans le tombeau. Cette vision lui donna plus de sujet de craindre la mort de ce Pere; c'est pourquoi il prioit incessamment pour lui.

Ce malade avoit un ancien penitent, bienfaiteur du College, qui avoit permission de le visiter dans l'infirmerie : & comme il se presenta un jour avec un de ses amis, pour le voir à l'ordinaire, Alphonse les pria de vouloir attendre un moment, jusques à ce qu'il eut demandé la permission au Superieur, qui répondit qu'il ne vouloit pas alors qu'ils entraissent dans l'infirmerie, de peur qu'ils n'y fussent incommodés au malade par des entretiens inutiles.

Le Pere malade aiant pris ce qui s'étoit passé, craignant que son penitent, ne fut fâché de ce refus, & se laissant aller à son chagrin & à son humeur, traita le portier de scrupuleux, & lui fit une seche reprimande, que le serviteur de Dieu reçût avec un esprit tranquille; & comme par la vision qu'il avoit eüe, il connoissoit le danger du Pere, pour user envers lui d'un agreable retour, il ne se contenta pas de

68 *La Vie du venerable*

redoubler ses prieres pour lui ,  
mais il pria aussi plusieurs autres  
personnes , & du dedans & du  
déhors , de faire la même chose :  
de sorte que continuant toujous  
sa fervente oraison pour la san-  
té de ce Pere , Dieu le lui fit voir,  
non plus comme un mort , mais  
comme un homme tout enflé ,  
qui sentoit mauvais , semblable  
à ceux qui ont demeuré quatre  
jours dans le tombeau ; & une  
voix interieure lui dit , que ce  
malade seroit mort dans quatre  
jours , si par ses prieres il n'avoit  
revoqué l'arrêt de sa mort , &  
que c'étoit à sa consideration,  
qu'il lui avoit accordé quelques  
années de vie , afin qu'il pût me-  
riter une plus belle couronne.  
L'effet de cette promesse donna  
une consolation extraordinaire  
à Alphonse , de voir la repri-  
mande qu'il avoit soufferte ge-  
nerousement recompensée par  
le bienfait de la santé & d'une  
longue vie , pour celui qui l'avoit  
repris brusquement. Faisant voir

ce qu'enseigne saint Jean Chrysofome , que la charité humble & genereuse, affecte de faire du bien à ceux qui nous ont donné du chagrin.

Cét exemple montre bien que nôtre Portier n'étoit pas seulement mortifié & patient, mais encore fort charitable, & que si les Religieux, qui sont appliquez à cét office, ont besoin de patience, ils n'ont pas moins besoin de charité.

Un jeune Jesuite encore écolier, fort sage, & d'une grande vertu, étoit extrêmement affligé du mal des écouelles qui lui mangeoient la gorge, fit dessein de passer en France pour se faire toucher par le Roi, à qui Dieu a donné cette grace particuliere de guerir cette sorte de maladie en touchant les malades. Il s'embarqua deux fois à ce dessein, mais toujours avec un vent si contraire, qu'il fut contraint de retourner au port. Il entre dans le College fort affligé & témoi-

gne sa douleur au bon Portier, qui en fut si touché, que levant incontinent les yeux au Ciel, & priant le Seigneur de tout son cœur d'avoir compassion de ce malade, il fit le signe de la croix sur son mal, & dans ce moment il fut si bien guéri de cette maladie fâcheuse, qu'il ne lui en resta aucune incommodité. Il enjoignit bien le secret à ce malade: ce miracle néanmoins fut connu de la plûpart des domestiques, & même on le racontoit quelques années avant sa mort.

Christophe Colomer Marchand Drapier, fort affectionné à Alphonse, étant frappé d'une fâcheuse fièvre, se persuada qu'il gueriroit, par la confiance qu'il avoit en la vertu de ce bon Frere, s'il beuvoit de l'eau qu'il auroit benie, dans cette pensée, il le vint trouver à la porte, lui demanda un verre d'eau, & afin qu'elle ne lui fit point de mal, il le pria de la benir. Disons premierement cinq fois le *Pater* &

Il guerit  
des é-  
crouël'es  
un jeu-  
ne Iesu-  
te par le  
signe de  
la croix.

*l'Ave Maria*, dit Alphonse, & après nous ferons le signe de la Croix.

La priere achevée, le malade bût, & aussi-tôt il s'endormit sur un banc auprès de la porte, & quand il s'éveilla il fut presque guéri. Il rebût une seconde fois, & la fièvre le quitta entièrement; de sorte qu'il commença à avoir de l'appetit, & trois jours après il eut une parfaite santé.

La même chose arriva à un Confesseur, qui étoit tourmenté d'une fièvre tierce depuis longtemps, dont il fut parfaitement délivré, après avoir bû une phiole d'eau qu'Alphonse avoit benie: Il est vrai qu'il n'accorda pas cette grace si facilement qu'il avoit fait la première fois, car il se cacha derrière la porte, pour faire sa priere, & il fit trois fois le signe de la Croix sur l'eau, que le malade n'eût pas plutôt bûe que la fièvre le quitta, & dans peu de jours il fut en plei-

Il guerit plusieurs personnes.

ne santé. Ces deux malades sur-  
véquirent au frere Alphonse, &  
furent tous deux témoins dans  
le procez que le grand Vicaire  
fit de ce qui leur étoit arrivé.

Un Cavalier fort honnête  
homme, que l'on vouloit chas-  
ser honteusement de son logis  
parce qu'il n'avoit pas dequoi  
paier son hôte, s'en vint trou-  
ver Alphonse afin qu'il le con-  
solât dans sa misere, & qu'il priât  
Dieu pour lui. Le bon serviteur  
de Dieu en fut sensiblement tou-  
ché, ainsi qu'il parut à ses yeux ;  
& le même jour une personne  
fort riche, de son mouvement,  
sans en être priée, donna à ce  
Cavalier dequoi subsister, &  
quelques autres s'étant joints au  
premier, lui firent la même cha-  
rité ; de sorte qu'il eut dequoi  
vivre suffisamment, jusques à ce  
qu'il gagna un procez qui le ti-  
ra de la misere : mais il recon-  
noissoit toujours que le Frere  
Alphonse étoit son bienfaiteur,  
& qu'il lui avoit procuré ces  
soula

soulagemens, par ses prieres.

Il se faisoit un grand plaisir, de converser avec les écoliers, qui avoient dessein d'entrer en Religion, & il leur enseignoit les moïens pour réussir dans leur entreprise. Il enseignoit aussi à lire quelques jeunes enfans; car comme l'opinion de sa sainteté se répandoit par tout, plusieurs personnes de qualité, affectionnées à la Compagnie, tâchoient d'obtenir de ses Superieurs, qu'il donnât les premiers principes à leurs enfans, se persuadant que c'étoit un grand avantage d'être instruits par un Maître si saint.

Sa charité à instruire les enfans.

Quand il avoit du tems de reste, parmi les occupations ordinaires, il se retiroit pour se recueillir dans quelqu'un de ces deux endroits. Le premier étoit une petite chambre, auprès de la porte, où étoit une grande croix, devant laquelle il s'entretenoit avec Jesus-Christ, d'une manière si tendre & si fer-

Son recueillement.

vente qu'il charmoit tous ceux qui l'entendoient. Un Pere de grand merite, qui mourut Provincial de la Province de Sardaigne, dit avant que de mourir, que la curiosité l'avoit porté à se cacher un jour dans cette chambre, pour voir la maniere avec laquelle Alphonse parloit à Jesus-Christ ; & il assure avoir vû que ce bon Frere aiant mis les bras en croix, il parloit à Dieu avec des soupirs si ardens, que son visage en étoit tout embrasé, jusques à ce que la cloche l'appelloit à la porte. L'autre endroit où il avoit encore accoûtumé de se retirer pour parler à Dieu avec plus de liberté & de recueillement, étoit une porte, qui conduisoit à l'Eglise, d'où il regardoit le saint Sacrement, & où il passoit à genoux plusieurs heures du jour en divers tems.

Et comme on eut fermé depuis cette porte, à cause de quelques ouvrages nouveaux que l'on

avoit fait , Dieu aiant permis qu'il y restât une ouverture par laquelle l'on pouvoit encore voir le saint Sacrement , Alphonse se servoit de cet avantage ; & il y alloit se presenter plusieurs fois le jour , pour demander au Sauveur qu'il se fit voir à lui par cét endroit , & qu'il lui fit entendre sa voix admirable qui charme les Epouses bien-aimées,

Ce ne sont pas néanmoins les seules merveilles que fit nôtre saint Portier dans son emploi, ni les seules vertus qu'il y pratiqua , nous en parlerons plus en détail en son lieu ; mais il faut avoüer que cette petite chambre où il se retiroit respire encore la sainteté, & c'est avec justice que l'on conserve encore comme une relique la clef dont il s'est servi si long-tems pour ouvrir la porte. Ce qui fait assez voir qu'il n'est point de lieu ni d'emploi, lors même qu'il faut beaucoup agir au dehors , où l'on ne puisse vivre dans un grand recueil-

ment , & acquerir une grande sainteté , puis qu'il n'en est point où l'on soit plus exposé à la dissipation que l'office de portier , qui n'a pas empêché néanmoins Alphonse de vivre dans une parfaite union avec Dieu , & de parvenir à un degré sublime de perfection.

La dévotion avec laquelle Alphonse faisoit toutes les autres œuvres exterieures durant le jour , n'étoit pas moindre que celle que nous avons remarquée à la porte. Quand on lui commandoit de sortir de la maison , il alloit premierement , selon la coûtume ordinaire , saluer le saint Sacrement , à qui il s'offroit avec un profond respect , & après lui avoir demandé sa benediction , pour sortir de la maison , il disoit à Jesus-Christ : Je vous prie tres-humblement , mon divin Sauveur , si vous prévoiez que je doive vous offenser en executant vos ordres hors de la maison , que je meure plutôt , tout

La maniere dont il faisoit ses actions de la journée.

à l'heure ; car je n'ai point, & je ne veux point d'autre vie que pour vous, qui êtes toute ma vie & tout mon bonheur. Portant ensuite sa veüe sur l'Image de la sainte Vierge, qui est peinte dans le tableau du grand Autel de l'Eglise, laquelle lui est dédiée, il lui disoit : Marie Mere de mon Dieu, & la mienne, je vous prie de tout mon cœur, de vouloir être mon Avocate auprès de vôtre Fils, afin qu'il m'accorde ce que je lui demande. Après quoi il faisoit cette belle priere. *Monstrato esse matrem, sumat per te preces qui pro nobis natus tulit esse tuum.* Etant arrivé à la porte, après avoir marqué son nom, suivant la règle, & après avoir fait le signe de la Croix, & pris de l'eau benite, il sortoit en disant : *Vias tuas demonstra mihi, & semitas tuas edoce me* : Seigneur, montrez-moi vôtre voie, & enseignez-moi le chemin. Quand il marchoit par les ruës, il gardoit parfaitement les règles de la modestie,

78 *La Vie du venerable*

comme saint Ignace les a prescrites ; & pour éviter les pièges que le Demon a coûtume de tendre à ceux qui ne sont pas sur leurs gardes , il s'apliquoit à la presence de Dieu , qu'il conser-voit cherement dans son cœur , avec une facilité aussi grande que s'il eut été à son oratoire. Il étoit si mortifié dans sa veüe , qu'il ne levoit jamais les yeux que par necessité.

Au regard des autres exercices extérieurs qui se presentoient chaque jour , comme de servir le Cuisinier , de preparer le refectoir & autres semblables , auxquels on a accoûtumé d'occuper les Freres , il les pratiquoit avec une application & une devotion merveilleuse , ainsi qu'on en pourra juger , par ce qu'il nous a laissé dans ses écrits & dans ses récueils, où il marquoit la methode qu'il observoit dans ses actions ; Voici comme il l'explique.

Quand tu voudras faire quel-

que ouvrage , il faut l'offrir à Dieu, au commencement, au milieu , & à la fin : Au commencement, tu ne l'entreprendras que pour plaire au Seigneur uniquement , & pour accomplir la sainte obeissance. Au milieu tu l'uniras à la vie , aux travaux , à la mort , & aux merites de Jesus-Christ. A la fin tu l'offriras à Dieu , pour le salut de ton ame , & pour tes necessitez particulieres , & tu le prieras de vouloir l'appliquer à cette fin. Il descend en suite dans un détail , & bien qu'il soit assez commun, je pense néanmoins que d'en rapporter un exemple , il peut être d'une grande utilité à ceux qui se donneront la peine de le suivre.

La maniere dont il faisoit ses actions.

Lors que tu serviras à la table, dit-il, dans ses mêmes écrits, tu te mettras premierement en la presence de Dieu , pour l'amour duquel tu feras cette action , & pour lui donner du plaisir , en la personne de ceux que tu serviras, & parce que la sainte obeissance

te l'a ordonnée. Durant l'action, tu auras grand soin d'élever ton cœur à Dieu, & de lui dire souvent: Seigneur, j'unis mon action avec la vie, la passion, les travaux, la mort, & les merites de Jesus Christ vôtre Fils unique. A la fin, lors que tu acheveras ton ouvrage, tu diras, avec une nouvelle ferveur: Je vous offre, mon Dieu, cette œuvre purement pour vôtre gloire, pour le salut de mon ame, pour le soulagement des ames du Purgatoire, pour la conversion des pecheurs & des heretiques.

Dans un autre endroit parlant sur le même sujet, il dit, Il faut avoir grand soin de plaire à Dieu, & de le contenter en toutes choses, ne faisant jamais rien de ce qui ne t'est pas permis, quelque leger qu'il puisse être. Quand tu auras quelque chose à dire, quand tu voudras porter ta veüe sur quelque objet, lors que tu voudras manger quelque chose à la table, & dans toutes tes actions,

tu demanderas auparavant la permission à Dieu dans ton cœur, & si ta conscience ne s'y oppose pas, tu pourras faire alors ce que tu jugeras conforme à la volonté de Dieu, & jamais d'une autre manière. Tu n'auras point dans ta conduite d'autre dessein que de plaire à Dieu avec une intention tres-pure, qui n'envisage que sa gloire en toutes choses. Enfin tu vivras comme si tu ne vois plus rien, si tu n'entendois point, si tu ne sentoies point, & si tu étois déjà mort à tous tes sens; mais tu chercheras en toutes choses, l'honneur, la gloire, & l'accomplissement de la volonté de Dieu, & rien davantage. C'est ainsi que parloit Alphonse, & c'est ce qu'il mettoit en pratique, comme il le disoit. C'est par cette voie qu'il parvint à une sublime perfection. Le soin de bien faire les choses communes & ordinaires, d'une manière singulière, le fit grand Saint, quoi qu'il ne laissât pas de faire les choses extraordi-

Sa pureté  
d'intention dans  
ses actions.

82 *La Vie du venerable*

naires, comme ont fait les autres Saints. Et parce que ces petites choses reviennent souvent, elles sont tres-mal-aisées à observer, ce qui fait bien voir que ceux qui les pratiquent constamment, ont acquis une vertu bien extraordinaire, comme on le doit juger de ce bon serviteur de Dieu.

Il avoit des exercices de devotion pour toutes les heures du jour : il les commençoit dès le matin, aussi tôt qu'il entendoit la cloche ; & il ne les interrompoit point dans les occupations où l'obeissance l'employoit : mais il profitoit si bien de toutes les heures de la journée qu'il ne perdoit pas un moment de tems. On a remarqué fort souvent, que quand on sortoit de quelque action de communauté, comme de la recreation, lors que chacun se retiroit, il commençoit aussi-tôt à reciter ses prieres de devotion : ce qu'il pratiquoit encore dans toutes les autres rencontres où l'obeissance permet de donner

quelque relache à l'esprit : car il s'apliquoit alors à ses pratiques ordinaires pour le soulagement de quelque ame qu'il avoit en veüe.

A la fin de chaque heure du jour, il se recueilloit dans lui-même, pour examiner sincerement ce qu'il avoit fait, & lors qu'il reconnoissoit qu'il avoit eu quelque occasion de pratiquer quelque vertu, ou d'acquérir quelque mérite, & qu'il ne l'avoit pas fait, il en ressentoit une douleur tres-amere ; mais pour reparer sa faute, & pour s'acquiter de ses devoirs avec plus de ferveur, il se mettoit de nouveau en la presence de Dieu, il ratifioit son intention, & il imploroit avec instance le secours de la sainte Vierge, & du Saint qui lui étoit destiné pour cette heure, conformément au choix qu'il avoit fait de vingt-quatre Saints pour les vingt-quatre heures du jour. C'étoit une chose constante parmi tous les Religieux de ce College, que

## 84 *La Vie du venerable*

ceux qui étoient les plus proches de sa chambre ne se reveilloient jamais durant la nuit, qu'ils n'entendissent ce bon Frere qui récitoit ses prieres ordinaires, & sur tout quand l'horloge sonoit.

Comme il a passé plus de trente ans avec le Pere Jean Aguirra, on connoitra combien il étoit occupé dans son interieur, & le peu de liberté qu'il donnoit à son esprit, pour trouver quelque relache dans les choses exterieures, par ce que ce Pere qui étoit un homme d'une grande vertu, proposa dans une conference spirituelle; à sçavoir si on pouvoit toujours marcher en la presence de Dieu, & comment on la pourroit acquerir? Le Pere Cocius Recteur du College qui presidoit à la conference, répondit, que s'il falloit entendre la question dans toute sa rigueur, c'étoit une chose plus propre des Anges, & des Bien-heureux, qui ne le perdent jamais de veüe, que des hommes

qui sont dans cette vallée de misère, toujours distraits par une infinité d'objets qui frappent les sens & l'imagination. Que tout ce qu'on peut faire, c'est de préférer toutes ses actions à Dieu, de purifier souvent son intention, d'élever son cœur au Seigneur, pour l'amour de qui l'on travaille, & qu'on pouvoit appeler cela, marcher toujours en la présence de Dieu. Car même les plus élevez contemplatifs n'ont pas toujours durant la journée le souvenir présent de Dieu, mais parce qu'ils travaillent sans cesse pour lui plaire, cela s'appelle un souvenir & une présence habituelle de la Majesté de Dieu.

Sa présence de Dieu continue.

Le Pere Aguirra ne fut pas satisfait de cette réponse : mais comme il faisoit grand cas des sentimens d'Alphonse, avec qui il conféroit souvent & familièrement des choses spirituelles, il lui demanda le jour suivant, qu'est-ce qu'il en croioit du sujet qu'on avoit proposé dans la

conference ? A quoi il répondit avec un grand respect, que le sentiment du Pere Recteur l'avoit un peu surpris ; qu'il est vrai , qu'en égard à la foiblesse de l'homme, il étoit mal-aisé d'avoir touûjours la presence de Dieu , mais qu'avec la grace du saint Esprit , elle n'étoit pas seulement possible , mais encore facile & agreable , & qu'il n'y avoit pas d'apparence que cette continuelle presence de Dieu n'eût jamais été accordée à aucun Saint sur la terre. Alors le Pere lui aiant demandé de quelle maniere il marchoit en la presence du Seigneur , & combien il demeueroit de tems dans un jour sans l'avoir. Il repliqua avec une grande modestie , & comme un peu surpris de cette question, qu'il ne s'en détournoit pas , tout au plus autant de tems qu'il faudroit employer à reciter le symbole des Apôtres. Ce n'étoit cependant que le commencement de cette vie spirituelle à laquelle il fut élevé en suite par

un exercice sublime de la plus haute contemplation.

Ce Pere fut extrêmement étonné de cette réponse, ne pouvant pas se persuader qu'il fut possible d'être toujours en la presence de Dieu, de la maniere que ce bon Religieux l'assuroit. C'est pourquoi un Pere spirituel, disoit, ainsi que Cassien le rapporte; Que pour decider la question qu'on avoit proposée, touchant la presence de Dieu, on n'avoit pas tant besoin de la speculation des choses que de la pratique, & de l'experience de l'oraison; ce qui fait que les contemplatifs trouvent facile la presence continuelle de Dieu, que les speculatifs au contraire croient impossible. On a trouvé parmi ses remarques cette pratique touchant l'exercice de la presence de Dieu. Tu dois bien prendre garde, dit-il, qu'une des choses qui t'importe davantage, c'est de faire une continuelle reflexion, que Dieu & sa Mere la Vierge Marie, considerent at-

Sa pratique de la presence de Dieu.

tentivement toutes tes pensées, toutes tes paroles, & toutes tes actions; Parce que si tu es bien persuadé de cette verité tu t'acquitteras parfaitement de tes devoirs. Tu dois encore agir comme si tu devois mourir après chacune de tes œuvres, & en rendre compte à Dieu incontinent; c'est le moien de toujourns plaire à J E S U S & à M A R I E. On peut connoître par ces paroles, quelle étoit la perfection de ses œuvres, & combien il avoit soin d'occuper les puissances de son ame, de la presence de Dieu.

Il se servoit au commencement de la methode suivante, il occupoit sa memoire, premiere-ment du souvenir de Dieu, s'apliquant à cela d'une maniere si forte qu'il ne pouvoit l'oublier, & c'est ce qui lui faisoit entierement oublier toutes les creatures qui ne le portoient pas à Dieu. En second lieu il passoit à un second degre de la presence de Dieu, par la voie de l'entendement qui

consiste dans la pensée & dans une connoissance parfaite, que Dieu demeure & opere dans nos ames. Cette connoissance n'est pas tant néanmoins une consideration, ou une representation imaginaire, qu'une certitude sensible par laquelle l'ame éprouve dans soi-même que Dieu est dans elle, & dans toutes les creatures de l'Univers. Cette presence de Dieu, qui s'appelle intellectuelle, dure d'ordinaire long-tems, & tandis qu'elle augmente dans l'ame qui est appliquée au service du Seigneur, elle devient plus sensible.

S'il arrive quelquefois que les puissances de l'ame étant occupées à quelque ouvrage, viennent à se détourner de la vûë de Dieu, c'est une chose merveilleuse, (dit Alphonse,) que sans sçavoir comment, elle sente aussitôt le Seigneur present qui supplée avec joie à sa faute, de la même maniere que lors que nous voions un ami à qui nous voulons beaucoup de

bien, qui se presentant à nous lors que nous y pensons le moins nous fait un plaisir singulier.

Alphonse se servit durant le tems qu'il fut Portier de cette methode de la presence de Dieu, de laquelle nous parlons. Mais dans dans les dernieres années de sa vie, il entra dans une autre maniere de la presence du Seigneur, par la voie de l'union, & par des affections si continuelles qu'il ne se separoit jamais de Dieu, ni même ne pouvoit s'en separer quand il auroit voulu l'espace d'un *Credo*, comme nous le verrons dans son lieu. Nous parlerons maintenant des vertus admirables qu'il a pratiquées, qui pourront servir de modelle à ceux qui le voudront imiter.

Les Maîtres de la Vie spirituelle nous disent que tout nôtre avancement, & toute nôtre perfection dépend de la mortification. Vous ne ferez de progrès, dit saint Jerôme, qu'autant que vous vous ferez de violence.

Les Saints ont toujours regardé la mortification & le renoncement de soi-même, comme la règle, & la mesure de l'avancement spirituel d'un chacun. C'est ainsi que l'on connoîtra l'éminente sainteté d'Alphonse Rodriguez, puis qu'il a embrassé la mortification avec tant d'ardeur, qu'il semble même qu'il y a de l'excez.

Commençons par la mortification des sens extérieurs, & principalement des yeux dont la modestie est d'autant plus importante, que les objets qui les frappent font plus d'impression sur les esprits. Il est constant qu'Alphonse fut si circonspect dans sa vûë, & il la modera avec tant de prudence, que pendant quarante ans ou environ qu'il fut Portier, il ne regarda jamais en face aucune femme, soit de celles qui sonnoient à la porte, qui étoient en grand nombre, soit de celles qui sonnoient à l'Eglise; car il avoit soin de répondre, à l'un & à l'au-

La mortification de ses sens.

tre endroit. Il gardoit la même modestie quand il alloit par la Ville pour accompagner quelque Pere ; & lors qu'il seroit la Messe , & qu'après la Communion il presentoit l'ablution à ceux qui avoient communiez , comme on avoit accoûtumé de faire en ce tems-là , il ne portoit jamais sa vûë sur le visage des femmes , ainsi que les Superieurs l'ont verifié par le témoignage de ceux qui demeuroient avec lui, qui l'avoient observé avec un soin particulier.

Cette retenüë dans les yeux est quelque chose de si rare , que Cassien en fait le sujet de l'éloge d'un Moine nommé Arquibius , qui demeuroit sur le rivage du Nil , qui durant cinquante ans n'avoit jamais regardé en face aucune femme, non pas même sa mere qui étoit allé dans le desert pour le voir ; mais enfin c'étoit un Moine qui demeuroit dans une solitude , au lieu qu'Alphonse étoit dans une ville peuplée.

faisant l'office d'un portier, qui avoit cent occasions de voir des femmes.

Cette modestie si extraordinaire est une grande marque de la circonspection avec laquelle il agissoit, aussi bien que d'une continuelle presence de Dieu qui imprimoit cette retenuë dans ses regards. La Sainte Vierge en qui il avoit une grande confiance, contribuoit beaucoup à cette circonspection, afin qu'il marchât toujours dans une parfaite modestie. Comme il accompagnoit un jour un Pere par la ville, il leva les yeux en haut, & par hazard il vit confusément une femme qui étoit à la fenêtré, ce ne fut point néanmoins à dessein, ni par curiosité, mais sans y penser qu'il commit cette faute assez innocente, de sorte que faisant son examen, suivant la coûtume ordinaire de la Compagnie, & n'ayant point de scrupule de ce qu'il avoit fait, la Sainte Vierge

Il est repris de la

Sainte  
Vierge  
pour a-  
voir éga-  
ré ses  
yeux.

dre garde une autrefois de ne point donner de liberté à ses yeux, & qu'il suffisoit de regarder les endroits où il devoit passer, afin de ne pas s'exposer à voir des choses qui lui seroient pernicieuses.

Alphonse se ressouvint alors de la faute qu'il avoit faite d'avoir levé les yeux sans nécessité, & d'avoir manqué en ce moment à la presence actuelle de Dieu; c'est pourquoi après avoir beaucoup pleuré sa legereté, il dit dans le recit qu'il fait de cét accident : Qu'il faut que les serviteurs de Dieu veillent à garder leurs sens, s'ils veulent ne lui pas déplaire. On remarque une chose semblable dans la vie de sainte Catherine de Sienne, à laquelle la Sainte Vierge apparut avec saint Paul, qui la reprirent pour avoir un peu trop levé les yeux dans une rencontre.

Sa peni-  
tence  
pour une

Les mortifications severes qu'il embrassoit pour punir les plus legeres negligences, & même

l'apparence de faute, étoient un moien bien avantageux pour conserver cette modestie. Un jour sans y penser, il regarda dans la rue par une fenêtre, & il vit de l'autre côté de la maison une femme fort confusément, parce qu'elle étoit fort éloignée; néanmoins ce regard lui parut si criminel qu'il en fit penitence durant plusieurs années; de sorte qu'il ne passoit jamais par cet endroit qu'il ne se jettât aux pieds d'un Crucifix qui en étoit proche, où il s'arrachoit fortement les cheveux, & se disoit mille injures. Ce qui fait voir qu'il avoit soin de reprimer les rebellions de sa chair, & sa constance à exécuter ce qu'il avoit résolu de faire pour acquérir la vertu.

legere  
faute.

Il ne se privoit pas seulement de la vuë des femmes, qui est sans doute la plus dangereuse, mais il s'abstenoit encore de voir toutes les choses vaines & curieuses, qui ne sont propres, comme dit saint Dorothée, qu'à

enlever aux Ames les richesses spirituelles. Durant tout le tems qu'il a demeuré dans le College de Majorque, bien qu'il se soit présenté beaucoup d'occasions de voir des choses nouvelles & extraordinaires, ainsi qu'il arrive par tout. Jamais il n'est sorti de la maison, ni même n'a jamais témoigné la moindre envie d'en voir aucune. On assembla dans la Ville les troupes qui étoient dans le voisinage pour faire la revue, parce qu'on craignoit l'armée du Turc. Elles étoient composées d'environ six à huit mille hommes. On vit arriver au port une belle Esquadre de l'armée Royale, composée de toutes sortes de vaisseaux, dans l'un desquels étoit Dom Jean d'Autriche. Plusieurs Religieux accoururent pour voir ce grand appareil. Alphonse cependant demouroit caché dans un coin de sa petite chambre auprès de la porte, sans vouloir faire un pas ni monter un degré pour voir ce spectacle. On

La mor-  
tification  
de ses  
yeux.

On fit souvent des tragedies , & d'autres pieces de Théâtre suivant la coûtume dans le College , & quoi que les sujets en fussent fort saints , & la décoration fort magnifique , néanmoins il ne fut jamais frappé de curiosité pour les aller voir. Il n'étoit rien de si facile à un portier , que de voir les feux d'artifice , & tous les autres divertissemens que l'on faisoit dans la place devant le College , & la nuit & le jour , pour la solemnité de quelque fête , ou pour honorer quelque Saint , tous ces spectacles n'étoient pas capables d'attirer Alphonse pour un moment. Il n'est personne, soit du pais, soit étranger , qui ne fut ravi de voir les nouvelles & magnifiques fortifications qu'on avoit faites pour défendre la ville , soit à cause des belles murailles , des grands bastions & des portes fortifiées régulièrement ; jamais Alphonse ne les regarda , & n'en fit pas plus de cas que s'il n'y en avoit

point eu du tout. Quand les Superieurs l'envoïoient quelquefois à la campagne ou à la maison de la récreation du College, ce n'étoit pas pour lui un jour de divertissement, mais plutôt un exercice continuel de mortification pour les yeux, par l'étude qu'il faisoit, & le soin qu'il prenoit à les priver de tout ce qui leur pouvoit être agreable. Il étoit si peu affectionné à ces fortes de promenades que durant quarante ans, il ne demanda jamais permission de sortir de la maison qu'une fois, & ce fut encore à la priere d'un de ses freres qui vouloit lui communiquer son interieur, & lui demander quelques avis spirituels pour sa conduite.

Il n'avoit pas moins de soin à mortifier ses oreilles que ses yeux. Les jours de fêtes solennelles, comme du Corps de Dieu, de l'octave, des quarante heures du Carnaval que l'on faisoit une belle musique dans l'Eglise du College, bien loin de l'écouter,

La mortification  
de ses  
oreilles.

il passoit ce tems-là dans une sublime contemplation des loüanges, que les Saints donnent à Dieu dans le Ciel ; de sorte qu'il étoit si absorbé dans cette considération qu'il n'entendoit plus la musique ou du moins si peu, (comme il l'avoüa lui-même) qu'il lui sembloit qu'elle étoit fort éloignée de lui, sans pouvoir presque la distinguer. Mais s'il étoit si soigneux à mortifier ses oreilles à l'égard des choses les plus indifferentes, & les plus innocentes : on peut juger de quelle maniere il les a mortifiées à l'égard des choses vaines & illucites, beaucoup plus encore lors qu'on racontoit des nouvelles où la reputation du prochain étoit interessée, puis qu'il n'a jamais pû souffrir qu'on parlât des défauts, non pas même naturels de son prochain ; & si ceux qui en parloient en sa presence étoient de moindre autorité que lui, il les reprenoit sur le champ.

Il ne parloit jamais dans les

Il ne par-  
loit ja-  
mais en  
recreatiō  
que de  
choses  
spirituel-  
les.

conversations que de choses spirituelles & saintes ; & s'il arri-voit quelquefois que quelqu'un tint d'autres discours il s'endormoit incontinent. Il n'y avoit personne dans la maison, (& principalement les Novices & les jeunes gens ) qui n'eût fort souvent remarqué que pendant la recreation que l'on fait dans la Compagnie après le repas , ce bon vieillard s'endormoit , mais qu'aussi - tôt qu'on parloit de choses spirituelles , il se réveilloit avec une attention merveilleuse : & si on recommençoit à parler de choses indifferentes il s'endormoit comme auparavant : comme l'Abbé Macheſe avoit accoutumé de faire , ainsi que le rapporte Cassien. Le sujet le plus ordinaire de ses conversations (conformément à ce que le Sage nous enseigne pour ne point tomber dans le peché ; ) étoit des quatre fins de l'homme, desquelles il parloit avec une efficacité , & un sentiment tout particulier.

On traita un jour dans le re-  
fectoir l'illustre Seigneur Dom  
Charles Colonna Vice-Roi de  
Majorque. Après le repas on le  
conduisit dans le lieu destiné à la  
recreation , Alphonse s'y trouva  
avec les autres , mais selon sa  
coûtume dans la dernière place  
où il sembloit être dans une pro-  
fonde contemplation. Le Vice-  
Roi avoit toujours les yeux sur  
lui, & voyant qu'il n'avoit enco-  
re rien dit, quoi que la recreation  
fut bien avancée, il l'invita à par-  
ler, & pria le Pere Recteur de le  
lui commander. Alphonse obeit  
promptement, & il commença  
par parler des fins dernières avec  
tant de zele, de ferveur, d'élo-  
quence, & avec des pensées si  
fortes & si belles que chacun le  
regardoit, ne pouvant compren-  
dre comment il pouvoit parler si  
juste & si à propos.

Son discours fut assez long, &  
lors qu'il l'eût achevé, le Vice-  
Roi qui étoit ravi tandis qu'il  
ar la, e tournant du côté des

Peres, leur dit, avec son honnêteté ordinaire, & un air d'une douce raillerie : Vous me gardiez ce regale pour la fin, faisant allusion au discours du Frere, de la dernière fin de l'homme. Aussi est-il vrai qu'il n'est point de sujet plus important pour porter les ames à leur devoir, que de leur bien faire comprendre cette grande verité. C'est pourquoi le Serviteur de Dieu s'en servoit dans toutes les rencontres & avec toutes sortes de gens, mais principalement dans les recreations, & avec les domestiques & avec les étrangers.

La mortification de son goût.

Il ne traita pas son goût avec moins de severité que les autres sens, & les exemples qu'il a laissez à la posterité sur ce sujet, meritent une reflexion particuliere. Il se prescrivit des loix touchant le manger qu'il observa inviolablement toute sa vie. La premiere chose que tu pratiqueras pendant le repas, dit-il, dans son écrit, lors qu'on te privera de

ce que tu aimes , souviens-toi que Dieu demande que tu le dissimules , & que tu le caches en te vainquant pour l'amour de lui. Et quand on te donnera ce que tu n'aimes pas , c'est la volonté du même Seigneur que tu le dissimules, & que tu le prennes, comme si tu l'aimois. La seconde , tu observeras une grande modestie, comme celui qui est toujours devant Dieu , que tu dois servir uniquement. La troisième, quand il te manquera quelque chose tu ne diras rien, au contraire tu t'en réjouiras : mais s'il manque quelque chose à celui qui est auprès de toi, tu avertiras promptement celui qui sert à la table pour garder la regle qui l'ordonne. La quatrième, ne déplies point ta serviette, que celui qui est à ton côté ne l'ait déjà fait, & ne sois jamais le premier à manger & à boire. La cinquième, tu mangeras doucement sans empressement, & tu t'occuperas bien plus de Dieu, que de ce que tu man-

ges. La sixième, tu laisseras toujours ce qu'on te donnera de meilleur, de plus agreable, & de plus conforme à ton goût. La septième, tu ne mettras jamais du sel en aucune viande, lors qu'il ne sert qu'à donner du goût, parce que cela est inutile. La huitième, tu cesseras de manger aussitôt que quelqu'un pliera sa serviette & ne sois jamais le dernier.

Pour observer plus parfaitement toutes ces regles, qui sont plus difficiles qu'on ne s'imagine, bien qu'elles paroissent peu considerables, avant que de commencer à manger, il s'y preparoit par certaines pratiques de dévotion & par des actes de vertus avec quoi il s'en rendoit l'observation aisée; de sorte qu'il acquit une parfaite mortification du gout, comme de toutes les autres choses. On avoit accoutumé lors qu'il étoit fort vieux & beaucoup infirme, de lui donner des œufs à souper; néanmoins

(comme il arrive assez souvent dans les Communautés) on negligea de lui rendre ce service, ce qui étoit une occasion fort agreable à ce serviteur de Dieu, pour pratiquer la mortification avec plaisir. Un Frere prit le soin de lui procurer des œufs frais, & pour mieux réüssir, il alla lui-même les choisir, il les donna ensuite à Alphonse, mais ils étoient si gâtez qu'aussi-tôt qu'il ouvrit le premier il infecta tout le monde; il ne laissa pas de l'avalier, & il auroit fait la même chose du second si ceux qui étoient auprès de lui ne le lui avoient ôté,

Il repara la perte de cette mortification par celle que lui procura le Cuisinier, qui étoit un fort bon Religieux, mais qui ne laissa pas par son imprudence de donner le moien à Alphonse de mortifier son goût d'une maniere bien fâcheuse. Comme il y avoit quantité de citrouilles dans le jardin, parmi lesquelles il y en avoit de tres-ameres, semblables

à celles dont il est parlé au chapitre quatrième du livre quatrième des Rois ; Ce bon cuisinier sans y faire reflexion , en cueillit quelques-unes qu'il mêla parmi les bonnes, & les fit cuire avec la viande pour en faire un bon potage, qui fut servi à la table. Bien que ce ne fut la coûtume d'Alphonse de manger le premier, néanmoins comme les autres commencerent par manger quelque fruit, qu'on avoit donné pour l'entrée de table , il commença par manger les citrouilles ameres sans témoigner aucun dégoût , au contraire il s'empressoit à manger avec une affection particulière. Le Pere Mathieu Marimon qui étoit à côté du Pere Recteur, aiant goûté de ce potage, dit au Superieur qu'il étoit gâté. Le Pere Recteur donna ordre promptement qu'on ôtât à Alphonse son potage , mais il l'avoit presque tout mangé, quoi que tous les autres Religieux n'en purent jamais goûter,

ni de la viande non plus qui étoit plus amere que l'aloës.

Mais sa mortification lui coûta bien cher, car il ne fut pas sitôt sorti du refectoir qu'il fut travaillé par de grands vomissemens, qui furent suivis de la fièvre, & des douleurs d'estomach tres-violentes pendant plusieurs jours. Et quoi qu'après cela il ne pût souffrir seulement l'odeur des citrouilles sans avoir mal au cœur, il ne laissoit pas néanmoins de les manger avec un grand plaisir, quand on les servoit à la table. Il est vrai que par la grande violence qu'il se fit, il s'accoutuma si bien à ce dégoût naturel qu'il les mangeoit du moins sans repugnance.

Il ne se contenta pas seulement de mortifier son goût en mangeant les choses ameres, & si desagreables que les chiens mêmes ne les auroient pas voulu goûter: mais il trouva le moien de rendre les plus douces ameres, & les plus delicieuses insupporta-

bles, quand il arrivoit quelque fois qu'on fit quelque regale, & qu'on lui commandât d'en manger. Afin de se priver entierement du goût, il s'imaginoit de voir & de manger quelque chose qui lui fit horreur, & dont le souvenir étoit capable de soulever le cœur.

Quelquefois & sur tout en sa vieillesse, il rapelloit fortement dans son esprit quelque chose spirituelle & divine, pour faire que ses sens n'eussent aucun plaisir, ainsi il ne s'apercevoit point du tout du goût des viandes qu'il mangeoit, & c'est le moien efficace, dit Cassien dans le livre qu'il a fait de la mortification de la bouche, pour vaincre la volupté. Dans l'usage des viandes communes, il laissoit toujours le meilleur, ne se servant jamais ni de sel, ni de vinaigre, ni de sauces, ni d'aucun ragout, prenant les viandes comme elles venoient de la cuisine sans y rien ajoûter.

Un Pere lui dit un jour que

certaines viandes lui feroient mal, mais il donna un sens bien différent à ses paroles, car il crût qu'il feroit mal de donner quelque chose à son goût, & il prit cela si à cœur, qu'il s'en abstint durant le reste de sa vie.

Cette mortification continuelle de son goût, fut si agreable à Dieu, qu'il voulut la recompenser même à la table, par des faveurs signalées. C'est lui-même qui l'avouë dans un de ses écrits, où il les avoit marquées pour en rendre compte à ceux qui avoient l'autorité sur lui. Les graces & les faveurs que JESUS - CHRIST & MARIE font à cette personne à la table ( c'est ainsi qu'il parle de lui ) sont si grandes, qu'il ne les sçauroit expliquer. Il est souvent contraint de les arrêter ; s'il mange, il est comme un homme qui n'est point à lui, mais qui est tout absorbé dans Dieu : il a entièrement oublié le gout des viandes, & c'est uniquement pour la nécessité qu'il mange, & nullement pour le plaisir.

Iesus-  
Christ &  
Marie lui  
font des  
graces  
singulier-  
res lors  
qu'il est  
à table.

Tous ceux qui demeuroient avec lui, assurent qu'ils l'ont vû plusieurs fois répandre une abondance de larmes tandis qu'il mangeoit, quoi qu'il tachât de les cacher, & de les essuier avec son mouchoir. Il mangeoit si peu d'ordinaire, qu'il falloit que le Superieur lui envoiât dire par les serveurs de table, de manger par obeissance. Comme il mangeoit un jour d'un raisin, un grain s'attacha si fort à son gozier qu'il ne pouvois avaler quelque effort qu'il pût faire, de sorte qu'il lui ôtoit entierement la respiration. Il se trouva alors dans le même danger où fut Sophocles, & Anacreon, qui moururent (dit-on) d'un pareil accident: mais comme il connut le peril où il étoit, il accourut aux remedes du Ciel, il implora le secours de la tres-sainte Vierge, avec un cœur plein de confiance, & elle le secourut si promptement qu'il ne fut pas seulement délivré du danger où il étoit, mais il fut encore rempli

de consolations celestes : car il ne demandoit jamais rien à le Mere de Dieu qu'elle ne le lui accordât. Etant une fois à la table , & s'entrenant avec la Sainte Vierge , par des desirs tendres & ardens , il lui dit : Qui est-ce , ô Vierge sainte ! qui aura l'honneur de vous voir dans le Ciel ; il ouït en même tems une voix qui le remplit de lumieres & de consolations , & lui répondit , tu me veras , ne t'en mets pas en peine. C'est ainsi que le Seigneur regaloit son serviteur par l'entremise de sa Mere , pour le recompenser des regales qu'il lui faisoit , par les mortifications qu'il pratiquoit durant la table.

La sainte Vierge lui aparoit étant à la table.



LA VIE  
DU VENERABLE  
FR. ALPHONSE  
RODRIGUEZ.

---

LIVRE SECOND.



ON disoit à Dieu qu'il étoit admirable à le tourmenter ; nous pouvons dire aussi qu'il étoit admirable à inspirer à Alphonse Rodriguez une infinité de manieres pour pratiquer la mortification , puis qu'il avoit tant d'horreur de lui-même , & le soin qu'il prenoit à matter son corps, étoit si grand qu'il ne laissoit passer aucune occasion de l'affliger. Le commencement de

sa conversion n'étoit que cilices, disciplines, jeûnes, & semblables penitences, qui alloient même jusques à l'excez. Il auroit continué à suivre les mouvemens de sa ferveur, qui le portoit toujours à la penitence la plus austere, si après son entrée dans la Compagnie, les Superieurs ne l'avoient moderée par une défense expresse de ne faire aucune penitence sans leur permission. Comme il étoit extrêmement soumis à l'obeissance, & qu'il avoit un grand desir de mortifier son corps, il portoit au Superieur au commencement de chaque mois, une grande liste des penitences publiques & particulieres qu'il pretendoit faire qui étoient si rudes, & en si grand nombre, que si on les lui avoit accordées, il en seroit mort dans peu de tems. Mais la prudence & la discretion des Superieurs, ne souffroient pas qu'on lui permit d'agir selon son zele; il partageoit néanmoins si bien celles qu'on lui

Le soin qu'il prend de mortifier son corps.

avoit accordées , qu'il ne laissoit passer aucun jour sans quelque penitence particuliere pendant quarante six ans, qu'il a vécu dans la Religion.

Lors qu'il étoit infirme, & qu'il ne pouvoit pas aller lui-même trouver le Superieur , il prioit l'Infirmier d'y aller de sa part lui demander des penitences qu'il accomplissoit dans son lit , avec tant d'exactitude que quelques mois avant que de mourir , âgé de quatre vingt & six ans , étant si foible & si épuisé , qu'il avoit toutes les peines du monde de se remuer dans son lit , il ne laissoit pas de faire trois fois la discipline chaque semaine, & il prioit avec instance le Superieur , de vouloir lui changer la discipline en quelque autre penitence plus rude à cause qu'il n'avoit pas assez de force pour se fraper de la maniere qu'il auroit voulu , afin de satisfaire le desir qu'il avoit de faire une continuelle penitence. C'est ainsi que le témoigne son

Sa mortification  
dans ses  
maladies.

Infirmier qui l'a entendu plusieurs fois, lors qu'il se frapoit à grands coups de disciplines avec tant de violence, qu'il crût être obligé d'en avertir les Superieurs, afin qu'ils apportassent quelque remède à ces excez.

Il faisoit la même chose à l'égard du jeûne; car il ne laissoit jamais passer aucune veille des fêtes de Nôtre-Dame, ni celles que l'Eglise commande, qu'il n'envoîât prier le Superieur de lui permettre de jeûner, & les raisons qu'il apportoit pour l'obtenir étoient si fortes qu'ils étoient souvent contrains de lui accorder sa demande. Lors qu'il étoit en santé, il dormoit peu & sur une table, & comme il fut avancé en âge, & fort incommodé, on lui défendit cette mortification, mais il se la procura auprès de Dieu, ainsi qu'on le verra dans les deux occasions que je vas exposer.

Le Seigneur Dom Alphonse Luso Cedengno Evêque de Majorque, étant veau prêcher dans

L'Eglise du College, on lui prepara un lit pour se reposer après sa predication, & parce que la maison étoit assez mal meublée, on prit le matelas du Frere Alphonse sans l'avertir, & comme on oublia de le rapporter, il fut obligé de se coucher sur les ais, ce qui lui fit un plaisir infiniment plus grand que s'il avoit eu le matelas le plus doux & le plus commode du monde, bien qu'il fut frapé alors d'une fluxion tres-facheuse. Long-tems après le Superieur lui aiant demandé comment il se trouvoit sur les ais; fort bien, mon Pere, répondit-il, je serai toujourns tres-content de coucher de cette maniere pour la gloire de Dieu. De sorte que si on n'avoit point remedié à ce mal, il est bien constant qu'il n'auroit jamais demandé d'autre lit. Il arriva encore une autrefois, parce qu'il étoit fort infirme, qu'on lui défendit de faire son lit: cependant son Infirmier ne se ressouvint point de lui rendre cét office, Alphonse qui

ne vouloit pas manquer à l'obéissance, en developant seulement son matelas se coucha sur les ais, qui étoient le lit le plus conforme à ses desseins; tellement qu'ayant passé la nuit dans cet état, on le trouva le matin presque gelé de froid, mais comblé de tant de joie interieure qu'il consoloit son Infirmier, qui s'affligeoit extrêmement de l'avoir si mal-traité. Il n'y a pas lieu de douter que dans sa vieillesse, il n'ait eu plusieurs occasions de souffrir de pareilles choses qui sont inevitables dans une communauté, quelque soin qu'on puisse prendre pour soulager les infirmes; parce que Dieu veut se servir de ces occasions pour leur faire meriter une plus grande gloire.

Alphonse ne se contentoit pas d'embrasser les mortifications réglées, & prescrites par ses Supérieurs, il en faisoit encore plusieurs autres qui sont permises à tout le monde, & qui ne sont pas

Sa mortification en toutes choses.

moins difficiles, & d'un moindre merite, comme le connoîtront ceux qui en feront l'experience. Il ne chassoit jamais les mouches, ni les moucheron, ni les puces, ni ces autres insectes, que Dieu a créez pour exercer la patience de l'homme; à moins que l'honnêteté & la bienveillance Religieuse ne l'obligeassent à le faire. Lors qu'il pouvoit aller au refectoir par deux endroits differens, il choissoit toujors le plus exposé à la rigueur du tems, & le plus incommode. Comme il y avoit deux fontaines à l'entrée du refectoir pour laver les mains, dont l'une jettoit beaucoup d'eau, & l'autre tres-peu, il choissoit toujors la dernière. Dans le plus grand froid de l'hiver il ne couvroit jamais ses mains qui étoient d'ordinaire remplies de crevasses. Il ne s'aprochoit point du feu, ni ne s'exposoit point au Soleil pour se chauffer durant le froid, & il ne se decouvroit jamais en été pour prendre le frais.

On ne lui a jamais entendu dire un mot pour se plaindre du changement du tems. Quand on lui demandoit comment il se trouvoit du froid, ou de la chaleur ? il répondoit, tout cela n'est rien : c'est dans le Purgatoire, & dans l'enfer où il y a du froid, & des glaces insupportables (disoit-il,) le Seigneur nous en délivre. Quand il étoit assis, il ne s'appuioit jamais au dossier de la chaise, ni sur les bras, mais il prenoit toujours le poste le plus incommodé bien loin de vouloir se délasser. Lors qu'il étoit debout il tenoit un pied en l'air, & s'appuioit sur l'autre, bien qu'il les eut tous deux enflés, & ce mal lui dura plusieurs années sans en sçavoir la cause : & sans doute, c'étoit une grace bien particulière que Dieu lui faisoit de pouvoir toujours marcher comme il étoit obligé de le faire dans son office de portier, car il sentoit quelquefois des douleurs aux pieds aussi cuisantes que si on les eut per-

120 *La Vie du venerable*  
cez avec des chardons.

Il trouvoit tant de manieres differentes de se mortifier au manger, au vêtir, & en toutes ses autres actions ordinaires, que vous eussiez dit qu'il n'avoit point d'autre pensée, que de se faire une guerre continuelle, comme à son plus cruel ennemi; ainsi qu'il paroît par ce qu'il a laissé par écrit dans une de ses confessions, & dans le compte qu'il rendoit de l'état de sa conscience à son Supérieur en ces termes. Une des plus grandes penitences que je fasse en secret; c'est qu'après avoir bien pénétré la grandeur de Dieu, je me regarde devant lui comme un homme méchant, abominable, & insupportable par la puanteur de mes pechez; ainsi j'ai horreur de moi-même, & je ne voudrois jamais me voir ni m'entendre, tant j'ai de haine, & d'aversión de mon interieur. Si je pouvois sortir de mon corps mon plus grand ennemi, & m'éloigner de lui jusques à l'extremité

du

du monde, je le ferois de grand cœur ; afin de ne le voir jamais, ni de ne rien apprendre de lui, & ce seroit ma plus grande consolation. Lors que quelqu'un dans le monde a un ennemi qui le persecute il tâche de l'éviter, il s'en va dans les pais étrangers où il vit en repos, & en seureté sans rien craindre : mais je ne puis agir de la sorte, & quitter mon ennemi mortel ; c'est pourquoy j'en souffre une peine incroyable. Ce sont ces paroles qui font voir la grandeur de son ame, & combien il étoit élevé au dessus des sentimens ordinaires des hommes qui ont tant d'amour pour leur corps ; au lieu que ce bon serviteur de Dieu n'avoit que de la haine, & de l'horreur pour le sien.

Il faisoit tous les jours des penitences publiques dans le refectoir, tandis qu'il eut de la santé. Lors qu'il fut avancé en âge, & si cassé de vieillesse qu'il ne pouvoit plus se soutenir sur ses pieds,

Ses penitences en public.

il demandoit à ses Superieurs, que par une faveur particuliere ils lui permissent de descendre au refectoir pour baiser les pieds des Peres & des Freres, s'accuser publiquement de ses fautes, & y pratiquer toutes les autres mortifications ordinaires, dont on lui en accordoit quelques-unes, afin qu'il donnât de la devotion à ceux qui le voioient faire ces sortes de penitences avec tant de larmes, qu'il auroit amoli les cœurs les plus insensibles: & parce qu'il desiroit ardemment que l'on conservât l'esprit de ferveur pour ces penitences qu'il avoit trouvées dans la Compagnie, il étoit fort exact à les pratiquer.

Cen'est pas une moindre marque de la mortification chrétienne, de recevoir avec patience, & avec joie les penitences, & les afflictions d'une main étrangere, que de les embrasser de son propre choix; au contraire elle est incomparablement plus grande & plus difficile, parce qu'il est

besoin d'une plus grande humilité, d'une patience plus genereuse, & d'une douceur plus constante pour les souffrir. Comme Alphonse s'est toujours signalé en toutes ces sortes de vertus, il n'a pas manqué d'occasion pour nous en donner des exemples. En voici un qui merite d'être raconté.

Parmi les Chirurgiens dont le College de Majorque avoit coutume de se servir, il y en eut un jeune éventé & malin, qui vint faire le poil à Alphonse, & comme ce bon Frere étoit toujours dans un grand recueillement, & une profonde consideration de la presence de Dieu, il donna lieu à ce Chirurgien malin de le maltraiter, pour voir s'il ne donneroit point quelque signe d'impatience ou de ressentiment. Pour réussir dans ce méchant dessein, il le piquoit souvent, & lui arrachoit le poil : mais Alphonse fut toujours également tranquille & patient sans donner aucune marque

Sa patience dans les souffrances.

d'inquietude. Ce qui donna sujet à ce méchant homme de continuer une autrefois à le mal-traiter, & lors qu'il venoit au College, il prioit son compagnon de lui laisser le bon Vieillard, afin qu'il pût toujourns exercer sa patience. Son compagnon qui avoit de la pieté le réprit de sa cruauté, mais bien loin de s'en corriger, il répondit, qu'il falloit bien qu'Alphonse ne souffrit aucune douleur, puis qu'il n'avoit pas plus de sentiment qu'un mort.

Bien que le Chirurgien qui étoit sage voulut que le bon Frere tombât entre ses mains pour le délivrer de la persecution de son compagnon; le Seigneur permettoit que quand c'étoit à son tour à faire le poil, il trouvoit son persecuteur sans occupation, ainsi il s'abandonnoit à lui avec une joie & un plaisir extraordinaire, & souffroit avec une patience admirable toutes les cruautés que lui faisoit ce jeune étourdi & sur sa tête & sur son visage.

& après qu'il avoit achevé il le remercioit avec beaucoup d'honnêteté, & il s'en aloit saluer le Saint Sacrement avec son visage tout découpé. Ce divertissement dura bien long-tems, jusques à ce que ceux de la maison s'en étant aperçûs avertirent les Supérieurs, qui croioient que cela venoit des rides que la vieillesse cause au visage : mais Dieu y apporta le remede, aiant permis que dans une querelle ce jeune homme fut fort blessé au bras droit, dont il s'étoit servi pour mal-traiter ce saint Frere : & quelque tems après étant allé en Italie, parce qu'il n'étoit pas en seureté à Majorque, il fut tué sur la place dans une fâcheuse rencontre, sans doute en punition du mauvais traitement qu'il avoit fait à Alphonse.

Il est bien constant que le Frere Alphonse, eut tres-souvent des occasions de souffrir, & d'exercer sa patience, à l'égard des domestiques. Et c'est sans doute un des

Sa patience à l'égard des domestiques.

avantages de la vie commune à ceux qui par leur humilité & leur douceur, ne donnent aucun sujet à personne, & qui ne laissent pas néanmoins de souffrir avec plaisir. L'exacritude avec laquelle il observoit toutes les ordonnances, & les régles, sans aucun respect humain, donna lieu à quelques-uns moins mortifiez d'exercer sa patience, & il embrassoit toutes ces occasions avec une joie singuliere. Dieu lui fit une grace bien extraordinaire; car comme il le prioit un jour de lui donner du plaisir dans ses travaux, & un grand amour pour une personne, qui en ce tems-là (sans doute avec un bon zele) l'humilioit & le persecutoit: faisant son oraison avec beaucoup de ferveur, il fut environné de lumiere, semblable à celle d'une comete, qui paroît pendant la nuit, & qui semble tomber du Ciel, laquelle passant auprès de son cœur, l'enflama si fort de l'amour du prochain, qu'il croioit qu'il étoit impossible de

vouloir du mal à personne, quelque injure qu'il en pût avoir reçû; tellement qu'il lui sembloit que quand un homme l'auroit tué, & s'il venoit à resusciter, il ne pourroit lui vouloir aucun mal, au contraire qu'il voudroit lui faire toutes sortes de biens. Ce qui est une grande marque d'une solide, & d'une parfaite mortification.

Etant interrogé par un Pere de ses amis, d'où venoit cette abondance d'humeurs dont il fut incommodé durant toute sa vie? Il répondit, qu'elle venoit de Dieu: mais autant qu'il en pouvoit juger, qu'elle lui avoit été causée par le mauvais air de sa chambre, qu'il n'avoit pas voulu néanmoins demander de changer, de peur de perdre une occasion si favorable de souffrir quelque chose pour JESUS-CHRIST, & pour l'expiation de ses pechez; que s'il faloit changer de chambre, cela se devoit faire par les ordres de Dieu, & non pas par son choix,

Son sen-  
aument  
touchant  
les souf-  
frances.

puis qu'il avoit resolu de ne jamais rien faire que pour accomplir la volonté de Dieu, & il dit alors à ce Pere; regardez combien il en est mort dans ce College, beaucoup plus robustes que moi, qui étoient logez plus commodément, tandis que je vis encore dans ces incommoditez; je prie le Seigneur que ce soit pour sa gloire. Croiez moi mon Pere, il n'est rien de plus important que de s'abandonner tout à Dieu, & de recevoir de sa main tout ce qui nous arrive; le soin qu'il a de nous est d'autant plus grand, que nous negligéons plus ce qui nous accommode pour l'amour de lui.

Saint Augustin dit, que toute la vie du Sauveur sur la terre a été une instruction continuelle pour les mœurs; mais que son humilité est ce qu'il nous a principalement proposé à imiter. Alphonse Rodriguez avoit bien pénétré cette verité qu'il a mis en pratique dans toutes les occa-

sons. Il distingue dans un de ses écrits, deux sortes d'humilité, l'une dans la connoissance & dans l'entendement, & l'autre dans la volonté, dans le cœur & dans l'affection. L'humilité de la volonté consiste dans l'opération : celle de l'entendement, est une haute sagesse par laquelle les Saints connoissent leur bassesse, & font le discernement de ce qu'ils ont d'eux-mêmes, & de ce qu'ils ont reçu de Dieu. Si nous commençons par la première, qui est le fondement de la seconde, nous verrons quelle a été le partage d'Alphonse, & dans le plus subline degré. Il ne faut que voir ce qu'il a écrit de lui-même pour connoître ses sentimens. Mon principal exercice (dit-il) sera de me renfermer dans la connoissance de moi-même, où j'apprendrai l'estime que je dois faire d'un homme aussi miserable que je suis. Je suis dans la connoissance de moi-même comme un homme qui est plongé dans la mer, il est

Son humilité.

Deux sortes d'humilité.

environné d'eau de tout côté, il ne voit que de l'eau, & néanmoins il ne la comprend pas, parce qu'elle est trop étendue, & trop profonde. C'est ainsi que je suis dans la connoissance de moi-même, abîmé dans mes miseres & mes pechez, sans aucun discours pour en pouvoir comprendre l'énormité.

Il passoit en suite de l'humilité de l'entendement à l'humilité du cœur qu'il pratiqua dix ans avant sa mort d'une maniere admirable, à l'occasion d'une fluxion abondante qui le rendoit insupportable à lui-même; il s'étonnoit qu'on pût s'aprocher de lui tant il avoit de confusion de lui-même, & devant Dieu & devant les hommes, bien qu'il n'y eut que lui seul qui sentit la mauvaise odeur que lui causoit sa fluxion. Un homme de probité qui le hanta plusieurs années, & qui avoit accoutumé de lui prendre quelquefois la main pour la baiser, assura qu'il en sortoit une odeur

aussi agreable que seroit celle d'une jeune personne.

Lisant un jour un livre qui traitoit du mépris & de la connoissance de soi-même, il en fut si surpris que tous ses sens extérieurs en furent interdits, tandis que son ame étoit ravie en Dieu qui lui faisoit goûter des douceurs si charmantes, qu'il disoit, que si celui qui le regaloit si liberalement ne l'avoit soutenu avec sa main toute puissante, il seroit tombé en défaillance, par l'abondance des faveurs & des consolations dont il combloit son ame. Il étoit embrasé d'un amour pour Dieu tres-ardent, & son humilité augmentoit par cet amour qui produisoit dans son esprit une profonde connoissance, & dans son cœur un parfait mépris de lui-même; comme on le voit dans le compte qu'il rendoit à son Supérieur.

L'amour parfait (dit-il) fait que l'ame vient à connoître la verité de la parfaite connoissance.

132 *La Vie du venerable*  
de soi-même, dans laquelle elle  
vit comme morte à toutes les cho-  
ses du monde, & à elle-même.  
C'est alors qu'elle se regarde com-  
me infectée d'une puanteur si in-  
supportable, qu'il lui semble qu'elle  
est environnée de tous les  
hommes qui ont les yeux ouverts  
sur elle comme sur un objet de  
miseres & de pechez. Si on lui  
rend quelque honneur, elle se  
persuade qu'on la méprise juste-  
ment. Ce veritable amour dont  
l'ame est embrasée, lui fait voir  
les défauts de la même maniere  
que le Soleil fait voir les atomes  
dans l'air. De sorte qu'elle voit  
Dieu & elle se voit elle-même par  
la même lumiere. Il ajoûte dans  
un autre endroit, qu'une person-  
ne qui se voit si insupportable à  
soi-même dans cet état, ne se  
peut souffrir qu'avec horreur, &  
qu'il voudroit être l'esclave du  
plus méchant homme du monde,  
pour être obligé de lui obeir. Il  
meurt de déplaisir de ce qu'on  
l'estime bon: il voudroit ne jamais

paroître tant il a de honte de se voir si miserable. Toutes les creatures lui donnent de l'horreur, il ne trouve plus aucun plaisir parmi les hommes, toutes ses délices, tous ses entretiens sont JESUS & MARIE; à cela près, il n'y a pour lui que douleur & amertume dans toutes les choses d'ici-bas.

Alphonse avoit tous ces beaux sentimens, & néanmoins il croioit d'être le plus grand pecheur qui fût au monde, & bien qu'il eut eu révelation de son salut, & qu'il ne passeroit pas même par les peines du Purgatoire, il ne laissoit pas de pleurer ses pechez avec des sentimens d'une douleur tres amere, s'étonnant de ce qu'il se trouvât quelqu'un qui voulut s'aprocher de lui, & converser avec un homme si vil, & si méprisable.

Il avoit accoûtumé de dire, que comme un vase répandu qui étoit plein d'une liqueur corrompue, exhale une odeur insupportable,

table à ceux qui s'en aprochent; la même chose arrive aux serviteurs de Dieu, qui étant éclairez d'une lumiere divine, ne se regardent, & ne s'estiment que ce qu'ils sont, & comme ils se voient remplis de misereres, sur lesquelles ils ont toujours les yeux ouverts, ils ne s'estiment & ils ne se regardent que comme des vases immondes, pleins des ordures de leurs pechez, & de leurs misereres dont l'odeur fait leur suplice. Mais s'il arrive que quelqu'un leur donne quelques loüanges, c'est alors qu'on répand de nouveau les ordures de ce vase, & ceux qui auparavant sentoient déjà mauvais dans leur estime, ne peuvent plus se supporter eux-mêmes. C'est pourquoi ils se couvrent de confusion, parce qu'ils sçavent fort bien ce qu'ils sont devant Dieu, (à qui rien n'est caché) qui connoît leur merite; ainsi les mêmes loüanges qui leur devoient donner de la joie, ne leur causent que de la

tristesse ; & la douleur qu'ils en ressentent dans le cœur paroît souvent jusques sur leur visage.

Il s'estimoit si indigne des faveurs des visites du Ciel, qu'il les recevoit comme des tentations, ou des tromperies du Demon. S'il arrivoit à l'oraison que le Seigneur se voulut communiquer à lui par quelque aparition, quelque visite, quelque revelation, ou quelque parole interieure, il tâchoit de s'en détourner par un dévot & un humble refus, sortant ainsi de Dieu pour Dieu. Ce qui donna sujet à un combat admirable entre Jesus-Christ & Alphonse qui combatoit en refusant les caresses & les faveurs du Ciel, & Jesus-Christ combatoit en lui faisant encore de plus grandes graces. Il en vint même jusques à cette extremité qu'il avoit horreur de toutes ces faveurs, & lors qu'elles lui arrivoient quelque marques qu'elles eussent de venir de l'Esprit saint, elles étoient à son égard un plus

Il s'estimoit indigne des graces de Dieu.

grand sujet de patience & d'humilité que d'allegresse, tant il avoit peur de tomber dans l'erreur. Et bien qu'il semblât que cette conduite ne tendant qu'à changer les elevations & les regales qu'on lui faisoit, en peines & en humiliations, il n'avoit rien à craindre; toutefois pour une plus grande seureté, il desira ardemment & long-tems, qu'on excitât contre lui quelque tempête, & quelque persecution facheuse, & qu'il fut châtié publiquement comme un homme qui étoit dans l'illusion. Il le demanda souvent à Dieu, persuadé qu'alors son esprit seroit entierement libre des occasions de tomber dans ces rencontres. Et bien qu'il n'obtint pas tout ce qu'il demandoit, il eut néanmoins quelque chose de ce qu'il desiroit plus ardemment pour satisfaire son humilité, lors qu'il vint un Superieur d'Arragon pour visiter le College de Majorque, lequel jugeant, que quelques-uns faisoient trop de cas

des choses qui avoient du rapport à Alphonse, & qu'ils les conser-voient cherement comme des reliques, fit connoître ses sentimens à la Communauté en l'absence d'Alphonse, qu'il apella ensuite : & en la presence de tous, fit raccourcir sa soutane, qu'un autre Supérieur lui avoit commandé de prendre malgré sa grande repugnance. Il lui demanda tous ses papiers, & lui ordonna de n'en plus écrire, ni de manier jamais plume pour écrire aucune chose que celles qu'il montreroit au Recteur du College.

En tout cela, Alphonse se comporta avec tant d'humilité, & fit voir sur son visage tant d'allegresse, qu'elle marquoit assez la consolation qu'il ressentoit dans son cœur par cette épreuve. Mais bien loin qu'on fit moins de cas des choses qui avoient été à son usage, plusieurs au contraire ramasserent ce qu'on avoit retranché de sa soutane pour le conserver comme des reliques. Il ne

Si sou-  
mission  
aux or-  
dres des  
Supé-  
rieurs.

s'estimoit pas seulement indigne des faveurs, & des honneurs du Ciel, il ne pouvoit pas même souffrir le moindre honneur de la terre. Quelques personnes de qualité & de merite, qui connoissoient la sainteté d'Alphonse, lui demandoient quelquefois sa main pour la baiser, ce qu'il leur refusoit en leur témoignant qu'on lui donnoit du chagrin; que si on le pressoit davantage, il en étoit sensiblement affligé, & lors qu'il ne pouvoit plus resister, il se mettoit à genoux devant celui qui lui demandoit la main, lequel en avoit une confusion extrême.

L'illustre Dame Marguerite Lienquerque, femme du Vice-Roi de Majorque, étant dans le dessein de s'en retourner en Espagne, demanda de prendre congé d'Alphonse qui ne sortoit pas de son lit; pour condescendre à sa demande, le Superieur ordonna qu'on le portât sur les bras, dans une basse tribune de l'Eglise, où la Dame l'attendoit. Elle se re-

commanda , & toute sa famille à ses prieres , & voulut en lui disant adieu , baiser sa main , ou du moins sa soutane ; ce bon vieillard en fut tout troublé , & se laissa tomber par terre où il resta couché jusques à ce qu'on le relevât ; ce qui fit de la peine à cette Dame , parce qu'elle en avoit donné à ce saint Frere , bien qu'elle ne fut pas surprise de voir une grande humilité , qui étoit déjà connue à tout le monde.

Il avoit toujours de pareils sentimens de lui-même , lorsque quelques personnes de qualité des Provinces étrangères lui écrivoient. Il avoit une extrême confusion de voir que l'on faisoit cas de sa connoissance , & de sa conversation , & afin que personne ne scût l'honneur qu'on lui faisoit de lui écrire , il ôtoit la signature des lettres , & se servoit du reste du papier pour écrire les choses de son usage ; car il n'étoit pas moins soigneux de garder la pauvreté , que de pratiquer l'humilité.

Il fuit les  
honneurs.

Il ne pouvoit souffrir qu'on le loüât, ni qu'on lui presentât la place la plus honorable, ni qu'on l'invitât à passer le premier par une porte. Mais il tâchoit de rendre tous ces honneurs aux autres, aiant un grand soin de les prévenir tous : que s'il arrivoit quelquefois qu'il fut prévenu, il en étoit couvert de confusion. Le respect qu'il avoit pour les Prêtres étoit admirable, aussi-tôt qu'il les voioit, bien qu'il en fût beaucoup éloigné, il les saluoit, & ne se couvroit jamais en leur presence, ni ne s'asseoit point à leur côté. Lors qu'il lavoit ses mains, s'il prenoit garde qu'il y eut un Prêtre à son côté, il se découvroit promptement. Il avoit encore un tres-grand respect, pour tous les autres Religieux qui étoient dans un degré plus élevé que le sien, & même pour les Novices, sans vouloir jamais souffrir qu'on lui donnât la droite, ni la place la plus honorable, qu'on déferoit à la vieillesse. Il avoit beaucoup de

Son respect envers les Prêtres, & envers tous les Religieux.

déférence pour tous les autres Freres Coadjuteurs, les honorant exterieurement chacun selon son état, & les regardant interieurement comme les Superieurs.

C'est le propre des ames véritablement humbles, de fuir les honneurs, & de se réjouir dans les mépris & les outrages. C'est ainsi qu'en a toujours usé le bon Frere Alphonse qui profitoit de toutes les occasions pour s'humilier, ainsi qu'il paroît dans ses écrits, où il avoit marqué des choses qui semblent assez legeres, comme on le peut voir en celle-ci. Un Pere (c'est ainsi qu'il parle) dit à un Frere, vous ne faites rien, au contraire vous embarrassez les gens. On ne sçavoit ce qu'il vouloit dire par ces paroles, mais on en trouva le sens par le recit de ce qui étoit arrivé pendant la recreation, où tous les Peres en se divertissant faisoient quelque ouvrage de la main, & comme Alphonse à cause de sa vieillesse, & de la foiblesse de ses yeux, alloit

fort lentement ; un Pere voulant divertir la compagnie s'adressa à lui, & lui dit, allons donc mon Frere, car vous ne faites rien que nous embarasser.

Il prend  
occasion  
de s'hu-  
milier de  
tout.

Cependant ce bon Frere le prit fort serieusement, & écouta ces paroles comme un oracle du Ciel, & il les écrivit au commencement de son livre, pour s'en humilier. Si quelqu'un voiant ses infirmités, & sa vieillesse, lui disoit qu'il étoit inutile, il en avoit une joie singuliere, & il confir-  
moit lui-même par plusieurs raisons ce qu'on disoit de lui, afin de se mépriser davantage. Il disoit qu'il n'étoit bon à rien dans la maison, & qu'il occupoit la place d'un autre qui serviroit Dieu, & la Religion bien plus utilement que lui. Si les Superieurs l'interrogeoit quelquefois, sur quelque chose qu'ils sembloient ne pas approuver, jamais il ne s'excusoit, mais il avouoit franchement son ignorance, & ajoûtoit toujous tout

ce qui étoit capable de lui procurer du mépris. Lorsque quelqu'un lui découvroit ses tentations pour en recevoir quelque remède, il lui découvroit aussi les siennes à dessein des'humilier lui-même, & de consoler plus efficacement son prochain.

L'un des effets de l'humilité de l'entendement consiste dans la défiance de soi-même, & dans la connoissance de ses foiblesses, & de son ignorance; ce serviteur de Dieu s'en servit fort avantageusement pour vaincre de fâcheuses tentations, & principalement de la vanité, & de l'estime de soi-même. Comme le Demon vit qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit d'Alphonse, pour lui donner de la vanité, par les choses qu'il avoit faites pendant sa vie, il s'éforça de lui en donner par les choses qui arriveroient après sa mort. Il lui representa donc qu'il seroit alors honoré de tout le monde, que l'on publiceroit par tout ses vertus, qu'il se feroit de

grands miracles par son intercession; qu'on acoureroit à son tombeau; que Dieu en seroit glorifié, & que le parti de la vertu en seroit fortifié. Mais comme il avoit un fonds d'une humilité inébranlable, il connût parfaitement l'artifice du Demon, & prit aussi-tôt son remede ordinaire, en rentrant dans l'abîme de son neant. Mais le demon redoubla ses attaques, en tachant de lui persuader qu'en cela même il meritoit beaucoup, & que par ses abaissemens il devoit être élevé au faiste de l'honneur: parce que c'est le propre de Dieu d'élever les humbles, & que avoir de la joie de cette élévation, c'étoit quelque chose de bien plus juste que de la fuir sous pretexte d'humilité, parce qu'il n'est point d'humilité, ni de vertu qui puisse avoir du merite, si elle n'est referée à la gloire de Dieu. Avec toutes ces raisons, le Demon embarassoit fort son esprit, & il le pouffoit si vivement, qu'il le mit dans un tres-grand danger. Mais il eut

recours

Il est vic-  
torieux  
de la ten-  
sion de  
vanité.

recours promptement à la défiance de soi-même, & à la confiance en JESUS & MARIE, qui vinrent aussi-tôt à son secours (c'est ainsi qu'il le conseilloit aux autres, quand ils étoient ataqués par des tentations, aiant éprouvé les avantages qu'il en avoit reçûs dans ses combats) JESUS & MARIE le délivrèrent du péril, & ils commanderent au Demon de ne le jamais attaquer par ces sortes de tentations.

Alphonse disoit depuis, que l'estime de soi-même étoit la tentation la plus dangereuse que les serviteurs de Dieu pûssent souffrir en matiere de vanité, & que l'unique remede pour la vaincre étoit de se défier de soi-même, & de se jeter entre les bras de JESUS & de MARIE, qui sont les veritables modèles de l'humilité.

Il vainquit encore plusieurs autres tentations en matiere de la foi, des jugemens de Dieu, & de la prédestination des hommes avec le même remede. L'ennemi

commun l'ataqua plusieurs fois en lui representant force doutes sur ces sujets , mais Alphonse s'en demêloit aussi-tôt avec ces paroles de l'Apôtre ; *non plus sapere, quàm oportet sapere.* Il ne faut pas vouloir pénétrer des choses si sublimes, je me contente de sçavoir (disoit-il ) que Dieu est la bonté même , la sainteté, & la souveraine Justice. Il fut encore un jour ataqué par une tres-violente tentation sur le même sujet ; & comme il la vainquit par un acte heroïque de la défiance de lui-même , & de la confiance en Dieu, il fut d'abord ravi en extase, & son ame fut éclairée & penetrée de tant de lumieres qu'elles lui fournirent mille raisons pour détruire tous les pièges, & toutes les tromperies du Demon : ainsi il ne jouïssoit pas seulement de la paix dans lui-même , mais il la procuroit par ses raisons , à ceux qui étant ataqués par de pareilles tentations, venoient à lui pour y trouver quelque remede.

La moindre estime qu'on faisoit de sa vertu lui étoit si insupportable qu'il ne la pouvoit souffrir sans donner des marques de son déplaisir. Ce qu'il fit voir lors que accompagnant un Pere auprès d'un malade, les domestiques instruits de sa sainteté par ce Pere, le prierent instamment de vouloir obtenir la guerison du malade; ce qui lui causa un grand chagrin, & comme ils voulurent lui en faire des excuses, il en eut une horrible confusion, comme si un homme de neant tel qu'il s'estimoit, ne pouvoit pas souffrir une legere offence sans qu'il fut besoin de la reparer par des excuses.

Lors qu'il étoit quelquefois consulté par les Peres sur les matieres de la vie spirituelle qui leur donnoient quelque embarras, & dont il avoit une parfaite intelligence; il répondoit avec un profond respect, & une grande confusion, que c'étoit à eux à l'enseigner; & il n'osoit dire mot

El ne peut souffrir la moindre estime qu'on ait de lui.

jusques à ce que le Superieur le lui eut commandé, mais alors il parloit d'une maniere si sublime des plus grands misteres qu'ils en étoient tous charmez.

Il faisoit voir encore l'amour qu'il avoit pour l'humilité en ce que il n'a jamais voulu lire un livre latin, (aux heures de nôtre-Dame près) bien qu'il entendit cette langue, & quand on lui commandoit de composer des traitez spirituels, il prioit les Peres de lui donner par écrit les passages de l'Ecriture, ne voulant pas lui-même les copier dans le livre, parce que (disoit-il) ce n'est pas à un laïque de lire ni de toucher l'Ecriture sainte.

Il avoit des sentimens si bas de lui-même, que bien que le Seigneur le comblât sans cesse de consolations, de visions celestes, de revelations & d'extases, & qu'il ne doutât point par une si longue experience, que toutes ces faveurs lui venoient du Ciel, il n'oublioit rien néanmoins pour

se tenir dans un profond aneantissement de lui-même ; s'estimant indigne de toutes ces caresses, qu'il cacha toujours autant qu'il pût, & d'une maniere si adroite, qu'il a passé plus de trente ans dans la Compagnie avec l'estime d'une vertu heroïque, sans avoir jamais donné aucune marque extérieure de tous ces prodiges, sinon quand il a été contraint de le faire, ou pour obeir à la regle, ou pour en rendre compte à ses Superieurs, ou pour consoler quelque affligé, en lui racontant quelque chose de ce qu'il lui étoit arrivé sous le nom d'un autre, autant qu'il étoit nécessaire pour donner quelque remede à la personne qui le consultoit, se contentant de parler des choses spirituelles, communes & importantes pour le salut, sans jamais donner aucune marque des graces que Dieu lui faisoit, tant il avoit de soin de se conserver dans une profonde humilité.

Il n'est point de plus beaux

éloges que ceux que les saints Peres ont fait de la pauvreté Religieuse, que saint Ignace appelle le rampart de la Religion, & saint François l'épouse de Jesus-Christ. Leurs sentimens avoient fait de grandes impressions sur l'esprit d'Alphonse Rodriguez, puis qu'il l'a aimée comme sa chere Mere, & il a embrassé toutes les occasions de la pratiquer. Il disoit qu'elle consiste premierement à conserver son cœur mortifié, comme un mort & dégagé entièrement de toutes les choses de la terre ; en second lieu, à renoncer à sa propre volonté, à accomplir la volonté de Dieu, comme s'il n'y avoit au monde que Dieu, & vous. Il avoit appris cette définition, à son oraison, & il approprioit à la pauvreté Religieuse, qui se détache de toutes les richesses du monde, pour suivre Jesus-Christ pauvre & necessiteux, conformément à ce qu'il enseigne ; Va, vend tout ce que tu as & donne-le aux pauvres, & suis moi.

Son  
amour  
pour la  
pauvreté.

C'est ce que fit Alphonse avant qu'il entrât dans la Religion, lors qu'il partit de Segovie ; mais depuis qu'il fut reçu dans la Compagnie de JESUS, après avoir fait vœu de pauvreté, il fit de si grands progrès dans cette vertu, que dans le manger, dans ses habits, dans son lit, dans sa chambre, c'étoit un modèle parfait de la pauvreté Religieuse. Il se regardoit dans le College, comme un pauvre mandiant, que l'on a reçu par grace ; & dans cette vûë il recevoit les choses qu'on lui donnoit, comme si on les lui avoit prêtées.

Lors qu'il fut arrivé à Majorque, comme dans tous les commencemens on n'est pas fort accommodé, on le logea dans une chambre exposée à toutes les rigueurs des saisons, dont le pavé étoit si humide, & principalement durant l'hiver, qu'elle étoit presque inhabitable, & bien qu'il connût qu'elle fut fort contraire à ses infirmités, &

qu'elle pouvoit beaucoup nuire à sa santé ; il ne pût jamais néanmoins se résoudre à le représenter au Supérieur , parce qu'il lui sembloit que cela étoit contraire à la sainte pauvreté, & au desir qu'il avoit de se vaincre en toutes choses ; & ce fut là où il prit cette fluxion fâcheuse , qui le fit beaucoup meriter toute sa vie.

Durant quarante ans il n'a jamais proposé la moindre des choses qui lui manquoient, quoi qu'il en eut souvent grand besoin, se persuadant que c'étoit une espece de larcin de s'usurper le soin que les Supérieurs ont de leurs inférieurs , ainsi qu'il le fit voir lors qu'on lui ôta une chaise qu'il avoit dans sa chambre, que le Supérieur fit prendre pour la porter dans une Tribune , durant les quarante heures du Carnaval, & comme le College n'étoit pas fort bien accommodé dans les commencemens , on prit toutes les chaises des chambres , pour asseoir les honnêtes gens qui

Il n'a jamais rien demandé quoi qu'il eut besoin de plusieurs choses.

venoient entendre la prédication. Et parce que celui qui avoit eu cet ordre, oublia entierement de rendre celle de ce bon vieillard, il demeura toute l'année sans pouvoir s'asseoir dans sa chambre, mais il reçût cette incommodité de la main de Dieu avec plaisir, sans jamais en témoigner la moindre plainte, pour pratiquer plus parfaitement la pauvreté. Et bien qu'il auroit pû la recouvrer puis qu'elle étoit dans une Tribune commune, il s'en priva néanmoins, & ne se procura aucun autre siege, non pas même pour mettre ses habits.

Je sçai bien que je dis souvent des choses legeres, mais je sçai aussi que ceux qui connoissent veritablement la vertu, bien loin de les mépriser, les estimeront infiniment; mais qu'il y a plus de difficultez à vaincre pour se rendre fidèle à ces petites choses qu'on ne croit pas, comme l'expérience de chaque jour nous le fait assez connoître.

154 *La Vie du venerable*

Lors que les Procureurs des Prvinces retournoient de Rome, comme ils ont accoustumé d'aporter des Images, des Chapelets, des Croix benies, & d'autres choses semblables, ils les partageoient à ceux de la maison. Alphonse pour ne paroître pas singulier recevoit le present qu'on lui faisoit avec beaucoup de reconnoissance, mais aussi-tôt qu'il l'avoit reçu, il le portoit au Superieur, & le prioit instamment de le distribuer lui-même, parce qu'il n'avoit personne à qui le donner.

On a remarqué une seule fois qu'il avoit de l'affection pour une chose, & on le connut lors qu'il changea de chambre, car il demanda d'emporter avec lui une image de la Sainte Vierge, qui étoit si vieille qu'elle n'avoit plus presque de couleur; on croit qu'il avoit reçu du Ciel par cette image quelque faveur particuliere, parce qu'il n'auroit pas souhaité autrement de l'emporter. Les vieux habits, les méchans sou-

liers & tout ce qu'il y avoit de plus vil dans la maison étoit l'objet de ses desirs.

Quand le Tailleur vouloit lui donner une soutane, ou quelque autre habillement neuf, il s'en défendoit autant qu'il pouvoit, & il répondoit, que la soutane dont il étoit revêtu suffisoit à une vie aussi courte que la sienne, & que n'étant qu'une bête de charge, il lui faudroit plutôt donner un bas, & le revêtir de quelques vieux haillons. Ce sont des sentimens qu'il avoit dans son cœur, qui le faisoient parler de la sorte: mais lors qu'on lui disoit que c'étoit la volonté du Supérieur qui l'avoit ordonné, il ne répliquoit plus que pour la confusion qu'il faisoit paroître sur son visage.

Mais alors se voiant revêtu des habillemens un peu plus propres, il se faisoit cent reproches à lui-même, ô méchant disciple d'un si bon maître, (disoit-il,) est-ce que tu es venu en Religion miserable, pour y paroître avec un

bon habit, parmi tant de serviteurs de Dieu, qui se font un plaisir de vivre dans une extrême pauvreté ? peus-tu esperer de jouir dans le Ciel de la récompense de ceux qui font profession de la pauvreté Religieuse ? après avoir eu toutes choses commodes en cette vie ? du moins offre à Dieu ta volonté, que l'obeissance ne veut pas que tu mettes en execution ; & tandis que tu vis parmi des personnes qui ont de la joie de se voir vêtus de méchans habits, aies de la confusion d'être habillé de neuf, afin que tu recompenses par ta patience la perte que tu fais de la pauvreté.

Bien loin de recevoir quelque chose d'un autre sans la permission des Superieurs, il ne vouloit pas même, se servir d'un bout de fil, ou de papier, lors qu'il en trouvoit quelqu'un dans la maison, bien qu'il en eût besoin, qu'il ne l'eut auparavant porté au Pere Ministre, afin qu'il lui permit de

l'emploier à son usage ; comme on le voit par les recueils qu'il écrivoit sur des papiers vieux & mal-propres. Il avoit acoutumé de s'adresser à quelques jeunes Religieux étudiants pour les prier de tailler sa plume ; l'estime qu'ils faisoient de sa vertu les faisoit quelquefois changer sa plume déjà usée contre une meilleure, mais d'abord qu'il y prenoit garde il s'en défendoit fortement, & comme on lui disoit qu'il ne falloit pas se mettre en peine de si peu de chose, il repliquoit que la règle qui défend de ne rien prendre sans la permission du Recteur, s'entendoit des petites choses aussi bien que des grandes. Tant il est vrai qu'on ne parvient point aux grandes vertus, que par le soin qu'on a de pratiquer les plus petites choses.

Il fut attaqué par deux scrupules admirables touchant la règle, qui défend de ne rien prendre sans la permission du Supérieur ; le premier est, qu'ayant été envoyé

Il est attaqué de deux scrupules sur la pauvreté.

à la maison de recreation du College, comme il se récreoit avec les autres auprès d'un champ semé de fèves, il en cueillit deux sans y faire reflexion, il en fut d'abord fort embarrassé, car il n'osoit les laisser à terre, ni les donner à un autre de peur d'en disposer sans permission contre la regle qui dit, que personne ne disposera d'aucune chose de la maison sans permission. Il se determina donc de les aller porter à celui qui tenoit la place du Supérieur, à qui il fit connoître sa faute & son doute, & par son ordre les mit sur une table. On ne doit pas néanmoins condamner cette action, d'une trop grande delicatesse spirituelle; puis que Cassien dit, qu'un Solitaire fut condamné à une severe penitence par son Abé, pour avoir cueilli trois grains de lentille.

Il fut encore inquieté par un autre scrupule, sur une coûtume que la charité, & la necessité avoit introduire, qu'il ju-

gea depuis n'être pas bien conforme à la pureté de la règle. Comme il étoit fort vieux, & que ses dents lui manquoient, il ne pouvoit plus manger de la croute du pain, ce qui obligeoit ceux qui étoient auprès de lui à la table de le servir de leur miette, & de prendre la croute; ce bon Frere recevoit cette charité avec une grande reconnoissance : mais un jour le Seigneur lui donna une lumiere bien extraordinaire sur ce sujet : car étant à la table il lui sembla d'avoir auprès de lui un homme d'autorité qui lui disoit à l'oreille, que recevoir ou donner ce pain étoit contre la règle, que s'il y avoit de la nécessité de le faire, il falloit s'adresser au Supérieur qui lui en donneroit la permission. Il resta si confus de cette reprimande qu'il ne voulut plus recevoir du pain sans la croute que de celui qui servoit à la table.

Par le recit que fait Alphonse de ce qui lui étoit arrivé sur ce sujet, il condamne fort toutes les

coûtumes que l'on introduit dans la Religion par la tolerance des Superieurs, à l'égard de la pauvreté. Je ne mets pas ici son sentiment de peur d'être trop long, je me contente d'y ajouter la pratique dont il s'est servi pour parvenir à la plus haute perfection de cette vertu. Tu t'efforceras (dit-il) de tenir ton cœur dégagé de toutes les creatures avec un grand mépris & une grande horreur de toi-même, & lorsque les choses necessaires te manqueront tu t'en feras un grand plaisir, pour être plus pauvre avec l'aimable JESUS. Tu t'occuperas entierement de Dieu, te persuadant & le recherchant efficacement que le pire en toutes choses est le meilleur pour toi. Tu tacheras à mourir parfaitement à tous les biens passagers que tu abandonneras avec un esprit tranquille à la divine providence. Quant aux choses necessaires à la vie, tu les recevras avec dégoût, & comme si elles étoient seulement destinées

à l'usage d'un autre , & non pas au tien. C'est avec ce mépris de toutes les choses d'ici-bas , que tu te conformeras plus parfaitement à ton Seigneur Jesus-Christ pauvre , & que tu te reposeras entre ses bras nus sur la Croix , & pour mettre en usage cette instruction tu t'y prepareras chaque jour par de grands propos , & des résolutions efficaces.

Cassien dit que tous les efforts que nous pouvons faire pour acquérir la chasteté sont inutiles , jusqu'à ce que nous sçachions par expérience que nous ne pouvons l'acquérir par nos propres forces , mais que ce doit être un don de la liberalité & de la misericorde de Dieu. Bien que nous devions être convaincus que l'on ne seroit jamais délivré des tentations de l'impureté qu'on ne sçache auparavant que la chasteté est un don de Dieu , il faut néanmoins se disposer à recevoir ce don , surtout par l'oraison fervente , qui oblige le Seigneur à nous l'ac-

corder. Alphonse Rodriguez avoit bien penetré. cette verité, ainsi qu'il l'a marqué dans ses écrits. Tu te prepareras (dit-il) par des propos fermes, pour acquerir & pour conserver la chasteté Angélique, avec une resolution efficace de plutôt mourir, & de souffrir toutes les peines de l'enfer, au peché prés, que de commettre un peché veniel, beaucoup plus un mortel. Tu te disposeras à cela avec cette resolution trois fois le jour, & à chaque fois tu y emploieras une heure, s'il est possible. Et c'est ce qu'il faisoit tous les jours fort exactement. Si quelqu'un demande, comment il pouvoit s'apliquer chaque jour durant trois heures à cette seule vertu? je répons qu'il ne se retiroit pas pour cela à son oratoire, mais qu'il vacquoit à cét exercice interieurement, bien qu'il fut toujours occupé à tenir les clefs de la porte, sans interrompre son emploi. Il se signala d'une maniere si admirable en cette vertu,

Sa chasteté.

que Dieu lui donna par cét exercice le moien d'acquérir un grand merite , permettant que les Demons le tentassent continuellement comme on le verra par ce que je m'en vas dire, qui a été tiré de l'écrit où il l'avoit marqué pour en rendre compte à ses Supérieurs.

Les Demons se presentoient à lui visiblement sous des figures d'hommes & de femmes , & faisoient des actions mal-honnêtes en sa presence , pour le porter au peché. Aussi-tôt qu'il s'apercevoit de ces malins esprits il fermoit les yeux , pour ne pas voir des choses si honteuses , mais ces malheureux lui tenoient les yeux ouverts malgré lui avec violence. Comme ils virent qu'ils ne gaignoient rien , parce que bien loin de consentir à leurs tentations , il les méprisoit , ils lui firent cent outrages & le chargerent de coups. Ils le jettoient par terre , & lui mettoient le pied sur la gorge, le menaçant de la mort s'il ne

Il est at-  
taqué par  
les De-  
mons.

Il sur-  
monte les  
térations  
contrai-  
res à la  
chasteté.

consentoit à leur volonté. Mais Alphonse sçavoit bien que Dieu ne le permettoit pas, & que se confiant en sa protection, & se défiant de lui-même, il s'éforçoit de résister generousement à toutes leurs attaques, jusques à tomber par terre, s'offrant au Seigneur en cet état pour souffrir toutes les tentations & tous les travaux les plus difficiles, s'il étoit nécessaire, depuis ce jour-là jusques au jour du jugement. Quand les Demons le quittoient il restoit si courageux qu'il les insultoit & faisant une grande croix dans l'air avec la main, il leur disoit, mettez-vous à genoux malins esprits, & adorez la Croix; prononçant trois fois ces paroles: *Nous vous adorons Iesus-Christ, & nous vous benissons; parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.* Il ajoûtoit encore ces paroles: *In nomine Iesu omne genus stectatur, cœlestium, terrestrium & infernorum, &c.*

A la fin comme pour se moc-

quer d'eux, il leur ordonnoit de faire des actes de contrition. Ces Esprits superbes ne pouvoient souffrir ce langage qui les contraignoit à se retirer avec confusion. Mais à la fin du combat Dieu se faisoit voir si favorable, & si liberal envers le combattant, que vous eussiez dit qu'il n'avoit rien souffert.

Ces combats arrivoient d'ordinaire durant la nuit lors qu'il étoit retiré dans sa chambre, si par hazard ils l'attaquoient pendant le jour en la presence de quelqu'un, il les chassoit honteusement par la severité de ses regards, qui les contraignoit à prendre la fuite. Le Demon qui voioit que tous ses artifices ne lui servoient de rien si ce n'est à faire meriter à Alphonse de nouvelles couronnes, resolut d'employer toutes ses forces pour le vaincre. Le Seigneur lui découvrit leur funeste dessein, & lors qu'il étoit à l'oraison dans sa chambre, il lui fit connoître que les De-

mons s'étoient assemblez dans l'enfer, & qu'ils s'étoient unis pour trouver le moien de le perdre. Il connut qu'ils avoient resolu de l'attaquer la nuit prochaine avec une nouvelle vigueur, & avec un artifice qui leur paroissoit infailible pour réüssir dans leur entreprise.

Le saint homme ne se troubla point, mais s'étant mis à genoux devant Dieu, il lui demanda sa protection avec des soupirs, & des gemissemens plus tendres, parce que le danger étoit plus grand. Vous connoissez, Seigneur, ma foiblesse (disoit-) qui ne correspond pas à la force & à l'adresse de ces loups devorans de l'enfer. Mettez-moi à couvert sous la protection de vôtre puissance, je suis seur que tandis que vous serez à ma droite mon esprit ne sera point troublé, j'espere en vous, mon Dieu, sauvez-moi, & délivrez moi des mains de mes ennemis.

Il eut recours à son ordinaire

à la sainte Vierge, & la pria instamment de lui obtenir de la tres-sainte Trinité, la grace de plutôt mourir un million de fois, & de souffrir tous les tourmens de l'enfer que de permettre qu'il commit le moindre peché du monde. Il s'adressa encore à tous les Saints, & leur demanda avec les mêmes instances, qu'ils l'assistassent cette nuit. Sur le minuit il vit entrer dans sa chambre avec un grand bruit une foule de Demons qui l'environerent de tous côtez, & l'attaquerent cruellement. Ils commencerent ce combat par des representations horribles, & des impressions honteuses dans tous ses sens. Le feu de la concupiscence qu'ils allumoient dans la partie inferieure étoit si grand, qu'il ressentoit dans lui les foiblesses dont saint Paul se plaignoit, quand il dit, qu'il fait le mal qu'il ne veut pas. Mais comme ils virent qu'ils ne gagnoient rien ils prirent des figures de femmes pour le caresser, ce qui ne

Il est at-  
taqué &  
batu par  
les De-  
mons.

leur succeda pas mieux que le reste ; de sorte que transportez de rage, ils le jetterent de son lit par terre, & lui dirent cent injures sanglantes.

Dans cét épuisement de forces il eut recours à Dieu, mais le Ciel ne l'ecouta point, ainsi qu'il arriva dans un pareil combat à saint Antoine. La sainte Vierge qui étoit son recours ordinaire, & sa consolation, sembloit aussi l'avoir abandonné à ses ennemis. Ce qui le tourmentoit davantage étoit la crainte de sa foiblesse, & le peu de confiance qu'il avoit en ses forces : car il se regardoit comme un vase cassé contre un rocher, au milieu de tous ces Demons qui n'oublioient rien pour le faire consentir à ses passions. A quoi peut-on comparer les tourmens que souffrit cette personne par les Demons pour ne point consentir à leur volonté ? à la mort ? ( c'est ainsi qu'il parle ) non ce n'est pas assez, car il seroit bien plus doux de souffrir plusieurs  
 plusieurs

plusieurs fois la mort quand on est attaqué si cruellement par les Demons, que de se voir exposé à de si grands perils de perdre son Dieu.

Ce tourment fut si violent qu'il crût plusieurs fois d'en mourir. Il est bien certain qu'il auroit plutôt choisi d'être jetté dans un brasier aussi grand que l'étendue d'une ville, & d'être tourmenté par tous les hommes, & que le feu agît sur lui de toute sa violence, que de souffrir les tourmens que les Demons lui faisoient endurer. Il embrasseroit de bon cœur toutes ces peines, avec la grace du Seigneur, pour se délivrer du danger d'offenser Dieu, & de perdre par sa lâcheté la joie que ses ennemis lui procuroient en le quittant avec leur confusion. Ce sont les paroles d'Alphonse qui font assez connoître la violence de ses peines, parce qu'il est constant qu'il n'est point de tourment plus grand à celui qui aime Dieu parfaitement, que la crainte de l'offenser. Dans toutes les autres

Les Demons le tourmentent si cruellement qu'il croiroit d'en mourir.

peines, l'amour qui est plus fort que la mort, fait que l'ame est ferme, & offre à son bien-aimé mille vies avec joie. Mais ici le combat, & la douleur du même amour qui le devoit animer l'afflige par la crainte du danger.

Ce fut le coup le plus rude qu'ait jamais souffert Alphonse, & qui le mit dans un extrême peril de tomber dans les pieges de ses ennemis; mais ce Dieu qui délivra Daniel, des mains de Saül, vint aussi au secours de son fidele serviteur, pour le délivrer des cruelles persecutions de ses ennemis. Il lui apparut environé d'une lumiere & d'une splendeur celeste, & après avoir dissipé toutes les ténèbres de l'enfer, il le combla d'une consolation divine, avec tant de profusion que son cœur ne la pouvoit souffrir, de sorte qu'il fut contraint de demander à Dieu qu'il se retirât. Seigneur (disoit-il à haute voix) laissez-moi, car je n'en puis plus, mon cœur tombe en défaillance.

Ses con-  
solations  
après le  
combat.

Le Seigneur l'écoula , cette lumiere disparut , & Alphonse resta plus fort , avec un courage nouveau pour effuier de nouveaux combats , qui ne durerent pas moins de sept ans , pendant lesquels , quoique fort rudes , il eut toujous de tres-grandes consolations , & de JESUS - CHRIST & de sa Mere.

Comme il se plaignoit un jour amoureusement , ainsi que faisoit saint Antoine , & qu'il disoit : Seigneur où étiez-vous tandis que j'ai tant souffert ? Comment m'avez-vous abandonné ? JESUS CHRIST se fit voir à lui avec un visage doux & agreable , & lui dit , pourquoi craignez vous , mon fils bien-aimé ? je ne vous ait point abandonné , ni je ne vous abandonnerai point. Il lui monroit au même tems ses plaies , & cette vûë l'animoit & lui donnoit du courage.

Les peines qu'il souffroit durant ce tems-là , étoient si rudes que les jeunes Etudians du College de Ma-

Jesus-  
Christ lui  
aparoit  
dans ses  
souffran-  
ces.

jourque, à qui il ouvroit tous les jours la porte, l'apelloient le moribond qui vient de recevoir l'Extreme-Onction; & en effet il sembloit un mort qui vient d'expirer, tant il sembloit extenué par ces combats, qui lui causoient sans cesse des douleurs, des défaillances, & d'autres semblables accidens.

Dieu fut content qu'après le tems que nous avons marqué, les combats contre la chasteté cessassent, mais il ne laissa pas d'en souffrir d'autres; car les Demons voiant qu'ils ne pouvoient le porter à faire le mal, resolurent de lui ôter la vie, & ils en vinrent à bout en le tourmentant par une infinité de peines, comme nous le verrons lors que nous parlerons des dernieres années de sa vie, qu'il consuma dans la voie unitive, après avoir passé douze ou quatorze ans depuis son entrée dans la Compagnie dans la voie purgative. Mais bien qu'il eut remporté tant de victoires sur ses

ennemis, qui ne pûrent jamais ternir sa chasteté par la moindre tache, & qu'il jouit d'une profonde paix à l'égard de cette vertu, il ne se relacha point néanmoins de sa severité ordinaire à veiller sur ses sens, & sur tout de la vûë des femmes, comme nous avons déjà dit.

Etant dans une maison de campagne avec un Pere, ils eurent besoin du conseil de quelques Dames qui y demeuroient: quoi qu'il leur parlât souvent, & qu'ils mangeassent à la même table, il étoit néanmoins si retenu en sa vûë qu'il ne les regardoit que comme on regarde les ombres, & comme un homme absorbé dans Dieu, qui n'avoit plus de sentiment; & lors qu'il leur parloit, il étoit si modeste qu'il ne remuoit point la tête, ni ne levoit point les yeux, comme s'il eut été une statuë ou un homme mort. Il ne les entretenoit que de la vanité du monde, des trésors que nous

Sa modestie dans les conversations.

tout ce qui étoit capable de les détacher des creatures, & de les porter à Dieu. Il avoit un soin particulier d'éviter toutes les occasions qui pouvoient faire quelque impression sur son esprit & sur ses sens, & bien qu'il fût avancé en âge, il étoit toujourns sur ses gardes, persuadé qu'il falloit sans cesse, & vaincre & craindre. Il avoit accoutumé de dire, que le Demon ne tentoit pas les serviteurs de Dieu, quand ils conversoient avec les femmes, parce que s'il les tentoit alors, ce seroit les avertir de prendre garde à eux, il ne leur dit rien en ce tems-là, afin qu'ils fassent leur conversation avec plus de liberté: mais quand ils sont dans leur chambre & à l'oraïson, il les attaque fortement, & les persecute cruellement, d'où l'on voit clairement que c'est une chose de la dernière importance, de s'abstenir de la vûë des femmes, même de sa propre sœur pour conserver une parfaite chasteté.

Alphonse Rodriguez apelloit <sup>Sonobeis-</sup> l'obeissance, le sentier assuré, par <sup>sance.</sup> lequel l'homme Religieux arrive bien-tôt au faîte de la sainteté. Il parloit par son experience, car c'est une chose connue de tous ceux qui sçavent sa vie, que c'est en cette vertu qu'il s'est signalé sur toutes les autres, & que parce qu'il l'avoit embrassée dès le commencement avec ardeur, nôtre Seigneur lui a communiqué de tres - grandes graces. Le desir qu'il avoit qu'on lui donnât toujours le pire de ce qui étoit dans la maison; le soin qu'il a pris de faire du bien à tout le monde, & de bien édifier par sa modestie & par ses paroles tous ceux qui l'ont pratiqué. Enfin tous ses travaux, toutes ses applications à Dieu, & interieures & exterieures, n'avoient point d'autre motifs que l'obeissance, qu'il observoit punctuellement jusques à la plus petite règle.

L'obeissance, dit saint Bernard, est une vertu qui n'a point de li-

mites ; c'est une vertu universelle qui s'étend à toutes les autres vertus. Si je suis chaste ( dit saint Thomas ) c'est parce que l'obeissance me le commande , ainsi celui qui est parvenu à la perfection de cette vertu , peut dire qu'il en a acquis plusieurs autres. On pourra donc juger quelle étoit la sainteté d'Alphonse , puis qu'il a été orné de l'obeissance dans un degré si éminent , qu'on pourroit dire qu'il auroit même excédé dans sa conduite , s'il avoit eu d'autres veuës dans son obeissance que l'obeissance même : car souvent la fin de celui qui nous commande , sa pensée & la chose commandée nous rend trop éclairés sur ce sujet. Mais Alphonse n'avoit point d'autre dessein que d'obeir.

Il n'envifageoit jamais la personne qui commandoit , ni la cause , ni la fin , ni le fruit du commandement , mais Dieu seul avec une foi vive auquel il obeissoit en la personne du Supérieur , pres-

que de la même maniere que les Anges regardent Dieu dans le Ciel. Aussi (dit-il) que ceux qui tachent d'imiter leur obeissance, surmontent par les secours de la grace des difficultez invincibles. Mais comme il ne consideroit dans son obeissance que l'obeissance même, sans doute que plusieurs le blâmeront d'avoir manqué de prudence de s'être assujeti à tout ce qu'on lui a ordonné sans faire aucune reflexion, comme un enfant qui ne suit que le mouvement de la voix de celui qui le conduit.

Comme il meditoit un jour sur l'obeissance, il lui vint en pensée, qu'est-ce qu'il feroit si le Supérieur lui commandoit de n'ouvrir la porte à personne, & que le Roi se venant presenter, ses Gardes lui ordonnassent d'ouvrir au Roi? Après y avoir bien pensé, il dit qu'il les refuseroit avec toute sorte de respect, & qu'il répondroit qu'il n'avoit point d'ordre pour ouvrir, & quand ils feroient en-

Il ne regardoit que Dieu dans son Supérieur.

core de plus grandes instances pour entrer, qu'il diroit qu'il ne peut contrevénir aux ordres des Superieurs pour tous les biens du monde, quand on devroit le persecuter, & le mal traiter jusques à la mort ; ne croiant pas néanmoins ( ce qui est le plus admirable ) de perdre la paix interieures dans cette rencontre, tant il étoit uni à Dieu, d'où vient le commandement du Superieur à qui il appartient d'aller au devant des inconveniens qui peuvent empêcher d'obeir aveuglément.

Pour montrer qu'il le feroit comme il l'avoit pensé, il faut voir ce qu'il fit dans une rencontre presque pareille à celle-là. On devoit représenter dans le College une Tragedie à laquelle on avoit invité le Vice-Roi, l'Evêque, le Senat, les Religieux, & les autres personnes de qualité ; & afin qu'on n'occupât point les places qui leur étoient destinées, le Superieur commanda à Alphonse de n'ouvrir à personne

avant l'heure marquée, parce que le petit peuple qui vient de bonne heure, pouvoit prendre les places des honnêtes gens : & pour empêcher ce desordre il lui ordonna de se tenir toujours près de la porte. Le Vice-Roi & l'Evêque son frere arriyèrent avant le tems qu'on avoit marqué à Alphonse, & les Gardes aussi-tôt commencerent à crier qu'on ouvrit promptement à leurs Seigneurs. Alphonse répondit, comme il l'avoit pensé, de sorte que quelques instances qu'ils fissent, jamais il ne voulut ouvrir ni s'éloigner de la porte. On avertit cependant le Superieur qui accourut promptement, & après avoir fait ouvrir la porte, fit des excuses à ces Messieurs, sur l'exa<sup>ct</sup>itude de l'obeissance aveugle du Portier. Mais comme les gens d'honneur sçavent bien faire le discernement de la civilité, & de la discipline Religieuse, ces Messieurs ne témoignèrent aucun déplaisir de ce que le Portier les avoit arrêté long-tems à la porte.

Dieu faisant voir en cela (comme le même Alphonse la laissé dans ses écrits,) qu'il favorise toujours ses serviteurs, qui s'éforcent d'accomplir en toutes choses sa divine volonté.

Ce fidelle obeissant s'apliquoit souvent à la meditation de l'obeissance, se proposant dans son esprit les choses les plus difficiles, & moralement impossibles, avec un desir extrême de les mettre en execution. Un Pere lui dit un jour, qu'est-ce qu'il feroit si le Supérieur immediat lui commandoit de porter un paquet de lettres au Provincial, qui étoit en Espagne, s'il n'avoit point de barques pour passer la mer. Il lui répondit, qu'il avoit souvent songé à cela, & qu'il avoit resolu dans son cœur de se mettre sur les eaux, avec une grande confiance en Dieu, regardant son commandement en la personne de son Supérieur, & ne doutant nullement d'arriver au port aussi aisément qu'il le feroit avec une barque : à l'imi-

ration , ( disoit-il ) de nôtre Pere  
saint Ignace , qui assuroit qu'il  
traverseroit la mer , sans aucune  
crainte, dans une barque sans voi-  
le, sans mast, sans rames, si le Pa-  
pe qui étoit son Superieur le lui  
commandoit ; les exemples sui-  
vans sont des preuves de cette  
volonté.

Comme un jour d'hiver le Su-  
perieur du College faisoit une  
Conference de choses spirituelles  
dans sa chambre en la presence  
d'Alphonse , & qu'il parloit des  
grandes miseres que l'on souffre  
dans les Indes, & des grands ser-  
vices qu'on y rend à Dieu, il dit :  
comment est-ce qu'Alphonse n'a  
jamais demandé d'aller aux In-  
des, il se contente de vivre ici en  
repos, à quoi Alphonse répondit :  
mon Pere , je ne suis rien , & je  
ne vaux rien , mais je pense que  
si cela étoit à propos , l'obeissance  
m'y enveroient sans que je le de-  
mandasse, & si on m'y envoioit je  
me ferois un grand plaisir d'y  
aller, me confiant tout en Dieu

Exemples  
d'obeif-  
sance.

Sa prom-  
ptitude à  
obeir.

qui me le commanderoit. Allez donc ( dit le Recteur ) allez aux Indes , je vous le commande. C'étoit environ les huit heures du soir. Le saint Vieillard n'eut pas plutôt entendu ces paroles qu'il fit une humble reverence à son Superieur, & dès ce moment il s'en va à la porte , sans prendre autre équipage , & commence à sonner la cloche pour apeller le Portier , qui étant prévenu par le Superieur, lui demande, qu'est-ce qu'il désiroit ? que vous m'ouvriez la porte (lui dit-il) car je m'en vas aux Indes. Quoi sans manteau , sans chapeau , voulez-vous sortir de la maison à ces heures ? Oüi, dit Alphonse, puis que l'obeissance m'envoie à cette heure, le tems est toujourns propre pour m'y soumettre. Avez-vous vos patentes, dit le Portier ? Ne sçavez-vous pas que nous ne devons point voïager ni je ne vous dois point laisser sortir sans cela. Si vous ne les avez pas allez les prendre , & après je vous ouvrirai. Il s'en re-

tourne alors dans la chambre du Supérieur pour lui demander des patentes. Le Supérieur le regarda avec un air de mépris , & lui dit ; si vous ne faites ici que nous embarrasser , que voulez - vous aller faire aux Indes , & il ajoûta en fouriant, s'il n'avoit point de difficulté à faire à l'obeissance qu'il lui avoit proposée ; il répondit que non, & qu'il s'en alloit avec grande joie pour accomplir le commandement que Dieu lui avoit fait. Quelque tems après un autre Supérieur lui aiant demandé, pourquoi il n'avoit rien préparé pour son embarquement, que du moins il devoit aller prendre son manteau , & son chapeau dans sa chambre ; il répondit qu'on ne lui avoit point dit qu'il se préparât pour aller aux Indes , mais qu'il y allât , & puis que Dieu lui commandoit d'y aller , qu'il lui pourvoiroit de barques , & que quand il ne lui en donneroit point, qu'il se mettroit sur la mer avec une grande confiance , que celui

qui l'envoioit l'accompagneroit jusqu'à la fin du voiage. C'est ainsi que parloit cet illustre obeissant, & il n'y a pas lieu de douter qu'il l'eut fait si on ne l'avoit arrêté.

Comme les Peres & les Regens du College parloient un jour pendant la recreation s'il falloit défendre aux Ecoliers d'apprendre à nager, les uns soutenant qu'il étoit dangereux & que cét exercice étoit contraire & à l'étude & à l'honnêteré ; les autres au contraire disoient qu'à cause des occasions frequentes qu'on avoit dans ces Isles d'être exposé dans les eaux, que cét exercice étoit avantageux pour se délivrer du peril. Alphonse étoit aussi en cette recreation, mais à son ordinaire si appliqué interieurement à Dieu, qu'il ne faisoit point de reflexion sur ce que l'on disoit. Le Superieur qui voulut le divertir, lui demanda s'il sçavoit nager ? Oüi mon Pere, lui répondit-il. Voions donc dit le Superieur comment

vous nagez ? aussi-tôt il se jette par terre , & commence à remuer les bras, comme s'il eut été dans l'eau. Tout le monde fut ravi de la promptitude à obeir de ce saint Frere , & le Superieur même qui ne croioit pas qu'il fut si prompt à faire ce qu'il ordonnoit , lui commanda de se lever, étant bien édifié neanmoins de voir une obeissance si exacte à executer ses commandemens.

Un autre Superieur lui ordonna un jour la même chose, à dessein de l'éprouver, quoi qu'il eut déjà plus de quatre-vingts ans, & il lui auroit obei de la même maniere, s'il ne l'avoit promptement empêché, tant il étoit persuadé que Dieu commandoit en la personne des Superieurs , & que l'obeissance est le plus auguste sacrifice que nous puissions offrir à la souveraineté de Dieu.

Mais il a fait voir son obeissance admirable en des choses si difficiles , que tous ceux qui les lisonent en seront surpris. Comme il

étoit fort malade, & que tous les remedes qu'on lui donnoit ne lui apportoiert aucun foulagement : le Superieur voulant que pendant quelques jours il prit le matin un breuvage, qu'il croioit être fort souverain pour guerir son mal, Alphonse obeit: & bien loin d'être foulagé par ce remede qui étoit entierement contraire à son mal, il en fut extrêmement incommodé. Il obeit neanmoins jusques à la fin avec plaisir, bien qu'il y eut un danger évident de sa vie, & Dieu fut si content de son obeissance que bien loin de perdre la vie, il recouvra sa santé ordinaire.

Quelque tems après comme il fut frappé du même mal, le Superieur qui devoit être satisfait de son remede voulut que le malade en usat une seconde fois : Alphonse fut alors dans une grande peine. Ne pas prendre le remede, disoit-il, c'est manquer contre l'obeissance aveugle qui ne doit avoir égard à aucun événement,

Sõ obeissance  
dans les  
choses  
diffi.ciles.

quand il s'agiroit de la vie. Mais si je le prens je m'expose à un peril manifeste de ma vie, & parce que le Superieur ne le sçait pas, il me semble que suivant la regle il faut le lui représenter. Que ferai-je? je pense que le plus seur est de m'adresser à qui il faut recourir dans de pareils doutes. Il se met donc en oraison, pendant laquelle il resolut d'obeir à Dieu, en prenant le breuvage, quand il faudroit même souffrir toutes les peines de l'enfer pour lui faire plaisir, souhaitant d'embrasser tous les travaux du monde avec la grace du Seigneur, pour être parfaitement obeissant. Cette action fut si agreable à Dieu, qu'il lui fit connoître par une visite extraordinaire, dont il le regala en ce moment, qu'il avoit beaucoup plus merité par cette seule soumission qu'il n'avoit fait par toutes ses autres œuvres, depuis le tems qu'il étoit engagé dans le service de Dieu. Il prit le breuvage, & la providence en disposa

si avantageusement, qu'il ne lui fut pas seulement utile pour l'ame, mais encore pour la santé du corps.

Etant une fois attaqué par quelques douleurs il se sentit fort pressé de declarer son mal au Superieur, suivant la règle de la Compagnie qui ordonne que lors que quelqu'un est frapé de quelque mal extraordinaire il en avertisse le Superieur, ou l'Infirmier, afin qu'ils lui procurent des remedes. Il lui sembla que c'étoit trop rechercher sa santé, & il desiroit de souffrir non seulement cette infirmité, mais encore tous les autres maux les plus fâcheux. Il prefera néanmoins la volonté de Dieu declarée par la règle, à la grande repugnance qu'il avoit de le dire, & au plaisir qu'il avoit de souffrir en secret : ainsi il proposa son indisposition avec sa sincerité ordinaire, & aussi-tôt après s'étant un peu recueilli, il fut ravi dans le Ciel, où les Saints le feliciterent, & Dieu même aprouva sa

conduite, lui faisant connoître qu'il le regaloit de cette maniere en recompense de son obeissance.

A l'égard de l'observation de la règle, voici deux actions qui montrent la grande estime qu'il en faisoit & comment il étoit fidelle à la garder. Un Religieux Etudiant, lui demanda un jour si pour observer la règle, qui ordonne de balaier sa chambre de trois en trois jours, il étoit necessaire de la balaier trois fois chaque semaine, à quoi il répondit, mon tres-cher Frere, je la balaie quatre fois; parce que la règle ordonne, qu'on la balaiera du moins trois fois; or ce mot du moins, semble demander quelque chose davantage, ainsi je la balaie quatre fois, & c'est le plus seur.

La grande  
estime  
qu'il fai-  
soit des  
Regles.

Le Sacristain l'apella un jour pour venir dans une Tribune qui est à plein-pied de l'Eglise, sans doute que c'étoit à la priere d'une personne devote, qui desiroit de

le voir, mais il s'en excusa fortement par de tres-bonnes raisons, & comme le Sacristain lui faisoit de grandes instances; il lui dit ne voiez-vous pas mon Frere, que l'Eglise étant ouverte, c'est contre la regle d'y aller sans permission, parce que c'est la même chose que de sortir de la maison. Le Sacristain qui avoit grande envie de contenter les personnes qui le demandoient, comme il est bien juste, sur tout quand ils sont de qualité à qui l'on a quelque obligation, pressa encore de nouveau le bon Alphonse de descendre dans cette Tribune. Alors haussant la voix il dit au Sacristain, c'est inutilement, mon Frere, que vous me pressez, car quand le Ciel & la Terre s'uniroient ensemble, ils ne me feront jamais violer la moindre de nos régles. Ce sont des paroles qui méritent d'être gravées dans le cœur de tous les Religieux, & qui font bien connoître qu'Alphonse étoit un parfait imitateur de

Jesus-Christ, lors qu'il dit, que le Ciel & la Terre passeront plutôt que tout ce qui est dans la loi ne soit accompli parfaitement jusques à un seul point.

Comme l'obeissance est la vertu la plus excellente, la plus utile, & la plus noble de la vie Religieuse; il ne faut pas s'étonner si Alphonse Rodriguez s'y est appliqué avec tant de soin, & s'il l'a observée avec tant de fidélité & d'exactitude, qu'il semble qu'on ne puisse rien y ajoûter. Quoi qu'il eût l'esprit fort bon, & capable de pénétrer toutes les difficultez, ainsi qu'il l'a fait voir dans toutes les occasions; il semble néanmoins que lors qu'il s'agissoit de l'obeissance, il ne sçavoit plus raisonner, & que son esprit ne lui servoit à autre chose, sinon à connoître ce qu'on lui commandoit; à quoi sa volonté se portoit si promptement pour l'exécuter aveuglément, & de la même manière que s'il n'avoit point eu de raison. C'est pourquoi une per-

sonne de merite qui l'avoit conduit long-tems , disoit , qu'avant que de rien commander à Alphonse , il falloit bien prendre garde à toutes les circonstances du commandement , parce qu'il étoit certain qu'il prendroit tout à la lettre sans faire reflexion sur aucune chose ; & bien que cela ait déjà paru par les choses que nous avons dites , on le verra encore mieux par celles que nous dirons. Le Superieur étant à la table , prit garde un jour qu'Alphonse ne mangeoit point : parce que comme nous avons déjà dit , l'abondance des consolations spirituelles , le faisoit tellement oublier lui-même , qu'il ne sçavoit plus ce qu'il faisoit , & alors les Superieurs lui envoioient dire qu'il mangeat. Et comme une fois il arriva que son potage étant devant lui , celui qui l'avertit de manger , lui aiant dit de manger son écuelle , au lieu de dire son potage , il prit aussi-tôt sa cuillier , & parce qu'il n'avoit point de  
dents

dents , il commence avec la cuillier par racler son écuelle pour la manger , obeissant ainsi à la lettre. Celui qui étoit auprès lui , lui ayant demandé pourquoi il gâtoit son écuelle , parce que ( répondit il ) on m'a dit de la manger ; cela s'entend du potage , & non pas de l'écuelle , lui dit le Pere : alors il quitta la cuillier , & il fit ce qu'on lui commandoit.

La simplicité de son obeissance.

Comme on lisoit un jour pendant la recreation du soir quelques nouvelles d'édification , la fin de la recreation sonna , ce qui fit qu'Alphonse toujourns ponctuel au premier coup de la cloche , se leva promptement pour se retirer , mais le Superieur qui voulut lui donner la satisfaction d'entendre ces belles choses , lui dit de demeurer en sa place. La lecture étant achevée , chacun se retira : mais parce que le Superieur avoit dit à Alphonse de rester en sa place , il y passa la nuit , jusques au lendemain matin ; en sorte que celui qui porte la lumiere , & qui

réveille les Religieux , ne l'ayant point trouvé dans sa chambre , en avertit le Superieur, lequel faisant reflexion sur les paroles qu'il avoit dites à ce bon Frere de ne point s'en aller l'envoia chercher, & on le trouva assis sur la même chaise où l'on l'avoit laissé comblé d'une joie extraordinaire de pratiquer l'obeissance.

Il fit encore la même chose, lors qu'il entendoit un jour le Sermon dans une Tribune où le Superieur étant venu s'asseoir auprès de lui, comme il voulut se lever par respect & s'en éloigner, demeurez là mon Frere, lui dit le Superieur ; c'en fut bien assez pour l'obliger à ne point changer de place, ainsi le Sermon étant achevé, il demeura toujours dans le même lieu jusques à ce qu'on prit garde qu'il manquoit au Refectoir, & après l'avoir cherché par tout, on le trouva comme immobile sans avoir osé se lever seulement pour prendre son bonnet qui étoit au bout du banc, &

comme on lui dit de descendre au Refectoir pour prendre quelque chose, il y vint d'abord tête nuë, & avec son manteau comme on l'avoit trouvé. Le Supérieur lui aiant demandé pourquoi il s'étoit arrêté dans la Tribune? pour faire l'obeissance, dit-il. N'est-ce pas par obeissance que l'on mange aux heures réglées? n'étoit-ce pas la dernière obeissance, qu'il falloit executer, lui dit le Supérieur; & si vous doutiez à laquelle des deux il falloit vous soumettre du moins deviez-vous aller au Supérieur pour vous en éclaircir; que dites-vous à cela? Je n'ai rien à repliquer, mon Pere, répondit-il, sinon que je ne fais rien, & que je ne vaux rien: que vôtre Reverence dispose de moi comme il lui plaira: & comme une autrefois le Supérieur lui dit qu'il se tint à genoux, il y demeura plusieurs heures jusques à ce qu'on lui dit de se lever.

Dans les dernières années de sa vie, les Supérieurs considerant ses indispositions, sa foiblesse &

sa vieillesse, lui ordonnerent de descendre au Refectoir à l'heure marquée pour y déjeuner. Le Supérieur qui le lui ordonna s'expliqua en ces termes ; allez mon Frere, à telle heure au Refectoir, & prenez quelque chose. Ce commandement lui parut bien difficile à cause du grand desir qu'il avoit de se mortifier, & de donner bon exemple en toutes choses ; c'est pourquoi il representa sa difficulté, se prévalant dans cette occasion de la règle dont on le vouloit dispenser. On lui ordonna absolument de faire ce qu'on lui prescrivoit ; & parce que cette ordonnance lui fut fort sensible, il eut recours à Dieu par l'oraison pour obtenir qu'on la revoquât ; mais le Seigneur lui fit connoître qu'il vouloit ce que le Supérieur lui avoit commandé, ainsi il se soumit à l'obeissance avec tant d'exactitude qu'il ne manqua pas un jour à faire ce qu'on lui avoit ordonné. Après quelques jours l'Infirmier aiant pris garde qu'il

ne mangeoit qu'un morceau de pain , en avertit le Superieur, qui s'étoit servi de ce mot pour lui dire de prendre quelque chose tous les matins, tant il étoit exact à executer les choses à la rigueur de la lettre ; mais quand on lui eut prescrit la quantité des choses qu'il devoit manger , il obeit ponctuellement , pour se mortifier autant qu'il pouvoit en toutes choses. On a aussi remarqué que tandis qu'il déjeunoit, il tenoit un pied en l'air pour pratiquer une continuelle mortification, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Ses infirmités l'obligeant à tenir le lit dans l'infirmerie , un Pere nouvellement venu d'Espagne pour gouverner le College, alla le visiter, & comme il desiroit extrêmement de connoître Alphonse Rodriguez , il demeura long-tems avec lui, & en le quittant il lui demanda comment il se portoit ; je suis un peu incommodé d'un mal de tête, dit-il, c'est pour-

quoi, dit le Pere, ne parlez point. Cette parole ne parlez point, fut un commandement pour lui si absolu, que tous ceux qui le visiterent ce soir là ne purent jamais l'obliger à parler. L'Infirmier voiant le lendemain qu'il ne parloit encore point, lui dit, prenez garde mon Frere, que vous êtes sous ma conduite, & que vous devez me parler ? Scachez-le donc, lui répondit Alphonse, du Pere Recteur, car il me dit hier au soir que je ne parlasse point : ce qui fit que le Superieur vint lui-même pour lui expliquer sa volonté.

Un jeune Etudiant étant allé dans sa chambre pour se consoler avec lui, lui dit qu'il avoit permission de lui parler ; vous avez permission de me parler, repliqua Alphonse, mais moi je ne l'ai pas, ainsi je m'en vas la demander ; & ensuite, il s'entretint avec cet Etudiant de la maniere de vaincre les tentations, & lui dit que pour être victorieux du Demon qui en est l'auteur, il faut mépri-

fer ses artifices, & lui commander d'aller adorer la Croix, & de faire des actes de contrition. C'est ainsi qu'il en ufoit lui-même, comme il le dit ailleurs.

Cette maniere d'obeir aveuglément, fans raisonner sur le commandement, a beaucoup de difficultez. Il n'y a pas lieu de douter, que se tenir à la lettre de l'ordonnance de son Superieur, ne donne souvent beaucoup d'inquietude dans la pratique d'une vertu qui est de la dernière importance; Alphonse néanmoins avoit un don tout particulier pour éclaircir tous ces doutes.

Un Ecclesiastique fort sage, demanda permission de voir Alphonse & de lui parler; on la lui accorda, & ensuite on dit à Alphonse qu'il allât dire deux mots à cet Ecclesiastique. Il vint donc à lui, & le regardant, il lui dit, *Deo gratias*, après quoi il s'en retourne promptement sans dire chose, jusques à ce que le Superieur en aiant été averti, lui com-

manda de parler plus long-tems à cet honnête homme.

Les dernieres années de sa vie on le donna pour compagnon au Portier, afin qu'il fit les messages, & qu'il allât chercher les Peres, & on lui défendit de monter les degrez du quatriéme étage, de crainte qu'il ne se lasât trop. Il arriva une nuit lors qu'il tenoit la clef de la porte que la cloche sona pour le coucher. Il fut alors dans une grande peine, parce qu'il lui sembloit que s'il montoit les degrez pour aller dans sa chambre, il manqueroit contre l'obéissance qui lui défendoit de monter les degrez, mais aussi que s'il ne se couchoit pas au son de la cloche, il manqueroit contre l'obéissance qui lui ordonnoit de se coucher. Tellement que dans ce doute, il se coucha sur un banc près de la porte, croiant de satisfaire en même tems aux deux obeissances, & de ne point monter les degrez, & de se coucher à l'heure marquée, prenant plaisir

de pouvoir pratiquer la mortification, qu'il recherchoit en toutes choses. Le Supérieur qui étoit déjà couché, ne pouvant point dormir, sans en sçavoir la cause, après y avoir long-tems pensé, s'avisa qu'on ne lui avoit point porté la clef de la maison suivant la coutume, ainsi il fut obligé de se lever, & s'en va à la porte pour la chercher où il trouva le bon Portier couché sur le banc, il le renvoie dans sa chambre, & lui retourne dans la sienne où il s'endormit en repos.

Il est encore plus difficile d'obéir aveuglément dans les choses spirituelles, bien qu'il ne soit pas moins important & moins nécessaire que dans les autres, Alphonse fut également en l'un & l'autre le parfait modèle des Religieux les plus soumis à l'obéissance.

Les Freres Coadjuteurs s'étoient disposez pour entrer en retraite, suivant la coutume de la Compagnie. Le Pere spirituel qui donne les sujets de la medita-

tion, leur dit qu'il falloit tous s'attacher aux sujets, & ne point suivre d'autre maniere d'oraison que celle que Dieu a communiquée à saint Ignace, & qu'il a marquée dans ses exercices spirituels. Alphonse étoit de ce nombre, & comme il crut qu'il ne pourroit point s'attacher à une meditation réglée, il proposa sa difficulté. Et bien que suivant les regles de l'esprit que saint Ignace a données dans ses exercices, il devoit laisser faire l'oraison à Alphonse selon sa maniere ordinaire de la contemplation, puis qu'il trouvoit dans cette oraison tout ce qu'il pretendoit trouver dans la meditation. Dieu permit néanmoins qu'il le lui défendit absolument, & qu'il lui ordonnât de s'attacher aux sujets qu'il leur avoit expliquez. Mais le Seigneur recompensa bien son obéissance à laquelle il se soumit parfaitement malgré toutes ses difficultez. Car durant tout ce tems-là il fut comblé de tant de graces & de

consolations qu'il en étoit surpris.

Il avoit accoutumé de communier le Mardi & le Jeudi outre le Dimanche ; un Supérieur lui ôta ces deux communions , & bien que ce lui fut une chose fort sensible , il ne voulut pas néanmoins en dire un mot. Mais Dieu le recompensa par une grace spéciale qu'il lui fit de communier spirituellement avec tant de facilité , que toutes les fois qu'il le vouloit il sentoit dans son intérieur la présence actuelle de Jesus-Christ , & de la sainte Vierge sa Mere. Le Fils au côté gauche de son cœur , & la Mere au droit , qui l'enfermoient au milieu d'eux pour le consoler & l'encourager à souffrir genereusement. Il leur parloit avec une grande tendresse , un amour ardent , une dévotion sensible , & une grande reconnaissance , il s'occupoit tout à les recevoir dignement , & à leur demander leur faveur , & leur protection.

Le Superieur ne tarda pas long-tems à lui accorder la permission de communier comme auparavant, mais il ne laissa pas de communier spirituellement plusieurs fois le jour, & même dans le tems de la communion sacramentale. On lui ordonna pendant sa convalescence de communier à la quatrième Messe, afin qu'il ne fût pas obligé de se lever si matin à cause de sa santé, & comme un jour il se preparoit à recevoir JESUS - CHRIST, croiant que la Messe où il assistoit fut la quatrième, parce qu'on avoit accoutumé de la dire à cette même heure, il fut fort surpris quand il connut au coup de la cloche que ce n'étoit que la troisième Messe, parce que ce jour-là on les avoit retardées, ainsi il fut tant soit peu en peine sur ce qu'il devoit faire; connoissant néanmoins que c'étoit une tentation du malin esprit, parce que ce doute étoit accompagné de quelque inquietude interieure, il fit

une forte resolution de ne communier qu'à la quatrième Messe. De sorte qu'après la communion Nôtre Seigneur se communiqua à lui avec tant de liberalité, qu'il en sentit sa presenee dans son cœur pendant long-tems.

Il fut attaqué par une autre inquietude sur le scrupule qu'il eut étant indisposé d'être obligé de se lever pour entendre la Messe. Le Superieur lui envoya dire qu'il ne se levât point : mais le demon lui persuadoit que c'étoit une obligation de precepte d'assister à la Messe, & qu'ainsi il ne devoit point obéir en ce cas à son Superieur. Il fut quelque tems fort en peine, jusques à ce qu'ayant recours à Dieu par le moien de l'oraison, le Seigneur lui fit connoître qu'il vouloit qu'il obéît absolument à son Superieur, ce qui calma entierement son esprit.

Sa délicatesse dans l'obeissance.

Mais pour ne pas tant multiplier les exemples sur le même sujet, on peut dire en general qu'Alphonse Rodriguez n'a ja-

mais manqué à aucune observance religieuse, ni à aucun ordre des Supérieurs de propos délibéré, bien loin de cela, lors que les Supérieurs vouloient que rien ne manquât aux choses qu'ils ordonnoient, ils les lui commandoient; car il étoit toujours le premier dans toutes les actions de la Communauté, prevenant même l'obéissance; de sorte que dans sa vieillesse comme il avoit toutes les peines du monde de marcher, il sortoit de sa chambre un demi quart d'heure avant que la cloche sonat pour se trouver le premier dans le lieu où il étoit appelé.

Mais si l'obéissance est la vertu la plus importante de la Religion, & la marque la plus infailible de l'amour de Dieu, puis que comme remarque saint Jérôme, la parfaite amitié consiste à vouloir tout ce que veut son ami, & à ne rien vouloir de ce qu'il ne veut pas. Ne faut-il pas dire que l'amour d'Alphonse Rodriguez l'a

élevé au faite de la perfection, puis qu'il n'est pas possible de trouver un homme plus soumis à l'obéissance, & à une obéissance si aveugle qu'elle ne cede en aucune maniere à l'obéissance aveugle de tous ces Religieux illustres qui ont rempli le monde de leur reputation & de leur merite.

Si quelqu'un desire de sçavoir comment il est parvenu à une si haute perfection de l'obéissance, afin de l'imiter, ( ce qui nous importe davantage, ) je lui dirai ici ce qu'on trouve parmi ses écrits. Il commença l'étude de cette vertu en fermant les yeux de l'entendement, croiant comme l'on fait dans les choses de la foy, que ce que le Superieur ordonne est un ordre de Dieu; & cela supposé il execute promptement ce qui lui est ordonné. Il faut ajouter à l'aveuglement de l'entendement, l'inclination & l'affection de la volonté, s'efforcant d'aimer & d'executer avec joie le commandement qu'on nous a fait pour être plus agreable à Dieu.

Après avoir passé quelques années dans l'exercice de cette obéissance, Dieu lui fit connoître par une lumière extraordinaire, que l'obéissance vient de lui, & que ce que les Superieurs commandent, c'est Dieu même qui le commande. Etant éclairé de cette divine lumière, il n'obéissoit plus à l'homme, mais à Dieu dans l'homme; & avec une connoissance si parfaite, que son obéissance n'étoit plus comme celle de la foy, mais comme s'il eut veu la chose de ses yeux par une lumière divine, & par une évidence manifeste, que Dieu étoit l'auteur du commandement, & que c'étoit à lui uniquement à qui l'on obéissoit. C'est ainsi qu'Alphonse se soumettoit à la voix de son Supérieur, non seulement par cette soumission aveugle de son entendement, mais encore par l'assujettissement de sa volonté, malgré toutes les repugnances de l'amour propre. Aussi Dieu ne le combloit pas seulement de ses lu-

mieres dans l'entendement pour recompenser sa soumission, mais il cominiquoit encore à sa volonté une onction divine, & une inclination sainte si conforme au commandement qu'on lui faisoit, qu'il n'avoit nulle peine à se vaincre quelque difficile que fût la chose commandée, au contraire il eut fallu lui faire violence pour ne pas executer le commandement. De sorte qu'on ne lui avoit pas plutot commandé une chose, qu'en ce moment Dieu lui faisoit connoître sensiblement qu'il étoit l'auteur de ce commandement; & le contraignoit pour ainsi parler, à le mettre en execution avec tant de courage, que tous les travaux du monde, toutes les persecutions, tous les tourmens n'auroient pas été capables de l'empêcher d'accomplir la volonté de Dieu signifiée par la bouche du Supérieur.

Il disoit dans ses écrits qu'on obtient la perfection de l'obéissance, lors que l'ame voit que c'est

Ses sentimens sur l'obéissance.

Dieu qui commande de la maniere que les Anges le voient dans le Ciel, quoique leur lumiere soit bien differente. Le Religieux qui est parvenu à cette obéissance ne se souvient plus de l'homme, c'est à Dieu seul qu'il porte sa vûë, comme les Anges lors que Dieu les envoie pour executer ses ordres. Ceux qui tâchent d'imiter les Anges par cette obéissance, ne considerent point ce qui leur est commandé, mais ils s'éforcent aussitôt de le mettre en execution, bien qu'il paroisse impossible, difficile, inutile, imprudence, & même une folie, parce qu'ils font ce que Dieu leur ordonne; c'est pourquoy c'est une action illustre, & c'est imiter le sacrifice d'Abraham quand il immola son fils Isaac. C'est ainsi que parle Alphonse dans ses écrits.

Il n'y a pas lieu de douter, que pour parvenir au comble de cette obéissance, il faut être semblables aux Anges, & c'est ainsi que saint

Ignace le demande de ses Disciples. C'étoit aussi l'obéissance d'Alphonse, dont il a si bien fait le caractère qu'on pourroit avec justice le comparer aux Bien-heureux qui sont dans le Ciel; car comme Dieu pour récompenser les bonnes œuvres qu'ils ont faites durant cette vie, élève leur entendement dans le Paradis, par la lumière de la gloire, qui les rend capables de le voir face à face, & que par cette claire connoissance leur volonté l'aime nécessairement, & se réjouit de sa possession, sans qu'elle puisse jamais être privée de cette joie, ni du bien qu'elle possède. De même devons-nous dire d'Alphonse Rodriguez, qu'en récompense des peines qu'il a essuïées pour acquérir cette vertu, son entendement fut éclairé de cette lumière divine & de cette clarté, par laquelle il voioit évidemment ce que Dieu lui commandoit, & qu'il devoit embrasser: & il le faisoit avec tant d'inclination & de pante, que

(ainſi qu'il le dit lui-même) quand tout le monde ſe fut oppoſé à lui, il n'auroit pas laiffé néanmoins de faire ce que Dieu lui ordonoit par l'entremiſe de ſon Supérieur, ni de ſe réjouir dans l'exécution. C'eſt là véritablement l'état des Bien-heureux, autant qu'il peut compatir avec nôtre miſere.

Les foibles qui ne font que commencer la voie de la vie ſpirituelle pourroient bien être ſurpris de quelques-unes des actions d'Alphonſe à l'égard de ſon obéiſſance aveugle, qui le portoit à des choſes ſi extraordinaires. On verra néanmoins bien de choſes pareilles dans la vie des anciens Solitaires, comme dans ſaint Maur à qui on commanda de marcher ſur un lac, & en d'autres pareils exemples qui juſtifiant aſſez la conduite d'Alphonſe, & qui font voir clairement qu'il n'y a rien qui choque le bon ſens en tout ce que nous avons dit, bien qu'il falle toujours avouer que Dieu eſt admirable dans ſes Saints.

Avant que de parler des autres vertus qui ont paru avec éclat en la personne d'Alphonse, il est important que nous fassions connoître le moien particulier dont il s'est servi avec la grace pour acquérir l'obeissance, l'humilité, la pauvreté, la chasteté, la patience, & les autres vertus, desquelles nous avons parlé jusques ici, qui nous fourniront le sujet de ce que nous avons à dire.

Nous avons dit en parlant de l'obeissance que ce bon serviteur de Dieu ( suivant ces paroles du Sage : *Mens justi meditabitur obedientiam* : Le juste meditera l'obeissance ) meditoit souvent sur ce sujet : qu'il se proposoit toutes les difficultez qui pouvoient lui faire de la peine, & qu'il s'y preparoit par des actes interieurs, afin de les vaincre dans l'occasion. C'est l'explication que l'on donne à ces paroles du Sage, que l'homme juste, & le fidèle obeissant s'applique dans son interieur à penser aux choses qui peuvent lui être commandées, & comment il

Le moien dont il s'est servi pour acquérir les vertus.

pourra les mettre en execution avec exactitude, & avec une soumission agreable à Dieu, lors qu'on les lui commandera quelque difficiles qu'elles soient. L'Ecriture sainte dit du jeune Isaac qu'il alla un soir à la campagne pour mediter, & les Septante disent, pour s'y exercer avec étude & avec soin: non pas par un exercice corporel, mais spirituel; c'est à dire une occupation de l'esprit, qui se fait dans l'interieur par une étude de pratique, & une application à la vertu. Ainsi nous pourrons expliquer les sentimens de Salomon de la même maniere, & nous dirons que le Juste medite l'obeissance, lors qu'il s'exerce dans la meditation de cette vertu, comme nous l'avons expliqué. Et ce que nous disons de l'obeissance, on le peut dire de l'humilité, & de toutes les autres vertus.

C'est ainsi qu'Alphonse en a usé, c'est la metode qu'il s'est proposée, & qu'il a mise en pratique avec une fidelité inviolable.

Il s'étoit prescrite une distribution du tems si réglée, qu'il ne passoit aucun jour sans faire une serieuse reflexion sur les vertus qu'il vouloit pratiquer, s'apliquant interieurement tantôt à l'une, & tantôt à l'autre, selon les occasions qui se presentoient. Parlant de la pauvreté, nous avons raporté quelques paroles dont il se servoit pour s'animer chaque jour, durant un tems considerable, à faire de grandes resolutions, & beaucoup d'actes interieurs pour acquerir facilement cette vertu. Nous avons dit de sa chasteté, qu'il emploioit trois heures tous les jours, pour s'exercer interieurement dans la pratique d'une chasteté Angelique. Voici la maniere dont il se servoit à ce dessein conformément à ce qu'il a laissé dans ses écrits.

Après s'être recueilli, & mis en la presence de Dieu, il rapelloit dans son esprit toutes les plus grandes difficultez qui pouvoient s'opposer à la pratique de la ver-

tu qu'il avoit entrepris d'acquies-  
rir, & il les embrasloit toutes de-  
vant Dieu, avec un grand cœur,  
& plusieurs fois, jusques à ce qu'il  
n'y eut plus rien qui s'opposât à  
son dessein, & qu'enfin il fut de-  
meuré maître du champ. Il de-  
mandoit ensuite la grace au Sei-  
gneur, avec beaucoup d'instan-  
ces, comme si la chose qu'il s'é-  
toit imaginé eut été présente. Il  
se proposoit souvent ce qu'il fe-  
roit avec le secours du Ciel, quand  
il se trouveroit dans l'occasion.  
Il faisoit aussi plusieurs actes con-  
traires au vice opposé à la vertu  
qu'il vouloit embrasser, tâchant  
de la bien imprimer dans son  
cœur, par toutes les manieres  
possibles. Il se servoit à ce dessein  
des exemples de Jesus-Christ, &  
des Saints, de qui il imploroit le  
secours. Lors qu'il fut cassé de  
vieillesse, & incapable d'aucun  
office domestique, il emploïoit  
plusieurs heures du jour dans un  
coin de sa chambre, en ce saint  
exercice. Et lors qu'il étoit Por-  
tier,

tier, & qu'il n'avoit pas la liberté de se retirer pour vacquer à cette oraison, il le faisoit interieurement en s'acquittant des autres emplois que l'obeissance lui donnoit; car comme il avoit un grand empire sur toutes les puissances de son ame, il s'apliquoit constamment à cette metode pour acquerir la vertu qu'il desiroit: afin qu'ayant appris long-tems à se servir des armes spirituelles, il n'eût pas de peine à vaincre son ennemi dans l'occasion.

Il parle dans ses écrits de cet exercice si avantageux & si fort recommandé par les Peres spirituels, en cette maniere. D'où vient que plusieurs serviteurs de Dieu avancent si peu dans la vertu? sinon parce qu'ils ne s'apliquent pas à cet exercice particulier pour l'acquerir; car ce n'est pas assez que l'on fasse des reflexions en general sur les vertus, ni même que l'on s'attache à une seule par un examen particulier, si on ne descend à cet exercice

dont nous parlons. Pour acquérir les vertus, il faut chaque jour employer un tems considerable, à se representer toutes les choses faciles & difficiles que l'on peut rencontrer dans la pratique, & continuer dans cet exercice par des actes frequens jusques à ce que l'on soit victorieux avec la grace du Seigneur, & qu'on ait entierement détruit le vice contraire par l'oraison & la mortification. C'est ainsi qu'Alphonse aprit à obeir dans les choses les plus difficiles, comme il lui arriva, quand le Superieur lui ordonna une seconde fois de prendre un medicament qui l'avoit déjà mis en un danger éminent de sa vie; car comme il s'étoit offert à Dieu, pour obeir en toutes choses, quand même il s'agiroit des peines de l'enfer, & qu'il avoit fait plusieurs actes. Et souvent sur ce sujet, il vainquit plus aisément toutes les difficultez qui s'oposoient à son obeissance. Et le Seigneur qui voulut faire connoi-

tre combien cét exercice est avantageux à une ame, & combien il lui est agreable, le recompensa d'une visite interieure & d'une lumiere celeste, qui remplit son ame d'une consolation ineffable.

Il est aussi remarqué dans ses écrits, que pour acquérir l'humilité; il n'est point de sortes d'injures qu'il ne dît à soi-même, se traitant de vieux fou, d'infame, d'abominable, rempli d'ordures & de pechez: Comment est-ce, disoit-il, que la terre ne s'ouvre point pour t'abîmer dans l'enfer! Saint Ephrem parle comme Alphonse, dans un traité qu'il a fait pour acquérir l'humilité, où il enseigne que le dernier & le principal moien pour obtenir efficacement cette vertu, est de s'appliquer serieusement à cet exercices. Tous les Saints en ont usé de la sorte, & c'est le sentiment des Peres spirituels. Ce qui fait voir combien Alphonse étoit sçavant dans la vie spirituelle,

& les soins merveilleux qu'il a pris pour acquérir les vertus solides, & pour être fidelle aux graces, que le Ciel répandoit dans son ame avec profusion.

Il n'y a pas lieu de douter que pour obeir parfaitement, & de la maniere que nous l'avons dit jusques ici, il ne soit de la derniere importance d'aimer & d'estimer beaucoup ses Superieurs à qui l'on obeit. Ainsi il ne sera pas hors de propos de montrer ici l'amour qu'Alphonse Rodriguez a eu pour la Compagnie de Jesus, & l'estime qu'il a faite de son Institut, dès le premier jour qu'il l'a embrassé.

Il a marqué dans ses écrits, que voulant un jour s'exercer interieurement dans la mortification, il se proposa quelle étoit la chose du monde qui pourroit lui faire une plus grande peine afin de l'embrasser pour l'amour de Dieu, & il n'en trouva point de plus insupportable, que si par quelque malheur il étoit chassé

de la Compagnie. Et il ajoute que cette pensée l'affligea extrêmement, & quoi qu'il fit pour se vaincre sur cette difficulté, & pour souffrir cette peine, il n'en pouvoit venir à bout, jusques à ce que s'étant mis en oraison, il se jeta entierement entre les bras de Jesus-Christ, & s'abandonna à sa sainte volonté, pourveu qu'il le servit fidèlement ou hors de la Compagnie, ou dans la Compagnie. Après quoi il resta si tranquille, & avec une si grande abondance de joie & de consolations interieures, qu'il lui sembloit que Dieu en cinq ou six jours que cela dura, l'avoit regalé plus liberalement qu'il n'avoit fait en deux années.

Le même amour qu'il avoit pour la Campagne, fut la cause de toutes les craintes dont il fut frappé pendant son Noviciat, d'être chassé de la maison du Seigneur, qui le tourmenterent jusques à ce que (comme nous avons dit) le Ciel l'assûra que cela ne seroit pas.

Il renou-  
velloit  
tous les  
jours ses  
vœux.

Il renouvelloit tous les jours ses vœux durant la Messe, lorsque le Prêtre achevoit de montrer au peuple le Calice ; mais les paroles suivantes dont il se servoit, sont de grandes marques de l'amour tendre qu'il avoit pour son état.

O Pere Eternel, mon Dieu, & mon Seigneur ! (disoit-il, ) combien de fois, vous ai-je promis la pauvreté, la chasteté, & l'obeissance, suivant les constitutions de la Compagnie. Je vous demande, ô Pere des misericordes ! de me pardonner toutes les fautes que j'ai commises contre l'obeissance, & le parfait accomplissement de vôtre sainte volonté. Faites-moi la grace de vous servir parfaitement, & de ne chercher en toutes choses que vôtre plus grande gloire, afin que je vous sois toujours agreable, comme je le desire, & comme je le dois. Et je vous dis de nouveau que je fais vœu à vôtre divine Majesté, en la presence de la tres-sainte

Vierge Marie Mere de Dieu, & ma Reine, & de tous les Bienheureux du Paradis, de pauvreté, de chasteté & d'obéissance, selon les constitutions de la Compagnie de JESUS vôtre Fils: & je vous supplie, mon Seigneur, que comme vous m'avez donné la grace de vous promettre, & de vous offrir ce sacrifice, que vous me l'accordiez encore pour l'accomplir avec toute la perfection que je vous ai promise. Je vous prie aussi, que si cette offrande est agreable à vôtre divine Majesté, vous la receviez en action de graces, de la bonté que vous avez eüe de me retirer du monde, & de m'avoïr apellé dans la Religion de vôtre sainte Compagnie, où par vôtre grande misericorde, je suis parfaitement content comme vous le sçavez. Le bienfait que j'ai reçu de vôtre main liberale est si grand, que tous les hommes du monde n'en sçauroient trouver ni même imaginer aucun de si avantageux à mon ame, ni à mon corps que

celui, Seigneur, qu'il a plû à vôtre Majesté de m'accorder. Après cela, Seigneur, où est ce veritable amour que je dois avoir pour un Bienfaiteur si liberal ? où sont les services infinis que je vous rends, après avoir reçu de vous de si grands biens ? où sont les remercimens continuels que je vous dois offrir pour les graces singulieres que vous m'avez faites, & que vous me faites tous les jours ? Il s'arrêtoit dans ces nobles sentimens, s'abîmant dans la consideration de la grandeur des bienfaits de Dieu : & dans la vûë de sa bassesse, il avoit recours au Sang precieux de Jesus-Christ, qu'il offroit en paiement de ce qu'il devoit à Dieu, pour l'avoir apellé dans la Compagnie.

Comme un jour après avoir adoré le tres-auguste Sacrement de l'Autel, il s'apliquoit avec des affections tendres à considerer la grandeur des bienfaits de Dieu, à l'égard de sa bassesse, & de sa misere, il ouit une voix claire &

ſenſible , qui lui diſoit de continuer dans cette reconnoiſſance, & de ſe proſterner aux pieds de JESUS , & que tout lui réüſſiroit à ſon avantage. Comme il étoit véritablement humble , & ne ſ'eſtимоit digne d'aucune faveur , il craignit que cette voix ne fut une tromperie du Demon , & parce qu'il en étoit fort en peine , il entendit qu'on lui diſoit , que crains-tu ? il n'y a point ici de ſujet de craindre aucune embuche du Demon, fais ce que je dis ; d'abord ſon trouble ſe diſſipa, il jouït d'une parfaite tranquillité & d'une grande conſolation intérieure, toujours plus animé à faire cét exercice.

Le grand zele qu'il avoit pour la Compagnie , le faiſoit prier avec beaucoup d'instances , afin qu'elle fit de nouveaux progres, ce qui plût extrêmement à Dieu, qui le lui fit connoître , en la lui montrant ſous la figure d'un Soleil , qui fait le tour du monde, qu'elle éclairoit par ſa doctrine &

par ses exemples ; & on lui dit , que le moien par lequel elle croîtroit toujours à l'avenir , étoit l'humilité, & l'obeissance.

Son zele  
pour la  
Compagnie.

On a trouvé dans ses papiers les paroles suivantes : Comme par la bonté de Dieu j'aime nôtre Compagnie, aussi lui demande-je, qu'il l'étende jusques aux dernieres extremitez du monde, & qu'il la fasse croître en sainteté, pour sa plus grande gloire, & le salut des ames de tous les hommes, & c'est par le mouvement de ce zele que j'ai remarqué ce qui suit. Il prouve par de bonnes & plusieurs raisons, ainsi qu'il l'a écrit, que le moien pour faire croître & fleurir la Compagnie devant Dieu, & les hommes, c'est la parfaite obeissance, & faisant allusion à l'obeissance d'Abraham que Dieu recompensa par la propagation de sa race, sans aucune limite, il dit, que quand le Seigneur commanda à ce Patriarche de lui sacrifier Isaac, s'il eut disputé avec Dieu, croiant de manquer de cha-

rité à l'égard de son fils, & s'il lui eut répondu, qu'il ne le pouvoit faire, parce qu'il s'agissoit de la vie d'un innocent, & de son fils; il est bien certain qu'il n'eut pas vécu si long-tems; mais il obeit sans avoir égard à l'amour qu'il avoit pour son cher Isaac: & son obeissance fut tres-agreable à Dieu, & d'un grand merite. Ce qui fait voir parfaitement combien l'obeissance aveugle est excellente, quand on accomplit ponctuellement ce que Dieu commande. Obeir à Dieu, c'est charité, & ne pas faire ce qu'il ordonne, c'est contre la charité; & c'est pour cela que saint Ignace recommande tant l'obeissance, parce que c'est le moien le plus avantageux pour faire de grands progres.

Il arriva encore une chose à ce fidelle sujet de la Compagnie, qui ne sera pas d'une moindre consolation pour ceux qui vivent, & qui veulent mourir dans cette sainte Societé. L'année mil cinq cens quatre-vingt & dix-

neuf au mois d'Octobre ; après le repas comme il rendoit graces à Dieu , en la compagnie de la plus grand part des Peres , & des Freres du College, les envisageant tous avec tendresse, il lui sembla qu'ils étoient tous des Anges, ainsi il desira ardemment & il demanda à Dieu de bon cœur de les voir tous dans sa gloire , & comme il s'entretenoit dans ces desirs & dans ces pensées , il entendit la voix du Seigneur qui lui disoit, qu'ils seroient tous sauvez, & qu'il les verroit tous dans le Ciel, mais bien plus beau, & plus purs qu'il ne les voïoit sur la terre, & non seulement ceux qui étoient dans ce lieu-là, mais encore tous ceux de la Compagnie, pourvû qu'ils perseverassent jusques à la mort. Alphonse avoit marqué cette revelation dans ses écrits sans la vouloir faire connoître à personne, sinon à ceux qui étoient tentez de leur vocation, quand il n'y avoit point d'autre remede pour vaincre la tentation.

Dieu lui promet qu'il verra tous ses Freres dans le Ciel.

On a trouvé cette revelation parmi plusieurs petits papiers dans un petit jardin, où regardoit la fenêtré de la chambre d'Alphonse ; Mais il raconta lui-même à une personne, que sortant du Refectoir, il consideroit tous ceux qui avoient assisté à la premiere table, comme des Anges, & comme il avoit un grand desir de les voir tous dans le Ciel, il lui fut dit plus d'une fois qu'il les verroit tous. Et je n'en doute point, disoit-il, car ils paroissent à mes yeux, comme des Anges ; de sorte que pour embrasser l'humilité, & pour avancer dans la sainteté, avec la grace du Seigneur, je n'ai qu'à les envisager, & à considerer leurs vertus, qui me font connoître ce qui me manque pour être saint ; Dieu me fasse la grace de les imiter. Ainsi soit-il. Et depuis ce tems là, le Seigneur me confirma la même chose, lors que je vacquois à l'oraison. Quand il se trouvoit en quelque action de la Communau-

té où tous les Religieux de la maison étoient assemblez , il s'appliquoit interieurement à les aimer & à les embrasser de cœur , & en suite il desiroit ardemment de les voir dans le Ciel, & le Seigneur qui vouloit le consoler , lui donnoit des gages assûrez de leur predestination , & cela sans doute , plus d'une fois comme nous l'avons dit. Car ce que l'on trouve dans ce dernier papier étoit different de la revelation qu'il eut l'année mil cinq cens quatre-vingt & quinze , laquelle il avoit marquée pour en rendre compte , suivant l'ordre du Superieur , ce qui arriva long-tems avant la dernière que l'on trouva dans un petit papier déchiré depuis peu , en l'année mil six cens quatorze. La premiere revelation s'étendoit à tous ceux de la Compagnie , & la seconde , à ceux-là seulement qui s'étoient trouvez assemblez au Refectoir. La promesse que JESUS CHRIST fait dans l'Evangile est bien plus universelle,

quand il s'engage à donner cent pour un, & la vie éternelle à ceux qui auront renoncé au monde & à eux-mêmes pour le suivre, ainsi que le suivent les Religieux quand ils entrent dans la Religion.

Après avoir parlé de la mortification, & de l'humilité de ce grand serviteur de Dieu, il faut maintenant, que nous fassions connoître la sublimité de son oraison, & l'excellence de son amour pour Dieu, puis que ce sont les vertus qui unissent parfaitement l'ame à Jesus-Christ, & la font jouïr des fruits de la mortification, de la patience, & de la penitence, par le moyen desquelles, elle se dispose à recevoir du Ciel le sublime don de l'oraison, & de l'amour divin qui l'unissent parfaitement à Dieu. Ce sont deux sujets qui sont si unis, qu'on ne les sçauroit separer l'un de l'autre; mais ils sont si relevez que je n'oserois en parler, qu'en me servant des mêmes ter-

Son sublime don d'oraison

mes dont lui-même s'est servi pour les expliquer en la personne d'un autre ; ainsi tout ce que je dirai sur ce sujet sera tiré de ses écrits.

Il commença l'exercice de l'oraison, par la vocale, prononçant d'un ton mediocre les paroles qu'il recitoit. Quand il étoit seul il parloit plus haut ; mais il accompagnoit toujours ses paroles de quelque dévoute consideration, il s'attachoit au sens des paroles avec un grand respect interieur & exterieur, & avec des affections tendres, toujours en la presence du Seigneur, & en la compagnie de tous les Esprits Bienheureux. Il pouffoit incessamment des soupirs ardens vers le Ciel, & il les méloit avec ses larmes qui couloient doucement, & abondamment de ses yeux. C'est de cette maniere qu'il recitoit chaque jour le Rosaire de la sainte Vierge, le Chapelet de la bonne mort, les Litanies, quelques Hymnes & quelques Pseaumes, principale-

ment le *Te Deum laudamus*, & le *Benedicite omnia opera Domini Domino*. L'Office de la Conception de la Vierge; certain nombre de *Pater* & d'*Ave Maria*, de *Salve*, & des autres prières vocales, dont il se servit dès le commencement de sa conversion, & qu'il ne quitta jamais depuis, quoi qu'il eut un don sublime d'oraison, & de contemplation.

Son oraison mentale fut dans les trois états de la vie purgative, illuminative, & contemplative; comme l'enseignent les Peres spirituels. Dans le premier état il s'occupa en la consideration de ses pechez, de la Mort, du Jugement, de l'Enfer: & Dieu lui donna une apprehension aussi forte de ces grandes veritez, que si elles avoient été gravées dans son cœur. Il pleuroit sans cesse, & il ne pouvoit s'empêcher d'avoir toujours presens, les pechez de sa jeunesse, comme une peine qu'il meritoit bien. Il trouvoit de grands avantages dans la confi-

Il passe par tous les degrez d'oraison.

deration de la mort : Parce que Dieu lui donna une parfaite connoissance de ce qui se passe en ce moment des douleurs, & de l'agonie du corps, des afflictions, & des tristesses de l'ame, des défiances, des doutes, & des craintes dont elle est tourmentée ; mais avec une lumiere si penetrante, qu'il n'avoit point de paroles assez fortes pour exprimer ce qu'il avoit appris dans cette consideration. Après cela Dieu le fit passer de la connoissance dans le sentiment ; car il lui arriva souvent, soit en veillant, soit en dormant, qu'il ressentoit dans son ame les tourmens de la mort, comme si effectivement son ame se fut separé de son corps ; il disoit que cette peine & cette douleur étoient si horribles, qu'il n'avoit point de termes pour s'en expliquer. Mais après ces tourmens, le Seigneur venoit à lui pour le consoler, & en même tems il étoit délivré de toutes les craintes qu'il avoit, que le De-

mon ne se mêlât dans toutes ces peines.

C'est ainsi qu'il passa les premières années de sa vie spirituelle, jusques à ce que un jour il se trouva comme abîmé dans deux mers, l'une de l'amertume, & de la douleur de ses pechez, & l'autre de la bonté, & de la misericorde de Dieu, à qui il demandoit tendrement & avec instance, qu'il eut compassion de ses miseres. Et en même tems il ouït par trois diverses fois, une voix claire & sensible, qui lui disoit : Alphonse, tes pechez te sont pardonnez ; & aussi-tôt toutes sa tristesse se dissipa, & cette personne (dit-il, en parlant de lui-même) fut toute changée, & remplie de tant de consolations, qu'elle n'en avoit jamais eüe de pareille ; tellement qu'il sembloit que dans ce moment, il fut plein de Dieu & de sa grace ; & cette visite qui dura environ huit jours, lui fut si agreable, qu'il pouvoit dire avec saint Paul : *Je vis non je ne vis pas, c'est Iesus-Christ qui vit*

*dans moi.* Parce qu'il lui sembloit de voir, que toutes les œuvres qu'il faisoit venoient de Dieu, qui les operoit dans lui; & dès ce tems-là il a vécu dans une grande paix. Ce qui fait bien voir comment Dieu visite, & console ceux qui souffrent pour son amour, qui ont du regret de l'avoir offensé, & qui ont un grand desir de le servir en esprit & en verité. Le Seigneur le combla de ces mêmes consolations plusieurs fois. Ce sont jusques ici les paroles de ce Saint. Dans une autre rencontre, & durant le tems de la vie purgative, il fut frapé d'une vaine crainte, qui lui causa beaucoup de chagrain, s'il n'avoit point encouru dans le siecle quelque excommunication, dont il n'eut pas été absou.

C'est le propre des Ames qui craignent Dieu, d'aprehender du danger, où il n'y en a point. La crainte d'Alphonse fut si grande qu'elle lui causa la derniere inquietude, jusques à ce que recon-

noissant le peril où il étoit , il eut recours à Dieu, & lui representant la peine qu'il souffroit, il lui dit avec une grande ferveur. Que demandez-vous , Seigneur de moi, afin que je sois délivré de cette affliction ? Faites - moi connoître vôtre sainte volonté en cette affaire ; je suis disposé à faire tout ce qu'il vous plaira, quand il faudroit voyager toute ma vie. Dans ce moment il sentit tout à coup , comme une impetuosité d'une lumiere celeste ( c'est ainsi qu'il parle ) dont l'éclat sembloit être immense , & en même tems il jouit d'une parfaite paix intérieure , & il eut une connoissance certaine qu'il étoit dans la grace de Dieu , & que son ame en étoit éclatante comme les Bienheureux du Paradis.

Il lui sembla alors que s'il avoit été dans les plus fâcheux combats de la mort, il n'auroit pas eu néanmoins la moindre crainte, ni la moindre tristesse du monde, quand même il auroit été environné

Sa con-  
fiance en  
Dieu.

d'un million de Demons, parce que Dieu l'assûroit dans son cœur, que tout réüssiroit à son avantage. Ainsi le Seigneur recompensa son serviteur dès cette vie, des amertumes, & des larmes de sa vie purgative; & afin qu'il n'en sortit pas sans être bien muni de tout ce qui est nécessaire pour passer à la vie illuminative, il imprima dans son cœur la connoissance de lui-même, & une sainte crainte de Dieu, qui sont les fondemens de la vie spirituelle.

Etant un jour devant Dieu, après s'être long-tems appliqué à la connoissance de soi-même, & après s'être profondément humilié devant sa souveraine Majesté, il reçût subitement une lumiere du Ciel, qui lui fit connoître sa bassesse avec tant de clarté & avec un mouvement interieur si efficace, qu'il resta dans son cœur un si grand mépris de lui-même, & de toutes les creatures, qu'il ne pût jamais l'oublier.

Après avoir gemi plusieurs

jours, penetré de la crainte de son salut, comme font ceux qui sont occupez à pleurer leurs pechez, il commença par s'adresser à Dieu, pour lui demander tres-instamment le remede à son mal; il persevera long-tems en cette demande, afin d'obtenir du Seigneur sa benediction; lors que tout à coup il fut environné d'une lumiere celeste, qui descendit en forme d'un rayon, dans lequel étoit renfermée la crainte de Dieu, laquelle frappa si absolument son cœur, & y fut si bien imprimé, qu'il sentit dans son ame une confiance extraordinaire que Dieu ne l'abandonneroit jamais; cette crainte ne le quitta point, & on lui assûra que son cœur en étant armé, il ne seroit jamais susceptible d'aucune vanité, ni de l'estime de soi-même.

Alphonse prévenu de tant de faveurs & de tant de graces, entre dans la voie illuminative, & son oraison passa au second degré d'élevation, qui consiste dans

l'imitation ; & qui est propre de ceux qui avancent en la perfection. Il meditoit principalement les misteres de la mort & de la Passion , de nôtre Seigneur Jesus-Christ ; mais beaucoup plus par des affections , que par des discours , parce qu'il n'étoit pas plutôt apliqué à l'oraison , qu'il se trouvoit uni à Dieu , pour lui demander avec tendresse ce qu'il desiroit. Son oraison ne consistoit pas tant en des paroles , qu'en une simple vûë , par laquelle son ame envisageoit JESUS-CHRIST dans quelque mistere , ou dans quelque action de sa vie , auquel il representoit les misteres , & lui demandoit ce qui lui étoit necessaire pour sa perfection.

Cette sorte d'oraison , ( disoit-il ) est la meilleure , lors que l'ame regardant Dieu commence par connoitre , que c'est de lui seul de qui l'on doit esperer le remede , & se défiant entierement d'elle-même , & de tous ses desfeins ; elle met toute sa confiance

au Createur qu'elle regarde present ; & par cette maniere de défiance de soi-même , elle l'oblige à lui accorder ce qu'elle desire ; car il promet dans l'écriture d'accomplir les desirs des pauvres d'esprit , & des humbles de cœur. Ce regard de l'ame à l'égard de Dieu , est un moien efficace pour obtenir ce que l'on pretend. ( Et il ajoûte ) si vous voulez que Dieu vous accorde ce que vous lui demanderez pour vous , ou pour les autres , aimez-le ardemment , & demandez toujourns sa plus grande gloire. Aimez vôtre prochain , & le bien spirituel de vôtre ame , & soiez seur , qu'il vous l'accordera infailliblement ; parce qu'il nous aime d'un amour infini , & il sçait ce qui nous est necessaire. A cela près il n'y a rien à demander , ni à desirer , sinon de laisser à Dieu le soin de tout , & en cette maniere tout ira bien. Le Seigneur veut que nous demandions sa gloire , & le salut de nôtre ame , afin de

nous accorder tout ce qui nous est necessaire.

Il est élevé à tous les degrez d'oraison.

C'est ce que Alphonse conseil-  
loit, & c'est ce qu'il pratiquoit :  
après cela les quatre principales  
demandes qu'il faisoit à Dieu dans  
son oraison contenoient quatre  
amours infinis. L'amour infini  
de Dieu, l'amour de J E S U S-  
C H R I S T Dieu & Homme, l'a-  
mour de M A R I E son aimable  
Mere, l'amour de son prochain,  
& le salut de tout le monde. A la  
fin de l'heure, il ajoûtoit encore  
plusieurs autres demandes, & il  
s'occupoit assez long-tems à re-  
mercier Dieu, invitant toutes les  
creatures à le remercier avec lui,  
pour les bienfaits qu'il avoit re-  
çûs de sa bonté. Il finissoit par  
une offrande qu'il faisoit de lui-  
même, & de tout ce qui lui apar-  
tenoit, l'unissant aux merites de  
J E S U S & de M A R I E, en recon-  
noissance des graces qu'ils lui  
avoient faites.

Outre cette maniere d'oraison,  
qui étoit la plus ordinaire d'Al-

phonse, il avoit encore une application continuelle à la presence de Dieu, dont nous avons déjà parlé; de sorte qu'il traitoit familièrement avec lui comme font les amis, mais avec une douceur, & une paix interieure qui remplissoit son cœur de consolations. Il avoit aussi une troisième maniere de prier par l'exercice des vertus, comme nous l'avons remarqué; qui est celle dont il faisoit le plus de cas, parce que elle unit l'exercice des vertus & de la mortification à l'oraison.

Le Demon irrité des grands progrès, que faisoit Alphonse dans la vertu, s'efforça de les empêcher, en interrompant les heures de l'oraison ordinaire, qui étoit le canal des trésors celestes dont son ame étoit remplie. Durant long-tems, aussi-tôt qu'il se mettoit à genoux le matin pour faire son oraison, il sentoit par tout son corps une humeur pesante, qui l'affligoit extrêmement, & qui lui causoit le dernier

Le De-  
mon l'in-  
terrompt  
dans son  
oraison.

chagrin. Ce qui le contraignoit de se laiffer tomber par terre quand il ne pouvoit plus se soustenir : & il perseveroit ainsi dans son oraison avec des sueurs & des défaillances mortelles, jusques à ce que l'heure fut achevée, & alors il étoit délivré de sa pesanteur, comme si on lui avoit ôté un fardeau dessus le dos, ne lui restant plus aucune incommodité le reste du jour ; au contraire il sembloit même en avoir du soulagement.

Il connut la tromperie, & la tentation de l'ennemi, auquel il tacha de resister, se servant de la lumiere que Dieu lui avoit communiquée, & de la direction de ses Superieurs. Et le Seigneur qui pretendoit le purifier par ces combats, bien qu'il semblât l'abandonner durant le tems de l'oraison, le regaloit pendant le jour plus liberalement qu'auparavant, & lui donnoit beaucoup plus de promptitude, de force & de courage pour s'acquiter de son emploi ; de sorte qu'il se trouvoit

tout consolé, & plein d'une allé-  
gresse spirituelle, jusques au tems  
de l'oraison, qu'il étoit accablé  
des mêmes peines. Cette tenta-  
tion dura dix ans sans avoir un  
seul jour de relâche, sans que  
neanmoins il se relachât dans ses  
combats. Belle instruction à ceux  
qui dans l'oraison sont privez de  
Dieu, & qui souffrent des seche-  
resses, & des tenebres d'esprit, &  
des abattemens dans le cœur.

Ce tems de la guerre étant pas-  
sé, il lui en succeda un autre plein  
de tant de douceur, de tranquilli-  
té & de joie, qu'il n'en avoit ja-  
mais euë de pareille. Le Seigneur  
le visitoit tres-souvent dans l'o-  
raison, qui dissipoit tous ses en-  
nemis, & toutes les peines du  
corps & de l'esprit. Il ne s'étoit  
pas plutôt recueilli dans lui-mê-  
me qu'il étoit tout transporté  
dans le sein de la Divinité, où il  
étoit penetré d'une si grande  
abondance de lumieres qui lui fai-  
soient connoitre les perfections  
de Dieu, qu'il étoit tout embrasé

de son amour, ainsi sans aucun discours, & par une simple vûë de la grandeur de Dieu, il obtenoit dans un instant ce qu'il n'auroit pas acquis par la force d'un grand discours.

Ce fut en ce tems que Dieu l'éleva à la vie unitive, d'une maniere si sublime, & avec des affections si particulieres qu'on n'en scauroit dire autre chose, que ce qu'il a écrit lui-même par les ordres des Superieurs. Je me servirai donc de ses expressions, que je tacherai de copier fidèlement pour donner plus d'intelligence, & pour soulager l'esprit du Lecteur. Il divise en douze parties les sujets de ses affections.

Après que cette personne (dit-il) eut passé par l'exercice, & par la consideration de l'énormité du peché, & de la douleur d'avoir offensé Dieu, après les avoir pleuré amèrement, en quoi consiste l'exercice de la vie purgative; Après avoir ainsi passé quelques années dans l'exercice, & dans la

consideration de la Mort, & de la Resurrection de Jesus-Christ, en quoi consiste la vie illuminative, qui est propre de ceux qui avancent dans la vertu ; il fut élevé à la contemplation des perfections divines, & à l'union parfaite de l'ame avec Dieu qui embrasoit son cœur d'une maniere ineffable.

Son union avec Dieu.

Il s'apliquoit en second lieu à la consideration de l'être infini de Dieu, de sa bonté, & de son amour envers les ames ; des grands biens qu'il leur a faits, & qu'il leur fait chaque jour, considerant la grandeur de celui qui les départ, & la bassesse de celui qui les reçoit. Ainsi l'ame qui fait toutes ces belles reflexions, entre dans une parfaite connoissance de la Majesté & de l'amour de Dieu, & dans la connoissance de sa misere, qui la portent à l'amour de cette bonté infinie.

4. Lors que l'entendement est penetré de ces divines lumieres, la volonté devient toute embrasée de l'amour de Dieu, & des desirs

ardens de souffrir de grandes choses pour un si bon Seigneur : & l'ame s'éleve d'autant plus dans la connoissance de son Dieu, qu'elle s'abaisse & s'aneantit plus profondément dans elle-même.

Cette pesonne se mettoit en la presence de Dieu, & lui disoit, avec une affection tendre du cœur & de la bouche : Seigneur, que je vous connoisse, & que je me connoisse : & dans ce moment il étoit si élevé au dessus de toutes les creatures, & si uni à Dieu qu'il lui sembloit d'être dans un nouveau monde où Dieu lui communiquoit une connoissance si claire de lui-même, & de son ame, qu'il ne les connoissoit plus par aucun discours, mais par la seule lumiere du Ciel; & à mesure qu'il s'humilioit plus profondément devant Dieu, Dieu lui donnoit une plus haute connoissance de lui-même; cette connoissance produisoit un amour nouveau pour Dieu, & cet amour augmentoit dans cette ame la connoissance de

soi-même ; de sorte qu'il y avoit comme un combat entre Dieu & cette ame : Dieu combattoit en l'élevant toujours plus haut dans la connoissance , & dans l'amour du souverain bien , & l'ame en s'abaissant toujours plus bas dans son neant. Ainti il arrivoit que la connoissance de Dieu , son amour , la familiarité , & l'amitié de l'un avec l'autre , étoient si grandes qu'il sembloit que le Seigneur vouloit se faire voir à elle comme aux Bienheureux.

Quelquefois en disant seulement , ô mon bien-aimé ! vous êtes tout à moi , & je suis tout à vous ; il étoit d'abord ravi , & absorbé dans l'être infini de Dieu , où il étoit tout embrasé de ce feu sacré de l'amour divin. Où est ce , s'écrioit-il , que les ardeurs de mon ame me conduiront ? au milieu du feu de l'amour ? Qui est-ce qui pourra en expliquer la grandeur ? c'est celui qui en a fait l'expérience , qui ne sçauroit néanmoins les exprimer par ses paro-

les. L'ame qui marche par cette voie devient semblable aux Trônes ; & par la connoissance de Dieu, & de soi-même, aux Cherubins ; & par la force de son amour aux Seraphins : & dans cet état elle s'unit parfaitement à Dieu ; & alors elle jouit de Dieu, & elle est toute absorbée en Dieu. Cette union est si élevée qu'elle lui communique tous les biens de Dieu, comme elle se donne toute à lui ; elle lui dit mon bien-aimé, vous êtes tout à moi & je suis toute à vous, & comme l'ame se détache de toutes les creatures pour se transformer toute en Dieu, ils demeurent tous deux dans un grand silence, & dans une solitude merveilleuse. Lors qu'elle est parvenue à cet état, elle ne souffre plus de peine dans sa volonté, pour faire ce que le Seigneur demande d'elle pour son amour, bien que la chose soit fort defagreable ; parce que après avoir goûté Dieu si avantageusement, le grand amour qu'elle a

pour lui, lui rend les faciles choses les plus difficiles.

Dans cette élévation l'ame est regalée des mets délicieux de Dieu-même, c'est à dire de ses divines perfections, qu'elle goute avec plaisir, choisissant celles qui lui sont plus agreables. O amour souverain, s'écrie-t'elle ! ô amour du Ciel ! ô amour beni ! ô amour précieux ! ô amour divin ! Celui qui invite à ce festin se donne lui-même à manger à l'ame. Elle goûte la douceur de Dieu tout aimable, qui se donne tout à elle par amour, & embrasée de ce même amour, elle reçoit ce present de son bien-aimé. Qui est-ce qui pourra dire comment elle se nourrit de lui ? elle le met dans son cœur, elle le loge dans ses entrailles, parce que la pureté du cœur voit Dieu, & la devotion s'en rassasie. L'ame s'abîme toute dans son bien-aimé, & il est tout dans elle, & elle toute dans lui. Quelle est la douceur des entretiens, charmans de l'ame avec son bien-ai-

Les douceurs de l'ame dâs l'oraison & l'union avec Dieu

mé ? Comment lui parlera t'elle ? ce ne sera pas avec le bruit des paroles , mais avec les desirs ardens de son cœur ? c'est là où elle se repose , c'est là où elle jouit de Dieu , & l'aime de toutes ses forces ; c'est là où elle est consolée , & instruite , & où elle loue le Seigneur , & le benit de tout son cœur sans relache.

Elle possède son bien-aimé d'une maniere si admirable , qu'il lui semble qu'elle n'est plus en ce monde , de sorte qu'oubliant toutes les creatures & soi-même , elle est toute occupée de Dieu , qu'elle connoît parfaitement. C'est ainsi que l'ame meurt à elle-même & ne vit plus qu'à Dieu , où elle est entierement absorbée ; & comme par une espece de Deification (pour user de ce terme ) elle s'élève dans un état de perfection si sublime de l'amour de Dieu , qu'elle est toujours , ou presque toujours dans lui par un acte continuél du pur amour.

Lors qu'une personne , dit il,

est élevée à cet état si sublime, par une grace singulière du Seigneur, il prie avec une grande tranquillité d'esprit sans se lasser, trouvant son repos où les autres se fatiguent beaucoup. Comme un homme qui est ennuyé de quelque travail, n'a point de meilleur remède pour se soulager que de se reposer sur un lit : de même cette personne que Dieu a élevée à cet état ne trouve point de moyen plus avantageux pour se reposer, lors qu'il est fatigué du corps ou de l'esprit, que de converser avec Dieu qui lui fait goûter dans l'âme des douceurs ineffables, & qui soulage l'abattement de son corps.

Parmi les divers exercices de l'amour de Dieu ; cette personne en avoit trois principaux. Il s'occupoit premierement de sa grandeur, & de son amour sans aucun discours, comme il avoit fait autrefois ; & la connoissance qu'il avoit de cette souveraine Majesté, la jettoit dans une si extraordi-

La pratique de son amour envers Dieu.

naire admiration des perfections, & de l'amour de Dieu qu'il restoit sans aucun sentiment dans une profonde extase.

Son second exercice consistoit dans le parfait amour, qui faisoit qu'il ouvroit son cœur à Dieu, pour se reposer dans son Bien-aimé, & comme le Soleil entre dans une chambre, lors que la fenêtré est ouverte, de même Dieu entroit dans cette ame, qui étoit toute enflâmée du desir d'aimer Dieu: cet amour sort de Dieu & vient dans l'ame, & l'ame qui le reçoit, le rend à Dieu. C'est pourquoy il s'apelle un amour de retour.

Le troisiéme exercice de cet amour ressemble à celui d'un petit enfant qui est à la mamelle, à l'égard de sa mere, & de sa mere envers lui. Car l'ame fait justement en la presence de Dieu, ce que fait cet enfant qui se divertit avec sa mere, qui se jette dans son sein, où il trouve sa joie & son repos; principalement quand sa

mere qui le tient entre ses bras, se joie avec lui quand elle lui fait des caresses, & quand l'enfant use de retour en sa maniere. Elle l'aime d'un amour tendre, & l'enfant trouve toute sa joie & sa consolation dans son sein. Elle se fait un grand plaisir d'être avec lui, parce que c'est son enfant, & lui d'être avec elle, parce que c'est sa mere. C'est ce qui se passe en sa maniere entre Dieu & l'ame, lorsqu'elle goûte Dieu parfaitement. Et principalement à l'égard des personnes singulieres. Il leur semble souvent, qu'ils se trouvent en esprit dans le sein de Dieu, à qui ils parlent avec des tendresses extraordinaires, comme il est arrivé à la personne dont nous parlons ici, qui avoit cet avantage de s'entretenir de cette maniere avec son Dieu, dont le sein où il se reposoit n'est autre que son être infini.

Dans cette union avec Dieu, cette ame est si élevée au dessus des creatures, qu'elle les méprise

toutes quelque parfaites qu'elles soient, parce que il n'y a que Dieu seul qui soit infini dans ses perfections ; plus elle connoît qu'il est incomprehensible, plus elle en a de la joie ; & dans cet état elle reste en certaine ignorance de Dieu que les contemplatifs appellent une nuée, sur laquelle l'ame s'éleve, attirée par un rayon de cette divine ignorance, qui lui fait connoître néanmoins que Dieu est infiniment doux : ainsi elle connoît par le gout ce qu'elle ne pouvoit pas comprendre ; de sorte que moins elle comprend Dieu, plus elle l'ignore, plus elle le trouve doux. Les yeux du corps voient ce qui est devant eux, les yeux de l'ame voient ce qui est devant, derriere, & à côté. L'ame qui est renfermée dans l'être infini de Dieu, le voit tout par la communication d'une lumiere divine dont Dieu lui fait part, & quoi qu'elle ne le comprenne pas, étant néanmoins denuée de toutes les creatures finies, elle trouve

son repos dans Dieu qui est capable de la satisfaire pleinement.

Tout ce que je viens de dire, est une fidelle copie des écrits de ce saint homme, qui nous font connoître parfaitement l'excellence de son oraison, & qui nous font voir qu'il avoit effectivement passé par toutes les voies de la vie spirituelle, jusques à la plus sublimé union; suivant la doctrine de saint Denis, de saint Bernard, & des autres saints Peres qui traitent de l'oraison.

Il y a bien de la difference entre les maximes de la science des Saints, & celles de la Philosophie. Pour être bon Philosophe, & pour bien mettre en pratique les preceptes qu'elle enseigne, il faut avoir passé auparavant par la speculation; mais dans la science des Saints, il faut commencer par la pratique, qui consiste à détruire les vices, & à établir les vertus, après quoi on s'applique à la contemplation des choses celestes; ce qui est d'au-

tant plus important que celui qui sçaura bien mettre en pratique la loi de Dieu ( comme le moien le plus excellent pour se rendre habile dans cette science, ) il sera dans peu de tems plus sçavant dans la Theologie mistique, que les plus intelligens dans la Theologie scholastique.

Nous voions ici un simple Frere Coadjuteur, qui nous enseigne en peu de mots, & d'une maniere plus profonde, que ne sçauroient faire les plus habiles Theologiens tout ce qu'il y a de plus sublime en cette science. On verra dans ce narré des marques certaines ( autant qu'on les peut avoir en cette vie ) de l'Esprit saint d'où procedoient toutes les caresses, tous les régales, & toutes les faveurs qu'on lui faisoit. Il a uni les ravissemens, les goûts & les sentimens spirituels avec l'humilité, la mortification & le mépris des choses passageres. La paix interieure de son ame, fait bien voir que dans de pareilles occa-

sions, il avoit toujours une sainte crainte, & un desir ardent de souffrir plutôt toutes les peines de l'enfer, que de perdre la grace de Dieu. Ce qui reste à dire après cela, paroitra peu de chose, néanmoins comme il peut beaucoup servir à l'édification du prochain, nous l'expliquerons dans la suite.

Il dit dans une de ses confessions, qu'il ne veut point d'autre vie, que la vie d'un Dieu, & qu'il perdrait de grand cœur mille vies s'il les avoit pour l'aimer. Il ajoute ensuite que la personne qui parle de la sorte, quoi qu'en peu de mots, sent dans son cœur un amour si tendre & si ardent pour Dieu, que s'il lui faisoit la grace de pouvoir lui sacrifier sa vie, pour lui plaire davantage, & le délivrer du peché, (qu'il craint plus que tous les tourmens de cette vie, quand il ne seroit que veniel) il s'en feroit le plus grand plaisir du monde.

Dieu lui a enseigné par une lumière extraordinaire, & lui a fait

Dieu lui  
fait con-  
noître les  
grandes  
veritez du  
Christia-  
nisme.

connoître clairement qu'avec sa grace un homme étoit capable de souffrir toutes les peines du monde, & même les tourmens de l'enfer sans tomber dans le péché : ainsi il ne doit craindre aucune peine, quelque grande qu'elle soit, mais seulement le péché ; parce que c'est une offense commise contre la bonté infinie, & la Majesté de Dieu.

Dans un autre endroit, parlant de ce qu'il devoit conserver avec plus de soin dans sa memoire, & dans son cœur, il dit : Le Seigneur veut aussi que tu demandes quatre sortes d'amours à ton aimable JESUS, & à MARIE sa Mere ; à sçavoir le parfait amour de Dieu, l'amour de JESUS, l'amour de MARIE sa chere Mere, & l'amour du prochain, qui doit être imprimé si avant dans ton cœur, selon Dieu, que tu desire de souffrir avec la grace du Seigneur les peines de l'enfer, afin que personne ne l'offense, mais au contraire afin que tous le servent, & jouis-

sent de sa gloire dans le Ciel.

On trouve dans un petit livre de ses récueils, qu'il avoit écrit ces lignes suivantes avec des marques particulieres, comme des choses auxquelles il faisoit une attention extraordinaire. Un saint homme disoit, que si Dieu faisoit connoître aux Anges qu'il veut qu'ils aillent brûler dans l'enfer, ils accompliroient promptement sa volonté & avec joie, pour lui donner du plaisir. Et si Dieu leur donnoit le choix, & qu'il fut possible de le voir dans sa gloire avec un peché veniel, ou sans le peché, de brûler dans l'enfer, qu'ils prefereroient les flammes de l'enfer sans le peché à toute la gloire du Paradis avec un peché. L'ame qui est parvenue à cet état, & qui a véritablement ces sentimens, est parfaite dans l'amour de Dieu, auquel elle s'offre plutôt que de commettre la plus legere faute.

Il disoit dans un autre endroit, que le desir d'une ame pour con-

Ses beaux  
sentimens  
pour les  
souffran-  
ces.

tenter son bien-aimé, est si grand & le plaisir qu'elle prend à le satisfaire, lui est si doux, qu'il lui semble qu'elle n'agit que pour ses propres interêts, lors qu'elle n'agit que pour son Bien-aimé, tellement qu'elle se détache de tout le reste & ne trouve plus aucune satisfaction qu'à contenter Dieu: & c'est le plus grand plaisir dont elle puisse jouir en cette vie. Cét amour fait une impression si forte dans l'ame, que pourvû qu'elle le pût avoir dans l'enfer, sçachant que c'est la volonté de Dieu qu'elle brûlat dans ces flâmes, elle n'en sentiroit pas la violence: parce que le plaisir dont elle jouiroit seroit si grand qu'il calmeroit toutes ses peines, lors que l'amour de Dieu l'embrase, même comme il le fait dès cette vie.

Il n'est point d'esprit humain, qui puisse penetrer ceci, non plus que le bien & le plaisir qu'une ame a de goûter & de contenter Dieu, sinon la même ame qui la éprouvé, dont l'amour, la ferveur, & le

soin de plaire à Dieu, qu'elle aime ardemment sous la mesure de la providence que Dieu a sur elle, & sur toutes les creatures, ainsi qu'elle l'experimente. Le desir qu'elle a de contenter le Seigneur, est si pressant qu'elle se sent toute enflâmée d'amour, ce qui fait qu'elle est comme infinie dans ses ardeurs; c'est pourquoi elle méprise toutes les amitez, & toutes les craintes qui se presentent à elle. Elle renonce à son corps, à elle-même, & à tous les respects humains: en sorte que les travaux, les peines, & les tourmens même de l'enfer ne l'étonnent point, pourvu qu'elle contente Dieu qu'elle aime ardemment.

Avec ce desir, & cette ferveur, l'ame s'écrie: Seigneur si je puis vous servir plus parfaitement dans l'enfer que je ne fais ici; precipitez-moi dans ces brasiers ardents avec vôtre grace, parce que je ne veux que vous plaire, & vous servir fidèlement. Car le plus grand plaisir de cette ame est

de plaire à Dieu : sans se mettre en peine , ni de la gloire du Paradis , ni des peines de l'enfer , pourvû qu'elle plaise à son bien-aimé. Elle dit dans cét état avec l'Apôtre, ni la mort , ni la vie , ni les Anges , ni les hommes , ni le present , ni l'avenir , ni aucune creature ne sera assez puissante pour me separer de l'amour de Dieu , parce que la parfaite charité bannit toute sorte de crainte.

Cette même personne dit dans un autre endroit. Mon bienaimé, faites-moi une plaie d'amour, mais qui me fasse de la douleur, afin que je souffre pour vous, ô mon amour ! ne m'abandonnez pas, car je ne sçaurois vivre un moment sans vous. Que toutes les creatures me persecutent, que l'on m'accable de travaux, afin que mon ame puisse être embrasée de vôtre amour, rien n'est capable de me plaire que vôtre amour ? que ne puis-je mourir d'amour pour vous, ô mon Dieu ! vous le sçavez, que je voudrois souffrir

souffrir tous les travaux & toutes les peines du monde , & même de l'enfer avec vôtre grace pour l'amour de vous.

Il disoit sans cesse , JESUS & MARIE , mes amours , faites-moi la grace que je meure , & que je souffre pour vôtre amour. Ses écrits sont pleins de semblables transports d'amour , & comme il disoit un jour à Dieu , qu'il le mit dans le Ciel ou dans l'Enfer , qu'il en seroit toujours satisfait , pourvû qu'il donnât du plaisir à sa bonté souveraine. Le Seigneur lui fit connoître que cet acte de resignation , qu'il avoit fait avec ferveur , lui avoit été tres-agreable , & qu'il avoit beaucoup plus merité par ce seul acte que par plusieurs autres.

Lors qu'il consideroit les bienfaits qu'il avoit reçûs de Dieu , il s'écrioit , ainsi qu'il est marqué dans ses écrits : comment ne meurs-je pas d'amour en reconnaissance de vos bienfaits ? où trouverai-je un amour infini com-

Sa reconnaissance envers Dieu.

me vous le meritez: & après avoir dit ces paroles, il restoit tout absorbé dans l'amour divin sans pouvoir parler davantage.

Un des témoins jurez du procez de la Vie d'Alphonse, de qui il avoit été Supérieur, & un homme fort considerable dans le Roïaume de Majorque, étant interrogé sur la charité & l'amour de Dieu de ce saint Religieux, répondit qu'il avoit connu par la ferveur avec laquelle il lui parloit de cét amour que son cœur en étoit tout embrasé. Tous ses entretiens, dit-il, étoient de la mortification, & de l'amour de Dieu; il avoit accoûtumé de dire, que ces deux vertus étoient comme les deux pieds avec quoi l'ame va à la perfection; que lors qu'elle se mortifie elle avance beaucoup, mais lors qu'elle fait des actes d'amour, elle fait infiniment plus de progres.

Son amour ardent envers Dieu

L'amour divin qui allumoit son ame étoit si ardent qu'il le faisoit connoître par des paroles si

touchantes , qu'elles embrasoient les cœurs même des plus froids & des plus indévots. Je puis assurer avec vérité ( disoit ce Pere, ) qu'il n'y a point de livre spirituel, qui m'inspirat tant de dévotion que les entretiens de ce bon Frere ; & je ne me souviens pas de lui avoir jamais demandé qu'il priât Dieu pour moi , qu'en même tems , je n'aie ressenti dans mon cœur des consolations spirituelles, & extraordinaires; ce qu'il ne differoit jamais de m'accorder aussi-tôt que je l'en avois prié. Il m'a dit quelquefois en me rendant compte de son interieur , que l'amour de Dieu qu'il sentoît dans son cœur , étoit si grand que si le Seigneur ne le soutenoit, il seroit mort d'amour. Jusques ici ce sont les paroles de ce Pere. Ce que ce saint Frere confirme lui-même dans un écrit, où rendant compte à son Superieur l'année 1609, & parlant de soi en la personne d'un autre, il dit que l'amour que Dieu avoit donné à son serviteur étoit

si grand, qu'il l'estimoit comme son bien unique, & qu'il comptoit tout le reste pour rien, & que comme Dieu étoit tout son bien, & toute sa vie, il n'avoit que faire de chercher ailleurs quelque autre bien.

Par cette pratique, & par ces actes d'amour, il parvint à une union avec Dieu si admirable, & à un degré d'oraison si sublime, que plusieurs années avant sa mort, à peine avoit-il élevé son cœur à Dieu qu'avec un seul regard, & avant que d'avoir dit une parole, dans un moment il étoit si embrasé d'amour, & si parfaitement uni à son bien-aimé, qu'il étoit contraint plusieurs fois de le prier qu'il lui fit la grace de le priver de ces douceurs.

Parmi les différentes manieres de prier dont nous avons déjà parlé, il dit que l'oraison de confiance n'est pas seulement la plus excellente, mais encore une grace du Ciel beaucoup plus grande, qui élève le cœur à Dieu si prom-

Sa confiance en Dieu dâs son oraison.

tement qu'il ne goute que lui seul; mais qu'elle est si pressante qu'elle l'oblige à accorder tout ce qu'il lui demande pour sa gloire. A propos de cette oraison, il dit dans un écrit, où il rend compte des mouvemens de son ame à son Superieur, qu'il étoit si enflâmé de l'amour de **JESUS**, & de sa sainte Mere, qu'il avoit passé quelques jours dans une sorte de contemplation qui est plus propre aux Anges qu'aux hommes mortels, & qu'il conversoit avec l'un & avec l'autre, non pas suivant sa coûtume, mais seulement en esprit, comme l'on fait dans le Ciel. Il étoit si satisfait en cette douce & pretieuse vûë, que demandant des graces, & la santé pour le Pere Recteur qui étoit malade, il ouit la sainte Vierge, qui lui disoit; je le prens sous ma protection, ne t'en mets pas en peine.

Ce Pere Recteur a été fort considéré dans la Province d'Arragon, & par sa naissance, & par son esprit; il s'apelloit Michel

Julian, & comme il étoit dans son lit fort tourmenté de la goutte, aiant entendu qu'on portoit Alphonse dans une Tribune, il ordonna à ceux qui le portoit de l'aporter au retour dans sa chambre, afin qu'il le priât de lui obtenir la santé par l'intercession de la sainte Vierge conçûë sans le peché originel; car ce Pere avoit une dévotion particuliere à cette prerogative de M A R I E, à qui Alphonse n'en avoit pas moins.

L'efficace  
de son  
oraison.

Sa priere fut si efficace, que le matin du jour suivant, ce Pere fut entierement gueri de sa goutte, & sa santé se fortifiant chaque jour, il fut en état de se lever, & de contenter le grand desir qu'il avoit de servir la Communauté, & bien qu'il mangeât des choses qui lui caussent d'ordinaire la goutte, il n'en eut pas neanmoins le moindre ressentiment durant cette année, jusques à ce qu'au commencement du printems de la suivante, aiant voulu faire des remedes sans necessité pour pré-

venir la goutte, elle lui réprit d'abord, quoi que la douleur fut beaucoup moindre qu'auparavant. C'est ainsi qu'il l'a témoigné par écrit avant que de mourir, avec les Medecins & l'Infirmier qui en avoient été témoins.

Cette guerison miraculeuse, & plusieurs autres choses semblables que l'on a vûes dans la suite, & qui étoient toutes des effets de de l'oraison de ce saint Frere, montrent clairement l'excellence & le sublime degré de confiance qu'il avoit acquise.

Difons maintenant quelque chose du sommeil spirituel, qui est un don d'etaison des plus élevez, selon le sentiment des Peres spirituels. Il lui est arrivé plus d'une fois lors qu'il dormoit véritablement, que son ame a été toute occupée d'une parfaite oraison, comme il l'avoit eüe durant le jour, continuant dans les mêmes pensées, & même dans de nouvelles lumieres. Il dit qu'une nuit lors qu'il dormoit, qu'il étoit tout

embrasé devant Dieu dans une parfaite oraison, & qu'il avoit passé une heure dans cet état avant que de s'éveiller, & que s'étant encore rendormi, il avoit continué son oraison jusques à l'heure du lever. Comme il s'endormit une fois plus long-tems qu'il n'avoit accoûtumé; il se trouva dans une grande ferveur d'oraison de l'amour de Dieu, qui dura jusqu'à une heure avant son lever. Il ajoûte que son corps n'en étoit nullement abbatu & incommodé, mais au contraire plus disposé pour agir, d'une maniere qu'on n'y connoissoit rien. Il disoit aussi que cette oraison étoit une faveur de Dieu bien particuliere, parce que alors l'ame seule s'unissoit parfaitement à Dieu. Car comme le corps est endormi il n'empêche point l'ame de s'unir à Dieu, ainsi entre Dieu & l'ame il y a une grande solitude, un grand silence, & une parfaite union, parce que l'ame est toute occupée de l'amour & de la joie qu'elle ressent,

qui est son unique emploi. C'est ainsi que parle ce bon Frere, & qui par sa propre experience nous assure qu'on peut faire l'oraison en dormant, & qu'elle est même plus tranquille que celle que l'on fait en veillant. Il est mal-aisé d'expliquer comment cela se fait, le sçavant Suarez qui n'étoit pas moins habile dans l'Oraison que dans la Théologie, traite de ce sommeil dans le second tome de la Religion.





LA VIE  
DU VENERABLE  
FR. ALPHONSE  
RODRIGVEZ

---

*LIVRE TROISIEME.*



OUR parvenir à un degré de perfection si sublime, Alphonse s'est servi de plusieurs moyens, dont le principal a été la fréquente Communion, & la dévotion au Sacrifice de la Messe. Il n'étoit pas si-tôt averti pour la servir ou pour aller l'entendre, qu'on voioit sur son visage une joie extraordinaire, & on connoissoit par son empressement où il alloit. Il n'eut jamais d'occupation qui l'empêchât d'être

Sa dévotion au Sacrifice de la Messe.

ponctuel à rendre ce devoir à Dieu, & quand il étoit à l'Autel on voioit sur son visage une dévotion & une modestie qui ravissoit tous les Assistans. Une Dame d'une vertu extraordinaire, & qui est morte en opinion de sainteté, ( elle s'apelloit Catherine Sanfalonja ) a assuré à son Confesseur, que lors que Alphonse servoit la Messe, elle vit briller sur sa tête deux raions de lumiere comme deux flambeaux allumez qui montoient dans l'air.

Plusieurs personnes s'informeront de l'heure qui lui étoit marquée pour servir la Messe, afin de se trouver à l'Eglise avant qu'on la commençât, & ceux qui l'avoient déjà entendu assistoient encore à une autre, quand ils voioient que le Frere Alphonse alloit la servir, tant sa pieté leur donnoit de la dévotion. Les Prêtres à qui il servoit la Messe, étoient tous embrasés de ferveur, & lorsque quelqu'un vouloit traiter quelque affaire d'importance

avec Dieu , ou qu'il desiroit dire la Messe avec une dévotion particuliere , il tachoit d'avoir Alphonse pour serviteur.

Il reçût du Ciel des graces extraordinaires , & des consolations celestes pendant la sainte Messe. J'en marquerai ici deux ou trois , de la maniere qu'il les raconte lui-même , pour parler plus conformément à la verité. Dans l'article huitième de la Relation qu'il a faite des choses qui lui sont arrivées ; il dit de lui en la personne d'un autre , qu'un serviteur de Dieu servant la Messe, JESUS-CHRIST lui apparut sur l'Autel du côté de l'Evangile, revêtu d'une robe longue , semblable à celle qu'il portoit quand il conversoit parmi les hommes.

Son visage étoit beau , bien proportionné , un peu brun , de la couleur de la noisette , sur lequel on voioit l'éclat d'une Majesté divine , & une modestie admirable ; il sembloit vouloir instruire cette personne afin qu'il apprit la

maniere dont il devoit agir. C'est ce qu'il lui fit connoître dans la modestie de ses yeux, dans lesquels il découvroit, comme dans un beau miroir de grands trésors intérieurs. Cette presence, & cette visite de JESUS CHRIST fit tant d'impression sur l'esprit de cette personne, qu'il ne la rapelle jamais dans son souvenir, sans ressentir dans son cœur une dévotion extraordinaire, & un changement singulier en un autre homme; comme il arrive à ceux qui sortent d'une fervente & dévote oraison, qui les change tout & à l'exterieur & en l'interieur; car il semble que le Seigneur lance dans l'ame des étincelles de feu qui la pénètrent, qui la calment, & qui la changent en un autre beaucoup plus parfaite. Et quoi qu'il y ait plus de douze ans que cela lui est arrivé, il paroît toujours nouveau, & fait toujours le même effet, & il semble qu'il lui soit impossible de l'oublier; il ne laisse pas néanmoins de vi-

vre toujourns dans la crainte d'être trompé dans toutes ces visions.

Il voit Je-  
sus sous  
la figure  
d'un en-  
fant, tan-  
dis que le  
Prêtre  
donne la  
Commu-  
nion.

Comme il servoit un jour la Messe, lors que le Prêtre donnoit la Communion au peuple, il voioit dans chaque hostie un petit enfant parfaitement beau, qui faisoit mille caresses à ceux qui communioient; ce qui lui donnoit un profond respect envers cet auguste Sacrement. Ce qui lui arriva en servant la Messe du Pere Aguirre n'est pas moins admirable. Ce Pere disant la Messe en public, en donnant la communion aux Fidelles, laissa tomber par terre une hostie; ce qui lui causa une douleur si sensible, que comme il étoit beaucoup scrupuleux, il s'abstint de dire la Messe publiquement. Mais le jour suivant lors qu'il disoit la Messe dans une Chapelle domestique, Jesus-Christ le voulant consoler dans sa douleur: Alphonse vit que durant la Messe il caressoit ce Pere, & le baisoit à la joue; il avertit

aussi-tôt le Supérieur de ce qui s'étoit passé, lequel lui ordonna de le dire à ce bon Pere qui étoit un grand homme de bien, & un grand ouvrier, & par cette agreable nouvelle, il changea toute sa tristesse en une solide & parfaite consolation.

Il n'entendoit jamais la Messe, qu'avec une ferveur singuliere qui embrasoit son cœur, principalement après la consecration, auquel tems il renouveauit ses vœux, en cette maniere. Combien de fois vous ai-je promis, Seigneur, d'être véritablement pauvre, chaste, & obeissant selon l'institut de vôtre Compagnie? Combien de fois me suis-je acquitté negligemment de ce devoir? Pardonnez-moi, Seigneur, Pere des misericordes, & faites-moi la grace que je vous serve deormais plus fidèlement que je n'ai fait; que je cherche en toutes choses vôtre plus grande gloire, & que je vous sois aussi agreable que je le souhaite, & que je le dois. Je

promets donc de nouveau, & je fais vœu à vôtre divine Majesté, en la presence de la sainte Vierge ma Mere & ma Souveraine, & de toute la Cour du Ciel, de pauvreté, de chasteté, & d'obeissance, selon les constitutions de la Compagnie de JESUS vôtre Fils : je vous prie donc, Seigneur, tres-humblement, que comme vous avez daigné me donner la grace de vous offrir ce Sacrifice, vous me l'accordiez aussi pour l'accomplir : que si le service que je vous offre vous est en quelque maniere agreable, je vous prie de le recevoir en reconnoissance de la faveur que vous m'avez faite de m'avoir reçu dans vôtre sainte Compagnie, dans laquelle vous sçavez, Seigneur, que je vis tres-content, & que je prefere ce bienfait à tout ce que les hommes pourroient me souhaiter, ou imaginer à mon avantage. Plût à Dieu que je puisse vous aimer d'un amour infini; je vous rends aussi mille graces de tous les autres biens

dont vous me comblez incessamment.

Comme il disoit ces choses avec une ardeur étrange, il fut éclairé d'une lumière extraordinaire, par laquelle se reconnoissant indigne de la grace de sa vocation, & de toutes les autres qu'il avoit reçues du Ciel il se jeta aux pieds du Sauveur avec un profond aneantissement de lui-même, & en même tems, il ouït une voix fort distincte, qui lui disoit : tu fais bien de t'aneantir devant moi, car c'est ainsi que toutes choses reüssiront à ton avantage ; & comme il craignoit qu'il n'y eut quelque illusion dans ces paroles, le Sauveur lui commanda de ne rien craindre, qu'il obeît seulement, & alors il connut seulement qu'il n'y avoit point d'illusion dans cette voix.

On ne sçauroit croire combien il étoit appliqué à cét auguste Sacrifice ; avec quelle tendresse de dévotion il faisoit reflexion sur chaque partie de la Messe, & com-

bien durant ce tems-là il obtint de faveurs du Ciel. Comme il demandoit un jour à Dieu avec instance qu'il lui fit la grace de le posseder entierement, & qu'il ne se reservât rien de lui-même mais qu'il fut abandonné parfaitement à sa sainte volonté. Le Seigneur lui répartit, que ce qu'il demandoit étoit grand & difficile, mais néanmoins qu'il continuât à marcher par la voie qu'il avoit commencé, & que le secours du Ciel ne lui manqueroit pas: & comme il doutoit encore d'où venoit cette voix, elle lui fit entendre qu'il ne devoit rien apprehender, puis qu'il n'avoit point d'autre vûc que de plaire à Dieu.

Les graces que Jesus - Christ lui faisoit à la Communion n'étoient pas moins considerables; mais il n'apportoit pas moins de dispositions pour s'en rendre digne. Il communioit le Mardi, le Jeudi, & le Dimanche, & toujours avec une preparation particuliere. Vingt quatre heures avant

que de s'approcher de la Communion, il demandoit à Jesus-Christ à genoux dans l'Eglise qu'il lui donnât la permission de se préparer à le recevoir : & en même-tems, il tâchoit de l'attirer à lui par des désirs ardens, & une communion spirituelle, & imprimant dans son cœur la presence du saint Sacrement, il la conservoit tout le jour.

Le soir il alloit à son Confesseur, & les dernières années de sa vie, quand il n'avoit plus d'office domestique il demouroit quelquefois sur ses pieds, dans un grand recueillement deux heures à sa porte pour l'attendre, jusques à ce que les Superieurs lui eurent marqué l'heure pour se confesser. Son Confesseur dit que bien que les fautes dont il s'accusoit, fussent legeres & communes, il ne laissoit pas de les dire avec une grande componction. Le lendemain matin il se prosternoit devant Dieu à son oraison, il l'adoroit avec le plus profond respect

Sa devotion à la Communion.

de son cœur, il s'humilioit dans son cœur, & dans sa misere, afin de connoître parfaitement la grandeur de celui qu'il devoit recevoir.

Il le prioit instamment par l'intercession de sa Mere, de vouloir lui-même preparer son cœur par toutes les vertus & les graces proportionées à la noblesse & à la grandeur de sa Majesté divine. Il invitoit principalement la sainte Vierge, de venir avec son Fils, pour celebrer le banquet sacré de la sainte Communion en la presence des deux personnes JESUS & MARIE qu'il aimoit si ardemment. Son oraison qui tendoit toute à cette preparation, étant achevée, il alloit servir ou entendre la Messe en laquelle il devoit communier, & dès le commencement il faisoit la communion spirituelle, afin qu'elle fut une disposition à la sacramentale. Il representoit une seconde fois à JESUS-CHRIST sa misere, & il demandoit les sept dons du saint

Esprit pour couvrir sa pauvreté. Il prenoit la sainte Vierge pour sa Mediatrice avec tous les Saints du Paradis ; afin que par leur moien il put obtenir une fervente devotion , une grande foi , & une ardente charité , avec quoi il s'aprochoit de la sainte Communion.

Après qu'il avoit communié il se retiroit dans un coin du Presbitere , où se recueillant dans une profonde consideration du Mistere , il regardoit sa poitrine comme une grande salle , & son cœur comme un trône où Jesus-Christ étoit assis , & MARIE à son côté , après quoi il disoit trois fois le *Gloria Patri* , & en suite le *Te Deum* jusques à ces paroles , *Pleni sunt cæli & terra* ; où il invitoit toutes les creatures , & principalement les Anges & les Saints , à rendre graces à Jesus-Christ , & à le louer du bien qu'il avoit reçu de lui ; & aussi-tôt il se voioit en esprit environné de tous les Bienheureux , qui attiroient leur Roi

dans ce Sacrement. Alors il recevoit d'ordinaire une abondance de lumiere du Ciel, par le moien de laquelle il étoit étroitement uni à JESUS & à MARIE, qui l'embrassoient avec tant de tendresses, qu'il dit lui-même, qu'il n'y a point d'entendement qui puisse comprendre, point de paroles qui puissent expliquer les biens dont l'ame jouit au milieu de tous ces Bienheureux, qui adorent & qui louent le Seigneur. Parmi les graces & les consolations que JESUS & MARIE donnoient à leur bien-aimé, j'en marquerai ici une ou deux des plus considerables.

Un jour de l'Assomption de la sainte Vierge, après qu'il eut communiqué, comme il ne pouvoit faire son action de graces en repos dans le Chœur, à cause de la foule des communians qui étoient ce jour-là dans l'Eglise; il se retira dans une petite chapelle de la Sacristie, où le lieu, le jour, & principalement la presence de Jesus-Christ dans le saint Sacrement

qu'il venoit de recevoir, furent les belles dispositions à recevoir du Ciel des délices celestes, semblables à celles qu'il avoit déjà reçûës depuis plusieurs années à Segovie : il fut ravi en esprit jusques dans le Ciel par un transport soudain, où la sainte Vierge accompagnée de son Ange Tutelair, & de saint Ildephonse, l'ayant pris entre ses bras, le presenta à la sainte Trinité avec des témoignages d'une allegresse qui réjouissoit tous les Bienheureux. Il lui arriva dans ce ravissement une chose bien rare. C'est qu'il connut tous les Anges, & tous les Saints; il scût les noms de tous, & les perfections de chacun, comme s'il les avoit pratiquez toute sa vie. Il les voioit aussi parfaitement tous ensemble, comme s'il les avoit vû chacun en particulier, & en chacun d'eux, comme dans tous, à cause de l'union parfaite qui étoit parmi eux.

Il est ravi le jour de l'Assomption de la Vierge.

Le jour de la Fête de la Toussaints, comme il entendoit la Mes-

se de la Communauté, en laquelle il devoit communier, il tâcha de se preparer suivant sa coûtume, mais avec plus de ferveur qu'à l'ordinaire. Il se recommanda de bon'cœur, & tous ses Freres qui devoient communier avec lui à tous les Saints, à qui il demandoit & pour lui & pour tous ses Freres, une grande dévotion, une profonde humilité, une charité ardente, & toutes les autres vertus nécessaires pour recevoir dignement Jesus-Christ. Il s'offrit à tous les Saints en general, & à chacun en particulier, & les pria instamment, qu'ils disposassent de leurs cœurs, comme il plairoit à sa divine Majesté. La Messe étant achevée en laquelle les Freres avoient reçu le Sacrement de l'Eucharistie avec lui à qui Jesus-Christ (lors qu'il se fut retiré pour faire son action de graces) voulant faire voir combien son oraison lui avoit été agreable, fit connoître comme il étoit réellement dans chacun des Freres qui l'avoient reçu.

Il voit Je-  
sus Christ  
dans ses  
Freres.

Il vit sur tous & sur chacun en particulier, une lumiere brillante, & ce qui est encore plus admirable, il les vit tous unis d'une maniere extraordinaire par la presence de Jesus-Christ. Il dit qu'il connut que cette faveur étoit grande, & qu'il resta tout confus de ce que le Sauveur lui faisoit une grace si extraordinaire, & qu'il le pria de ne le point conduire par cette voie, si ce n'est pour le faire entrer dans celle de la croix, & des souffrances.

L'année mil six cens huit, comme il étoit frappé d'une grande fluxion, qui ne lui permettoit pas de reposer; une nuit il se trouva en esprit subitement à genoux devant le saint Sacrement dans l'Eglise, en la même maniere qu'il avoit accoûtumé de se trouver quand il devoit s'approcher de la sainte table. Etant ainsi à genoux, il fut ravi en extase, & dans ce ravissement, il fut visité par JESUS & MARIE qui comblerent son cœur d'une longue & charmante

Il est visité par Jesus & Marie le jour de la Toussaints.

consolation : & comme deux ou trois fois il revenoit un peu à lui, il vit un petit enfant avec un petit bâton, qui s'aprochoit de lui, & lui disoit, élevez vôtre esprit; tout cela neanmoins ne faisoit point d'impression sur son cœur, & il le recevoit avec une grande indifferance, parce qu'il étoit tout absorbé dans l'amour de JESUS & de MARIE à qui il desiroit de plaire uniquement.

Il lui est arrivé plusieurs choses extraordinaires pendant les octaves, les quarante-heures, & les autres jours, quand le saint Sacrement est exposé dans nos Eglises, qui sont de grandes marques de sa ferveur, & de la pureté d'esprit avec laquelle il assistoit à la presence de Jesus-Christ. Il avouë lui-même que comme tout cela se passoit dans son esprit, il en goûtoit le plaisir : mais qu'il ne pouvoit pas l'expliquer. En voici une qui lui arriva l'an mil six cens six, la seconde Fête de la Pentecôte qui est le Titulaire d'une

Congregation du College de Majorque, & que l'on solemnise avec grande pompe. Comme il prioit Dieu devant le saint Sacrement, il fut tout à coup environné d'une grande lumiere, & il vit Jesus-Christ sous les especes du Sacrement qui se communiquoit à lui d'une maniere ineffable ; ce qui l'embrasa tellement de son amour que toutes ses forces en furent épuisées, & bien qu'il ne put pas douter par son experience, que ce ne fut l'Esprit saint qui étoit l'auteur de toutes ces faveurs, se jugeant néanmoins indigne de tant de graces, il pria le Seigneur de le délivrer de toutes sortes d'illusions ; & alors la sainte Vierge qu'il voioit à côté de son Fils, lui dit ; pourquoi mon Fils ne vous fiez-vous pas à moi ? Et Jesus regardant doucement sa Mere, dit : cette crainte me plaît : Faisant connoître à Alphonse par une nouvelle lumiere, que la crainte de Dieu étoit un moien des plus importants pour lui plaire. Il ouït en

même tems que JESUS & MARIE l'animoient par ces paroles ; *Super Aspidem, & Basilicum ambulabis & conculcabis Leonem & Draconem.* Vous marcherez sur l'Aspic, & le Basilique, & vous foulerez aux pieds le Lion, & le Dragon. Enfin pour comble de consolation ils voulurent que les Anges chantassent ces paroles du Prophete. *In manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem tuam.* Ils vous porteront dans leurs mains afin que vous ne heurtiez point contre la pierre, & tout le reste du Pseaume : après quoi toute cette pompe celeste disparut, laissant Alphonse rempli de crainte & d'amour, avec des desirs nouveaux de rendre au saint Sacrement tous les jours des respects plus profonds & plus dévots.

La sainte  
Vierge lui  
apparoit  
devant le  
saint Sa-  
crement.

Pendant les trois jours du Carnaval, comme il étoit devant le saint Sacrement avec de grands sentimens d'amour & de reconnoissance, il vit plus d'une fois la sainte Vierge accompagnée d'une

troupe d'Anges qui environoient l'Autel. Avant l'Octave du saint Sacrement priant à genoux devant l'Autel, & faisant reflexion sur sa bassesse, il fut environé d'une multitude d'Anges qui lui apparurent sous une figure humaine. Ce qui fait bien voir, combien la dévotion au tres-auguste Sacrement de l'Eucharistie est agreable à Dieu, & combien elle est avantageuse à ceux qui la pratiquent fidellement.

Nous avons déjà parlé au commencement de cet ouvrage de la tendre dévotion d'Alphonse envers la sainte Vierge, & de quelques faveurs singulieres qu'elle lui fit quand il se convertit, comme à un de ses enfans bienaimez, tel que l'a été sans doute ce grand serviteur de Dieu, ainsi qu'il paroît dans l'histoire de sa Vie; puis qu'il n'y a pas un endroit où l'on ne voie qu'il avoit toujours MARIÉ presente dans son cœur, & qu'il n'invoquoit jamais son Fils dans ses travaux, & dans son

Sa dévotion à la sainte Vierge.

294 *La Vie du venerable*  
oraïson , sans implorer en même  
tems le secours de sa Mere. Il ar-  
riroit , rarement que Jesus Christ  
le vint consoler seul sans être ac-  
compagné de sa chere Mere. Et  
comme il avouë lui-même , dans  
tous les dangers spirituels où il se  
trouvoit , il accouroit prompte-  
ment à MARIE avec une parfai-  
te confiance ; aussi elle ne man-  
quoit pas de correspondance avec  
un amour special , qui l'obligeoit  
à devancer son Fils, lors qu'il fa-  
vorisoit Alphonse de quelque vi-  
site.

Parmi les loix qu'il s'étoit pres-  
crites pour chaque jour , il y en  
avoit une où il dit : mon troisieme  
exercice sera d'avoir toujous la  
presence de JESUS & de MARIE,  
comme si tu marchois au milieu  
d'eux , & tu leur diras : JESUS &  
MARIE, mes aimables Seigneurs,  
que je meure & que je souffre  
pour vôtre amour ? & tu les aime-  
ras sans cesse de tout ton cœur.  
C'est ce qu'il disoit , & ce qu'il  
pratiquoit. Lors qu'il commu-

nioit il tachoit en même tems de recevoir spirituellement la sainte Vierge dans sa poitrine, & il disoit qu'après avoir communié, il sentoit dans son cœur JESUS & MARIE, qui le conservoient, & il se les representoit de même maniere toutes les fois qu'il étoit dans l'Eglise devant le saint Sacrement de l'Autel.

Il n'y a point de dévotion qu'il persuadât plus adroitement que la dévotion à M A R I E. Un des Ecrivains de sa Vie dit, qu'étant prêt à partir de Majorque pour l'Espagne, il alla prendre congé d'Alphonse qui mourut une année après, & comme il étoit déjà si malade, qu'il ne pouvoit plus sortir de sa chambre, je le trouvai (dit-il) couché sur les ais de son lit, mais si absorbé en Dieu que je pûs me mettre à genoux à ses pieds & les lui baiser sans qu'il s'en prît garde, & sans qu'il pût m'en empêcher. Ce qui le facha néanmoins beaucoup, & parce que j'étois sur mon départ, je lui de-

296 *La Vie du venerable*  
mandai quelques avis spirituels,  
pour me ressouvenir du tems que  
nous avons vécu ensemble; il me  
répondit que lors que je voudrois  
obtenir quelque chose de Dieu,  
que je le demandasse à la sainte  
Vierge avec confiance: soiez lui  
bien dévot, me dit-il, & soiez sûr  
que tout ira bien.

Il con-  
seille la  
devotion  
à Marie.

Il donnoit encore ce conseil à  
ceux qui étoient dans un rang  
plus élevé que lui. Il écrivoit avec  
plaisir les Litanies & des autres  
oraisons à la sainte Vierge, pour  
les Ecoliers qui le venoient trou-  
ver à la porte, afin qu'ils les re-  
citassent chaque jour. Dans le  
dernier écrit qu'il a laissé de sa  
main, on a trouvé ces paroles:  
Heureux, & tres-heureux sont les  
serviteurs de la Mere de Dieu,  
parce qu'elle les prendra sous sa  
protection, jusques à ce qu'ils la  
voient dans le Ciel avec son Fils  
bien-aimé JESUS, où ils seront  
glorieux durant toute l'Eternité.

Parmi les services qu'il ren-  
doit chaque jour fidèlement à la

Mere de Dieu , la dévotion du Rosaire fut le principal : il com-  
 mença de le reciter à sa conver-  
 sion avec la ferveur dont nous  
 avons parlé , ce qu'il continua  
 toujours avec tant de constance  
 qu'on trouva des calus dans ses  
 doigts après sa mort , à force d'a-  
 voir manié son Chapelet. La  
 sainte Vierge lui fit aussi des gra-  
 ces bien singulieres, car sans celles  
 que nous avons déjà dites , elle  
 le délivra depuis d'une tentation  
 horrible de défiance, que le Dé-  
 mon lui suggeroit à dessein de lui  
 ôter la paix interieure de l'ame ;  
 ce qu'il obtint par le moien de  
 son Rosaire : & afin de rendre sa  
 priere plus éficace , il ajoûtoit à  
 ces paroles , *Sancta Maria Mater  
 Dei. Memento mei.* Souvenez-  
 vous de moi. L'ennemi ne laissoit  
 pas néanmoins de continuer sa  
 persecution ( Dieu le permettant  
 ainsi ) de sorte que se voiant dans  
 un extrême danger de tomber ,  
 il haussa sa voix , criant : Ma Me-  
 re, souvenez-vous de moi , regar-

Sa dévo-  
 tion au  
 Rosaire.

dez que je suis perdu, si vous ne me délivrez. Mais comme la sainte Vierge est une bonne Mere qui a un soin particulier de ses enfans, elle vint au secours d'Alphonse, & lui aparut environée d'une lumiere qui dissipa tous les troubles de son serviteur, & le laissa dans une parfaite tranquillité.

Un jour de Dimanche sur le soir, Alphonse étant dans sa chambre proche de la porte dans un vieux corps de logis du College qui joint le chœur de l'Eglise, il commença à reciter son Rosaire avec plus de ferveur qu'il n'avoit accoutumé de faire; le Seigneur le disposant par cette ferveur à la grace qu'il vouloit lui communiquer. JESUS-CHRIST lui apparut avec sa bienheureuse Mere, & passant du côté droit de son cœur au côté gauche se vint asseoir au milieu. La sainte Vierge portoit dans ses mains un autre cœur nouveau & l'ayant mis de l'autre côté, elle y entra, & se mit

vis-à-vis de son Fils ; ainsi le Fils & la Mere prirent possession de la poitrine, & de l'ame d'Alphonse, & y logerent avec une presence si sensible, que bien que cette vision lui fut arrivée plusieurs années avant six cens & quatre, comme il en rendit compte à son Supérieur ; il dit qu'il n'a jamais cessé de les sentir tous deux dans son cœur, un à la droite, & l'autre à la gauche, avec un fruit & une consolation ineffable.

Jesus & Marie lui aparoissent lors qu'il recite son Rosaire.

Cette vision fut purement spirituelle comme sont celles du premier ordre, & pour montrer qu'elle venoit de Dieu, il le faut voir par les paroles qu'il ajoûte dans sa relation, où il dit, que toutes ces faveurs n'ont jamais élevé son cœur parce qu'il apprehendoit toujours qu'il n'y eût quelque illusion ; & que si Dieu lui donnoit le choix, il seroit beaucoup plus consolé d'être conduit par une autre voie, si c'étoit pour la plus grande gloire de sa Majesté divine, & le bien de son

ame, à cause des grands dangers qu'il y a d'être trompé dans ces lumieres extraordinaires. Mais au contraire que la sainteté consiste dans l'amour de Dieu & du prochain, dans l'humilité, la patience, l'obeissance, la conformité à la volonté de Dieu, & l'imitation de Jesus-Christ, ce qui n'est jamais exposé à aucune illusion.

La sainte Vierge fit toutes ces graces à Alphonse par le moien du Rosaire. Il eut encore une dévotion bien particuliere à la Conception immaculée de MARIE: car elle lui avoit fait connoître cette prerogative par une lumiere extraordinaire. Comme il en rendoit un jour graces au Seigneur, il se trouva tout à coup en la presence de la sainte Vierge, qui aprouva avec un agrément singulier la dévotion qu'il pratiquoit chaque jour en l'honneur de sa Conception immaculée, laquelle consistoit principalement à reciter son petit Office, & à la

fin le *Tē Deum laudamus*, que saint Bonaventure a composé par rapport à celui que l'on chante dans l'Eglise, avec certaines oraisons fort dévotes, que la Mere de Dieu approuva, & lui commanda de les écrire, & d'en faire part aux autres, afin de les porter par son exemple. à les reciter.

Mais comme il étoit extrêmement humble, & qu'il craignoit qu'il n'y eut quelque tromperie dans cette vision, la sainte Vierge lui apparut une seconde fois, & lui commanda la même chose; ainsi dès ce tems-là il persuada aux Freres de la maison, & aux Ecoliers seculiers de réciter tous les jours cet Office, & afin de leur rendre la chose plus aisée, il le leur donnoit écrit de sa main.

Depuis la mort de ce serviteur de Dieu, ensuite de cette revelation, on imprima ce petit Office en divers endroits de l'Europe, & c'est le même que deux ans avant sa mort, Paul cinquième avoit approuvé à la priere du Reverend

Si dévotion à la Conception immaculée de la Vierge.

Pere Antoine de Trejo , alors Vicairé general de l'ordre de saint François , & depuis Evêque de Carragene : & le Pape accorda cent jours d'Indulgences à ceux qui le reciteroient devotement.

Alphonse avoit accoûtumé de dire , que ceux qui goutent bien Jesus-Christ & sa chere Mere , doivent mettre tout en œuvre , pour faire solenniser magnifiquement cette fête ; & c'est ce qu'il tâchoit de faire lui-même dans toutes les occasions , persuadé par son experience qu'on retiroit de grands fruits , & des graces singulieres de cette dévotion. Comme il étoit un jour pendant la récreation , un peu éloigné des autres , quelques Peres commencerent à parler de cette Fête , qui étoit alors fort solennelle dans toute l'Espagne & sur tout à Majorque , ce qu'il n'eut pas plutôt ouï que se levant de sa place , & s'approchant d'eux , il se mit à parler avec un visage tout enflammé , & une voix élevée pour

soûtenir par de bonnes raisons la dévotion du peuple. Et il ajoûta que si les Superieurs lui donnoient la liberté, qu'il iroit prêcher dans les ruës que MARIE a été conçûë sans le peché originel, & qu'une des raisons pourquoi Dieu avoit établi dans son Eglise en ce tems-ci la Compagnie de JESUS, étoit pour enseigner, prêcher & deffendre cette prerogative de MARIE. Le Superieur du College étoit dans cette conversation avec un Pere fort dévot, qui aiant fut fait vœu de jeuner au pain & à l'eau toutes les veilles de la Conception fut guéri miraculeusement d'une grande maladie. Ce Pere lui demanda comment il sçavoit ce qu'il leur disoit? Je le sçai fort bien, repliqua-t'il, parce que je l'ai appris du Ciel.

Quelques mois après, comme il étoit extrêmement mal, & parce qu'on craignoit qu'il ne dût bien-tôt mourir, ce même Pere lui fit demander par une personne

de la maison , à qui il étoit fort familier , s'il se souvenoit bien de ce qu'il avoit dit à la recreation ; il répondit qu'il s'en souvenoit fort bien , que c'étoit une chose certaine , qui se verifioit dans lui-même.

Il n'étoit pas moins dévot à la fête de l'Assomption de la sainte Vierge , & pour la celebrer dévotement , il s'y preparoit avec un grand soin , par des jeunes & par des penitences. Tandis qu'il eut de la santé , & que les Superieurs voulurent le lui permettre , il jeûnoit toujous les Samedis , les veilles des fetes de la sainte Vierge , & pratiquoit plusieurs autres mortifications & penitences , & principalement la veille de l'Assomption ; ce qui faisoit que Dieu lui accordoit ce jour-là des graces extraordinaires , comme il l'a marqué dans ses écrits , & avant qu'il fut Jesuite , & depuis qu'il fut entré dans la Compagnie.

Au moment que la sainte Vierge expira , il la vit entrer dans le

Ciel environnées d'une troupe d'Anges qui lui faisoient escorte, ne perdant jamais de vûë ni MARIÉ ni les Anges qui la suivoient. Il vit une seconde fois l'appareil avec lequel les Anges & tout le Ciel la reçurent comme leur Reine : & il dit que la magnificence de son triomphe étoit si éclatante, & l'allegresse des Anges si admirable, qu'il n'y a point d'esprit qui le puisse comprendre. Il la vit encore une troisième fois lors qu'étant entrée dans le Ciel, elle fut présentée à la sainte Trinité, & alors la joie de tous les Bienheureux fut si grande, qu'ils commencèrent tous à chanter une musique qui charmoit tout le Ciel : mais que l'esprit des hommes ne sçauroit comprendre. Il ajoute que bien que les Anges dont le nombre étoit infini, fussent separez les uns des autres, par des espaces immenses, il ne laissoit pas de les entendre tous, & de les voir tous, & chacun en particulier, comme si son ame eut été tou-

Ses con-  
noissances tou-  
chant la  
gloire de  
la Vierge

te en chaque particulier, & toute dans le même tems & dans le même point; de sorte qu'il n'est personne ici-bas qui puisse l'expliquer. Je ne sçai pas (dit-il) si j'étois dans mon corps, ou si je n'y étois pas, quand mon ame a été élevée dans le Ciel. C'est de la même maniere qu'il s'en est déjà exprimé ailleurs dans de pareils ravissemens.

Les meditations frequentes des Mysteres de la sainte Vierge, les graces & les faveurs extraordinaires qu'elle lui faisoient, produisirent dans son ame un esprit d'enfant, & une confiance si parfaite en la Mere de Dieu qu'il accouroit à elle dans tous ses travaux, dans ses infirmités, dans ses tentations, & dans les tourmens que le Demon lui faisoit souffrir, comme à sa chere Mere, entre les bras de qui il se jettoit plein de crainte, & de défiance de lui-même, répandant des larmes, & lui représentant souvent ses peines, dont elle se monroit si

touchée qu'elle le recevoit avec une tendresse de Mere, & après l'avoir délivré de ses peines, lui faisoit mille caresses.

Comme il étoit un jour fort affligé d'une pensée de crainte que le Démon lui suggera, de ne pas perseverer dans la voie qu'il avoit commencée, & de tomber d'autant plus honteusement que sa chute seroit plus scandaleuse, après avoir mené quelque tems une vie fervente aux yeux des hommes; la sainte Vierge lui apparut avec un visage si plein de douceur & de tendresses, qu'il n'osoit lever les yeux pour l'envisager, mais elle l'encouragea elle-même, & lui dit: *Alphonse mon Fils, là où je suis vous n'avez rien à craindre.*

Etant fort pressé d'une fluxion, les Démons prirent de là l'occasion de le tourmenter, & le jetterent dans une grande tentation de tristesse, & lors qu'ils le virent troublé ils s'aprocherent de lui en troupe, & commencerent à le tourmenter en différentes manie-

Il est  
tourmen-  
té par les  
Démons.

res, lui difant par mépris où est maintenant ta Marie. Mais elle leur fit voir bien-tôt qu'elle étoit proche de fon Alphonfe en lui apparoiſſant avec un viſage agreable qui chaſſa honteuſement par ſa preſence tous ces ennemis horribles, délivra le malade de la douleur du corps, & remplit ſon Ame de conſolations celeſtes.

La ſainte Vierge lui dit un jour, lors qu'il ſervoit la Meſſe : *Ah combien eſt grand, ô Alphonſe ! l'amour que j'ai pour vous.* Une autrefois en la preſence de JESUS-CHRIST ! *O mon fils Alphonſe, que je vous aime tendrement.* Comme il la prioit une fois de lui vouloir obtenir une grace de ſon Fils : *Je le ferai mon fils Alphonſe :* auſſi ne demandoit-il jamais rien à Dieu que par l'interceſſion de MARIE, qui lui diſoit un jour, vous ne devez pas douter de mon amour envers vous, puis que vous avez tant d'amour pour moi.

Parmi les faveurs extraordinaires que la ſainte Vierge a faites

à Alphonse, on peut compter celle qui suit comme une des plus considerables. A un mille de la Ville il y a dans l'Isle de Majorque une colline sur la hauteur de laquelle Dom Jasme second Roi de Majorque bâtit une fortetesse en ce tems-là imprenable, qui est un ouvrage si beau, que bien qu'il y ait plus de trois cens ans qu'elle est faite, elle paroît néanmoins toute neuve. La vûë en est tres-belle, & c'est pour cela qu'elle s'apelle le Château de Bellevûë. Le Gouverneur de ce Château s'apelloit Pierre de la Paix Gentilhomme Majorquin; il étoit veuf, & avoit plusieurs filles fort jeunes, dont il laissa le soin pour leur éducation à sa sœur qui étoit en réputation d'une grande sainteté, tandis qu'il étoit obligé de faire des voïages à la Cour où ses affaire l'apelloient souvent. Et comme cette Demoiselle sœur du Gouverneur avoit un Jesuite pour Confesseur, il étoit obligé d'aller souvent à ce Château, où Al-

phonse l'accompagnoit quelque-fois, bien qu'il fut incommodé d'un mal de jambes, & si épuisé de vieillesse, qu'il avoit toutes les peines du monde de monter la colline. De sorte que la difficulté du chemin, avec sa foiblesse, lui caufoit une grande sueur, mais parce qu'il étoit tout absorbé en Dieu, & toûjours prêt à souffrir tous les travaux du monde, s'il eut été nécessaire pour la gloire du Seigneur, il ne se mettoit point en peine de s'essuier.

Il suivoit doucement le Pere, qui recitoit quelques prieres, lors que la sainte Vierge lui apparut, & s'aprochant de lui, elle essuia son visage avec un beau linge, tandis qu'elle combloit son cœur d'une consolation divine, qui étoit néanmoins mêlée de confusion à son égard de voir les bontez que la sainte Vierge lui témoignoit par des caresses extraordinaires.

Après qu'il fut arrivé dans le Château, tandis que le Pere étoit occupé à entendre les confessions,

La sainte  
Vierge.  
essuie la  
sueur.

il se retira dans un endroit de la place où il demeura immobile, & tout absorbé dans la considération du bienfait qu'il venoit de recevoir. Cependant les filles du Gouverneur, qui étoient encore fort jeunes, aiant ouï dire que ce Frere étoit un Saint, étant accourus auprès de lui, virent que les pigeons venoient se reposer sur sa tête, & sur ses bras sans que jamais il levât les yeux pour les regarder tant il étoit ravi dans une profonde contemplation.

Les Saints Peres, & les Conciles ont toujors recommandé aux fidelles, la dévotion aux Saints & aux Images, à qui les heretiques ont fait une guerre sanglante. C'est ce qui a donné lieu aux Ames saintes de reparer par leurs respects & leurs venerationes l'outrage qu'on a fait & aux Images, & aux Saints. Alphonse Rodriguez a eu cet avantage de trouver de solides consolations dans le culte qu'il leur a rendu. On pourra le voir dans la suite le fruit qu'il en a retiré.

Sa dévotion aux Images.

Il y avoit sur la porte du College de Majorque une Image du Sauveur parfaitement bien peinte avec cette inscription en deux vers qui étoient plus propres à donner de la dévotion qu'ils n'avoient de beauté.

*Nam Deus est quod imago docet,  
sed non Deus ipsa :*

*Respice eam, sed mente cole, quod  
cernis in ipsa.*

Car c'est Dieu que l'image nous enseigne, mais elle n'est pas Dieu; regardez-la, & adorez en esprit ce qu'elle représente. Alphonse entroit & sortoit plusieurs fois le jour par cette porte, parce qu'il étoit Portier, & à chaque fois il faisoit une dévotion particulière à cette image, par le moien de laquelle (suivant le sentiment commun) il reçût du Ciel des faveurs signalées.

Une fois entre les autres, l'image lui parla sensiblement, & lui fit connoître par l'arrangement des lettres qui l'environoient, la maniere dont il devoit l'adorer, non

non pas en s'arrêtant à l'image, si ce n'est en passant, mais adorant de cœur le Sauveur du monde qui étoit représenté par l'image.

Cette instruction resta si bien imprimée dans l'esprit d'Alphonse, qu'aussi-tôt qu'il rencontroit quelque image il élevoit son cœur à Dieu, & par la pratique de la présence divine qu'il avoit toujours dans son esprit, il s'appliquoit facilement à une haute contemplation de la chose figurée par l'image. C'est ce qu'on pourra connoître par le témoignage d'un de ses Supérieurs, qui dit qu'Alphonse le fut un jour consulter sur un scrupule, & sur la crainte qu'il avoit de ne pas honorer les Images, parce que sans s'arrêter à la figure, son esprit & son cœur s'élevoient d'abord jusque dans le Ciel, pour y honorer la personne représentée par l'image, & que le Demon l'inquiétoit là-dessus, & lui reprochoit que ce n'étoit pas faire cas des

Images d'en user de la sorte. Le Pere lui expliqua la maniere d'honorer les Images, que l'Eglise commande, & après l'avoir exhorté à continuer dans sa pratique ordinaire, son scrupule se dissipa, & le Superieur en resta fort édifié.

Sa dévotion particulière à Jesus attaché à la colonne.

Il avoit une particuliere dévotion à J E S U S - C H R I S T attaché à la Colonne, & à la Croix. On trouva dans ses écrits cette pratique. Quand tu passeras devant l'image de J E S U S - C H R I S T crucifié, tu considereras en elle ce que J E S U S - C H R I S T a souffert pour toi, & pour tous les hommes, tu leveras les yeux & le cœur au Ciel, & tu reconnoîtras que ce Seigneur souverain du Ciel & de la Terre, qui est adoré des Anges, est le même qui a souffert tout ce que l'Image t'enseigne, & infiniment d'avantage pour toi, pour ton amour & pour ton salut. Tu animeras ton cœur, & tu diras, J E S U S que ne puis-je mourir d'amour pour vous? Comment est-

ce que les hommes peuvent vivre après que vous avez tant fait, & tant souffert pour eux ? Comment ne vous servons-nous pas de tout nôtre cœur ? Voilà, ajoute-t'il à quoi servent les Images, pour représenter aux hommes ce que Dieu a fait pour eux, afin qu'ils aient un grand amour pour lui, une grande reconnoissance, & un grand désir de le servir, non pas seulement par des paroles, mais principalement du cœur, en esprit & en verité.

Comme il accompagnoit un Pere chez un malade, il trouva à la porte une Image de Jesus-Christ extrêmement bien peinte de la maniere que Pilate le presenta au peuple après la flagellation. Il s'apliqua aussi-tôt à son exercice ordinaire pour l'honorer, & Dieu lui communiqua tant de ferveur, que s'étant mis à genoux devant ce tableau, sans que personne (si ce n'est le Pere) s'en aperçût, il tomba dans une si profonde extase, que bien que le

Pere l'apellat plus d'une fois, & passât auprès de lui, il ne l'entendit point, de sorte que pour ne le pas découvrir le Pere retourna auprès du malade, jusques à ce que Alphonse fut révenu de son ravissement: Ce Pere néanmoins ne lui fit point connoître ce qu'il avoit vû; mais étant de retour au College il le raconta au Supérieur.

C'est un artifice du Démon, & un danger évident à ceux qui s'exposent à découvrir de pareilles faveurs, lors même que Dieu les conduit par ce chemin. Alphonse qui étoit extrêmement humble se cachoit autant qu'il pouvoit, afin de n'être point vû, ni de ne point manquer à l'obéissance, & aux emplois domestiques. Etant une fois à genoux auprès du lit d'un malade qui étoit à l'agonie, répondant au Prêtre qui faisoit la recommandation de l'ame, il demeura quelques heures dans le ravissement, & sans aucun sentiment; à quoi quelques-uns de

ceux qui étoient presens prirent garde , & s'étant approchez de lui, il leur sembla qu'il étoit mort; ils en avertirent promptement le Pere , qui détourna adroitement leurs discours , & leurs pensées, de maniere que cela ne parut pas.

Ses continuel  
ravisse-  
mens.

Lors qu'il étoit dans l'Eglise après & avant la Communion , ou dans quelque autre lieu recueilli , il étoit d'abord tout absorbé en Dieu , mais avec une modération si admirable qu'il n'avoit pas plutôt ouï la cloche , ou quelque ordre que l'obeissance lui prescrivoit , qu'il revenoit promptement de son extase ; ce qui fait voir, comme l'assure le Pere Marimon son Confesseur, qu'il avoit le même pouvoir sur ses ravissements , que quelques autres Saints ont eu sur leurs larmes , parce qu'il les avoit , & il les quittoit quand il vouloit.

La dernière année de sa vie , il avoit une petite Image de la sainte Vierge auprès de son lit , sur

laquelle il attachoit fort souvent ses yeux, & par cette vuë il élevoit son esprit jusques à MARIE dans le Ciel, sans que ses sens ni interieurs ni exterieurs y eussent aucune part; ainsi bien loin de sentir les douleurs cuisantes dont son corps étoit tout brisé & percé, il goûtoit déjà par avance les plaisirs celestes que le Seigneur lui a depuis communiquez dans sa gloire.

Bernard Marin ancien serviteur du College de Majorque, homme sincere, & d'une grande sagesse, qui avoit quitté le monde, pour passer sa vie au service des Jesuites, assûre qu'étant un matin dans le porche qui joint la porte, auprès d'un confessional d'où il voioit Alphonse sans en être aperçû, il le vit prier long-tems devant une image de Jesus-Christ attaché à la Colonne, & que la ferveur avec laquelle il prioit étoit si grande qu'elle parut sur son visage tout éclatant de lumieres qui sortoient de ses deux yeux,

comme deux flambeaux qui s'élançoient vers l'Image avec une plus grande ou une moindre clarté, à mesure qu'il faisoit voir plus de ferveur par ses paroles & par ses soupirs.

On ne sçauroit exprimer la tendresse & la dévotion qu'il avoit pour tous les Saints ; mais il y en avoit vingt-quatre principalement qu'il honoroit & qu'il invoquoit à chaque heure du jour, & qu'il avoit choisis à ce dessein. Il avoit une singuliere veneration pour saint François d'Assise, & parce que ses parens lui avoient inspiré cette dévotion dès sa jeunesse, & parce que Dieu l'avoit appelé du negoce à la vie Religieuse comme il avoit fait ce Saint. Saint Ildephonse dont il avoit reçu le nom au Baptême étoit le second de ses protecteurs, il avoit reçu de l'un & de l'autre des faveurs signalées, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, lors qu'ils accompagnerent la sainte Vierge, quand elle lui fit la grace

Sa dévotion envers les Saints.

de le visiter. Il honoroit les Anges avec une ferveur singuliere, & sur tout son Ange Tutelaire à qui il s'adressoit plusieurs fois le jour.

Dépuis qu'il fut entré dans la Compagnie de JESUS, il honoroit saint Ignace avec des respects tres-profonds, & des sentimens d'une parfaite reconnoissance, ne se lassant jamais de parler de ses vertus & de ses exemples. On le fit prêcher quelquefois au Refectoir dans l'Octave de ce Saint, ce qu'il faisoit avec une ferveur si extraordinaire quand il parloit de la mortification, de l'obeissance & de la charité de son Patriarche qu'il embrasoit tous les cœurs de ses auditeurs & les excitoit fortement à imiter la vie de leur Pere. Et c'est l'imitation de ce Saint qu'il se proposoit incessamment, ainsi qu'il l'a marqué dans ses écrits, où après avoir dit qu'il auroit toujours presens à ses yeux JESUS & MARIE, il ajoûte qu'il se souviendra que saint Ignace, & tous les Bienheureux du Paradis

les accompagnent, & qu'il les regardera tous comme s'ils vivoient encore, & qu'ils l'avertissoient de contenter Dieu & Marie sa chere Mere, en imitant parfaitement leurs vertus. Ce sont les paroles & les sentimens d'Alphonse, & c'est en quoi consiste la veritable & la solide devotion envers les Saints, de les avoir toujours presens, de les aimer sans cesse, & d'exprimer dans nos Ames leurs grandes vertus.

Alphonse Rodriguez avoit tant d'application à l'oraison, & un si grand amour pour Dieu, & les Saints, qu'il ne faut pas s'étonner s'il avoit un amour si tendre pour le prochain, & un si grand desir de voir tous les hommes dans la possession de la gloire éternelle.

On trouve dans ses papiers une pratique dont il se servoit au commencement pour exercer son zèle, & qu'il a marquée en ces termes : Quand tu te presenteras devant Dieu, ta seconde metode sera

Son zèle  
pour le  
salut des  
Ames.

d'avoir tous les hommes du monde à ta gauche compatissant beaucoup à leurs miseres , dans la vûe du danger où nous vivons & d'offenser Dieu , & de nous perdre : aime-les si ardemment que tu desires plutôt de souffrir toutes les peines de l'enfer avec la grace de Dieu , que si aucun d'eux se perdoit malheureusement. Tu auras à la droite le zèle de l'honneur de Dieu , & avec ces deux amours de Dieu & du prochain tu animeras ton cœur jusques à vouloir mourir sur la Croix comme ton Sauveur. Au milieu de ces deux amours , tu exciteras dans ton cœur un grand desir du salut des hommes, & tu demanderas à Dieu instamment un grand zele de sa gloire, une grande compassion de ton prochain , le salut de tous les hommes, tout pour la plus grande gloire de Dieu.

Par cette pratique , & plusieurs autres semblables, le Seigneur lui fit la grace de lui donner un si grand zèle de sa gloire, & du salut

des Ames, qu'il s'offroit de grand cœur à Dieu de souffrir toutes les peines de l'enfer avec la grace du Ciel, afin que les hommes ne l'offensassent plus : & il appliquoit une partie de ses dévotions & de ses penitences à ce dessein avec un desir ardent d'être exaucé : & faisant reflexion sur ses desirs, il lui sembloit qu'ils étoient veritables & solides, & que si Dieu lui en accordoit l'accomplissement, qu'il souffriroit de bon cœur les peines de l'enfer sans aucune repugnance.

C'est ainsi qu'il l'avouë lui-même en sa confession par une parole qui fait bien connoître combien étoit grand le zele de ce bon Frere, qui est si propre aux hommes Apostoliques. Ces deux amours, dit-il, de Dieu & du prochain le pressoient si fort, qu'ils lui causoient un grand martire d'amour & de zèle, & il croioit qu'il n'est point de plus grand martire ni de peine plus sensible à une ame qui aime Dieu, & qui a du zèle de son honneur & de sa

gloire, que de voir que les Ames se précipitent malheureusement dans l'enfer, & se privent d'une gloire éternelle. C'est dans ce sentiment qu'il disoit souvent, & la nuit & le jour pour demander le salut des hommes; Que je souffre, Seigneur, avec vôtre grace toutes les peines de l'enfer, afin que vous ne soiez pas offensé, & que les ames ne se dannent pas, mais que nous puissions tous jouir de vôtre gloire, & vous servir avec un amour & une reconnoissance infinie! Et alors qu'il faisoit reflexion que si quelqu'un avoit été condamné à ces peines horribles, il s'offriroit de bon cœur à les souffrir lui-même pour cette personne avec la grace de Dieu, jusques à ce que la Justice divine en fût satisfaite, & qu'il le feroit même avec plaisir & sans aucune repugnance.

Les ar-  
deurs de  
son zele.

Mais le Seigneur le recompensa liberalement de cette charité admirable, & de ce zèle ardent du salut des Ames, par une faveur des

plus rares qu'on ait jamais ouï sur ce sujet. On pourra la connoître plus parfaitement par ses propres paroles, pour une plus grande seureté, & une plus grande satisfaction des Lecteurs ; sans doute qu'elles exciteront dans leur ame de grands desirs de pleurer les pechez des hommes, & de procurer leur salut, lors qu'ils ne peuvent pas le faire d'une autre maniere que par leurs oraisons, par leurs soupirs, & par leurs larmes : ils verront aussi par les choses que nous dirons, combien le tresor de la charité du prochain est grand, & combien Dieu est liberal à recompenser les desirs, la douleur, & les soupirs d'un simple frere, en lui communiquant une gloire aussi éclatante que celle des hommes Apostoliques qui embrassent la conversion de tout le monde.

Un fort habile homme & d'une grande vertu qui a été Supérieur d'Alphonse assure avec serment dans les informations qu'on

a faites de sa Vie, que ce saint Frere vint un jour lui proposer, si une personne pouvoit être en deux lieux en même tems, & que lui aiant répondu que cela se pouvoit faire, Alphonse commença par répandre des larmes, & lui dit une chose qui lui étoit arrivée depuis peu de tems, qu'il mit en écrit par l'ordre du Superieur en cette maniere.

Je connois une personne, dit-il, qui a un desir si ardent du salut des Ames, qu'il se trouve en même tems en esprit avec plusieurs, tout avec toutes, & tout avec chacune en particulier, & parlant à chacune, il parle néanmoins à toutes de la brieveté de la vie, des peines de l'enfer, de la gloire du Paradis, de la bonté infinie de Dieu qui merite d'être aimé, servi & adoré de tous, & il s'éforce de détromper les hommes, afin qu'ils servent le Seigneur fidellement & qu'ils puissent acquerir la fidelité souveraine. Cette personne ressent dans son cœur une si grande compassion pour les pe-

Son zele  
ardent  
pour le  
salut des  
hommes.

cheurs, & un desir du salut des Ames si ardent, que si Dieu ne détournoit cette pensée par quelque autre bonne, le tourment de sa compassion croîtroit à l'infini; de sorte qu'il seroit capable de le faire mourir; Parce que Dieu lui fait connoître qu'il merite d'être servi par des respects infinis, & combien nous lui sommes redevables; ainsi il desire ardemment que tout le monde le serve avec toute la fidelité possible. Et comme le Seigneur lui a fait connoître la grandeur des peines des damnez, il a grande compassion de leurs miseres, & souhaite de tout son cœur que tous les hommes soient sauvez.

Le même Seigneur lui a aussi donné la connoissance de la gloire du Paradis; il souhaite que tous les hommes en jouissent quand il en devroit souffrir toutes sortes de peines, aussi long-tems qu'il plairoit à la Justice divine de le punir. Car il croit avec la grace & l'amour de Dieu, que ce

328 *La Vie du venerable*

seroit une faveur singuliere de tout souffrir, pourvû que Dieu ne fût pas offensé, & que l'homme qui a été racheté par le Sang de Jesus-Christ ne fut pas damné. Comme cette personne étoit enflâmée de ces desirs ardens de persuader à tous les hommes de servir Dieu, & de ne se pas precipiter dans les peines de l'enfer, dans le dessein de cooperer de toutes ses forces, & de travailler au salut de tous les hommes: Le Seigneur lui fit connoître qu'il recompenseroit tous ses fervens desirs comme si en effet il avoit convertis tous les hommes du monde à la foi, & qu'il les eut tous portez à la perfection chrétienne. Il y a deux choses à remarquer dans cette relation, pour connoître l'excellence de la charité d'Alphonse. La premiere que Dieu voulant contenter en quelque maniere ses desirs ardens, il l'éleva d'une façon surnaturelle & divine, pour converser avec tous les hommes de la terre, afin qu'il les exhortât au

mépris du monde, & à l'amour des biens éternels. Et la seconde, qu'il le recompenseroit de tous ses bons desirs, avec la même libéralité que s'il les avoit mis en execution, bien que cela ne lui fut pas possible.

Saint Chrysostome dit que saint Paul s'offroit à Dieu pour souffrir les peines de l'enfer, afin que les Juifs se convertissent. *Opusnam ego ipse anathema esse à Christo pro fratribus meis, qui sunt cognati mei secundum carnem*, Rom. cap. 9. Je souhaitai de devenir moi-même anathème, & d'être séparé de Jesus-Christ pour mes freres qui sont d'un même sang que moi selon la chair: & dans un autre endroit il ajoûte, que cette offre étoit véritable, & qu'elle étoit fondée sur la profonde tristesse & le desir du salut de ce peuple, qui étoit un plus grand tourment à cet Apôtre de voir ses freres separez de la véritable Religion, que les douleurs que lui auroient causées les peines de l'enfer. *Gravius afficiebatur*

330 *La vie du venerable*  
*quam hi qui in gehenna cruciantur.*  
Il étoit tourmenté plus cruelle-  
ment que ceux qui sont dans l'en-  
fer , dit ce Pere , & il croit avec  
juste raison , que c'est en cela que  
consiste le plus sublime degré de  
l'amour du prochain dont le cœur  
de saint Paul étoit tout embrasé,  
de qui Alphonse a été un parfait  
imitateur par les ardeurs de son  
amour à l'égard de Dieu , & à l'é-  
gard de son prochain. C'est pour-  
quoi il ne faut pas s'étonner si  
Dieu veut recompenser ses desirs  
& son amour de la même gloire  
qu'il a recompensé l'Apôtre , qui  
a accompagné son amour des œu-  
vres admirables qu'il a faites pour  
l'établissement de l'Eglise.

Mais parce que les desirs ne  
sont pas de véritables & de solides  
desirs, si on ne les met point en  
execution quand on le peut , Al-  
phonse ne se contentoit pas de  
souhaiter ardemment le salut de  
tous les hommes , mais il s'effor-  
çoit d'aider les Predicateurs , &  
les ouvriers de la vigne du Sei-

gneur, sur tout par ses oraisons, & par ses larmes, qui ne sont pas moins efficaces, & importantes pour gagner les Ames à Jesus-Christ, que les prédications, & les autres Ministeres spirituels; ainsi il arrivoit quelquefois que l'on obtenoit par les larmes & les soupirs de ce saint Religieux, ce qu'on ne pouvoit pas obtenir par les discours les mieux composez des plus habiles Prédicateurs.

Il aide le  
prochain  
par ses  
prieres.

Comme il prioit pour deux Prédicateurs qui prêchoient le Carême, il vit la sainte Vierge qui les mettoit sous sa protection en les embrassant, & mettant chacune de ses mains sur l'un & sur l'autre. Le Seigneur lui fit voir encore une autrefois lors qu'ils les lui recommandoit avec instances, qu'il se servoit de leurs travaux, & du bon exemple qu'ils donnoient dans les lieux où ils prêchoient. Un des deux avoit un grand talent pour la prédication, & comme il souhaitoit de faire beaucoup de fruit, il communiqua

son desir à Alphonse à qui le Seigneur fit connoître que si ce Pere vouloit faire de grands fruits semblables à ceux des grands Saints, il falloit accompagner sa doctrine & son talent des vertus héroïques, & principalement d'une profonde humilité. Ce sentiment lui dura plusieurs jours à son oraison, pendant lesquels avec l'approbation de ses Superieurs, il se détermina de dire à ce Pere la censure qu'on faisoit dans le Ciel de ses Sermons, l'avertissant en particulier de certaines choses nécessaires pour le profit de ses auditeurs. Ce Prédicateur reçût l'avis d'Alphonse avec humilité, & après s'être bien aneanti devant Dieu, il s'appliqua aux vertus solides, & sur tout à l'humilité, & il connut dans peu de tems qu'il avançoit beaucoup dans la vertu, & que ses Sermons faisoient de grands progrès dans le cœur de ses auditeurs.

C'est une chose remarquable, que le jour suivant après l'avertis-

fement d'Alphonse, lors que le Pere prêchoit, & que le saint Frere le recommandoit à JESUS & à M A R I E, tous deux en même tems, reçûrent des graces speciales du Ciel, & on vit des marques sensibles dans l'auditoire d'un fruit extraordinaire, non seulement par le grand concours des auditeurs qui augmentoient tous les jours, mais encore par des conversions admirables.

Ce Pere s'appelloit Ignace Blanc, à qui la sainte Vierge fit Il obtient des faveurs bien singulieres par de gran- l'entremise d'Alphonse; car com- des gra- me il se preparoit le Carême sui- ces aux vant à prêcher, il fut attaqué d'u- Predica- ne fluxion sur la poitrine si abon- teurs. dante, qu'il avoit peine à respirer, & beaucoup plus à parler, ce qui l'obligea de recourir à Alphonse, qui aiant imploré le secours du Ciel, ouït la voix de M A R I E, qui lui disoit Alphonse : j'ai mis le Prédicateur sous ma protection, je l'aiderai comme je le dis, & l'effet le fit bien voir, puis que dans

le plus fort de son travail, & au milieu de sa carriere il fut parfaitement gueri.

Quelques années étant déjà écoulées, il fut encore attaqué par cette fluxion qui le rendoit incapable d'aucun emploi ; il étoit alors fort éloigné de Majorque ; mais Alphonse n'eut pas plutôt appris son mal, qu'il pria Dieu instamment de le guérir : il sentit durant son oraison une joie extraordinaire, dont il ne sçavoit pas la cause, jusques à ce qu'il apprit par des lettres que le Pere Ignace étoit gueri. Il est vrai que lors que ce Pere étoit hors de la Chaire l'humeur l'incommodoit beaucoup, mais lors qu'il prêchoit, quand même il le faisoit plusieurs fois le jour il n'en souffroit aucune incommodité. Alphonse lui obtint encore plusieurs années de vie par l'entremise de MARIE, lesquelles il employa à prêcher avec un succez extraordinaire : il s'appliqua aussi sur tout durant les cinq années qu'Al-

phonse lui avoit obtenuës à une continuelle mortification , & à une oraison si fervente , que lors qu'il prioit dans une des Tribunes de l'Eglise , il répandoit une si grande abondance de larmes qu'afin qu'elles ne parussent pas sur le pavé , il étoit obligé de les recevoir dans son manteau. Parmi ses grandes vertus, l'amour qu'il eut pour la sainte Vierge a toujours paru extraordinaire , il faisoit gloire d'être son esclave , & pour en porter la livrée il avoit attaché à ses jambes une chaîne qu'il porta toute sa vie, & qu'on trouva après sa mort ; ce qui fait croire qu'il jouit dans le Ciel de la gloire , avec la sainte Vierge sa chere Mere.

Il ne fut pas moins avantageux à Jean de Torrès de s'être adressé à Alphonse pour réussir dans son emploi de la predication , ainsi qu'il l'éprouva un jour solennel, qu'il avoit promis de prêcher ; & & parce qu'il n'étoit pas prêt , il eut recours à ce saint Frere , à qui

la sainte Vierge dit, qu'il n'ap-  
prehendât rien pour le Sermon de  
Torrés, lequel se confiant aux  
prieres d'Alphonse, monta en  
Chaire, & prêcha avec tant de  
zèle & de ferveur, & avec une si  
grande facilité, qu'on auroit dit,  
que quelqu'un lui suggeroit les  
paroles, les pensées, les gestes, &  
l'expression avec laquelle il par-  
loit; ce qui fut suivi d'un tres-  
grand fruit.

On peut encore connoître par  
ce qui suit le grand zèle & la sain-  
te ferveur avec quoi Alphonse ai-  
doit les Predicateurs pour gagner  
les Ames à Jesus Christ. Il y avoit  
dans une des principales Villes de  
Majorque de si grandes divisions  
parmi les Citoïens, qu'ils se  
tuoient les uns les autres: per-  
sonne n'étoit en seureté, ni à la  
Ville ni à la campagne. On gar-  
doit les portes, & on y faisoit  
sentinelle, comme l'on fait contre  
l'énemi. Les Officiers de la Justi-  
ce n'osoient marcher en public  
sans une bonne escorte. Le Vice-  
Roi

Roi & son Conseil avec le Pere Recteur du College resolurent d'envoyer des Missionnaires dans cette ville pour tâcher d'y mettre la paix. Après que le Pere Recteur eut accepté cette entreprise, & après l'avoir recommandée à Alphonse afin qu'il la prît bien à cœur, il y envoia deux Peres, & laissa cette affaire entre les mains du bon Frere, afin qu'il la ménageât auprès de MARIE qui étoit son recours dans de pareilles difficultez.

Quelques jours après sa priere, il répondit qu'on feroit la paix à la satisfaction des Missionnaires qui partirent aussi-tôt, & bien que celui qui devoit prêcher n'eut pas tous les talens requis pour une affaire de cette importance. Dieu toutefois dans cette occasion lui donna la force de gagner les cœurs. Après quelques Sermons, une Dame de qui l'on avoit tué le mari, le gendre, & le fils, pardonna publiquement à ses ennemis. Plusieurs autres suivirent son

Ses prieres obtinrent la paix entre les habitans d'une ville irrités les uns contre les autres.

exemple, de sorte qu'on ne parloit plus que de penitence. Cette nouvelle aiant été portée au Vice-Roi, il pria le Pere Recteur de vouloir lui-même aller aider les deux Missionnaires accompagné du Capitaine de la Milice de ce peuple. Ils prirent de la chambre de Justice un saufconduit afin de pouvoir faire venir les seditieux à la Ville pour oïr les Sermons en seureté; ce qu'ils firent si heureusement qu'ils se confesserent tous; on fit en suite une Communion generale, & une assemblée dans l'Eglise de cent personnes les plus offensées, à qui le Pere Recteur fit un discours de la paix, & le Capitaine aiant pris la parole, un Notaire lût le Formule du pardon qu'ils accorderoient les uns aux autres, ils s'embrasserent tous, & le parti le plus offensé regala les autres d'un agreable festin, ainsi les Peres laisserent la Ville dans une profonde paix.

Ce fut un ouvrage du Ciel, accordé par l'entremise de la sainte

Vierge aux ferventes prieres d'Alphonse ; ce que l'on peut connoître par une circonstance singuliere à l'égard d'un bon vieillard , qui étant allé chercher deux de ses fils exilez dans les montagnes , afin de les reconcilier avec leurs ennemis , & comme il ne les trouvoit point , sans esperance de réüssir , & déjà prêt à s'en retourner , il rencontra un jeune homme bienfait qui sortoit des buissons , & qui lui demanda ce qu'il cherchoit ? Ce bon vieillard qui craignoit que ce ne fut un espion du parti contraire , lui repliqua qu'il cherchoit un cheval qui pourroit bien être dans les buissons ; vous ne cherchez pas cela lui dit le jeune homme , mais vous cherchez vos deux fils. Voiez-vous cette coline , c'est là où vous les trouverez , car c'est là où je les ai laissez depuis peu , après cela il disparut. Ce bon vieillard trouva ses deux fils qu'il amena avec lui à la Ville , où ils furent compris avec les autres dans le traité de paix.

Il y a encore une autre marque de la parfaite charité envers le prochain, qui consiste en la compassion de leurs peines & de leurs miseres soit corporelles soit spirituelles, dont Alphonse nous a donné plusieurs exemples. On appella un Pere pour aller confesser une pauvre femme qui étoit au travail d'enfant, Alphonse étoit son compagnon, & comme il vit la douleur de cette femme, & que le Chirurgien n'attendoit que sa mort pour l'ouvrir promptement afin que l'enfant reçût le Baptême, il fut touché de compassion, & de la douleur du corps de la mere, & du danger de l'ame de l'enfant, ainsi il se mit en prieres pour les délivrer du perils où ils étoient, & étant arrivé au College, il s'en alla prosterner devant le saint Sacrement, & offrit à Dieu toutes les bonnes œuvres qu'il feroit toute sa vie, pour cette pauvre femme, se dépouillant genereusement d'un si grand trésor pour soulager sa mi-

feré. Nôtre Sauveur écouta favorablement sa demande, & accorda une santé si parfaite à cette femme, qu'étant retourné quatre jours après à sa maison avec le même Pere qui l'avoit oüi en confession, ils la trouverent à la porte qui travailloit, & qui leur dit qu'elle avoit été guerie miraculeusement, dont elle remercia de bon cœur Alphonse qui lui avoit obtenuë cette grace.

Ce qu'il fit à l'égard d'une personne de qualité est encore bien plus considerable. L'affliction d'esprit où il étoit, & les tentations qui le pressoient l'obligerent à recourir à la charité d'Alphonse à qui il les communiqua avec beaucoup de larmes, afin qu'il lui obtint du Ciel le remede à son mal. Ce saint Frere le consola, & lui donna de bonnes esperances de sa guerison, après quoi il s'appliqua à l'oraison, mais avec tant de ferveur & de transport qu'il demanda à Dieu de souffrir les peines de cette personne pour l'en

Il dissipe  
les tenta-  
tions par  
ses prie-  
res.

délivrer. Le Seigneur lui fit con-  
noître qu'il en étoit content, &  
que puis qu'il vouloit répondre  
pour lui, son mal passeroit bien-  
tôt, mais qu'il en souffriroit lui-  
même une peine fâcheuse, & in-  
continent après il fut attaqué du-  
rant quelques jours d'un mal d'es-  
tomach, qu'il n'avoit jamais eu  
qui revenoit de tems en tems,  
quoi que moins violent, & duquel  
il ne fut délivré qu'après qu'il eut  
satisfait pleinement à la peine  
dont il s'étoit chargé.

Dans le tems d'une famine uni-  
verselle qui arriva l'année 1613.  
dans l'Isle de Majorque, & qui étoit  
encore plus à craindre pour l'an-  
née suivante, les Superieurs or-  
donnerent à Alphonse de recom-  
mander à Dieu avec instances la  
nécessité où l'on étoit réduit : &  
afin qu'il le fit avec un soin par-  
ticulier ils lui représenterent l'état  
pitoiable où étoient les hommes  
qui mouroient tous les jours de  
faim ; que la provision de bled qui  
étoit dans l'Isle ne suffiroit pas

pour un mois, & que tout le monde faisoit des processions & des penitences pour appaiser la colere de Dieu. Il avoit le cœur trop sensible aux miseres du prochain pour ne pas être touché du malheur general, qui fit tant d'impression sur son esprit qu'il passoit les nuits dans les soupirs & les gemissemens sans pouvoir reposer, jusques à ce que le Seigneur lui dit de ne point s'affliger, & que le necessaire ne manqueroit point, quoi qu'il fut accompagné de beaucoup de peines. Il vit bientôt l'accomplissement de ce cette promesse par la maniere miraculeuse dont Dieu pourvût à ce Roiaume, faisant venir du bled étranger si à propos, que quand il commençoit à manquer il en arrivoit une barque chargée pour quinze ou vingt jours, & après celle-là une autre; en sorte qu'ils ne souffrirent jamais la derniere necessité qu'ils apprehendoient tant. Et bien qu'on eut peine de trouver dans l'Isle la quantité du

grain qu'on avoit semé, & qu'il fut si fort diminué, qu'il ne suffisoit pas à faire du pain, Dieu neanmoins eut compassion des hommes, & il rendit la terre si féconde l'été suivant de l'année 1614, qu'on recueillit une moisson très-abondante, ce qui obligea ce peuple à faire des processions, & des réjouissances publiques pour en rendre graces au Ciel, comme d'une chose miraculeuse, qu'il faut neanmoins attribuer avec justice au saint Frere Alphonse, dont les larmes furent la pluie admirable, qui donna la fécondité aux campagnes. Tant il est important à un Roiaume d'avoir quelqu'un qui prie & qui agisse effectivement pour lui auprès de Dieu.

Alphonse ne se contentoit pas seulement d'aider le prochain, & de soulager ses miseres & de l'esprit & du corps par ses larmes, ses soupirs, & ses prieres; mais il faisoit encore paroître son zele au dehors par sa modestie, par sa

conversacion obligeante, par sa douceur, par ses discours & ses entretiens spirituels & fervens, qui charmoient, & qui embrassoient le cœur de ceux qui conversoient avec lui, dans lesquels il faisoit des changemens admirables.

On peut dire avec verité, que pendant tout le tems qu'il fut Portier, personne n'est entré dans la Compagnie au College de Majorque qui ne lui ait communiqué son dessein, & qui n'avouë qu'il en est redevable & aux discours & à l'exemple de ce saint Frere. Il parloit des choses de la vie éternelle avec tant de force, & de sentiment, qu'il n'y a point de cœur si endurci qu'il n'amolit : & par le moien que saint Ignace recommande dans ses constitutions aux Freres Coadjuteurs, il fit des progrès & des conversions si admirables, qu'un grand nombre de personnes après l'avoir vû, & entendu ses discours spirituels abandonnoit le monde pour embrasser

Il convertit les Ames par sa modestie & sa conversacion.

la Religion ; parmi lesquels on peut en remarquer trois ou quatre, qui par leur mort sainte font grand honneur à Alphonse de qui ils avoient reçû les premiers principes de la Vie Religieuse.

Le Docteur Barthelemi Valperga étoit de retour d'Italie à Majorque d'où il étoit né, il avoit apporté du Vice-Roi du Roiaume de Naples de bons témoignages des services qu'il avoit rendus au Roi, de sorte qu'il ne doutoit point qu'avec ces recommandations & de plusieurs autres Magistrats & personnes de qualité il n'obtint quelqu'un des meilleurs emplois de l'Isle, à dessein de passer ensuite à la Cour pour en avoir encore quelque autre plus avantageux, & conforme à sa profession de Jurisconsulte.

Avant que d'aller en Italie, il avoit étudié au College de Majorque, où il avoit connu familièrement Alphonse, qui aiant appris son retour d'Italie & le dessein qu'il avoit de s'avancer à la

Cour, poussé d'une secrete inspiration desira ardemment d'avoir l'occasion de lui parler. Le Docteur lui-même la lui fit naître, & lui découvrit comme à son ami, tous ses desseins & ses pretentions, le priant instamment de recommander à Dieu toutes ses affaires.

Alphonse l'écouta avec beaucoup de patience, & après qu'il eut achevé son discours, il le prit par la main, & commença par lui parler de la brieveté de la vie, de la severité des jugemens de Dieu, du danger de son état, & lui fit voir clairement que tous ses grands desseins n'étoient que des fantomes de grandeur dont son imagination le flatoit, & par son adresse extraordinaire il fit revenir son esprit de toutes ces pensées d'ambition, & de ces vaines esperances qui ne servent qu'à augmenter la vanité.

La conversation fut un peu longue, & le Docteur en fut si changé, qu'il ne songea plus qu'à embrasser une vie plus sainte : il

fit une confession generale , & après avoir mis ordre à ses affaires domestiques il se fit Chartreux dans la Chartreuse de Jesus de Nazareth qui est située dans le plus agreable endroit de l'Isle de Majorque , dans laquelle il véquit plusieurs années dans une grande estime de vertu, & fut même élevé à la dignité de Prieur. Il fut depuis envoyé à la Cour pour les affaires de l'Ordre, & il y mourut en opinion de sainteté , mais avant que de faire ce voiage , il vint visiter Alphonse son ancien ami, & parce qu'il prevoioit bien qu'il ne retourneroit plus à Majorque , il laissa au Pere Recteur du College un témoignage signé de sa main de ce qui s'étoit passé entre lui & Alphonse , & de la haute idée qu'il avoit de sa sainteté.

Le Pere Jerôme de Morante fut encore un disciple d'Alphonse ; c'étoit un jeune enfant de la premiere noblesse de la ville de Majorque, que le Ciel avoit prevenu dès le berceau, d'un beau naturel,

& de toutes les autres bonnes qualitez qui le rendoient aimable , & sur tout au saint Frere qui le cultiva si bien par ses bons discours & par son exemple , qu'il l'attira dans la Compagnie. Il donna toujours & dans le Noviciat & durant ses études des marques de la bonne éducation qu'il avoit reçüe d'Alphonse. Les Superieurs par ses instantes prieres l'envoierent aux Indes. Avant que partir pour les Indes , on l'envoia à Majorque pour prendre congé de sa mere qui vivoit encore : ce qui lui donna lieu de converser de nouveau avec Alphonse, & de recevoir de lui plusieurs instructions pour sa Mission.

C'est avec le secours de ces instructions , & des prieres que le saint Frere promit à Dieu pour lui qu'il commença son voiage si courageusement qu'il ne trouvoit rien de difficile , tant il avoit de confiance en ce bon serviteur de Dieu; & sa plus grande consolation étoit un portrait d'Alphonse qu'il avoit

fait peindre sans qu'il y prît garde. Il avoit un plaisir singulier de le faire voir dans tous les Colleges par où il passoit, racontant par tout les vertus & les miracles de ce saint homme.

Le Pere  
Morante  
qui fut  
martir  
dans les  
Indes est  
un fruit  
du zele  
d'Alpho.  
sc.

Comme il fut arrivé dans la nouvelle Espagne où il avoit été envoie, il fit bien voir, ( ainsi qu'il est raporté dans la Relation de son Martire envoyée au Pere General ) qu'il avoit conversé avec les Saints avec qui il avoit fait de si grands fruits, qu'on ne l'appelloit que le Saint. Il fut employé à la mission des Indiens Tepeguans, qu'il alloit chercher dans les montagnes & les rochers où ils habitoient, pour en faire des colonies & les reduire en villages, leur enseignant lui-même à cultiver la terre & à bâtir des maisons. Il véquit long-tems à la campagne sous une tente, sans nulle autre défense.

Il avoit dressé un Autel sur lequel il disoit la Messe, & au pied duquel il prenoit un peu de som-

meil , couché sur la peau d'une vache : son manger étoit un peu du Mahis rôti ou cuit dans l'eau sans sel. Il faisoit l'aumône aux Indiens de l'argent que le Roi donnoit pour l'entretien des Missionnaires. On avoit toutes les peines du monde de l'obliger quelquefois à prendre un peu de biscuit pour vivre dans ces affreuses montagnes. Les Superieurs étant allé le visiter à trente lieues loin du lieu de sa résidence, ils le trouverent dans une plaine entre deux grandes montagnes, sous une tente de serge, la barbe longue, les cheveux negligez, une soutane de cent pieces, semblable à ces anciens Hermites, attendant les Indiens qui lui avoient demandé le Baptême, & qui ramassoient leurs compatriotes pour les unir ensemble & en faire un village.

Le Martire étoit son unique desir, & ceux qui connoissoient son esprit ne doutoient pas que le Ciel ne lui accordat cette grace.

Les Indiens Tepeguás qu'il tâchoit de convertir se revolterent contre lui, & le firent mourir cruellement, en lui perçant la tête avec un pieu, le dix-neuvième de Novembre de l'année mil six cens seize, onze mois & quelques jours avant l'heureuse mort d'Alphonse.

Son corps resta environ trois mois sur la place où il fut martirisé, jusques à ce que les Espagnols que le Vice-Roi de la nouvelle Espagne avoit envoiez pour châtier & pour pacifier les Rebelles, le trouverent dans un grand chemin, dépoüillé à nû par les meurtriers, sans nulle corruption, revêtu d'un cilice, & auprès de lui un Sermon de la fête de la Presentation de la Vierge qu'il devoit faire au peuple de saint Ignace de Jape, où il alloit avec le Pere Jean la Fontaine son ancien compagnon, lors qu'ils souffrirent tous deux le martire; ce Sermon étoit tout entier auprès des corps, avec un petit chien qui ne les quitta

point durant ces trois mois , bien qu'il pleut & qu'il tombât de la neige fort souvent.

Le General des Espagnols s'appelloit Dom Gaspar de Albear, Chevalier de l'Ordre de saint Jacques, & Gouverneur de la nouvelle Biscaie, qui n'eût pas plutôt vû ces saints corps qu'il se mit à genoux devant eux pour leur rendre les respects que l'on a coûtume de rendre aux Saints ; après quoi il les fit porter dans la maison la plus proche de la Compagnie. Le Seigneur receut le sacrifice de ces bien-heureux Peres avec plaisir, & il voulut qu'ils restassent incorruptibles pour les faire connoitre. Je dis ceci brievement, parce qu'il tourne à la gloire & à la louïange d'Alphonse qui avoit été son premier maitre, & qui fut aussi le modelle qu'il se proposa, & de qui il imita si bien les vertus qu'il merita la couronne du martire.

Sauveur Costurer étoit un jeune homme bien né, d'un bon

354 *La Vie du venerable*  
naturel, d'un bel esprit, & d'une  
honnête famille; toutes ces belles  
qualitez charmerent si fort les  
Regens & les condisciples qu'ils  
avoient tous grande envie de l'at-  
tirer à la Religion, mais il faut  
que la vocation vienne de celui  
qui a dit : *Vous ne m'avez pas choisi,*  
*c'est moi qui vous ai choisis.* Les  
Peres prièrent plus d'une fois Al-  
phonse de menager cette affaire  
avec Dieu, & il leur répondit,  
qu'ils agissent eux-mêmes & qu'il  
les aideroit : ce qu'il fit effective-  
ment, & il parut qu'il avoit receu  
une réponse favorable du Ciel; car  
il dit qu'on lui amenât ce jeune  
homme, qu'il vouloit lui parler,  
afin, ajouta-t-il, que Dieu fasse  
dans lui son ouvrage. Il lui parla  
en peu de mots de l'obligation  
que nous avons de servir nôtre  
Createur de toutes nos forces, &  
il le laissa si épris de l'amour di-  
vin, qu'il demanda en même tems  
avec beaucoup d'empressement au  
Pere Provincial qui visitoit alors  
le College de le vouloir recevoir

dans la Compagnie , où il fit de grands progresz , & dans son noviciat & pendant ses études, après quoi il mourut saintement, comme un homme d'une rare oraison ainsi que, l'appelloit Alphonse.

On peut dire la même chose de la vocation du Pere Raphael Oller à la Compagnie , où après avoir vécu plusieurs années avec l'édification de tout le monde dans le ministere de la Predication, déjà profez des quatre vœux, il acheva sa carrière dans la Mission de l'Isle de Minorque , où il a été reveré & vivant & mort comme un homme Apostolique.

Alphonse parlant dans ses memoires de la vocation de ce Pere, dit que lors qu'il étudioit au College pour entrer dans la Compagnie , il avoit connu qu'il chanceloit dans sa vocation , & que pour l'affermir il s'étoit adressé à Dieu qui lui fit connoitre que tout reussiroit heureusement ; & en effet, ce jeune homme s'afermit si bien

dans sa vocation qu'il fut receu dans la Compagnie.

Il affermit la vocation d'un jeune homme qui vouloit entrer en la Compagnie.

Après qu'il y fut entré, le Demon le tenta fortement sur sa vocation, & comme Alphonse étoit le premier à qui il s'étoit adressé, il vint lui parler afin que par ses prieres il obtint la victoire sur son ennemi; ce que le bon Frere lui accorda, bien que la tentation revint encore une seconde fois, mais sans aucun effet; car le Seigneur qui l'avoit mis sous sa protection dès le commencement le délivra de ses ennemis, & le conserva dans la Religion. Tant il est vrai que ceux là sont bien gardez que Dieu protege par ses graces comme ses bien-aimez.

Le Pere Jaques Saura qui fut penitent du Pere Oller, & qui est mort dans la ville de Manila des Isles Philippines, fut aussi un de ceux qu'Alphonse a beaucoup aidé à se faire Religieux; Voici ce qu'il a écrit du Mexic l'année mil six cens vingt-un. Lors que ce saint Frere vivoit, je le visitois souvent,

pour lui demander quand je le rencontrois , & pour lui envoyer demander quand je ne le trouvois pas, qu'il priat Dieu pour moi. Je le faisois ainsi par le grand desir que j'avois d'accomplir la volonté de Dieu. Il m'envoia dire une fois par le Portier , que je ne me misse en peine de rien , qu'il ne m'oublieroit pas , & que si je voulois accomplir la volonté du Seigneur , j'entrasse en Religion.

Quelque tems après m'entretenant avec lui dans sa chambre , il me dit que Dieu m'appelloit dans la Compagnie , & qu'il falloit executer promptement mon dessein. Comme je le visitois une autrefois je le priai qu'en cette vie & en l'autre quand il seroit dans le Ciel , il se souvint de moi : il me répondit par trois diverses fois qu'il le feroit , jusques à maintenant je connois sensiblement qu'il prie pour moi dans le Ciel , & qu'il m'a dit la verité lors qu'il m'a assuré que je ferois la volonté du Seigneur dans la Religion : quand

il mourut je ressentis les effets de ses prieres ; car pendant trois semaines , Dieu me donna par le souvenir de ce saint Frere, un cœur si embrasé, & une ferveur si grande , qu'il me sembloit que j'étois toujours en oraison , tant étoit grand le feu de l'amour divin qui allumoit mon ame. Je connus la cause d'un si bel effet , & je crû fortement qu'Alphonse étoit dans le Ciel, bien que je n'eusse pas encore ouï dire qu'il fit des miracles.

Dans une autre lettre qu'il écrivit un peu avant sa mort, il parle du frere Alphonse plus d'une fois, & il raconte les grands avantages que son souvenir produisoit dans son ame, & les faveurs singulieres qu'il avoit receuës du Ciel par son intercession. Parlant aussi des bons avis qu'il lui avoit donnez avant qu'il entrat dans la Compagnie, il dit qu'étant allé au College pour le voir avec un de ses compagnons qui vouloit être Jesuite, il leur recommanda extrêmement

à tous deux d'être fort dévots à la sainte Vierge, & sur tout à sa Conception immaculée, & de dire en son honneur tous les jours douze fois l'*Ave Maria*, & autant de *Salve*, afin que comme elle a été toute pure, elle nous obtint auprès de son Fils une parfaite pureté, & ensuite la grace de la voir avec son Fils dans le Ciel. Il nous recommanda encore que dans toutes nos peines nous eussions recours à la Vierge, comme les petits enfans à leur mere, & en disant cela il mit ses bras en croix avec une ferveur si grande qu'elle fit une impression tres-forte sur mon esprit.

Le Pere Jaques Saura a été un des plus illustres Jesuites de son tems. Il avoit fait vœu d'observer toutes les regles, & de faire toujours ce qu'il jugeroit plus conforme à la perfection, & il l'avoit écrit avec son sang qu'il avoit tiré de sa poitrine. Aussi a-t-il été doué de toutes les vertus les plus parfaites. Il ne fut jamais troublé

Le Pere  
Jaques  
Saura  
Jesuite  
illustre  
est un  
disciple  
d'Al-  
phonse.

360 *La vie du venerable*

d'aucun scrupule sur ce vœu, ni d'aucune autre chose. Il fut dès sa jeunesse porté à la vertu, & à tous les exercices de la pieté, & de la penitence, ce qu'il faisoit assez connoître par sa modestie, lors qu'il étoit encore écolier seculier, & par une continuelle presence de Dieu qu'il conserva dans la Religion dans un sublime degré. Il fut tenté par le Demon d'impureré, mais il receut du Ciel des faveurs singulieres. Il passa de la Province d'Arragon dans les Isles Philippines avec un grand desir du martire; mais au lieu du martire Dieu lui donna plusieurs occasions de souffrir de grandes maladies, sur tout la dernière, qu'il avoit gagné auprès des Indiens qu'il cultiva le peu de tems qu'il vécut avec un grand zele & un grand succes. Ces grands hommes sont les fruits du zele, de la dévotion, & de la charité d'Alphonse qui gaignoit plus d'ames à Dieu par son oraison, & par ses bons discours qu'on n'en gagne par les plus éloquentes predications. C'est

C'est ainsi qu'il attira du monde un gentilhomme qu'on nommoit Santacilio, qui étant venu lui demander son avis sur un second mariage, ( car il étoit veuf ) Alphonse qui étoit son ami particulier, le prit par la main, & lui parla fortement de la brieveté de la vie, des peines de l'enfer, & des obligations que nous avons de servir Dieu, après quoi il lui dit; pourquoi pensez-vous que Dieu vous a ôté vôtre femme, si non afin que vous le serviez avec plus de liberté? pourquoi cherchez-vous de nouveaux liens, puisque le Seigneur a rompu les vôtres. Ce discours fit tant d'impression sur le cœur de Santacilio qu'il s'en retourna tout changé à sa maison, il s'apliqua à l'étude de la grammaire déjà âgé de trente ans, & fut un exemple de vertu parmi les Ecclesiastiques, reconnoissant toujours Alphonse comme son Pere spirituel, qui lui avoit appris à mépriser le monde, pour

servir Dieu fidèlement dans l'état Ecclesiastique.

Il a le  
le don de  
prophe-  
tie.

Bien que le seul Don de prophetie, & des miracles ne soit pas une marque infallible de la sainteté, il n'y a pas néanmoins lieu d'en douter quand il est accompagné des œuvres heroïques & des vertus solides. C'est pour cela que dans la Vie des Saints, on fait toujours une mention particuliere de ces dons, & bien que ce ne soit pas la chose la plus importante pour exciter les hommes à leur imitation, qui est le grand fruit que l'on pretend, ils ne laissent pas de servir beaucoup à leur donner de fervens desirs de les imiter. Ce que nous avons dit jusques ici du Frere Alphonse Rodriguez pourra servir de modelle, non seulement aux Jesuites, mais encore aux autres, puis qu'il a été un des hommes des plus parfaits de ceux qui vivent en Religion, & des plus grands observateurs des regles, qui est une sorte de sainteté la plus aisée à imiter.

Nous parlerons maintenant de ses propheties & de ses miracles, avant que de parler de sa vieillesse & de sa mort.

Dom François Pachecho Auditeur de la Chambre Roiale de Justice, & depuis Gouverneur de Callor en Serdaigne, se vit presque privé de sa charge par des informations injustes faites contre lui. Il traita de cette affaire avec Alphonse, & comme il doutoit s'il étoit expedient qu'il allât à la Cour pour se justifier parce qu'il craignoit quelques Ministres d'Etat, il le pria de vouloir le recommander instamment à Dieu, & de lui dire ensuite ce qu'il auroit fait. Ce que Alphonse executa parfaitement, car aiant passé une nuit en oraison pour recommander la chose à Dieu, il vint trouver Dom François & lui dit de partir incessamment pour la Cour, qu'il auroit un succez favorable, & qu'il ne cesseroit de prier pour lui afin qu'il retournât bientôt.

L'Auditeur fut fort surpris de

ce que lui dit le saint Frere ; car il croioit d'avoir de grands ennemis à Madrid. Nonobstant toute sa crainte , il s'embarqua la même nuit , avec un seul valet , & il ne fut pas plûtôt arrivé au Roiaume de Valence , qu'il apprit la mort de la personne qui lui étoit la plus contraire , & qu'il devoit redouter davantage : il reçût la nouvelle de cette mort comme un presage de l'accomplissement de la prophetie , ainsi il s'en alla promptement à la Cour où il réussit si heureusement , qu'il lui sembloit qu'à chaque pas qu'il faisoit , le Ciel l'accompagnoit d'un miracle , tant il trouvoit de facilité en toutes ses affaires. Il obtint la confirmation de son emploi , avec de grands avantages sur les autres Conseillers de la Chambre , & quelque tems après sa Majesté le nomma Visiteur de Menorque , & enfin Gouverneur de Serdaigne , qui est une charge tres-considerable en toute maniere. Il attribua tout ce bon succez aux prieres d'Al-

phonse, & même la conservation de sa vie; parce que étant prêt à s'embarquer au port de Valence dans un brigantin, il fut inspiré tout à coup de reprendre ses hardes & de s'en retourner à la ville, laissant partir ce vaisseau qui fit naufrage avant que d'arriver dans l'Isle de Majorque, avec ceux qui étoient dedans qui périrent tous dans le naufrage.

Leonor Armandans Berard, Dame de qualité & Bienfaitrice de la Compagnie de JESUS, avoit un fils, un neveu, & un cousin à Rome qui recherchoient quelques benefices. Le fils étoit déjà Chanoine de la Cathedrale de Majorque, & depuis il obtint la Sacristie qui est la premiere Dignité de cette Eglise, ainsi il retournoit de Rome en son pais fort satisfait. Mais Dieu voulut qu'étant à la vûë de Minorque la Barque s'ouvrit, de sorte que tous ceux qui étoient dedans perirent dans les eaux. Ce funeste accident causa de douleur à toute la Ville,

mais sur tout à sa Mere. Le College prit grand part à cette perte publique, & principalement à la douleur de sa Bienfaitrice.

On recommanda à Alphonse de prier le Seigneur de donner quelque consolation à cette Dame. Il le fit & il lui fut revelé que les deux Prebendes du mort seroient partagées au neveu, & au cousin, qu'ils arriveroient heureusement à Majorque, & que la Mere les regarderoit desormais comme ses deux enfans pour un qu'elle avoit perdu. C'est ainsi qu'il le declara au Superieur qui lui ordonna de le dire à la Mere pour la consoler; ce qui adoucit beaucoup la douleur de cette Mere affligée; car la choses arriva comme il l'avoit asseuré.

Une autre Dame de qualité qui avoit coûtume de communiquer son interieur à Alphonse, le vint trouver un jour si affligée de ce que son Frere Ecclesiastique s'étoit embarqué pour Valence, qu'elle n'en pût reposer toute la nuit,

craignant qu'il ne fut tombé entre les mains des Corsaires ; elle lui raconta son affliction , dont il la guerit bien tôt, en lui faisant sçavoir que son frere étoit déjà à Valence en parfaite santé , & qu'elle rendit des actions de graces au Seigneur de ce qu'il avoit delivré le vaisseau des mains des Corsaires, qui l'avoient poursuivi toute la nuit. Ce qui consola beaucoup cette Dame qui dans quinze jours recut des lettres de son frere , par lesquelles il lui racontoit ce qui lui étoit arrivé de la même maniere qu'Alphonse l'avoit déjà dit.

Cette Dame ne se contenta pas de cela , mais se laissant aller à l'amour de la nature, elle s'adressa encore au saint Frere, pour le prier de vouloir obtenir de Dieu que son frere , après avoir pris le degré de Docteur , retournât à Majorque , à quoi il ne répondoit rien , quelques instances qu'elle lui fit. Enfin comme elle l'importunoit sans cesse , il lui dit , Madame , vôtre frere ne retournera

jamais à Majorque , conformez-vous à la volonté divine pour vous en consoler ; quelques-tems après on apprit de Valence la nouvelle de sa mort : ainsi elle connut que Dieu avoit revelé à Alphonse , & la liberté & la mort de son frere.

Deux Peres Jesuites faisoient la Mission dans une petite Ville de l'Isle de Majorque , nommé Sinen, où ils travailloient beaucoup à appaiser quelques discordes qui la troubloit. Leur travail neanmoins ne réüffissoit pas ; c'est pourquoi ils écrivirent au Superieur du College de les secourir par leurs Sacrifices & leurs oraisons , & principalement par les prieres d'Alphonse. Le Superieur ordonna à tous les inferieurs de prier pour cette affaire & ils le firent avec beaucoup de ferveur : mais Alphonse prit la chose si à cœur , qu'il demandoit incessamment à Dieu par l'entremise de la sainte Vierge , un succez favorable à l'entreprise des Missionnaires : &

comme il pensoit tout le jour à gagner à Dieu les ames, & à obtenir du Ciel la reconciliation reciproque de ce peuple irrité les uns contre les autres. La Sainte Vierge lui dit, mon fils Alphonse, tout ira bien pour l'amour de vous. Elle lui fit voir comment tout étoit en paix & les deux partis d'accord; & que les Peres faisoient partir en ce moment un Messager pour donner avis du bon succes de cette affaire.

Il fut trouver incontinent le Superieur, & il lui donna par écrit dans un bout de papier les paroles que la sainte Vierge lui avoit dites, & l'assura que le Messager étoit déjà parti pour apporter la nouvelle. Le Pere ne laissoit pas d'être en peine, & comme le Messager tarδοit plus qu'il ne devoit, il commença par douter de la prophetie, mais il en fut bien tôt persuadé, quand il apprit du Messager qu'il étoit parti à l'heure que le saint Frere lui avoit marquée, & qu'il n'avoit retardé son arrivée

que parce qu'il avoit fait un détour dans son chemin.

Il y avoit un Religieux dans le College qui n'avoit point de santé, & qui étoit presque inutile à cause de ses maladies continuelles. Alphonse le visita un jour, & par un instinct particulier du Ciel, (contre sa coûtume ordinaire, de conseiller à tous ses Freres de s'abandonner à la volonté de Dieu, qui auroit soin d'eux infailliblement, par le secours du Superieur) il dit à celui-là d'écrire au Provincial, & de lui représenter son infirmité, afin qu'il le changeat de poste. Ce Religieux s'excusoit sur ce que sa lettre, disoit-il, n'auroit aucun effet. Elle l'aura repliqua Alphonse, & le Superieur ne l'aura plutôt reçûë, qu'il ordonnera que vous partiez promptement, & quand vous serez hors d'ici, vous recouvrierez vôtre santé, & vous servirez la Religion plusieurs années; mais souvenez-vous, qu'avant tout cela vous souffrirez de grand travaux. Chose admirable

le Provincial n'eut pas plûtôt reçu sa lettre, qu'il ordonna qu'on envoiât ce Religieux en terre ferme, où il recouvrera sa santé; mais suivant la prophétie d'Alphonse, on le chargea d'accusations facheuses & de calomnies atroces, qui le firent mettre hors de la Compagnie; il resta cinq ans dans cet état, après quoi son innocence aiant été reconnuë, il y fut reçu avec justice comme auparavant, & il travailla plusieurs années au salut de plusieurs, & à l'édification de tout le monde.

Il n'avoit pas seulement le don de prophétie à l'égard des personnes presentes pour leur dire les choses à avenir: mais il l'avoit encore à l'égard des absentes, ainsi qu'il le fit voir en la personne du Pere Aguirre dont nous avons parlé ailleurs; comme les Supérieurs lui ordonnerent de passer de Majorque (où il avoit demeuré longtems, & connu familièrement Alphonse) en Catalogne, étant sur le point de s'embarquer au

Il a le don de Prophétie à l'égard des personnes absentes.

port de Soller à trois lieuës de la Ville de Majorque ; La sainte Vierge revela à Alphonse qui imploroit son secours avec instances, pour ce Pere, que s'il entroit dans ce vaisseau qui devoit partir, il tomberoit infailliblement dans les mains des Mores. Cette nouvelle toucha sensiblement Alphonse, & comme il avoit une grande confiance en MARIE, il lui dit d'une maniere semblable à celle dont Moïse parla à Dieu sur le Sina, il ne sera pas comme vous le dites, vous ne manquez pas de pouvoir pour le délivrer de ce danger ; je ne vous quitterai point que vous ne m'aiez rendu dans ma chambre ce bon Pere. La sainte Vierge prit grand plaisir à cette confiance, & lui promit de l'assister. Cependant les choses changerent, il arriva de nouveaux accidens, qui donnerent lieu au Pere Recteur d'envoyer un exprès à ce Pere pour lui ordonner de retourner promptement. Le vaisseau où il devoit s'embarquer partit, &

tomba dans les mains des Corsaires d'Alger au même tems que le Pere entra dans le College, ce qui consola sensiblement Alphonse. Que si quelqu'un dit, que puisqu'il avoit eu revelation que ce vaisseau & ceux qui étoient dedans seroient pris par les Mores, pourquoi il ne le délivra pas en les avertissant de ce peril ; je répons qu'il n'est pas permis aux Prophetes de se servir des lumieres que Dieu leur donne si ce n'est pour les choses qui leur sont prescrites, autrement ils seroient punis, comme il arriva à celui qui fut dévoré par les Lions, ainsi qu'il est marqué dans l'Écriture. *3. Regum.*

La revelation qu'il eut encore sur le danger où étoit son ame n'est pas moins admirable. Ce Pere étoit alors à Gandie dans le Royaume de Valence, où il fut attaqué par une humeur melancolique qui le tourmentoit beaucoup & qui le jeta dans une espece de frenesie, qui faillit à le faire mourir sans secours, sans sacremens, &

avec beaucoup de danger de son salut, ce qui affligeoit sensiblement tout le College. Alphonse étoit alors dans une profonde contemplation dans sa chambre, fort éloignée du bruit de la maison, quand tout d'un coup il entendit une voix dans l'air, qui lui dit : pries pour ton ami le Pere Aguirre, qui est en grand danger. A cette voix il se prosterne promptement devant Dieu pour lui demander du secours ; il s'adresse à MARIE qui l'avoit déjà délivré du peril, & il lui offre toutes les penitences, les communions & les bonnes œuvres qu'il feroit pendant quelques jours, sans que néanmoins il lui fût plus rien revelé sur ce sujet. Mais le Pere Jérôme Roca Provincial d'Arragon étant venu visiter le College de Majorque dit à Alphonse qui lui rendoit compte de sa conscience, suivant la coûtume de la Compagnie, & en particulier de la voix qu'il avoit ouïe, qu'il étoit en Gandie, lors que cet accident étoit

arrivé au Pere Aguirre , & qu'il avoit été guéri le même jour qu'Alphonse avoit ouï la voix , & qu'il étoit en parfaite santé & disposé à travailler au salut des ames, comme il a fait depuis plusieurs années.

Toutes ces graces ont été accordées aux merites d'Alphonse, pour faire éclater sa vertu , & non pas pour faire voir que ce Pere qui fut guéri fût pour cela moins saint; car c'étoit un homme d'une grande vertu, qui a beaucoup travaillé dans les Missions pour instruire , & gagner les peuples à JESUS-CHRIST.

Comme il alloit un jour à la maison de recreation du College de Barcelone ; un jeune garçon portoit le dîné dans un panier , & marchoit un peu après lui; la pensée lui vint que cet enfant pourroit bien s'enfuir avec le dîné ; mais parce qu'il craignoit de faire un jugement temeraire , il n'osa jamais tourner la tête pour voir si ce jeune homme le suivoit ; ainsi il

eut la liberté de s'enfuir , comme il le fit en effet ; de sorte qu'il fut contraint de passer ce jour-là sans manger.

Il y avoit dans ce même College un Turc fort opiniâtre dans sa Religion , à qui JESUS-CHRIST environné de lumiere apparut une nuit, & lui dit que le Pere Aguirre arriveroit le jour suivant , qu'il se fit instruire par lui , qu'il ne résistât plus à la verité & qu'il embrasât la Religion Chrétienne. L'esclave doutoit comment il se pourroit faire , parce que ce Pere étoit dans un autre College à deux journées de là , mais quand il le vit entrer le jour suivant dans le College, il connut que c'étoit à lui à qui JESUS-CHRIST l'avoit adressé, & que c'étoit la volonté de Dieu qu'il se convertit ; ce qu'il fit d'abord & fut depuis fort bon Chrétien ; ce qui fait voir que ce Pere étoit bien agreable à Dieu, & bon ami d'Alphonse.

Continuons maintenant le sujet des propheties.

Le Pere Pierre Juste Provincial de la Province d'Arragon étoit allé visiter le College de Majorque, & après sa visite il s'embarqua pour s'en retourner en Espagne; & parce que un peu après son départ, on vit une galere des Mores avec une autre qu'on remorquoit: on crut que c'étoit celle du Provincial qui ne faisoit que sortir du port. Quelques-uns même l'assurèrent; de sorte que ce bruit se répandit par toute la Ville, & sur tout dans le College, qui en fut extrêmement affligé; tous en témoignoiient de la douleur, excepté Alphonse qui faisoit voir un visage plus gai qu'à l'ordinaire; quoi, mon Frere, lui dit le Superieur, nous sommes tous dans la dernière affliction, & vous n'êtes point touché? peut-être qu'il s'agit d'une chose de neant? Il est ainsi, repliqua Alphonse. Le Pere Provincial est déjà dans le College de Barcelone avec tous ses Compagnons, & en fort bonne santé. Ils ont eu une navigation d'Ange, &

la sainte Vierge gouvernoit le Timon. On receut bien-tôt la confirmation de cette prophetie ; car ils écrivirent de Barcelone sans sçavoir ce que le Frere eut dit, qu'ils avoient eu une navigation d'Ange, & qu'ils en rendoient des graces infinies au Seigneur.

Il y a une chose à remarquer dans cet embarquement qui peut servir d'exemple à plusieurs. Parmi les Matelots il y en avoit un qui juroit horriblement, le Pere Provincial le reprit plus d'une fois, mais inutilement. Lors qu'il fallut paier le fret du vaisseau, le Pere dit au Pilote qui étoit honnête homme, de ne plus souffrir dans sa barque ce malheureux qui juroit Dieu, & que s'il le faisoit, ils tomberoient entre les mains des Corsaires, & dans une miserable servitude. Le Pilote crût le Pere, & chassa ce blasphémateur de son bord. Ainsi il entra dans un autre, & tous deux partirent en même tems pour retourner à Majorque : celui du blasphémateur fut pris

par les Mores, & l'autre arriva heureusement. Tant il importe de prendre garde en quelle compagnie on s'engage quand on fait voiage.

La navigation de dix Jesuites qui partirent l'an 1608. du College de Majorque ne fut pas si heureuse, ils s'embarquerent dans un grand vaisseau appellé la Beline, pour aller prendre port à Alicante dans le Roiaume de Valence, mais ils allerent tomber dans le Port d'Alger, où ils furent pris par Simon Dança fameux Corsaire de ce tems-là. La perte fut grande à cause de la qualité des personnes qui furent prises, parmi les autres d'un fils naturel d'un Grand d'Espagne, ce qui causa bien de la douleur à la Ville de Majorque & sur tout aux Jesuites. On parla fort diversément sur ce voiage, ensuite de ce qu'en avoit dit Alphonse; mais afin qu'on connoisse la verité du fait, & qu'on n'y ajoûte rien de faux je le raconterai sincerement, pour nôtre instruction, & pour l'utilité qu'on en peut retirer.

Le Superieur qui avoit envoié embarquer ces dix Religieux le fit contre le sentiment des confulteurs, & contre toutes les raisons de la prudence humaine, s'étant fié à ce qu'en avoit dit Alphonse, qui les avoit recommandé à Dieu par son ordre, & qui avoit répondu que si les Peres s'embarquoient ils auroient une heureuse navigation. Cette réponse (ainsi que le succez le fit voir) étoit ambiguë, & bien differente de ce qu'en avoit jugé le Superieur & le bon Frere aussi. Lors que les Peres sortirent du port, où Alphonse les accompagna, il vit que le Navire avoit un vent favorable, jusques à ce qu'il fut monté vers l'Isle d'Ibica, où il disparut tout à coup, sans qu'on le peut voir; de sorte qu'il crût qu'il avoit abordé à la côte du Roiaume de Valence qui est proche de cette contrée; & c'est là où il fut attaqué par Simon Dança qui l'obligea à se rendre. Il est constant que la prophetie, & tous les autres dons surnaturels, ont

leurs degrez de perfection, les uns plus parfaits que les autres, & que Dieu ne les communique pas toûjours dans le degré le plus parfait; & ainsi il ne faut pas s'étonner si un veritable Prophete ne comprend pas toûjours ce que Dieu pretend par ses Oracles, ou ce qu'il lui dit par ses réponses, ou ce qu'il lui montre par ses visions, comme l'enseigne S. Thomas en sa seconde seconde, question 173. article 4. *Etiam veri Prophetæ non omnia cognoscunt, quæ in eorum visis, aut verbis aut etiam factis Spiritus sanctus intendit.* Les veritables Prophetes ne connoissent pas toûjours ce que le saint Esprit pretend par les choses qu'il leur revele. Le Seigneur cacha à son serviteur en cette rencontre le sens de ces paroles (s'ils s'embarquent ils auront une navigation heureuse) & le succez que le navire devoit avoir pour les fins qu'il sçait lui-même.

Le fruit que ces bons Religieux firent à Alger, les Prêtres

Lesfrui. s  
que les  
Iesuites  
esclaves  
firent dās  
Alger.

382 *La vie du venerable*

par les Predications, & les Confessions, les Freres par leur exemple, & par leur constance à resister aux attaques des Infidelles, & à l'égard de la foi, & à l'égard de la pureté, fut si grand qu'ils firent retourner à la Religion plusieurs qui l'avoient abandonnée, & ils empêcherent plusieurs autres de l'abandonner, ainsi qu'on l'a vû dans les relations: on peut aussi croire que Dieu voulant châtier ceux qui étoient dans ce vaisseau, par sa perte, permit que ces Religieux s'embarquerent avec eux pour les secourir dans leur captivité, & les aider à changer de vie, & pour s'acquérir à eux-mêmes de grands merites, & de grands trésors spirituels par leur patience & leurs travaux dans la servitude; & que c'est en ce sens que se verifie la prophetie d'une navigation heureuse, puis qu'il n'est rien de si precieux que le salut d'une ame, que les hommes Apostoliques doivent preferer à tous les bons succez qu'on pretend dans

toutes les plus belles entreprises. Mais ce succez nous apprend aussi que Dieu ne prend point plaisir que les Superieurs suivent facilement les sentimens des personnes pieuses qui ont des revelations, & laissent les régles de la prudence, & les conseils de leurs consultants qui sont gens de pieté, de doctrine & de sagesse. Pais que si le Seigneur qui est le maître des cœurs, veut reveler la chose pour en faciliter l'execution, il le fera connoitre à ceux que l'on consulte, afin qu'ils changent de sentiment si le leur étoit contraire, ainsi qu'il est arrivé plus d'une fois, comme il paroît par les histoires de la Compagnie, & dans la Vie du Pere Christophle Rodriguez.

Lors qu'on eut apporté la nouvelle à Majorque & de la perte du vaisseau, & de la captivité des passagers, Alphonse en fut sensiblement affligé, sur tout pour avoir donné lieu par son conseil à l'embarquement des Peres. Il en fit

aussi - tôt ses plaintes amoureuses au Seigneur, qui lui répondit qu'il n'avoit pas sujet de se pleindre, parce que la navigation avoit été heureuse, ainsi qu'il l'avoit prédit.

Il pensa ensuite à prendre le moien pour délivrer les esclaves, & pour cela il s'adressoit à Dieu, & à Marie plus de cent fois le jour, comme il le marqua dans une lettre qu'il écrivit à ces Peres pour les consoler. Ses prieres eurent un bon effet, en ce que le Seigneur les conserva tous dans les prisons & dans les chaines, malgré tous les dangers où ils étoient chaque jour de perdre la vie du corps & de l'ame. Il y en eut huit qui sortiront dans une fregate françoise. Ils eurent un tems favorable avec lequel dans peu de tems ils reconnurent Majorque, & le laissant un soir à main droite, il leur sembla que le lendemain ils devoient aborder à Alfaques, qui est un port dans la côte de Catalogne, mais ils se tromperent, car à la pointe du jour ils se trouverent sous Majorque. C'est

C'est une chose constante parmi les Jesuites de Majorque qu'Alphonse arrêta ces Peres, aiant connu par revelation qu'ils passeroient outre sans venir à la Ville, pour donner la consolation de les voir à ceux du College qui les attendoient avec empressement; ce qu'on verifie par ce qu'il dit à un des huit, lors qu'on les reçût au College; car en l'embrassant il le lui reprocha en souriant; ce qu'il ne pouvoit avoir connu naturellement, puis qu'ils passeroient fort loin de la ville. Les autres deux Jesuites qui étoient restez à Alger, furent exposez à beaucoup de dangers, d'où ils furent délivrez avec les autres esclaves qui arriverent heureusement dans la Province: ainsi il n'y a pas lieu de douter, que dans cette affaire Dieu n'ait accordé aux prieres d'Alphonse pour sa consolation, un heureux succès à une captivité si facheuse, que la Providence avoit permise par les jugemens impenetrables de sa conduite.

Son don  
de pro-  
phetie  
s'étend  
jusques  
dans les  
cœurs.

Le don de prophetie que Dieu avoit communiqué à Alphonse s'étendoit même jusques dans les cœurs, dont il connoissoit les secrets; ainsi qu'il le découvrit à un jeune homme bien fait qui étoit venu au College pour demander au Superieur qu'il le receut dans la Compagnie; mais en attendant qu'il descendit de sa chambre pour lui parler, le bon Portier s'adressa à lui, & bien qu'il n'eût découvert encore son dessein à personne, Alphonse lui dit, que l'état qu'il pretendoit embrasser étoit le meilleur, qu'il faisoit un choix bien plus avantageux que celui de ses freres, & que c'étoit une chose bien plus assurée de s'engager dans le service de Dieu dans la Religion que de s'attacher aux vanitez du monde, comme faisoient plusieurs autres de ses compagnons. Soiez seur, lui dit-il, que vous reussirez avec la grace du Seigneur.

Ce jeune homme tout surpris de ce discours, avoua la verité, & pria le saint Frere de recomman-

der l'affaire à Dieu : & en effet elle reussit tres-bien. Il fut receu dans la Compagnie, & il avoüa depuis que pour se determiner en plusieurs difficultez interieures, il ne trouvoit rien de plus efficace que de se ressouvenir de ce que lui avoit dit Alphonse, lors que à l'âge de sept ans, comme il sortoit du College avec son precepteur & son frere ainé, ce saint Frere l'ayant tiré à l'écart lui dit qu'il seroit un jour Jesuite, & qu'il succederoit aux travaux de son oncle le Pere Crespin, comme il arriva, ainsi qu'il l'avoit predict.

Un Ecclesiastique venoit de la Chartreuse qui est éloignée de la ville de Majorque de trois lieües, à qui Dom Vincent Mas, Chartreux, grand ami d'Alphonse & grand homme de bien, avoit donné une commission pour ce bon Frere, qui n'eût pas plûtôt rencontré cet Ecclesiastique à la porte qu'il lui demanda comment se portoit Dom Vincent, & qu'est-ce qu'il desiroit de lui ? Comment

ſçavez-vous, lui dit l'Eccleſiaſtique, que je viens de la Chartreufe, & que j'y ay veu Dom Vincent ? à quoi il ne répondit rien que par la confuſion qu'il fit paroître ſur ſon viſage, mais il détourna adroitement le diſcours, & ſe mit à parler des vertus de Dom Mas.

Mais parmi toutes ſes prophéties il n'en eſt point de plus conſiderable, ni de plus importante pour le ſujet que celle-ci, qui arriva environ l'année 1607.

Comme il ſe promenoit un jour par ordre du Superieur afin de prendre un peu l'air, il vit de la hauteur d'une coline qui eſt proche de la Ville de Majorque, une armée navale fort bien équipée, & fort nombreuſe en vaiſſeaux, qui couvroit tout le rivage, ( bien que tout cela n'eût point paſſé par ſon imagination auparavant. )

Cette armée étoit rangée en bataille, les ſoldats qui la compoſoient n'étoient pas de la terre mais du ciel. Jeſus étoit le Capitaine qui commandoit à l'a-

vant-garde, & MARIE à l'arrière-garde. Cette armée celeste paroilloit avec une joie, & un courage admirable. JESUS qui la conduisoit éclatoit sur tous les autres, & MARIE après lui qui conduisoit l'arrière-garde de l'armée. La vision dura long-tems.

Rendant compte depuis à son Supérieur, il dit que Dieu lui avoit fait connoître que par le secours du Ciel, qui étoit représenté par cette armée celeste, un Roi d'Espagne iroit un jour en personne avec une grande armée contre les Mores d'Afrique, qu'il remporteroit une victoire insigne, qui les reduiroit tous sous son obeissance, & que les peuples de ces contrées detestant la secte de Mahomet leur faux prophete embrasseroient tous la Foy de JESUS-CHRIST. Il l'assura ainsi alors à son Supérieur, & dix années après qu'il vécut encore, il l'assuroit en toutes les occasions de la même maniere.

Lors que Jean d'Autriche se preparoit pour conduire l'armée

390 *La Vie du venerable*  
de la ligue catholique contre le  
Turc. Pie cinquième lui envoya  
deux propheties de saint Isidore  
d'Espagne, que ce bien-heureux  
Pontife interpretoit en faveur de  
ce Prince, & qui furent verifiées  
par le bon succez que le Ciel lui  
donna pour la propagation de la  
foy catholique.

Il a le  
don des  
miracles.

Quoique nous aions déjà parlé  
en plusieurs endroits de cette his-  
toire des choses miraculeuses que  
Dieu a operées par le ministere de  
son Serviteur, néanmoins afin que  
l'on connoisse mieux sa sainteté  
par le don des miracles que le Sei-  
gneur lui a communiqué, nous  
en ajouterons ici quelques autres  
de ceux qu'il a faits durant sa vie,  
& depuis sa mort, & de ceux qu'il  
fait tous les jours à son tombeau.

En voici un fort celebre qui en  
renferme plusieurs ; Mathieu Mas  
qui demouroit proche de la Ville  
de Majorque avoit un pere fort  
infirmes & qui fut long-tems ma-  
lade ; & parce que c'étoit un hom-  
me qui frequentoit les Sacremens,

un Pere Jesuite son parent le visitoit souvent pour ouïr sa confession. Il demouroit assez proche du College, ainsi Alphonse étoit le compagnon ordinaire du Confesseur. Pendant que ce Pere parloit au malade, Alphonse s'asseoit sur un siege qui en étoit un peu éloigné, mais d'où néanmoins il pouvoit voir, & être veu du Pere.

Comme ce siege étoit separé, & que le saint frere Alphonse avoit accoutumé de s'y asseoir, plusieurs eurent l'envie de le faire pour y pouvoir trouver de la dévotion, & entre autres la belle fille du malade qui étoit prête d'accoucher, & comme elle avoit déjà été exposée à plusieurs dangers, elle crût que lors qu'elle sentiroit les douleurs de l'enfantement, si elle s'asseoit sur cette chaize qu'elle accoucherait heureusement. Et en effet la chose arriva comme elle l'avoit esperée : car elle ne se fut pas plutôt mise sur ce siege qu'elle mit au monde un bel enfant sans douleur & avec une facilité merveilleuse ;

Elle eut tant de joie de ce miracle qu'elle le racontoit à tous ceux qui la venoient visiter pendant ses couches. Le bruit de cette merveille se répandit si promptement par toute la ville, que plusieurs s'empressoient fort pour avoir la même grace, que le Ciel accordoit à celles qui avoient la même confiance, ainsi qu'il arriva à une Dame qui étoit extrêmement travaillée des douleurs de l'enfantement, mais parce que la sage femme n'étoit pas encore arrivée, elle n'osoit se mettre sur la chaize de peur d'accoucher sans secours. Son mari néanmoins aiant pris garde que la sage femme entroit dans la maison, persuada la malade de se mettre sur la chaize où elle ne fut pas plutôt assise qu'elle accoucha si promptement que la sage femme eut peine d'y être assez tôt pour recevoir l'enfant.

Une autre femme qui avoit déjà fait sept enfans & toujours avec un extrême danger de sa vie, mais ce qui étoit le plus facheux, c'est

que ses enfans mouroient tous, & quelques - uns sans le baptême ; étant prêtè d'acoucher du huitième & sçachant les miracles que faisoit la chaize , après s'être recommandée à Dieu par l'entremise de son Saint, elle se mit sur cette chaize où elle ne fut pas plutôt qu'elle fit un beau fils, sans presque aucune douleur ainsi qu'elle l'a assuré elle-même.

On pourroit encore en ajouter ici plusieurs autres de la même maniere, que le Seigneur a operez avant la mort de son serviteur par son entremise.

Jean Vivot homme de qualité fut frappé si dangereusement d'un coup de pistolet, qu'à la premiere visite des Medecins & des Chirurgiens sa plaie fut jugée mortelle. Il receut l'Extrême-Onction, & il commença par se disposer à la mort. Mais comme il avoit une grande opinion de la sainteté d'Alphonse, pressé par la violence de sa douleur il pria ses Supérieurs de le lui envoyer en la com-

pagnie d'un Pere , afin qu'il ne refusât pas d'y venir. On lui accorda ce qu'il demandoit, le bon Frere le visita , & après lui avoir parlé de Dieu quelque tems, il lui donna une bonne esperance de sa guerison. Mais lors qu'il voulut se retirer , le malade le pria de faire le signe de la Croix sur ses blessures ; & parce que sa modestie ne le lui permit pas , il lui demanda du moins qu'il lui donnât sa main, & comme le Pere qu'il accompagnoit lui dit de le faire, il ne pût pas le refuser. Le malade aiant pris sa main la fit passer sur ses plaies, & en même tems il se trouva mieux ; de sorte qu'il commença par remuer le bras , ce qu'il n'avoit pû faire jusques alors, & dans peu de jours il fut parfaitement gueri, avec l'étonnement de tout le monde , & sur tout du malade qui fut toujours reconnoissant envers son Bienfaiteur , & par ses bons conseils vécut ensuite d'une maniere fort exemplaire.

Un jeune enfant de deux ans

appellé Barthelemi Frais , étoit tourmenté de la fièvre , ses parens lui appliquerent plusieurs remedes, & firent des vœux & des pelerinagès à divers Saints pour sa fanté. Sa mere aiant appris les miracles que faisoit Alphonse , se persuadant que son mari qui étoit le Chirurgien du College , auroit quelque credit auprès du Serviteur de Dieu, le vint trouver avec son enfant sur ses bras, pour le prier avec des larmes d'en avoir compassion. Le bon Frere lui dit quelques paroles pour la consoler , & la renvoia. Mais elle n'en fut pas satisfaite , & commença à s'affliger de sa nouvelle peine, & à représenter les services de son mari. Le bon Saint se voiant importuné , ( car Dieu veut quelquefois qu'on les importune ) demanda à cette femme si elle n'avoit point d'autre enfant ; elle répondit que non , & qu'ainsi il pouvoit juger combien elle souhaitoit de le conserver : Allez ma sœur, repliqua-t'il, vôtre fils ne mourra pas de ce mal, mais

Il guerit  
diverses  
person-  
nes de  
diverses  
maladies.

il sera bien-tôt gueri : & au même tems il fit le signe de la Croix sur l'enfant qui fut délivré de sa fièvre, & avec tant de marques d'une parfaite santé, que sa mere disoit à tous ceux qu'elle rencontroit en chemin, que son enfant étoit gueri.

Catherine Simonet de S. Martin Dame de qualité, & Bienfaitrice de la Compagnie de JESUS, pour avoir fondé un second College dans l'Isle de Majorque; étoit frappée d'une fièvre maligne qui affligoit extrêmement son pere, de qui elle étoit heritiere pour les bons services qu'elle lui avoit rendus. Les Peres du College qui desiroient ardemment sa santé accoururent suivant leur coutume à Alphonse pour l'obtenir, & le Supérieur lui ordonna de la demander à Dieu avec instances. Il executa l'ordre qu'on lui avoit donné, & il l'assura que la malade seroit bien-tôt guerie, & que dans cinq jours elle pourroit se lever.

Mais le Pere Recteur qui n'étoit pas encore satisfait, voulut pour une plus grande seureté qu'Alphonse allât visiter la malade, & pour l'obliger à lui faire la priere, il lui ordonna d'y porter la relique de saint Ignace, & d'y prier pour sa santé; il obeit promptement au Pere Recteur, il pria pour la malade avec tous ceux qui étoient presens, & elle recouvra d'abord la santé si parfaitement, qu'elle disoit qu'elle se portoit beaucoup mieux qu'avant sa maladie. Elle voulut se lever, mais ses parens ne voulurent pas, au contraire ils l'obligerent à prendre un remede que les Medecins avoient ordonné, qui ne pouvoit pas lui nuire, & qui lui étoit necessaire selon leur sentiment: elle se soumit, mais elle le paia bien, comme elle l'a raconté depuis, car bien que la fièvre ne lui reprit plus, & qu'elle se levat le cinquième jour, elle lui laissa des incommoditez facheuses, qui lui durèrent quelque tems, en puni-

tion de n'avoir pas reçu sa santé comme une chose miraculeuse. Et bien que l'on puisse attribuer ce miracle à la relique de saint Ignace, on voit bien néanmoins qu'Alphonse en est la principale cause après Dieu.

Le Pere Jean Torrens Religieux d'une grande vertu, & fort habile dans les sciences, a assuré avec ferment, qu'il avoit reçu du Ciel deux grandes faveurs par l'entremise d'Alphonse. La premiere, qu'étant toujours incommodé, & ne pouvant suivre les exercices de la Communauté; ce qui lui causoit beaucoup de chagrin, sur tout quand il étoit Supérieur, il avoit obtenu par les prieres d'Alphonse une santé assez forte, pour s'acquiescer des devoirs de la Religion. La seconde fut une guerison soudaine & miraculeuse qui arriva de cette maniere.

Quelques jours avant le Carême, comme il se disposoit à prêcher, il fut frappé d'une fièvre ardente qui lui causoit une si gran-

de douleur de tête, que suivant l'expérience qu'il avoit de ses maladies, il croioit que le mal devoit durer long-tems, ainsi on pensoit déjà à lui substituer un autre Predicateur. Alphonse étoit alors fort infirme dans sa chambre, & comme il prit garde que l'Infirmier étoit beaucoup en peine, & que le Pere Torrens ne venoit plus le visiter, il demanda comment il se portoit; l'Infirmier lui répondit qu'il étoit mal, qu'on vouloit lui tirer du sang, bien qu'il fut déjà nuit, parce qu'on craignoit que le mal n'augmentât: qu'on avoit néanmoins differé à lui ouvrir la veine jusques au lendemain du matin. Alphonse avoit un grand respect pour ce Pere, parce qu'il avoit été son Supérieur, & son pere spirituel plusieurs années: & comme il l'aimoit beaucoup aiant oui dire à l'Infirmier qu'il y avoit du danger en son mal, il commença par prier le Seigneur avec instances pour lui.

Son oraison fut si efficace auprès de Dieu, qu'il ne l'eut pas plutôt commencée qu'il prit au Pere un agreable sommeil, qui dura long-tems, & après lequel il se réveilla ( contre le cours ordinaire de la fièvre ) sans aucune douleur de tête, ni sans aucun ressentiment de la fièvre. Le Medecin étant venu le matin le visiter, fut fort surpris de ce changement, voulant néanmoins agir dans les formes de la medecine, il jugea à propos que le malade ne se levât pas encore, qu'il n'eut auparavant une plus grande assurance de sa santé. Mais le Pere considerant la maniere surnaturelle par laquelle il l'avoit recouvrée, se leva gaie-ment, dit la Messe, prescha durant les quarantes heures du Carnaval, & durant le Carême, & embrassa plusieurs autres emplois avec plus de courage & de forces qu'avant sa maladie. Ainsi sa foi fut plus grande que celle de la Dame dont nous avons parlé.

Ce qui arriva à Aimé Bâtard

Prêtre Beneficier de la Cathedrale de Majorque , n'est pas moins admirable. Il étoit tourmenté d'un asme fâcheux , accompagné de la fièvre ; comme il avoit une grande opinion de la vertu d'Alphonse, & voiant qu'il avoit fait beaucoup de remedes sans aucun soulagement , il pria son frere aussi Beneficier, & depuis Jesuite , qu'il lui procurât quelque chose de ce bon Frere pour en obtenir sa santé. Comme ces deux Beneficiers étoit fort connus , & amis du College, on leur accorda une coiffe de nuit de laquelle Alphonse s'étoit servi quelquefois. Le malade la prit le soir avec beaucoup de dévotion, & promit de dire une Messe dans l'Eglise des Jesuites en action de graces s'il guerissoit. Il dormit toute la nuit avec tant de tranquillité, que sa mere & son frere qui ne l'entendoient ni tousser ni remuer apprehenderent qu'il ne fut mort. Ils s'approcherent de son lit pour voir l'état où il étoit , & le reveillerent de son

sommeil, qui avoit duré toute la nuit : il leur dit qu'il avoit recouvré sa santé par les prieres d'Alphonse. Il demanda ses habits, il se leva ce matin, & les deux jours suivans il alla dire la Messe dans l'Eglise des Jesuites, quoi qu'au-paravant il ne pût presque marcher.

La sœur Catherine Fiol, Religieuse Professe du Convent de saint Barthelemi de Inca assure qu'ayant mis un petit bonnet d'Alphonse sur la tête d'une jeune fille desesperée & qui avoit déjà perdu la parole, elle recouvra une parfaite santé. Et Jeanne Font de Moronta veuve, Bienfaitrice du College, dit qu'avec une ceinture du saint Frere qu'elle obtint avec beaucoup de peine, elle avoit été délivrée des grandes douleurs de reins & d'épaules qu'elle souffroit depuis long-tems, & que plusieurs malades à qui on l'appliqua furent aussi gueris. Tellement qu'avec ces sortes de choses qui étoient à l'usage d'Alphonse Dieu fai-

soit souvent de grands miracles.

Je laisse plusieurs autres choses miraculeuses que le Seigneur a faites par l'entremise de son Serviteur, pour éviter la longueur. Je marquerai ici seulement quelques effets de son oraison, & bien qu'il ne les appelle pas des miracles, on peut néanmoins leur donner ce nom; ainsi je les raconterai par ses propres paroles, comme nous les trouverons dans ses écrits.

Lors qu'il acheve de parler de son oraison, il dit de soi-même en la personne d'un autre; disons quelque chose de ce qui lui est arrivé par la grace du Seigneur en son oraison. Accompagnant un jour un Pere qui étoit allé confesser un homme extrêmement mal; car il ne sçavoit plus ce qu'il faisoit, de sorte qu'on ne sçavoit que faire pour l'obliger à se confesser, & le rappeler à lui tant il étoit transporté par la violence de son mal; le Pere se retira un peu à l'écart, & cette personne, c'est

à dire Alphonse, se mit en prieres, & le Pere aussi, afin qu'il plût au Seigneur de donner quelque remede à un mal si dangereux. Dieu fut satisfait de la demande du saint Frere, le malade revint à lui, & se confessa tres bien.

Un serviteur de Dieu fort affligé des peines du corps & de l'esprit vint trouver Alphonse, (c'étoit un homme de qualité) & le pria de le recommander à Dieu; ce qu'il fit après l'avoir consolé, & il lui fut revelé dans son oraison, par trois diverses fois, que cet homme affligé, étoit délivré de ses peines, & qu'il ne les souffriroit plus, & il arriva comme il l'avoit dit, car cet homme étant venu le visiter, lui assura qu'il étoit fort content.

Etant un jour dans la maison d'une Dame qui étoit à l'extremité; on le pria de la recommander à Dieu, ce qu'il fit promptement, & demanda au Seigneur qu'il disposât de la malade pour sa plus grande gloire, & pour le bien de

cette Dame ; il oüit une voix qui lui dit : regardes bien ce que tu veux que je fasse , car je ferai ce que tu voudras , mais sçaches qu'elle ne sera jamais mieux disposée à bien mourir que maintenant. Après avoir oüi cette voix , il recommande de nouveau la malade à Dieu , & la lui abandonna , afin qu'il en disposât selon sa volonté qui doit faire tout nôtre gout & nôtre plaisir ; ainsi elle finit sa vie entre les mains du Seigneur.

Guillaume Morante frere de deux Jesuites, dont un a été Martir, comme nous l'avons dit; & l'autre un ouvrier Apostolique dans les Indes & le Paraquai, parents du Pere Nadal Commissaire General de la Compagnie de Jesus, étant attaqué d'une facheuse maladie, le Superieur ordonna à Alphonse de prier avec instances pour sa guerison , à quoi il obeït promptement, & bien qu'au commencement de son oraison, il entendit une voix , qui lui disoit que le malade en mourroit, il ne

laissoit pas de prier avec ferveur, jusques à ce que le Seigneur lui dit, que le malade mourroit infailiblement pour le bien de son ame. Ainsi ce malade mourut avec de grandes marques de son salut. Et bien que Dieu ne donnât pas le choix à Alphonse de la vie ou de la mort de son malade, comme il avoit fait une autrefois, on ne laisse pas de voir combien son oraison étoit puissante devant Dieu ; & les graces particulieres que le Ciel accordoit en sa faveur.

Que si l'oraison d'Alphonse n'eut pas son effet dans ce que nous venons de dire, elle l'aura en ce qui suit. Anne Morante Dame d'honneur à qui les Jesuites étoient obligez, avoit un petit enfant si couvert de verole, qu'il n'avoit pas ouvert les yeux depuis sept jours ; & comme il ne mangeoit point, les Medecins l'avoient abandonné. Le Pere Recteur étant allé visiter cette mere affligée, elle lui demanda instamment qu'il lui

donnât quelque chose de ce qui avoit été à l'usage d'Alphonse pendant sa vie, & bien qu'il le lui refusât assez long-tems : néanmoins il se laissa gagner, & lui envoya une coiffe du Frere par un Pere, à qui il recommanda le secret ; cette mere n'eut pas plûtôt reçu cette coiffe qu'elle accourut à son fils, en lui disant, mon fils voici vôtre guerison, elle applique en même tems la coiffe sur l'enfant, qui se leva & s'assit sur le lit, en s'écriant, Frere Alphonse, Frere Alphonse ; il demanda d'abord ses habits, & dit qu'il étoit guéri, ainsi que l'avoïa le Medecin qui le voïoit, ne lui restant plus sur le visage que cinq ou six grains de verole.

Peut-être que quelqu'un sera surpris que je raporte ici tant de choses miraculeuses : mais comme elles sont des marques d'une grande sainteté, quand elles sont accompagnées des vertus solides, le Lecteur ne doit pas s'ennuier de les lire. J'ajoute à celles que

j'ai dites , ce qui arriva au Docteur Collado frere du Pere Francois Collado Jesuite , lors que retournant de Catalogne à Majorque dans une barque à peu de rames ; il vit avec les autres passagers une fregate de Corsaires Turcs qui sembloit venir à eux , & ils en étoient déjà si près qu'ils entendoient le bruit des rames & même les paroles des Turcs ; comme ils se virent découverts ils crurent d'être entierement perdus , parce qu'il n'y avoit point d'apparence que si peu de gens pûssent resister à un si grand nombre : se voiant donc destituez de tout secours humain , ils eurent recours à Dieu. Le Docteur Collado se ressouvenant alors d'Alphonse qui vivoit encore , supplia le Seigneur de vouloir les delivrer du peril évident de la mort , & de la servitude , par l'entremise de son serviteur , & au même tems il ressentit dans son cœur une grande confiance , & une grande seureté , qui étoient le gage de la grace qu'il devoit

devoit recevoir ; & en effet il ne se trompa pas , car tout à coup la barque fut envelopée d'une nuée si épaisse , qu'elle passa sans être apperçûe des Turcs & arriva heureusement à Majorque.

Parmi les autres miracles ce dernier qui fut néanmoins un des premiers qu'il ait faits, & sans doute des plus illustres , marque bien son pouvoir sur les éléments. L'année mil cinq cens quatre-vingt & sept , le huitième de Decembre, & la nuit du jour de la Conception immaculée de la sainte Vierge , il s'éleva une tempête si furieuse dans l'Isle de Majorque qu'on n'en a jamais vû une pareille. Ce fut un ouragan semblable à ceux que l'on voit dans les Indes. Les tourbillons qu'il excitoit étoient si violés qu'ils arrachotent les arbres, renversoient les croix de pierre que l'on met à l'entrée des villes. L'impetuosité du vent accompagné d'un grand coup de tonnerre, enleva la belle vitre faite en rose qui étoit sur la porte de l'Eglise Cathedrale , &

sortit par une autre fenêtré au fond de l'Eglise qu'il renversa pareillement. Cette tempête ruina plusieurs maisons , & parmi les autres , elle abbatit une muraille du College , laquelle étant tombée sur les maisons voisines écrasa sous ses ruines plusieurs personnes qui en moururent , & cassa la tête à quelques autres. Les Religieux se retirèrent tous dans l'Eglise , pour demander à Dieu son secours pour ce pauvre peuple qui étoit dans la dernière affliction , & comme ils ouïrent le bruit de la muraille qui tomboit ils sortirent sans sçavoir où ils alloient. Le Pere Recteur plus affligé que tous les autres , voiant la ruine de la muraille , & entendant les cris épouvantables des voisins , dit à Alphonse qu'il rencontra, que faites-vous ici , mon Frere & allez-vous en à l'Eglise demander à Dieu qu'il arrête cette tempête. Il obeit , il y avoit derriere lui un autre Frere , qui le suivit de près pour sçavoir ce qu'il feroit , & qui

raporte, qu'aussi-tôt qu'Alphonse se fut prosterné en terre, pour demander à Dieu qu'il calmât cet orage, que le Ciel commença à paroître serein; bien que peu de personnes aient sçû la cause de ce changement, qui fut si prompt qu'on eut encore le loisir pour déterrer plusieurs personnes vivantes que la muraille avoit ensevelies sous ses ruines, & de reparer les autres pertes que la tempête avoit causées dans la ville. Cela arriva trente ans avant la mort d'Alphonse; ce qui fait bien voir le pouvoir qu'il avoit alors auprès de Dieu, aussi bien que la sainteté de sa vie, qui a été ornée de tant de vertus, & de graces si particulières, qu'il a reçûes continuellement de la liberalité du Seigneur.



LA VIE  
DU VENERABLE  
FR. ALPHONSE  
RODRIGVEZ.

---

*LIVRE QUATRIÈME.*



**I**L est aussi important de commencer de bonne heure par pratiquer la vertu, qu'il est difficile de s'y appliquer quand on est parvenu à un âge fort avancé; & c'est pour cela que le Sage dit, que celui-là est heureux qui a porté le joug dès sa jeunesse, & qui s'est assujetti de bonne heure à la loi du Seigneur. Car comme Dieu est infiniment liberal, quand il trouve un sujet disposé à recevoir ses graces, il les répand toûjours avec plus

de profusions, lors que celui qui a bien commencé se rend susceptible de ses nouveaux bienfaits. C'est ainsi qu'il en a usé à l'égard du Frere Alphonse Rodriguez Les dernieres années de sa vie. dont la fidelité dès le commencement de sa conversion lui a attiré une infinité de graces du Ciel, qui l'ont rendu illustre en toutes les vertus.

Il a été plus de trente ans Portier du College de Majorque, à sçavoir jusques à l'année six cens & trois ou quatre; pendant lequel tems il a fait voir les beaux exemples de vertus & a fait les grands miracles, & les actions heroïques & saintes, que nous avons rapportées jusques ici. Etant parvenu à l'âge de soixante & douze ans, après avoir consumé sa santé par les combats continuels avec son corps & avec son esprit, ses forces furent entièrement épuisées, & son corps abattu par une mortification sans relache. Les Superieurs qui prirent garde qu'il n'avoit plus les forces

pour soutenir un si grand travail, le delivrerent premierement de ce qu'il y avoit de plus mal-aisé dans son emploi, comme de monter les degrez pour appeller les Peres à la porte, & ensuite ils l'en retirerent entierement pour lui, en donner un autre plus aisé. Il accompagnoit quelquefois les Peres qui alloient faire de bonnes œuvres auprès du College.

Lors que le concours du monde étoit plus grand à la porte, il assistoit le Portier pendant quelque tems, sur tout quand il étoit obligé d'aller faire quelque commission. Il s'occupoit aussi dans quelques autres offices domestiques, qui ne demandoient pas beaucoup de force, où les Superieurs l'appliquoient sans qu'il s'excusât jamais, quelque emploi qu'on lui donnât, ni sans se prevaloir de son âge ni de son oraison, à laquelle il preferoit les occupations propres de son état, quand les Superieurs les lui prescrivoient. Lors qu'on oublioit de

l'occuper il alloit trouver ses Superieurs, & s'il sçavoit quelque emploi difficile il s'offroit de bon cœur à le faire autant que ses forces le lui permettoient. A peine pouvoit-il tenir le balet dans ses mains, qu'il s'efforçoit de balayer avec les autres, & bien qu'il ne pût plus se tenir sur les pieds, il alloit dans la cuisine pour y nettoier la vaisselle, sans qu'on l'en pût détourner : ce qu'il faisoit aussi dans tous les autres exercices bas & méprisables.

Quant à ses occupations intérieures & spirituelles il s'en acquitoit comme un homme consommé dans la vertu & dans les exercices de la Religion. Il eut sur tout une dévotion singuliere au Sacrifice de la Messe. Et parce qu'il ne pouvoit plus aller à l'Eglise, il servoit toutes celles que l'on disoit dans la Chapelle domestique, & quand il ne pouvoit pas se tenir à genoux il se tenoit debout, ou appuié contre une muraille, & souvent assis sur une

petite chaize. Tandis que ses infirmités le lui permirent, il passoit la plus grande partie de la matinée dans une Tribune, d'où il entendoit toutes les Messes jusques aux dernières années de sa vie, que Dieu le priva de cette consolation pour exercer sa patience.

Son union avec Dieu

Son oraison étoit si sublime qu'il ne s'étoit pas plutôt recueilli en soi-même, avant même qu'il eut dit une parole, que par un seul regard de son ame vers son Epoux, il étoit si sensiblement touché, & embrasé de l'amour de Dieu, qu'il ne pouvoit plus renfermer dans son cœur l'abondance des consolations divines; de sorte qu'il étoit contraint de demander à Dieu qu'il s'éloignât de lui. Son union avec Dieu étoit si grande, & il l'avoit si présent à son esprit durant le jour que quand il l'auroit voulu, il n'auroit pas pû s'en separer.

Il étoit beaucoup plus incommodé dans une saison de l'année

que dans l'autre, & bien qu'on lui procurât des remedes, il n'en étoit point foulagé. Les Superieurs crurent que la trop grande application de son esprit aux choses spirituelles étoit la cause de ses infirmités ainsi qu'il paroïssoit à son visage semblable à celui d'un homme toujours absorbé en Dieu. On lui dit qu'il tachât pendant quelques jours de se relâcher un peu de cette grande application à la presence de Dieu, jusques à ce qu'il eut repris ses forces, pour continuer ses exercices; il obeit à ce qu'on lui ordonna, & il s'efforça autant qu'il lui fut possible de se distraire, en s'appliquant à d'autres choses indifferentes; mais ses efforts étoient inutiles; car lorsqu'il croioit d'être plus éloigné de Dieu, il se trouvoit encore plus uni avec lui. Ce combat dura long tems, Alphonse fuïoit Dieu, & Dieu recherchoit Alphonse: jusques à ce que les Superieurs voiant qu'il avoit plus de peine à

418 *La vie du venerable*  
s'éloigner de Dieu qu'à y penser, lui dirent de ne plus se mettre en peine de se distraire de la presence de Dieu, mais qu'il suivit doucement l'attrait de l'Esprit saint qui le conduisoit; ce qui est sans doute le meilleur conseil qu'on puisse donner en de pareilles occasions.

Comme il étoit fort incommode dans son lit, les Superieurs lui défendirent un jour tous les exercices de dévotion excepté son rosaire. Il crût que cette défense s'étendoit encore aux entretiens familiers qu'il avoit d'ordinaire avec Dieu, parce qu'on lui avoit dit, qu'on lui permettoit seulement de reciter son rosaire; ainsi il passa toute la nuit à combattre avec soi-même pour se distraire de la pensée de Dieu; & comme il vit qu'il n'en pouvoit pas venir à bout, il s'adressa au Seigneur, lui representant d'un côté le desir qu'il avoit d'obeir; & de l'autre, l'impuissance où il étoit de le faire: parce que (disoit-il)

Seigneur, si vous ne me laissez, c'est en vain que je travaillerai pour me separer de vous. Lors qu'il parloit ainsi il fut surpris d'un doux sommeil qui dura trois heures sans interruption, ce qui fut une chose bien extraordinaire, & qui ne lui étoit pas arrivé depuis plusieurs années. Mais ce fut un sommeil semblable à celui de l'Epouse, puisque tandis que son corps dormoit, son cœur veilloit, ainsi il fut durant tout ce tems-là dans une oraison d'autant plus sublime qu'elle embarassoit moins son esprit.

Comme la vieillesse est sujette à beaucoup d'infirmité & qu'Alphonse à cause de ses mortifications interieures & exterieures, avoit fort peu de santé, les forces lui manquoient entierement les dernieres années de sa vie; & il fut frappé de tant de douleurs à la fois, qu'il n'y avoit pas une partie de son corps qui n'en fut extrêmement affligée. Le lit où il prenoit son repos lui étoit un

Ses infirmités dans la vieillesse & sa patience à les souffrir.

tourment insupportable ; de sorte qu'il ne pouvoit être couché sans douleur , les enflures & les plaies de ses pieds qui étoient son mal ordinaire , augmentoient chaque jour.

A tous les changemens de tems il souffroit des accidens facheux , & sur tout des fluxions acres qui duroient long tems : mais la patience avec laquelle il souffroit ses douleurs étoit admirable. On ne l'a jamais oui se plaindre , ni du Medecin , ni des medicamens , ni de l'Infirmier. Quand on lui demandoit comment il se portoit , il répondoit toujours , même dans la violence de ses douleurs , que tout iroit bien pour la gloire de Dieu. Il ne pouvoit souffrir qu'on le caressât , & parce qu'on lui avoit ordonné de prendre place dans le refectoir parmi les infirmes , il en eut une si grande peine , qu'il fallut suspendre l'exécution de cét ordre , jusques à la convalescence

d'une grande maladie qui lui arriva en même-tems.

Le Seigneur lui apprit à ne point se confier aux remedes humains, en le délivrant subitement d'une douleur aiguë, au même tems qu'on devoit lui appliquer un remede composé de diverses herbes, qu'on avoit eu grand peine de trouver à cette heure-là ( qui étoit le minuit ) parce qu'il avoit témoigné dans la violence de la douleur qu'il souhaitoit ce remede. Et il dit que quand le mal le quitta, Dieu lui enseigna à ne desirer, ni à ne chercher point de remede sur la terre, mais dans le ciel; il dit aussi qu'il apprit dans cette occasion à ne se pas plaindre, & que l'Infirmier le lui enseigna en l'empêchant de ne point pousser quelques soupirs, & quelques gemissemens aussi-tôt que le mal l'attaquoit: ainsi par l'avertissement de l'Infirmier il se taisoit & ne se plaignoit jamais plus, ni dans cette maladie ni dans aucune autre.

Le Seigneur lui apprit à ne point se fier aux remedes humains

Dés-ce tems là d'abord qu'il se trouvoit mal, il se jettoit entre les bras de Dieu, se confiant en sa divine Majesté, comme au veritable Réparateur de nôtre salut, qui au lieu des Medecins & des Infirmiers ne manqueroit jamais de pourvoir de remedes necessaires à sa santé, sans qu'il eut besoin de chercher des soulagemens qu'il devoit plutôt fuir pour prendre des remedes amers & difficiles.

Il disoit que l'amour propre dans le tems des infirmités abbat les Religieux qu'il n'avoit pas pû abatre durant leur parfaite santé : & que pour prevenir cette perte, il falloit observer deux regles que l'experience lui avoit apprises. La premiere qu'il faut mépriser les infirmités ordinaires, parce qu'il est mieux de les oublier, & de s'abandonner à la nature, & à un reglement de vie, que de consulter les Medecins, & de se servir de remedes ; parce qu'il arrive ordinairement ou

que le mal devient pire , ou du moins que le Religieux tombe dans le relâchement & dans la tiédeur de l'esprit , qui vient des particularitez & des exemptions dont se servent ceux qui ont tant de soin de leur santé. La seconde regle qu'il faut garder , c'est de ne pas appeller le Medecin ni l'Infirmier dès le premier jour , dans les accidens , & les infirmités extraordinaires , quand le mal n'est pas bien connu ; parce que l'amour propre fait toujours le mal plus grand qu'il n'est , mais il faut auparavant le bien recommander à Dieu , & bien examiner , si la nécessité de recourir au Medecin & aux medicamens est véritable ou seulement apparente. Voici comment il en parle dans le compte qu'il rend au Supérieur.

Je crains ( dit il ) de proposer quelque chose , parce que j'apprehende mon amour propre. Je crains aussi d'exagerer la chose dont il est question , & je crains

encore qu'on ne me flatte sur ce que j'aurai representé , parce que le Superieur y pourvoira suivant ce que je lui aurai dit ; ainsi je puis le tromper , & me tromper moi-même par mon amour propre. C'est ce que j'ai j'ai appris par mon experience, qu'il ne faut pas d'abord proposer ce qui se presente à mon esprit ; mais il le faut recommander à Dieu , & attendre si on peut deux ou trois jours , jusques à ce que la passion soit moderée, pour voir si l'amour propre ne me trompe point. Celui qui agira de cette maniere sera souvent plus satisfait de n'avoir rien proposé , & aura plus de santé & plus de merite devant Dieu.

Je souffre les tourmens & les défaillances de mon corps depuis long-tems sans me pouvoir remuer qu'avec beaucoup de peine, ainsi je passe bien des heures sans pouvoir agir. Au regard des douleurs qui durent davantage , j'attens que le Seigneur me vienne

visiter , & qu'il me console, jusques à ce que je meure; sans avoir d'autre remede en ce monde, puis que c'est une grace que Dieu me fait. Les autres infirmittez moins facheuses dont je ne me mettois gueres en peine m'ont quitté depuis quelques années. Et si j'avois pris des remedes , & consulté les Medecins , peut-être que je n'aurois pas la santé que j'ay : & c'est ce qu'il faut faire d'ordinaire , à moins que le mal ne soit grand, comme la fièvre , la douleur de côté , & semblables. Car alors il faut les découvrir ainsi que la regle l'ordonne , pour accomplir la volonté de Dieu. Mais pendant ce tems-là je ne quitterai pas la mortification , & je me priverai de toutes les douceurs & de toutes les delicateffes qui flattent le goût, si ce n'est de celles qui donnent de l'apetit pour manger les choses necessaires à conserver la vie.

Je ne mangerai rien à la table de tout ce qu'on me donnera, que

La mortification  
de ses  
sens.

le commun, & ce qui est agreable aux yeux du Seigneur, en la presence de qui je mange. Il est certain que par les infirmittez du corps sur tout si elles sont longues, il arrive souvent de grands maux dans la Religion, si on ne prend garde à éviter la singularité, & la delicateffe; ainsi les infirmes deviendront bientôt sensuels & esclaves de leurs appetifs, qui renaissent aussi facilement que les vignes que l'on a taillées au printems.

La chair est le plus fin & le plus cruel ennemi que nous aions, & autant qu'elle perd de sa vigueur dans les travaux & les douleurs, autant s'efforce-t'elle de trouver de liberté dans son infirmité, & dans sa convalescence. C'est pourquoi il est necessaire de veiller incessamment, & de ne point negliger la mortification.

Le Seigneur recompensoit liberalement le soin qu'Alphonse prenoit de ses exercices spirituels & de la mortification dans les

maladies par les faveurs & les visites frequentes dont il le caressoit. Il étoit un jour si mal qu'il falloit lui tenir compagnie pendant la nuit. Mais comme on l'eut quitté, il vit JESUS & MARIE qui entroient dans sa chambre environéz d'une lumiere si éclatante que la lumiere de la lampe en étoit obscurcie; ils s'approcherent de son lit, & envisageant le malade avec des yeux pleins de douceur, il fut délivré tout à coup des douleurs du corps, & son ame fut comblée de tant de consolations qu'il ne pût s'empêcher d'exprimer sa joie par des paroles de loüanges & de reconnoissances envers JESUS & MARIE: & ses paroles furent si fortes qu'elles furent entenduës par un Religieux qui étoit dans une chambre assez éloignée & qui craignant qu'il ne fut arrivé quelque chose de facheux à Alphonse, accourut promptement, mais aussi-tôt qu'il entra dans sa chambre la vision disparut au

grand regret du malade, qui se trouva assis sur son lit, & dans ce moment accablé de ses premieres douleurs; ainsi le Pere qui venoit le visiter trouva bien de quoi exercer sa charité auprès de ce malade.

Une autrefois comme il étoit extrêmement pressé de ses douleurs, & enflâmé néanmoins d'une ferveur extraordinaire & d'un grand desir de souffrir, lors qu'il y pensoit le moins, Jesus-Christ lui apparut avec un faisceau de Mirre qui signifioit les travaux & les tourmens qu'il a soufferts pour les hommes & dans son corps & dans son esprit, les lui expliquant tous en détail, & comme il les avoit embrassez pour l'amour de lui, l'exhortant en même tems à l'imiter. La vision dura peu de tems, mais les consolations de son ame furent si grandes qu'il ne les pouvoit oublier durant plusieurs jours: & il dit que JESUS-CHRIST même rappelloit dans sa memoire ce

qu'il avoit vû, avec les bons propos qu'il avoit faits de le servir, & de souffrir beaucoup pour son amour. C'est ainsi que saint Paul dit, qu'il a trouvé sa consolation dans les tribulations & les souffrances pour JESUS-CHRIST, & c'est la grace que le Seigneur accorda à nôtre Saint.

Les souffrances sont une mirre precieuse de vertus & de merites, avec lesquels on augmente le tresor de la grace, & l'on gagne des recompenses éternelles : de sorte que celui qui les reçoit de la main de Dieu avec soumission, reçoit infailliblement la plus grande grace qu'il puisse faire à ses meilleurs amis. Mais il n'est point de tems plus propre pour s'enrichir de ces biens celestes, que quand on est proche de la mort ; d'où vient que le Seigneur est liberal à donner beaucoup d'occasions de souffrir pour l'amour de lui à ses fidelles serviteurs, dans leur vieillesse & dans les dernieres années de leur vie.

L'estime qu'il fait des souffrances.

Alphonse confirmoit cette doctrine par l'exemple de Jesus-Christ, parce qu'il n'est pas possible, autrement disoit-il, que le Pere Eternel ne donnât à son Fils unique incarné les joies & les plus grandes consolations, au lieu qu'il ne lui a donné que des peines, des fatigues, des tourmens durant sa vie, & une croix pour y mourir pour son amour. Il faut donc avouer qu'il n'est rien de plus pretieux à une ame pendant la vie, ni rien de plus avantageux pour se preparer à la mort, que les souffrances qu'on embrasse pour l'amour de Jesus-Christ. C'est ainsi que parloit ce saint Frere; si les paroles sont des marques de ce qui se passe dans le cœur, il est bien aisé de voir l'estime qu'il faisoit de la Croix, puis que bien qu'elle fût son plus grand secret, si'on le mettoit neanmoins sur le sujet des souffrances, il ne pouvoit jamais achever d'en parler.

Un Pere étant allé une nuit en

sa chambre pour le visiter, (c'étoit environ deux ans avant sa bien-heureuse mort) lors qu'il étoit si fort incommodé dans son lit, qu'à peine pouvoit-il parler, demeura long-tems à le considérer dans ses douleurs, sans lui dire mot, ainsi que faisoient tous les autres qui le visitoient en ce tems-là de peur de l'ennuyer: mais quand il voulut le quitter, plutôt pour prendre congé de lui, que pour lui donner lieu de faire un grand discours, il lui demanda comment il se trouvoit des grandes souffrances que Dieu lui envoieoit? & comme il lui dit que tout le monde lui portoit compassion de le voir tant souffrir; ce saint Frere n'eut pas plutôt ouï ce mot de souffrir, qu'il leva la tête, & l'appuyant sur le chevet du lit, il commença par parler des souffrances, comme s'il eut été dans une parfaite santé.

Il se mit sur les peines de saint Paul, & sur l'inquietude que lui causoit cette tentation de laquelle

il avoit demandé à Dieu, jusques à trois fois d'être délivré. Il expliqua le grand mystere qui étoit renfermé dans la réponse que Dieu lui fit, disant qu'elle nous fait connoître la grande grace que Dieu nous fait de souffrir pour son amour, puis qu'il la donna à son Apôtre, & non pas ce qu'il demandoit. Il parla sur ce sujet environ un quart d'heure avec tant d'éloquence, & de ferveur, que ce Pere qui se trouva seul avec lui en fut d'autant plus étonné qu'il avoit la bouche si seche qu'à peine pouvoit-il parler. Il est vrai que quand il étoit question de parler des souffrances, jamais les paroles ne lui manquoient, quelque secheresse que lui causât la fièvre; parce qu'il étoit allumé d'un feu plus grand que celui de la fièvre, à sçavoir des ardeurs de la charité & de l'amour de Dieu, qui le rendoient courageux à souffrir, & éloquent à parler des souffrances.

Comme

Comme Alphonse faisoit un jour la recreation avec ses Freres, le Superieur y arriva, & commençant par leur parler des choses spirituelles, il leur dit : la belle chose, mes Freres, de penser toujours à Dieu, de parler toujours de Dieu, & de travailler toujours pour Dieu. N'est-il pas vrai, Frere Alphonse ? Il est vrai, répondit Alphonse, que tout cela est fort bon, mais c'est encore quelque chose de meilleur de souffrir pour Dieu. Le Superieur ensuite eut une conference avec lui sur ce sujet qui fut d'une grande consolation à ceux qui étoient présents, par laquelle, & par plusieurs autres semblables discours, on connoit parfaitement la grande estime qu'Alphonse faisoit des souffrances.

Ses discours ordinaires du bien des souffrances.

Mais parce que ce n'est pas assez d'avoir une grande estime des souffrances, si on ne les met en pratique. Voici comment Alphonse souffroit les peines que Dieu lui envoioit. Il l'explique

La ma-  
niere a-  
vec la-  
quelle il  
embra-  
soit les  
souffran-  
ces.

lui-même par ces paroles en la  
personne d'un autre. Je me sou-  
viens, dit-il, d'une personne qui  
s'est exercé long-tems à se renon-  
cer & à se vaincre soi-même en  
cette maniere. Lors qu'il lui arri-  
voit quelque peine, quelque per-  
secution, ou quelque chose con-  
traire à sa volonté; quand on  
lui faisoit quelque reprimande;  
quand on le méprisoit, ou quand  
il étoit attaqué par quelque ru-  
de tentation ou de dégoût, ou  
d'inquietude, soit par une main  
étrangere, soit par son corps, soit  
par le Demon, de quelque part  
que vint la peine, il tachoit d'a-  
bord de convertir toute l'amer-  
tude de l'inquietude & de la trif-  
tesse en douceur, de cette fa-  
çon.

Il se mettoit en la presence de  
Dieu, & il faisoit un acte d'a-  
mour de Dieu, des souffrances  
qu'il lui envoioit, tachant d'a-  
vancer toujourns dans cet amour;  
plus elles étoient ameres, plus  
elles lui étoient agreables. Il souf-

frit long-tems sans aucun gout interieur, avec beaucoup de répugnance de la nature, mais après cette épreuve il les aima beaucoup. Il se retiroit quelquefois dans un endroit caché pour combattre, où il étoit élevé à une haute contemplation; de sorte que se servant des lumieres que Dieu lui communiquoit, & confiderant dans sa retraite les avantages qu'il y a de combattre avec les souffrances, il fut élevé à un amour si parfait des souffrances, qu'il aimoit ceux qui le persecutoit, & plus grande étoit la persecution, plus il avoit d'amour pour les personnes qui l'affligoient. Et ceci est beaucoup plus avantageux que de faire des miracles; parce qu'alors l'homme n'est qu'un instrument, au lieu qu'y-ci il opere lui-même. Cela sans doate coûte beaucoup. Comme celui qui a mal à une grosse dent & qui ne veut pas la faire arracher resolu de souffrir le mal quelque tems, après l'avoir fait

arracher jouit d'un grand repos; de même celui qui souffre avec courage, trouve dans ses souffrances quand il les a embrassées quelque tems, une joie interieure qui calme toutes ses peines. Il explique dans ses écrits plus au long l'importance de cét exercice, & la maniere dont il faut recevoir les croix de la main de Dieu comme il le pratiquoit lui-même.

Il faut que l'ame, dit-il, se mette devant Dieu, & à la vûë de la peine qu'elle souffre, s'humiliant profondement elle dise, de bon cœur: Mon Seigneur, je vous rends mille graces, je vous louë, je vous benis de la faveur que vous me faites de me donner les peines que je souffre maintenant; faites-moi la grace que ce soit pour vôtre amour.

Je considererai que c'est Dieu seul qui m'envoie ces souffrances, & non pas les creatures ni même les Demons; & je lui dirai, Seigneur, je veux vous aimer plus

ardemment en reconnoissance de l'honneur que vous me faites de souffrir quelque chose pour vôtre amour, & toûjours pour mon plus grand bien. Et regardant Dieu dans ces souffrances, je lui en témoignerai de la joie dans mon cœur, je l'aimerai, & le remercierai de ce que je souffre & de ce que je souffrirai. L'on accomplit en cela la volonté de Dieu, on y exerce la charité, la patience, & la force, jusques à ce que l'amertume des souffrances soit changée en douceur, & que l'ame estime que c'est une grande grace que Dieu lui fait de lui donner le moien d'imiter en quelque chose son Fils unique crucifié pour son amour, en souffrant quelque peine, puis que l'on paie l'amour par l'amour; ainsi employant quelque tems en cet exercice, avec la grace du Seigneur l'ame goûtera d'autant plus les souffrances, qu'elle souhaitera de souffrir de plus grands travaux pour l'amour de Dieu: elle les

438 *La Vie du venerable*  
demandera , elle les attendra avec  
un désir ardent, à cause des grands  
fruits qu'elle en retire.

Si les peines lui arrivent par  
les mains des hommes , éle-  
vant son cœur à Dieu , elle di-  
ra, Seigneur , à l'égard de ceux  
qui me persecutent , & qui me  
tourmentent , j'aurai toujours un  
plus grand amour à cause du bien  
qu'ils me font en me donnant le  
moien de souffrir quelque chose  
pour vous , qui avez tant souffert  
pour moi. Ce ne sont pas mes  
ennemis , mais mes amis , & mes  
Bienfaiteurs ; & comme tels je les  
aimerai , je prierai pour eux , &  
je leur ferai tout le bien qu'il me  
sera possible.

Il faut que l'ame se prepare par  
cét exercice à souffrir avant qu'elle  
soit attaquée par les adversitez,  
suivant ces paroles, *Iacula prevista*  
*minus feriunt*. Les flêches que l'on  
prévoit frappent moins sensible-  
ment. Par cet exercice l'homme  
se persecute lui-même , & il suit  
& imite JESUS-CHRIST cruci-

fié. Jusques ici ce sont les paroles d'Alphonse qui s'est élevé par cet exercice jusques au plus sublime degré de perfection en cette matiere. Il est constant que les souffrances lui étoient des délices, & que tous les plaisirs lui étoient des tourmens, comme il l'avoüe lui-même lors qu'il rend compte de sa conscience à son Supérieur. Parce que, dit-il, les adversitez me portent à recourir à Dieu, où je trouve le remede, mais les douceurs & les prospéritez font des tourmens sans remede.

C'est le propre des grands Hommes de trouver le gateau de miel dans la gueule du lion, & de changer les choses les plus facheuses à la nature, en douceur & en consolation, & par ce moien de s'élever à un état si parfait, que rien du monde ne soit capable de leur faire de la peine, que de n'en avoir point pour souffrir genereusement pour la gloire de Dieu.

Le Seigneur voulant enrichir

Alphonse d'un trésor si pretieux, & couronner un jour dans le Ciel ses souffrances, ne permit pas seulement qu'en ces dernieres années de sa vie ses infirmitéz augmentassent chaque jour, mais il voulut encore qu'il fut attaqué & tourmenté cruellement par les Demons en diverses manieres.

Il est  
tourmenté  
par les  
Demons

Ils voulurent premierement lui ôter la vie, & le précipiterent à ce dessein par les degrez; comme il montoit un jour ceux du College, & lors qu'il y pensoit le moins; il fut attaqué par une odeur si mauvaise que sa puanteur horrible faillit à le faire mourir; en forte qu'il lui sembloit qu'on l'étrangloit, comme on auroit fait avec une corde. Il implora d'abord le secours du Ciel, & le Seigneur le secourut promptement, car une force secrete le prit par les épaules & le retira du peril.

Comme il montoit un autre jour les mêmes degrez il tomba, & le danger fut si grand que ceux

qui le virent le crurent mort. Il tomba sur ses épaules, ce qui paroïssoit impossible, parce qu'il marchoit si courbé, qu'il semble qu'il devoit tomber sur son estomach, il sauta sans toucher les escaliers jusques au premier repos, comme s'il eut été porté dans l'air. Il lui resta d'une chute si dangereuse deux petites plaies à la tête, & bien qu'on les pensât avec grand soin, elles demeurèrent néanmoins toujours fraîches & en même état durant douze jours, jusques à ce que le troisième le Chirurgien les aiant voulu penser à l'ordinaire, les trouva entièrement fermées, ce qui ne pouvoit être fait que par miracle, comme il l'assura lui-même.

Le Seigneur le regala ce jour-là des douleurs les plus violentes, & comme celui qui l'avoit veillé cette nuit, lui demanda le lendemain comment il l'avoit passée, il répondit ( bien qu'il fut un homme tres-prudent ) j'ai souffert des douleurs pareilles à celles de

l'enfer. Et il avoüa à un Pere de merite , que durant toutes ces douleurs , le Demon l'avoit tenté d'une maniere plus cruelle qu'il n'avoit jamais fait pendant toute sa vie, & que tandis que son corps étoit accablé de douleurs , son esprit étoit rempli de fraieurs & de craintes ; de sorte qu'il n'y avoit partie dans lui-même qui ne fut penetré d'une horrible peine.

Ces tourmens furent comme les essais du dernier combat que les Demons donnerent à ce grand Serviteur de Dieu ; mais le Seigneur le prévint en lui disant un jour qu'il servoit la Messe , preparez-vous Alphonse à souffrir beaucoup ; je vous consoleraï à l'heure de vôtre mort. Cette nouvelle ne l'étonna point, mais étant fortifié par l'avis que le Ciel lui donnoit , il se tint sur ses gardes avec beaucoup de courage pour le combat. Les Demons commencerent donc par le combattre cruellement de

Dieu l'é-  
prouve  
par les  
souffran-  
ces.

la maniere que nous avons dit ailleurs. Ils lui apparoissoient avec des figures horribles & monstreuses. Quelquesfois ils mettoient un poids si pesant sur lui , qu'il l'accabloit entierement comme l'auroit fait une montagne. Tantôt ils embarrassoient si fort ses bras , ses jambes , & tous les membres de son corps , qu'il ne les sentoit pas plus que s'ils eussent été de marbre. Tantôt ils le frapportoient si rudement avec des instrumens de fer, qu'il n'y avoit aucune partie dans son corps depuis les pieds jusqu'à la tête qui ne fut meurtrie. Il imploroit promptement le secours du Ciel dans toutes ses peines ; il avoit recours à JESUS & à MARIE , qui se faisoient voir à lui d'ordinaire à la fin du combat , & chassoient par leur presence les malins esprits , ils le consoloient, ils guerissoient ses plaies , ils affermissoient ses os déboitez , en sorte qu'il ne lui restoit aucune marque du passé.

Ces combats durerent plusieurs

444 *La Vie du venerable*  
années de sa vieillesse ; & afin que  
les Demons pûssent venir à bout  
du dessein qu'ils avoient de per-  
dre le Serviteur de Dieu, ils reso-  
lurent de faire leurs derniers ef-  
forts , lui faisant souffrir des  
tourmens pareils à ceux que les  
Martirs ont soufferts. Ils entre-  
rent après cela dans sa chambre  
avec des escorpions, des peignes,  
des ongles de fer , des lames ar-  
dentes , & de pareils instrumens  
pour le Martire. Ils l'environe-  
rent de tout côté , & se saisissant  
de lui ils l'étendirent cruellement  
sur son lit , & lui donnerent plu-  
sieurs coups de fouets ; ils déchi-  
rerent sa chair avec des peignes  
& des ongles de fer , ils lui ap-  
pliquerent des lames ardentes , &  
commencerent à le rôtir avec un  
feu si pénétrant qu'il avouë qu'il  
en perdit toute la force de son  
esprit , & qu'étant presque vaincu  
par la violence du feu , il ne le  
pouvoit plus souffrir. Ils le jet-  
tent ensuite dans une chaudiere  
bouillante, & après l'en avoir re-

tiré , ils le déchirent avec des rafoirs ardens , ils l'écorchent , & après lui avoir enlevé la peau, ils couvrent ses os de charbons allumez , & ils le mettent dans un si pitoiable état que ne pouvant plus souffrir , il demanda à Dieu avec des larmes qu'il eut compassion de lui.

Le Seigneur fut content de son combat , il se fit voir à lui , il le guerit & le consola comme il avoit accoutumé de faire. Mais cette grace donnoit bien de la confusion à Alphonse de ce que s'étant offert si souvent à Dieu pour souffrir les plus grands tourmens pour son amour , il avoit manqué de courage , & lui avoit demandé d'être délivré de ses peines.

Le Pere Mathieu Marimon son Confesseur a marqué dans ses écrits les combats d'Alphonse , & dit de les avoir pris dans un papier de ce saint Frere , qu'il fit voir à plusieurs Peres qui avoient été ou ses Superieurs , ou ses Pe-

446 *La Vie du venerable*  
res spirituels, & sur tout à un  
d'une vertu extraordinaire, lequel  
a conferé souvent avec Alphon-  
se en sa vieillesse, & qui a assuré  
que la chose est de la maniere  
que nous l'avons racontée.

Quelqu'un peut-être deman-  
dera comment cela se passoit, si  
ces tourmens étoient sensibles,  
visibles, & avec des veritables  
instrumens, ou seulement imagi-  
naires, & par une vive represen-  
tation? Je réponds qu'il peut y  
avoir de l'un & de l'autre.

Sainte Hildegarde Abbessé,  
dont Surius a écrit la Vie au  
mois de Septembre, dit de soi-  
même, que les Demons par la per-  
mission de Dieu, lui faisoient  
souffrir les tourmens de saint  
Laurens, & des autres Martirs.  
On peut voir la même chose dans  
la Vie de saint Gutlace, & de la  
Bienheureuse Vierge Colete. J'ai  
connu une personne de vertu  
presque toujous malade qui m'a  
assuré fort souvent que le Demon  
la mettoit en pieces, & la bat-

toit la nuit, sans que ceux qui étoient dans la même chambre l'entendissent, & que souvent elle en étoit malade plusieurs jours après. Ceux qui ont lû ce que les Demons ont fait souffrir à S. Antoine & à plusieurs autres Saints, n'en seront pas surpris; & que ce n'est pas une chose nouvelle que Dieu éprouve ainsi ses Serviteurs pour les faire mériter & pour nous donner des sujets d'admiration en plusieurs choses qui sont propres à nôtre perfection.

Après que nous avons parlé des souffrances du Serviteur de Dieu; il est bien à propos que nous parlions des faveurs & des caresses que le Seigneur lui a faites, bien que il en restera toujours beaucoup plus à dire que nous n'en sçaurions écrire. Nous en mettrons donc ici seulement quelques-unes des plus notables, ou parce que c'est l'endroit de sa Vie le plus propre pour les remarquer, puis que nous traitons maintenant des choses qui lui

Dieu lui  
fait plu-  
sieurs ca-  
resses ex-  
traordi-  
naires.

font arrivées dans sa vieillesse, ou parce que nous n'avons pas eu lieu d'en parler ailleurs.

La premiere dont nous parlerons ici, sera celle que le Seigneur lui fit au mois d'Aoust de l'an 1610, sept années avant sa mort. Il s'occupoit ces jours-là avec un soin particulier à faire une parfaite resignation de soi-même à son Dieu. Il le prioit instamment qu'il disposât de lui comme il lui plairoit, soit pour l'adversité, soit pour la prosperité. Que tout son desir étoit de se depouiller entièrement de soi-même pour être tout possédé de Dieu. Il semble que le Seigneur se sentant obligé de ces bons desirs voulut prendre une pleine & perpetuelle possession de son serviteur. Car étant un soir du même mois à l'Eglise en attendant que le College s'assemblât pour une exhortation que le Pere Provincial devoit faire, occupé interieurement de Dieu, oubliant les faveurs que le Ciel lui faisoit, il vit avec les yeux

de l'ame un éclair d'une grande lumiere qui frapoit son cœur dans lequel il répandit un rayon qui étoit le fimbole de la volonté divine, & qui dès ce tems-là, y fut si fort imprimé, qu'il n'eut presque plus de liberté dans quelque affaire que ce fût, que pour accomplir la volonté de Dieu : de sorte qu'il semble que ce n'étoit plus lui qui agissoit, mais Dieu dans lui, que c'étoit Dieu qui voioit par ses yeux, qui entendoit par ses oreilles, qui parloit par sa bouche, qui travailloit par ses mains ; & pour le dire dans un mot, que Dieu étoit l'ame & Alphonse le corps. La vision fut toute spirituelle & du premier ordre comme nous avons déjà dit ailleurs de quelque autre.

Cela neanmoins lui causa une grande alteration & un changement si extraordinaire, que ceux qui étoient presens le remarquerent, & il semble même qu'il étoit disposé à parler. Il resta alors pour ainsi dire, comme deifié &

comme sellé du seau de la Divine volonté, sans avoir autre volonté que celle de Dieu, qui est le degré le plus sublime de la vie unitive, ainsi qu'il l'a remarqué lui-même dans ses écrits en ces termes.

Pour être tout à Dieu, il faut faire dans son cœur plusieurs actes de resignation, s'abandonnant entierement à lui pour parvenir avec sa grace à ce souverain degré, où l'ame ne veut absolument que ce que Dieu veut, en quoi consiste la plus parfaite ressemblance avec Dieu que l'on puisse avoir ici-bas. Dans laquelle saint Bernard dit, que consiste la plus haute perfection, quand nôtre esprit est si uni à Dieu, que non seulement nous ne voulons que ce qu'il veut, mais que nous ne pouvons vouloir autre chose; & que vouloir ce que Dieu veut, c'est être semblable à lui, mais ne pouvoir vouloir que ce qu'il veut, c'est en quelque maniere être une même chose avec lui ? parce que

La maniere d'or  
il faut  
être à  
Dieu.

l'être & le vouloir dans Dieu ne font qu'une même chose. Ce sont les paroles d'Alphonse, & c'est là le comble de la perfection à laquelle Dieu l'éleva les dernières années de sa vie.

Comme il pensoit un jour dans son oraison à se sacrifier entièrement à la volonté de Dieu, & goûtant le plaisir qu'il y a de se donner tout à lui, il fut ravi subitement en esprit; il lui sembloit qu'il étoit élevé au dessus des Cieux avec une legereté imperceptible, & que passant par un second Ciel il se trouvoit dans quelque obscurité, jusques à ce que étant élevé au plus haut il se trouva au milieu d'une grande lumière, incomparablement plus éclatante que celle du Soleil, où le Seigneur se fit voir à lui avec les Bienheureux dans une forte de lumière & de connoissance surnaturelle & divine si admirable, qu'il dit qu'il les connoissoit tous en general & en particulier: qu'il sçavoit leurs noms & les

Il est élevé jusques dans les Cieux.

prérogatives de chacun d'eux, comme s'il avoit été élevé avec eux dès son enfance.

Il fut encore ravi une autrefois après un combat sanglant qu'il eut avec ses ennemis invisibles, & il fut élevé dans le Ciel pour y célébrer son triomphe : il ne prit pas garde néanmoins jusques à quel endroit du Ciel : c'est pourquoi il dit, qu'il lui semble qu'il fut beaucoup plus avant que la dernière fois ; & que la connoissance qu'il eut du souverain bien fut si sublime qu'il ne la pouvoit pas expliquer, & que jamais il ne l'effaceroit de sa memoire ; c'est là ( dit-il ) où je vis l'essence divine dans de certaines limites ; comme si nous disions en maniere de parler, que l'essence divine est couverte de deux voiles pretieux qui vinssent à s'abattre pour se faire voir. Il plût au Seigneur de se découvrir à moi, & quittant un voile, je le vis imparfaitement : mais il n'y a point de voile pour les Bienheu-

reux qui sont dans la gloire ; ils voient clairement l'essence divine, & par cette vûë ils sont Bienheureux.

Il eut encore plusieurs autres ravissemens d'esprit, dans lesquels JESUS & MARIE lui faisoient mille caresses, & quelquefois pendant long-tems, sur tout au mois de Janvier de l'année 1614. qu'il fut plusieurs jours touÿjours transporté dans le Ciel. Ainsi il ne faut pas s'étonner si sa conversation, si ses pensées, si ses desirs étoient tout celestes, puis que son cœur & son esprit étoient tout dans le Ciel.

Parlons maintenant de quelques Ames saintes qu'il vit dans la gloire du Paradis. Les premières qu'il y remarqua furent ses deux sœurs Juliene & Antoinete, dont nous avons parlé dans le premier livre. Alphonse les aimoit tendrement comme ses cheres sœurs, mais beaucoup plus à cause de leur grande vertu. Il les consoloit souvent par ses let- Il voit des ames saintes dans le Ciel.

tres spirituelles , il les animoit à souffrir genereusement les peines & les miseres de cette vie , & regardant la future , il demandoit instamment à Dieu que quand il les appelleroit de ce monde, elles allassent jouir de la felicité des Saints , sans passer par le Purgatoire. Il eut une réponse favorable , & comme depuis leur mort, le Seigneur le combloit tous les jours de nouvelles faveurs , il le pria de lui faire voir l'état où elles étoient dans la gloire. Cette grace lui fut accordée , & il les vit toutes deux revétuës d'une robe d'or, avec un visage gai , & à genoux devant l'Agneau. On lui fit entendre que la robe d'or étoit le simbole de la ferveur avec laquelle elles avoient aimé Dieu en cette vie , & de l'union quelles avoient eües entre elles durant plusieurs années , & qu'elles étoient à genoux pour marquer par cette posture leur oraison continuelle , & que leur visage gai montrait le desir avec lequel

elles l'attendoient dans ce pais de lumiere. Voila ce qui regarde ses sœurs.

Le Pere Maître Barthelemi Coc fut Recteur onze ans du College de Majorque ; c'est le même dont nous avons parlé au premier livre , entre les mains de qui Alphonse fit ses premiers vœux. C'étoit un homme d'une grande vertu qui après avoir quitté l'emploi de Vice- Provincial de Sardaigne , s'en retourna à Majorque frappé d'une maladie mortelle ; de sorte que tous les Religieux du College accoururent à lui pour l'assister à la mort par leurs prieres , & pour l'accompagner à la gloire par leurs désirs. Parmi ceux qui lui rendirent ce devoir , Alphonse fut des premiers , & s'étant mis à genoux à la porte de sa chambre pour faire une oraison fervente pour son Recteur , il vit en esprit que les cieux s'ouvroient & que les Anges & les Saints l'attendoient avec joie. Ils lui dirent qu'ils

le recevroient auffi lui-même en son tems dans cette cour celeste avec la même allegresse; que cependant il travaillât genereusement à enrichir sa couronne par la pratique de l'obeissance & de la mortification continuelle.

La vision dura l'espace d'un demi quart d'heure, & le laissa d'autant plus rempli de joie & de consolation, que les autres Religieux qui ne regardoient que la perte du Pere, étoient plus sensiblement affligez.

Vision  
du Pere  
Barthe-  
lemy.  
Coc,

Ce Pere étoit un homme d'une vertu solide, qui avoit le premier esprit de la Compagnie où il avoit été reçu du tems de saint Ignace. Il avoit un grand talent pour la Chaire; il prêcha durant douze ans à Majorque avec un si grand aplaudissement que lors qu'on vouloit louer un Predicateur on disoit qu'il ressembloit au Pere Coc. Il fonda les Classes du College, il commença à bâtir l'Eglise, il étendit la situation de la maison, & fit beaucoup d'autres choses

choses fort avantageuses au College & à la Ville, qui regreta sa perte, & lui fit des funeraillles magnifiques; le Chapitre, & les Religieux sans être invitez assisterent à son enterrement, & firent connoître par les éloges qu'ils lui donnerent la grande estime qu'ils faisoient de ses grandes vertus.

Plusieurs années après il eut encore revelation de la gloire du Pere Jean Rico qui avoit été son Supérieur, & qui dès sa jeunesse avoit été doué de toutes les vertus, & sur tout de la mortification, de l'oraison, & de l'obeissance. Il s'exposa pour servir les pestiferez à Barcelonne capitale de Catalogne, & après avoir beaucoup travaillé dans ce Ministère il fut frapé lui-même de peste avec son Compagnon qui en mourut, laissant le Pere en vie pour servir plus long-tems le Seigneur.

Il ressembloit fort par ses vertus au Frere Alphonse avec qui

il eut des conferences bien particulieres les deux fois qu'il fut son Superieur ; j'en rapporterai ici une qui pourra être utile à plusieurs. Ce Pere prêcha un jour dans un Convent de la ville de Majorque à un grand auditoire : le Sermon étoit poli & en langue Castellane qui est tout-à-fait étrangere au peuple de ce pais-là.

Alphonse étoit son Compagnon , qui après que le Sermon fut achevé , avant même que le Predicateur sortit de la Chaire , entendit durant sa priere qu'on lui disoit ; ton Recteur paiera ce Sermon dans le Purgatoire ; & on lui fit entendre que c'étoit pour n'avoir pas prêché par honte en langue vulgaire , parce qu'il étoit né au Roiaume de Valence. Alphonse qui étoit fort zelé pour la gloire de Dieu , & pour le salut de son Superieur , communiqua la chose comme elle s'étoit passée à un Pere ancien qui étoit Ministre du College , & par son ordre il le dit à son Recteur , qui

Menaces  
des Pre-  
dicateurs  
qui ne  
preschēt  
pas Je-  
sus-Chr.  
unique-  
ment.

reçût son avis avec beaucoup de douceur ; & dès ce tems-là , il fit un grand propos de ne jamais prescher dans aucune langue qui ne fut entenduë de tout le monde.

Peut-être que quelqu'un croira que c'est faire tort à l'Escriture sainte, de n'en parler pas avec un langage exquis & recherché, & ils ne prennent pas garde qu'ils privent les auditeurs du fruit qu'ils pretendent, & qu'ils se chargent d'une peine qu'ils porteront en l'autre vie s'ils ne changent de stile, & s'ils ne tachent de satisfaire à Dieu pour les negligences qu'ils ont commises ; comme le fit sans doute le Pere Rico, puis que depuis ce tems-là il embrassa une mortification continuelle & mourut en opinion de sainteté, étant Recteur de Seo de Urgel en Catalogne.

Lors qu'Alphonse eut appris la nouvelle de la mort de son bon Pere & de son bon ami, il se mit en oraison, & pria long-tems &

avec ferveur pour son ame. Il fut bien-tôt consolé, car on lui fit voir ce Pere dans la gloire, beau & éclatant comme un soleil; son corps étoit tout environé de rayons de la maniere qu'on peint la sainte Vierge conçue sans peché. Il sortoit de sa tête & de son visage des rayons encore plus brillans qui formoient un Diadème d'un grand éclat. Le lieu qu'il occupoit dans le Ciel, étoit élevé au dessus des Anges du premier ordre. C'est ainsi que l'assure Alphonse à qui le Seigneur le revela. Et c'est après cette visite qu'il lui fut si dévot qu'il se recommandoit à lui, & qu'il le voioit souvent dans le Ciel en la maniere que nous avons dite, où ce Pere l'invitoit à venir pour jouir ensemble de la même gloire. Mais une preuve bien forte de la sainteté de ce Pere, est que trente-cinq jours après sa mort, comme on porta son corps d'une vieille Eglise dans une neuve, il fut trouvé aussi beau, aussi entier, & aussi

frais que le jour qu'il mourut. Il avoit une si grande estime de la sainteté d'Alphonse qu'il gardoit comme une relique une lettre signée de sa main.

Pour continuer le sujet que nous avons commencé, nous joindrons aux deux Peres dont nous venons de parler, deux Freres Coadjuteurs Religieux de la même Compagnie. Un étoit Cuisinier au College de Majorque, lors que Alphonse étoit Portier. Il nâquit à Sapuerta dans l'Evêché de Burgos, il se nommoit Jacques Ruiz : il a vécu dans la Compagnie trente-trois ans, il mourut le premier jour du mois de Juin de l'année 1601. Aussitôt qu'il fut mort Alphonse commença par reciter les trois Chapelers que la Regle ordonne.

Après en avoir dit deux & voulant commencer le troisiéme, il fut ravi en esprit jusques dans le Ciel, où il se trouva proche de la sainte Vierge d'un côté, & de l'autre le Frere Jacques Ruiz :



Ils furent tous trois , à sçavoir MARIE , Jacques Ruiz , & Alphonse , plus de demi heure seuls sans qu'aucune imagination fut capable de le détourner d'une si sainte Compagnie. Alphonse remarqua que la sainte Vierge témoignoit une joie singuliere à son bien-aimé Jacques Ruiz , & qu'il faisoit voir par un ris modeste le grand plaisir & la grande joie que lui causoit le bien qu'il possédoit.

Revela-  
tiō d'Al-  
phonse  
touchant  
Jacques  
Ruiz Co-  
adjuteur  
tempo-  
rel.

Alphonse demanda s'il pourroit découvrir cette revelation , en l'honneur du Frere Jacques Ruiz , & de la sainte Vierge ? & on lui dit qu'il le pouvoit faire : il voulut ensuite continuer à dire le troisieme Chapelet , pour observer sa regle , mais la sainte Vierge lui dit : cela n'est plus necessaire , mon fils , puis que Jacques est en ma Compagnie comme vous le voiez. Il ajoûte à l'écrit de sa main , que le Frere Jacques étoit si dévot à la Mere de Dieu , qu'il employoit tout le tems qu'il

avoit de reste, après s'être acquité de ce que l'obeïssance lui avoit prescrit, à reciter son Rosaire, à dire les Litanies de la Vierge, & le petit Office de sa Conception immaculée. Je suis témoin, dit-il, qu'il a tant avancé cette dernière année que j'admirois les progrès qu'il avoit faits par la mortification. Pendant vingt-neuf ou trente ans, il n'a jamais demandé permission de se recréer, ni d'aller à la promenade, ni aucune autre pareille chose; mais il s'est si fort méprisé lui-même, & toutes les commoditez de la vie, qu'il ne cherchoit en toutes choses que la plus grande pauvreté.

Voilà ce qui est contenu dans l'écrit d'Alphonse. Mais une bonne preuve de ceci, c'est que pendant vingt ans de cuisine, il a toujours choisi pour lui la plus méchante portion, qui n'étoit que le reste des autres, & il disoit que les Religieux ne l'épargnoient que pour lui; mais il faisoit cela avec tant d'adresse, qu'on

ne manquoit jamais de la lui presenter ; bien que les serveurs lui en fissent des excuses. Ses habits étoient touûjours ce qu'il y avoit de plus vil dans la maison ; il se servoit de petites heures de nôtre Dame pour reciter son office, qui étoient si usées qu'il falloit les attacher avec un filet de peur que les feüillets ne tombassent.

Les ver-  
tus du  
Frere  
Jacques  
Ruiz.

Il entendoit chaque jour presque toutes les Messes , parce que alors la cuisine n'étoit pas éloignée de l'Eglise ; il ménageoit néanmoins si bien toutes choses, qu'il descendoit à la cuisine après que le Prêtre avoit communié, & remontoit aussi-tôt après pour entendre la Messe suivante. Il ne laissoit pas de venir tous les soirs dans le même lieu, pour y reciter son rosaire avec une pieté admirable ; il recitoit presque sans cesse son chapelet. Il ne voulut jamais avoir de compagnon ni aucune aide , tant il étoit diligent à prévoir toutes choses. Il est constant qu'il fut doüé d'une pro-

fonde humilité, d'une mortification continuelle, d'une dévotion singulière, d'une pauvreté seure, d'une grande charité, & de toutes les autres vertus qui l'ont fait marcher à grands pas à la perfection, & parvenir à la gloire où Alphonse le vit; tous l'estimoient comme un grand Saint; & un homme de qualité demanda après sa mort ses méchantes heures qu'il conservoit comme des reliques.

Le second Frere dont nous devons parler, n'est pas si ancien: il mourut deux ans avant le Frere Alphonse. Il se nommoit Marc-Antoine Puchdorfil d'une illustre famille, dans le Roiaume de Majorque, Dieu l'appella si efficacement à la vie Religieuse, lors qu'il étoit en la fleur de son âge, que pour faciliter son entrée dans la Compagnie il n'aprehenda pas de se faire enfant une seconde fois, & de frequenter les classes qu'il avoit quittées depuis long-tems. Il étudia avec tant

d'affiduité, qu'il se rendit bien-tôt capable pour être reçu dans la Religion.

✓ Son Pere n'oublia rien pour l'en détourner se servant même de l'autorité du Vice-Roi à ce dessein. Mais il fut toujours constant, & fut reçu dans la Compagnie; où après avoir fait son Noviciat avec beaucoup de ferveur, il fut renvoyé au même College de Majorque pour y continuer ses études, où il mourut saintement. Dans sa dernière maladie il fut fort pressé par les scrupules dont il avoit été tourmenté depuis son entrée en Religion, & sa pureté d'esprit étoit si grande qu'il n'osoit demander à Dieu de l'en délivrer. Après qu'il eut reçu l'Extrême-Onction, il demanda à son Confesseur s'il pourroit sans crainte de son amour propre demander à Alphonse qu'il pria le Seigneur de lui ôter ses scrupules. Le Confesseur répondit qu'il le pouvoit; il le fit & il obtint par l'entremise de ce Frere une si grande

paix interieure qu'il mourut en riant.

Il avoit prié les Superieurs d'ordonner à Alphonse de ne le point quitter en ce passage, comme il le fit ; & peu de tems après qu'il fut mort, le Seigneur le lui fit voir dans la gloire des Saints l'espace d'une heure, mais avec un visage parfaitement beau & tout resplandissant, lui faisant connoître qu'ils se verroient bien-tôt ensemble dans la même gloire. Ceux qui ont connu ce bon Frere, & qui ont remarqué avec combien de soin il travailloit à sa perfection, ne douteront point d'une mort si pretieuse après une vie si Religieuse & si exemplaire.

A la mort de Dom Jean Villaragut & Sanz Vice-Roi de Majorque, Alphonse reçût une autre faveur qu'on ne doit pas oublier. Cet homme illustre eut toutes les belles qualitez que l'on peut desirer dans un grand Ministre d'Etat. Il étoit sage, pru-

468 *La Vie du venerable*  
dent, d'une grande pieté & droi-  
ture dans sa conduite, ce qui lui  
acquit l'amour & l'applaudisse-  
ment de tous les Etats, de sorte  
que quand il tomba malade de la  
maladie dont il mourut, on fit  
beaucoup de prieres dans toutes  
les Eglises, & dans toutes les  
Maisons Religieuses pour sa san-  
té, & particulièrement dans le  
College qui lui avoit de grandes  
obligations.

Mais celui que l'on pressoit  
davantage pour obtenir cette san-  
té, étoit Alphonse; car comme  
la Vice-Reine avoit une grande  
opinion de sa sainteté, elle im-  
portunoit incessamment le Pere  
Recteur, afin qu'il l'obligeât de  
prendre un soin particulier de la  
santé & de la vie de son Mari. Il s'y  
appliqua de grand cœur, & pour  
réussir dans son dessein, il prit  
MARIE pour son Advocate, la-  
quelle il pria pendant quelques  
jours avec instances pour obtenir  
la santé du malade. Il persevera  
quelque tems en sa demande,

après quoi il fut ravi tout à coup en esprit en la presence de MARIÉ, qu'il vit tenant entre ses bras le Vice-Roi mort, & il entendit qu'elle lui disoit: je prends sous ma protection celui que vous me recommandez. Il ne comprit pas néanmoins alors comment on disposeroit de la vie du Vice-Roi, parce que le Seigneur ne le lui fit pas connoître. Mais on vit par la suite que cela ne s'entendoit pas de la santé du corps, mais du salut de l'ame puis qu'il mourut de cette maladie. Sa mort fut fort chrétienne, car parmi les violentes douleurs dont il étoit accablé, il eut toujours une parfaite resignation à la volonté de Dieu. Il n'y a pas lieu de douter que les prieres que l'on fit pour lui, & sur tout celles du Frere Alphonse avec la protection de la sainte Vierge ne lui procurerent un repos éternel.

Quelque tems après la mort du Vice-Roi, un peu avant celle de Marc - Antoine Puchdorffle

dont nous avons parlé , il arriva une chose domestique que je ne dois pas omettre ici. Comme Alphonse se promenoit un jour par l'ordre des Superieurs sur la plateforme du Colloge , ravi dans une haute contemplation , il vit venir du côté du couchant une nuée fort épaisse remplie de Demons qui faisoient grand bruit, & qui le menaçoient , & en se mocquant , lui disoient , tu n'empêcheras pas miserable Vieillard, ni ta Marie aussi , que nous n'exécutions nôtre commission de faire le dégât dans ce territoire, où il ne restera pas une feuille sur les arbres, & beaucoup moins dans la vigne du Colloge.

Il décou-  
vre une  
tempête  
excitée  
par les  
Demons.

Alphonse entra promptement dans les Chapeles de l'Eglise, où il y a une porte qui va à la plateforme. Il pria ardemment le Sauveur & sa sainte Mere afin qu'ils empêchassent les Demons de faire le mal qu'ils pretendoient. On lui répondit que le mal ne seroit pas si grand , & que

le plus grand dégât seroit dans la vigne du College , pour punir le Recteur du peu de confiance qu'il avoit en la providence divine qui a le soin de nourrir les Religieux. Il fut aussitôt trouver le Pere spirituel , & lui dit dans le secret ce qu'il avoit vû , & tandis qu'il le racontoit , une grêle si furieuse commençoit déjà à tomber dans la vigne , que dans moins d'un quart d'heure elle gâta si horriblement la vendange , qui n'avoit jamais paru plus belle , qu'on ne récolloit rien cette année , & on disoit même qu'on ne récolteroit rien les suivantes , tant le dégât étoit grand. Mais Dieu voulut que les années suivantes fussent plus heureuses , & sans doute on devoit cela aux prieres du Frere Alphonse qui pria le Seigneur d'arrêter le bras de sa vengeance , puis que ce qu'il avoit déjà fait instruisoit assez le Supérieur de son devoir. Dieu aime les cœurs détachés des creatures qui ont de la confiance en sa bonté ,

& il ressent beaucoup la défiance de ceux qui sont engagez dans son service, ainsi qu'il l'a fait souvent paroître.

La dernière faveur que le Seigneur fit à son serviteur depuis ce tems là jusques à sa dernière maladie & à sa mort est celle que nous allons raconter. Considérant un jour dans sa retraite les biens inéfables de la gloire & de la felicité éternelle dont il esperoit de jouir bien-tôt par les merites de JESUS-CHRIST, & l'entremise de sa Mere, il fut tout à coup ravi à son ordinaire jusques dans le Ciel, où étant en la presence de ces Seigneurs souverains & de ces Reines de la Cour du Paradis, il y fut reçu avec tous les témoignages d'une allegresse extraordinaire.

Pour lui faire plus d'honneur on le mit au milieu, & on le fit passer par les rues & les places de cette Cité celeste, & on lui dit qu'il en seroit bien-tôt un Citoyen. Qu'il prît courage pour souffrir avec

Il est encore ravi jusques dans le Ciel.

joie les fatigues, les infirmités & les persecutions de ses ennemis invisibles qui l'attaqueroient encore avec plus de violence. Enfin pour l'animer plus fortement au combat, on lui fit connoître qu'après sa mort ses cendres & sa mémoire seroient en grande veneration dans tout le Roiaume de Majorque, & pour cela on les lui montra toutes ramassées comme dans une carte de Geographie, dans laquelle il vit dans un instant tout ce qu'il y a de beau à voir & à admirer; alors le Seigneur lui dit: Vous voyez cette terre, cette ville, ces campagnes, ces villages, sçachez qu'après vôtre mort vous y serez honoré comme un Saint, & qu'avec mon bras vous y ferez plusieurs & de tres-grands miracles.

Nous avons dit ailleurs qu'il fut attaqué d'une facheuse tentation à l'égard de cette revelation. Mais il vit ici clairement que c'étoit Dieu qui parloit, & il sentit l'effet de l'Esprit saint. Ainsi cette

474 *La Vie du venerable*  
revelation lui causa une grande confusion, qui l'obligea à demander au Seigneur qu'il ne permît pas qu'on lui fit cet honneur. Mais comme on lui dit qu'après sa mort il ne devoit plus craindre la vaine gloire, ni de manquer de conformité à la volonté de Dieu, il fut content, s'abandonnant à la divine providence qui veut être glorifiée dans ses Saints. Nous verrons bien-tôt, comment cette revelation & cette prophetie ont été accomplies, non seulement dans le Roiaume de Majorque, mais encore dans plusieurs autres Roiaumes, où le Seigneur a operé & opere tous les jours des choses miraculeuses par l'entremise de son Serviteur Alphonse.

Dieu qui se fait un plaisir d'éprouver la fidelité de ses serviteurs les exerce long-tems dans les afflictions & les croix, afin que les aiant purifiez comme on purifie l'or par le feu, dit un Apôtre, ils soient jugez dignes d'être

glorifiez dans le Ciel. Mais si ce souverain Seigneur exerce son empire sur les hommes en les faisant souffrir, il leur donne aussi des forces pour les animer au combat, & pour les soutenir dans les foibleſſes de la nature qui ne pourroient pas reſiſter ſans ſon ſecours. C'eſt de cette maniere qu'il mêle chaque jour les douceurs avec les amertumes, les conſolations du Ciel avec les adverſitez de la Terre, & que par cette viciffitude, tantôt de bien tantôt de mal, il élève à la plus ſublime perfection les ames genereuſes qui ſ'abandonnent entiere-ment à ſa conduite. C'eſt ainſi qu'il a conduit Alphonſe Rodriguez, ſur tout depuis l'année mil ſix cens & dix, juſques à dix-ſept.

Lors qu'il fut parvenu en l'année mil ſix cens dix-ſept, qui fut la derriere de ſa vie, il fut accablé dans ſon lit par une foule d'infirmitez & de douleurs ſi grandes, qu'à peine y avoit-il partie dans

Sa der-  
riere ma-  
ladie.

son corps qui n'en fut penetré. Etant interrogé par le Superieur quel étoit son mal ? il répondit, qu'il avoit des douleurs d'estomach, de reins, de la pierre, de la colique, & des jambes, qu'il ne pouvoit pas remuer, & qui ne lui servoient qu'à lui causer de la douleur. Quelquesfois il avoit la fièvre, quelquesfois elle le quitoit, mais quand elle ne le tourmentoit pas, il n'étoit pas néanmoins sans douleur; de sorte que les Medecins furent contraints d'avouër qu'ils ne connoissoient rien en son mal.

Il plait à Dieu de traiter ainsi ses Martirs d'amour, quand le glaive du Tiran leur manque il a coûtume de les mettre dans un lit à l'épreuve des souffrances, où sans les coups des Barbares il leur donne lieu de meriter une belle couronne. C'est ainsi qu'il en a usé à l'égard de son serviteur *Alphonse*, les dernieres années de sa vie. On connoîtra la patience & le courage avec lequel il souf-

froit par les grands desirs qu'il avoit de souffrir.

Il passa plusieurs jours & plusieurs nuits sans dormir, à cause d'un grand mal de tête qui l'accabloit ; les jeunes Etudians étant entré dans sa chambre à cette occasion, & un de ceux à qui il se communiquoit familièrement lui aiant demandé comment il se trouvoit du sommeil ? il répondit, j'ai dormi un quart d'heure, encore me fache-t-il, parce que j'ai passé ce tems-là sans souffrir. Le jour suivant aiant sujet de parler du gain des souffrances, il ajoûta, je connois une personne qui après avoir passé plusieurs jours sans dormir, dormit enfin un quart d'heure, & il lui fut revelé qu'il avoit passé ce quart d'heure sans mériter. O mes Freres, s'écria-t-il, quel grand bien seroit-ce à un homme de ne jamais dormir, ou en dormant de souffrir beaucoup, & d'avoir la volonté d'embrasser les souffrances pour l'amour de Dieu, afin de n'en pas perdre le merite qui est un bien

incomparable. Le Frere qui lui avoit demandé le jour auparavant s'il pouvoit dormir, étoit present quand il dit ceci, & il connut clairement qu'Alphonse parloit de soi-même.

Il est  
tourmé-  
té à sa  
mort par  
les De-  
mons.

Les Demons qui l'avoient tourmenté cruellement toute sa vie, ne se negligerent pas en ce tems-là, au contraire comme ils apperçurent que le délai lui seroit avantageux, ils redoublerent leur batterie, ne s'en prenant plus au corps comme auparavant, mais à son esprit & à sa raison qu'ils tachoient d'obscurcir pour le porter à quelque mouvement d'impatience ou de défiance.

Au mois de Janvier de l'année 1617, qui fut la dernière de sa vie, il fut attaqué d'une facheuse tentation de défiance, qui lui étoit bien plus insupportable pour la crainte de tomber dans quelque faute, que pour autre chose. Il s'efforçoit d'élever son cœur, & de l'affermir sur de meilleures esperances fondées en la misericorde de Dieu, & sur les

biens qu'il a promis à ceux qui desirent de correspondre à la vocation divine.

Il étoit tourmenté de plusieurs pensées qui l'inquie-toient sans relache. Il leva les yeux au Ciel pour y trouver le remede à son mal, & il demanda à Dieu qu'il dissipat ses tenebres, & qu'il remenat dans son esprit la serenité & la paix dans son cœur. Le Seigneur ne tarda pas à le consoler, il entendit tout à coup une voix qui disoit à ces malins esprits, que faites-vous? & d'abord ils le quitterent, & la tentation cessa.

Il perdit si fort la memoire dans cette derniere maladie qu'il ne se souvenoit plus de ses oraisons ordinaires, & la secheresse & l'affliction de son esprit étoient si grandes, que c'étoit une chose digne de compassion de voir un si grand Serviteur de Dieu dans un si grande foiblesse de memoire, qu'il ne pouvoit pas reciter le *Pater*, & dans une si grande secheresse qu'à peine pouvoit-il

Il perd la memoire dans ses combats.

480 *La Vie du venerable*  
pouffer un foupir vers le Ciel.

Il connut d'où venoit le mal, & que tout n'étoit qu'un artifice du Demon pour l'abatre. Il tacha de le vaincre en s'humiliant profondement devant Dieu & devant les hommes. Il pria les Freres de lui expliquer quelques versets de David, & des Soliloques de saint Augustin, & il faisoit cela, afin qu'ils lui en fissent la lecture quand ils le visiteroient, par laquelle il s'animoit à souffrir avec patientce cette secheresse & cet oubli. Après ce tourment il fut attaqué par son ennemi sur un scrupule qui lui caufoit beaucoup de trouble par une grande circonspection. Etant travaillé d'une retention d'urine, comme il tachoit quelquefois d'apporter quelque soulagement à la douleur qui le pressoit; en repassant après dans son esprit, s'il n'avoit point manqué en cela, il étoit beaucoup plus tourmenté de ce qu'il avoit fait pour moderer son mal, & s'il ne failliroit point en le faisant  
encore

encore qu'il n'étoit affligé de sa douleur.

Ces deux peines jointes ensemble, à sçavoir celle du scrupule & de la secheresse de son esprit; de ses infirmitéz & de ses douleurs du corps, augmentées par les suggestions du malin esprit le tourmentoient si fort qu'il ne pouvoit plus y resister. Dieu lui faisoit souffrir tout cela pour en faire un Martir d'amour & de pureté.

Mais JESUS & MARIE environnez de lumiere lui apparurent pour le consoler. Ils s'entretinrent long-tems avec lui dans sa chambre, & après lui avoir témoigné mille caresses, ils l'exhorterent à aimer les souffrances, & à s'offrir à Dieu pour cela, parce que ils lui firent connoître que deormais il en rencontreroit par tout, & qu'elles lui étoient nécessaires. Il est vrai que parmi toutes ses afflictions, il étoit toujours comblé des consolations celestés, & comme lui-même la

Il est visité & consolé par Jesus & Marie

raconté à son Superieur, quand il lui rendoit compte de sa conscience, le Seigneur lui faisoit tant de graces, que toutes les fois qu'il vouloit traiter avec la sainte Vierge & avec son Fils il les trouvoit à ses côtez. C'est ainsi que la juré en ces termes le Superieur à qui il l'avoit dit. Il étoit comblé de tant de consolations parmi ses peines & ses douleurs, qu'il ne pouvoit pas porter ses yeux vers JESUS & vers MARIE, sans les trouver presens. Aussi tôt qu'il se recueilloit pour leur demander quelque chose, ils étoient prêts à le secourir, & il ne demandoit jamais rien à la sainte Vierge en particulier qu'elle ne le lui accordât. Etant un jour avec moi, pour me rendre compte de son interieur, & parlant des faveurs & des caresses qu'il recevoit du Ciel, & en particulier de la sainte Vierge, il me dit, les larmes aux yeux, je commence par sentir ses faveurs; la <sup>grace</sup> qui vient à moi; je sortis alors

de ma chambre, de peur que ma  
presence ne le privat d'une visite  
si avantageuse.

Cela lui arriva au mois d'A-  
vril. Dés-ce tems là ses infirmitéz  
croissoient continuellement, &  
d'une maniere si extraordinaire,  
que ceux qui l'assistoyent en  
étoient surpris. Il étoit un jour  
tourmenté d'une horrible fièvre,  
& de tres-cuifantes douleurs; &  
un autre jour il n'avoit point de  
fièvre ni beaucoup de douleur,  
sans pouvoir connoitre la cause  
de cette varieté & de ce change-  
ment. Il passa cinq mois dans cét  
état, & toujous plus conforme  
à la volonté de Dieu.

Lors qu'il fut visité par **JESUS**  
& **MARIE**, il recouvra sa memoire,  
& sa premiere dévotion: de  
sorte qu'il s'acquitoit de tous les  
devoirs de pieté, & il s'apliquoit  
à l'oraison, comme s'il eut été en  
parfaite santé. Il se confessoit, &  
il recevoit le tres-saint Sacrement  
de l'Autel trois fois chaque se-  
maine: & le Seigneur lui faisoit

la grace d'empêcher tous les accidens qui le pouvoient priver de cette dévotion, bien qu'il fut fort infirme; on remarqua même pendant ce tems-là, nonobstant les grandes douleurs qui ne lui permettoient pas de se tourner dans le lit, sur tout les trois derniers mois qu'il fut contraint de demeurer toujours sur un côté, que quand il devoit communier il avoit assez de force, pour se mettre en une posture respectueuse pour recevoir le saint Sacrement. On a aussi pris garde que le Supérieur ou quelque autre Pere n'alloient jamais le visiter dans son lit, qu'il ne se découvrit promptement, pour observer parfaitement la regle qui l'ordonne de la sorte.

Quand on le laissoit seul il parloit à Dieu à voix haute avec des affections tendres & devotes en cette maniere, encore plus de douleur, ô mon Dieu! mais donnez-moi une plus grande charité & une plus grande patience

pour les souffrir. Quand quelqu'un étoit auprès de lui, il faisoit ces actes intérieurement, & prioit ceux qui le visitoient de lire dans ses papiers, ou dans quelque autre livre quelque chose de dévotion, ainsi il s'occupoit toujours de Dieu, sans jamais se séparer de sa présence.

Huit jours avant sa mort, on l'avertit de la part du Supérieur, qu'il étoit tems de recevoir l'Extrême-Onction, à quoi il répondit qu'il en étoit content, bien qu'il fit connoître qu'il n'étoit pas encore à l'extrémité. Il se confessa pour se mieux disposer à recevoir ce Sacrement, & il répondit au Prêtre, tandis qu'on le lui donnoit, avec tant de tranquillité, qu'il sembloit qu'on le donnoit à un autre & non pas à lui.

L'Infirmier par adresse apprit de lui qu'il devoit mourir seulement dans huit jours, & bien qu'il parlât sincèrement à celui qui l'avoit interrogé, cela nean-

Il prévit  
le jour de  
sa mort.

moins lui fit de la peine , il le repoussa comme une tentation du Demon , & se recueillit de telle sorte dans lui-même , qu'il ne voulut pas même dire le dernier adieu à ceux qui le servoient avec tant de charité : car comme il avoit marché toute sa vie dans le chemin de l'humilité , il ne voulut pas s'en détourner à la mort.

Après avoir fait de grands progresz dans toutes sortes de vertus , étant muni de toutes les armes que l'Eglise donne aux Fideles dans ce dernier combat , après avoir communiqué trois fois depuis qu'il eut reçu l'Extrême - Onction , & la dernière fois trois jours avant sa mort , toutes ses douleurs cessèrent , son visage parut plus beau & plus agreable que jamais , de sorte qu'il sembloit qu'il n'entendoit point , bien qu'on lui parlât fort haut. Ses yeux étoient fermés , & s'il les ouvroit quelque fois , c'étoit avec des marques d'une

joie interieure : on ne connoif-  
foit aucun changement en son  
pouls, au contraire on le trouvoit  
plus fort.

C'est le sentiment de tous ceux  
qui le virent en cét état, qu'il fut  
dans un continuel ravissement  
durant tout ce tems-là, & qu'il  
jouissoit des faveurs & des dou-  
ceurs celestes, comme Dieu lui  
avoit promis qu'il le consoleroit  
à sa mort. C'est le privilege des  
ames saintes, lors que Dieu les  
retire du milieu des travaux &  
des miseres de cette vie pour les  
faire jouir du repos éternel, de  
leur faire goûter par avance les  
plaisirs du Paradis. Elles com-  
mencent dés ici bas à envisager  
ce beau sejour des Saints, comme  
la fin & le terme de leurs travaux,  
vers lequel elles ont toujours sou-  
piré depuis le premier jour de leur  
conversion. C'est pour cela que  
les Saints à la mort ont d'ordi-  
naire de grandes consolations,  
des joies interieures, & des ra-  
vissemens, comme saint Gregoire

Après  
avoir re-  
çû les  
Sacre-  
mens il  
entre dâs  
un ravif-  
sement.

le montre dans le quatriéme livre de ses Dialogues.

C'est ainsi que le Seigneur caressa Alphonse Rodriguez par un ravissement extraordinaire qui dura trois jours, jusques au trentiéme du mois d'Octobre, & la veille de la Toussaints, environ le minuit, qu'il revint de cette extase en prononçant le Nom de JESUS. Ses premieres douleurs lui reprirent aussi-tôt, & s'étant un peu recueilli pour les souffrir genereusement, le cœur lui manqua tout à coup, son poulx se retira, ainsi tout le monde connut que l'heure de la mort de cette sainte Ame étoit venuë, & que le Seigneur l'appelloit dans le Ciel.

Le bruit se répandit d'abord par tout le College que le Saint mouroit, chacun accourut avec empressement pour être present à sa mort; les plus anciens parmi les Peres s'estimoient heureux de le voir mourir si saintement. Chacun mettoit son cha-

pelet dans son cou, & sur les bras pour le faire toucher, tant étoit grande l'opinion qu'ils avoient de sa sainteté.

Il fut demi-heure dans cet état combattant avec l'agonie & les douleurs de la mort; après quoi il commença par ouvrir les yeux qu'il avoit toujours eus fermez, & regardant tous ceux qui étoient presens avec des marques d'une joie & d'une douceur extraordinaire, il les combla tous de consolations par ses regards. Alors il se tourna vers l'Image de JESUS - CHRIST crucifié qu'il tenoit dans ses mains, & faisant une inclination pour l'adorer, prononçant doucement & à haute voix le Nom de JESUS, il expira; un peu après le minuit du trente-unième du mois d'Octobre de l'année mil six cens & dix-sept; l'année de son âge quatre-vingt & six & trois mois & cinq jours.

On croit que durant les trois jours de son ravissement, il ob-

tint de Jesus-Christ, comme une grace particuliere, de mourir accablé de douleurs, afin qu'il expirât sur la Croix qu'il avoit embrassée pendant toute sa vie avec tant d'amour. Son visage après sa mort parut plus beau & plus venerable que pendant sa vie; & son corps aussi blanc & aussi facile à manier que quand il étoit plein de vie. Sa taille étoit mediocre, bien qu'il parût petit en sa vieillesse, parce qu'il baïssoit beaucoup son corps. Il étoit extrêmement maigre, sa couleur étoit un peu brûlée, son front ridé, sa tête chauve, ses yeux grands, enflâmez & baignez des larmes qu'il répandoit sans cesse; sa bouche petite, sans difformité même en sa vieillesse, mais tant soit peu tournée.

Son visage paroit beau après sa mort.

Il paroïssoit sur son visage une modestie si charmante qu'elle faisoit bien connoître sa sainteté, parce que elle marquoit un recueillement interieur & une joie extraordinaire. A sa mort, & du-

rant les trois jours de son extase, son visage parut plus blanc & plus beau qu'auparavant. C'est pourquoi un Peintre aiant fait alors son portrait, les copies qu'on en a faites sont bien differentes de celles qu'on avoit peintes auparavant. Enfin on peut dire que tout ce qu'on voioit de ce bon Religieux, & tout ce qu'on entendoit de lui, ne respiroit que la vertu & la sainteté.

Alphonse mourut entre minuit & une heure, & aussi-tôt on mit son corps dans le même cercueil en sa chambre, dans lequel on le devoit porter au tombeau. Le jour ne commença pas plutôt à paroître, que le bruit de la mort d'Alphonse se répandit par toute la ville. Tout le monde en même tems, par un secret mouvement du saint Esprit (ce qui marquoit la félicité souveraine dont le Saint jouissoit déjà dans le Ciel) accourut au College sans être appelé pour honorer son corps. Le Procureur Royal qui exerçoit

la charge de Vice-Roi, les Ecclesiastiques, les Religieux, les Gentilhommes, les Gens de robe, & un grand nombre de peuple, remplirent la maison toute cette matinée.

Parmi les personnes qui étoient venus pour voir ce saint homme, il arriva une chose à un Prêtre qui lui fut fort avantageuse au salut de son ame. Il crût que les Prêtres ne devoient point se mettre à genoux devant un laïc pour lui baiser les mains; néanmoins comme il vit que tous les Religieux, Chanoines, & plusieurs autres personages de qualité le faisoient, de peur d'être remarqué, il se conforma à la dévotion des autres; de sorte qu'il se mit à genoux, non pas pour baiser les mains du Saint, mais les pieds d'un crucifix qu'il tenoit dans ses mains; mais comme il se baissoit pour le baiser, le Seigneur fit voir que l'humble pieté d'un Prêtre n'est pas contraire à la dignité du Sacerdoce, & qu'il prenoit

plaisir à voir le profond respect qu'on avoit pour son Serviteur Alphonse, qui parut tout à coup à ce Prêtre environné d'une lumière brillante, sa soutane noire changée en magnifique brocard, son visage gai, & animé, & avec un souris agreable, qui le charma si fort, qu'il s'estimoit trop heureux d'être à ses pieds.

Il arriva une chose miraculeuse à un Prêtre qui avoit de la peine à l'honorer après sa mort.

Du reste il fut si changé par ce miracle, & fut si épris de l'amour & de la dévotion envers ce Saint, qu'il ne cessoit de lui baiser les pieds & les mains, & bien qu'on l'avertit souvent de se retirer pour faire place aux autres il ne pût jamais le quitter, jusques à ce qu'on le porta dans le tombeau; & après qu'il fut enterré il passoit une partie du tems à genoux auprès de son sepulchre, où il fit mettre un tableau, dans lequel on marqua ce miracle, pour le rendre celebre à la posterité.

Mais le plus grand fruit qu'il en retira, fut un changement de vie admirable; car dès ce tems-là

il ne songea plus qu'à la retraite, & à faire de bonnes œuvres, & il auroit même embrassé la vie Religieuse, s'il n'en avoit été détourné par de grandes raisons.

Il arriva ce même matin une chose merveilleuse à une Dame de qualité, fort devote au Frere Alphonse. Comme elle étoit encore dans son lit, elle se trouva dans une inquietude si extraordinaire, qu'elle ne pouvoit prendre aucun repos, ce qui l'obligea à se lever promptement, & ouvrant une fenêtré qui regarde le College, elle vit dans l'air une lumiere brillante de diverses couleurs, le Ciel étoit fort obscur, car il n'étoit pas encore jour. Elle appelle d'abord sa femme de service, & toutes deux ensemble admirant cette lumiere, entendirent qu'on disoit dans la ruë que le Frere Alphonse étoit mort, & elles crurent par ce qu'elles avoient vu, que le Seigneur leur avoit voulu faire connoître la gloire dont son Ame jouissoit dans le Ciel.

A une heure après midi pour contenter le peuple qui venoit en foule dans le College, & pour satisfaire les femmes qui vouloient le voir, on fut obligé de porter son corps dans l'Eglise, où l'on dressa une table couverte d'un drap noir pour le reposer, on alluma autour du corps plusieurs flambeaux que des personnes dévotes envoient à ce dessein. Deux Peres resterent auprès de lui pour le garder, & bien que la table sur laquelle on l'avoit mis fut fort haute, ils ne purent pas néanmoins empêcher que le peuple ne lui coupât sa soutane.

Les Religieux vinrent à ses funeraillles; le Chapitre de l'Eglise Cathedrale lui fit le même honneur: & tous chanterent les responsoires ordinaires pour les Morts. Le Procureur Roial qui tenoit la place du Vice-Roi, les Magistrats, & la Noblesse du Roiaume assisterent à son enterrement.

Le con-  
cours de  
tout le  
monde à  
ses fune-  
raillles.

Tandis qu'on chantoit l'Offi-

ce on apportoit aux Peres des chappelets , des ceintures , des médailles , & des mouchoirs de tous les endroits de l'Eglise, pour les faire toucher, & comme ils ne suffisoient pas à recevoir tant de choses à la fois deux Peres de mérite de l'Ordre de saint Dominique les voulurent aider, & tous ensemble avoient bien de la peine à repondre à tant de gens qui les accabloient. Le Seigneur approuva la foi de ce peuple par les miracles qu'il opera par ce Saint.

Françoise Saura femme de Laurens Martin , avoit un fils de dix mois , qui étoit si mal par une fluxion qui lui tomboit sur les yeux, qu'il pleuroit nuit & jour fans les pouvoir ouvrir ni souffrir la lumiere d'une chandelle. On lui avoit appliqué plusieurs remedes, & on étoit dans le dessein de lui faire un cautere derriere la tête pour détourner l'humeur. La mere aiant appris la mort du Frere de la Montagne de Sion , (c'est

ainsi qu'on l'appelle dans la ville, à cause du College à qui elle a donné ce nom) accourut à l'Eglise avec une grande foi, se persuadant que Dieu lui accorderoit la grace qu'elle reçût en effet. Elle donna son enfant à un des Peres qui étoit auprès du corps afin qu'il le fit toucher. Ce fut une chose merveilleuse qu'aussi-tôt qu'on eut fait toucher les yeux fermez de cet enfant à la main du Serviteur de Dieu, il fut guéri. C'est ainsi que le témoigna sa mere, quand elle le reçût entre ses bras, voyant qu'il avoit les yeux beaux, & sans aucun mal, elle se mit à crier miracle, & prit à témoin tous ceux qui avoient eu quelque connoissance de la maladie de son enfant.

Comme on recevoit & on rendoit avec beaucoup d'empressement les chapelets, & les autres choses que le monde presentoit aux Peres pour les faire toucher au Saint, on renversa sur le peuple un grand chandelier avec

son flambeau allumé, le flambeau tomba sur le visage d'un homme, & le chandelier sur la tête d'un autre, lesquels aiant imploré promptement le secours du saint, n'en furent point incommodez; ce que l'on regarda comme un miracle, & d'autant plus grand, que parmi cette grande foule de peuple on ne perdit pas un chapelet ni un mouchoir, ni même on n'en changea pas un de plusieursmille qu'on jetta ce soir-là sur le corps du Saint.

Une jeune veuve est délivrée de ses tentations par son entremise.

Une jeune veuve étoit attaquée de certaines tentations, auxquelles elle avoit naturellement une grande pente, d'un côté elle craignoit extrêmement d'offenser Dieu, de l'autre côté elle avoit grand peine à se vaincre, ainsi elle étoit dans une continuelle inquietude. Elle s'adressa donc au saint Frere Alphonse le jour de son enterrement, & demanda à Dieu avec instances le remede à son mal par l'intercession de son Serviteur. Son oraison fut si

puissante qu'elle fut délivrée dans un moment, & un an après racontant avec serment ce qui lui étoit arrivé, elle assura qu'elle n'avoit pas seulement été délivrée de ses tentations, mais qu'elle avoit encore été guérie des douleurs d'estomach qui la tourmentoient depuis long-tems.

Il étoit nuit quand on eut achevé de reciter l'Office des Morts. Un Pere monta en chaire pour faire un Sermon au peuple afin de le renvoyer, mais cela fut inutile. On voulut porter le corps du Saint au tombeau, mais on n'en pût jamais venir à bout. Une chose merite d'être remarquée; c'est que pendant tout l'Office, & le Sermon, personne n'osa jamais se couvrir en la presence du corps du Serviteur de Dieu. Et bien que l'Eglise fut remplie de monde, il y avoit néanmoins un grand silence, & une dévotion particulière.

On dit au peuple qu'on ne l'enterrerait pas cette nuit, &

lors qu'il y prenoit moins de garde on le porta promptement dans la Sacristie du College. Neuf heures étoient déjà sonnées que plusieurs s'opiniâtroient encore à rester-là, jusques à ce que voiant que les Peres se retiroient, ils furent obligez de s'en aller.

Les Peres se voiant délivrez de l'importunité de ce peuple, resolurent d'enterrer le Saint, pour éviter tous ces empressements, & ces grands témoignages de veneration, qui ne sembloient pas assez conformes à la modestie Religieuse. Ils se détacherent avec beaucoup de tendresse de ce saint corps, dans l'esperance de le voir un jour glorieux dans le Ciel, & l'ayant mis dans un cercueil de bois, ils le porterent dans le lieu destiné à sa sepulture, qui étoit une petite voute sous terre, à côté de l'Autel de la Chapelle de la sainte Vierge à laquelle il avoit toujours été singulièrement dévot.

Le Seigneur opera en suite un

grand nombre de miracles. Antoinete Socias fille de Sebastien Socias & de Mariane Segui, âgée de neuf mois, étoit frappée d'une petite verole si horrible que son corps en étoit tout couvert; outre cela elle avoit un mal de gorge si facheux qu'elle ne pouvoit pas avaler une goutte de lait: on croioit qu'elle en mourroit; mais sa grande mere qui s'étoit trouvé le soir à l'enterrement du Saint, lui porta un mouchoir qu'elle avoit fait toucher au corps du Frere Alphonse, & l'attacha à son cou, & après avoir imploré dévotement le secours du serviteur de Dieu, l'enfant fut d'abord soulagée; de sorte qu'ayant dormi toute la nuit le lendemain matin, elle fut sans fièvre, sans aucune marque de verole & parfaitement guerie. C'est ainsi que son pere & sa mere l'ont assuré avec plusieurs autres témoins dignes de foi.

Continuation  
des miracles arrivés après  
sa mort.

Gabriel Genovard qui avoit un enfant de sept mois, incom-

502 *La Vie du venerable*  
modé d'une rupture dès sa naissance ; obtint un morceau de la soutane du saint Frere , & une bande qui avoit passé sur son visage ; il persuada à sa femme d'en bander l'enfant , & aiant mis le morceau de soutane sur l'enflure, dans deux jours on ôta la bande & l'enfant fut gueri : ce qui donna lieu à son pere & à tous les voisins qui accoururent à ce miracle de louer Dieu. Mais sa mere pour plus grande seureté, voulant encore bander l'enfant, le mal recommença d'abord , & on connut que l'enflure se renouvelloit. Qu'avez-vous fait ? lui dit son mari , ôtez ces bandes , le Saint qui l'a gueri ne veut pas que vous vous serviez d'autres remedes. Elle obeit à son mari , & l'enfant fut entierement gueri. Ce miracle a été verifié par le serment de plusieurs témoins , ainsi qu'il paroît dans le procez de sa Canonization.

Le Vendredi matin on fit les funerailles où assisterent Messieurs

les Ecclesiastiques, la Noblesse, & une foule inombrable de peuple. Les Jesuites firent l'office, & après que la Messe fut achevée, le Pere Jean Torrens qui avoit eu des grandes communications avec Alphonse en qualité de Superieur & de Pere spirituel, monta en chaire pour faire sa harangue funebre. Il parla une heure & demie, & dit beaucoup des choses que nous avons racontées, qui furent entenduës avec applaudissement de tous ses auditeurs.

Il y avoit autour du tombeau du Saint plusieurs flambeaux que les personnes de qualité avoient envoiez par dévotion. Un gentilhomme qui étoit venu aux funeraillles, voulant imiter les autres envoia son serviteur chez le vendeur de cierges, pour y acheter un flambeau, & comme il n'en trouva point, il achepta un gros cierge à condition que quand il auroit brûlé durant la ceremonie, le Marchand reprendroit le reste; il fut allumé plus de trois

heures sans presque se diminuer , on le rapporta au Marchand qui après l'avoir pesé fort exactement , trouva qu'il ne pesoit pas moins de demi once qu'auparavant. Ainsi il crût que c'étoit un miracle , & renvoia le serviteur à son maître fort fâché à ce qu'il disoit , de ce qu'il lui sembloit que le Saint n'avoit pas voulu se servir de ce méchant cierge.

Parmi les personnes qui accoururent pour ouïr son Eloge il y eut une femme laquelle avoit une haine mortelle contre un de ses cousins qui plaidoit avec elle , & de qui elle pretendoit avoir été trompée , ce qui l'animoit si furieusement qu'elle ne pouvoit le voir sans que son sang n'en fut tout émû dans ses veines. Il y avoit long-tems qu'elle ne s'étoit point confessée , parce que lors qu'elle vouloit traiter avec lui , sa haine s'augmentoït , ainsi elle restoit sans remede , & comme hors d'elle-même.

Elle assista aux funeraillles d'Alphonse , & entendant son Panegirique elle se sentit si fort touchée interieurement , & prévenuë d'une si grande confiance, qu'elle ne douta point que par l'entremise du Saint elle ne se retirat du danger où elle étoit. Elle demanda à Dieu qu'il lui fit la grace de vaincre sa passion, & de se confesser en repos. Sa priere fut exaucée, elle s'examina le même jour , & se confessa le jour suivant avec une grande consolation interieure. Elle pardonna à son cousin, & elle oublia si bien l'injure qu'il lui avoit faite, qu'elle n'en eut jamais aucune peine. Elle visita plus d'une fois le sepulchre du Saint pour le remercier , & après avoir obtenu un morceau de sa soutane , elle s'en retourna contente à sa maison qui étoit dans un village près de Majorque.

Une autre femme engagée dans les crimes les plus honteux , & dans les derniers desordres ne fut

pas moins heureuse pour avoir assisté à la harangue funébre du saint Frere ; car bien qu'elle connut depuis long tems l'état d'angereux où elle étoit , & qu'elle ne trouvat que de l'amertume dans la méchante vie qu'elle menoit, elle croioit neanmoins qu'il étoit impossible de se délivrer de ses chaînes , tellement qu'elle desiroit souvent la mort ; mais elle n'eût pas plutôt oui parler des grandes & extraordinaires vertus d'Alphonse, qu'elle pria le Seigneur de tout son cœur de la retirer du danger extrême où elle étoit, par les mérites de son Saint. Il lui sembla dans ce moment qu'elle sentoit une lumiere dans son ame , & une assurance certaine du remede. Toutefois elle étoit fort en peine comment elle en pourroit venir à bout , ne se sentant pas assez forte pour abandonner un homme avec qui elle vivoit tres-mal. Elle recommença de nouveau sa priere , & se sentit encore plus fortement per-

suadée dans son cœur de l'infal-  
libilité du remede qu'elle desiroit.  
Elle s'en retourna avec cette pen-  
sée dans sa maison, où elle apprit  
que ce matin même, cet homme  
s'étoit embarqué, & s'en étoit  
allé hors du Roiaume. Elle fut  
fort surprise de se voir délivrée de  
son tiran par un moien si effica-  
ce, par lequel Dieu avoit rompu  
toutes les attaches du Demon, &  
après avoir remercié le Seigneur,  
elle embrassa la penitence, & vé-  
cut long-tems dans la pratique  
de la vertu avec l'édification de  
tous ceux qui voioient sa conver-  
sion.

Quelques jours après les fune-  
railles, le Seigneur voulut hono-  
rer son Serviteur, par des appa-  
ritions & par beaucoup d'autres  
choses miraculeuses. La premiere  
arriva au mois de Novembre, le  
Dimanche suivant après la mort  
du Saint en cette maniere; on  
vint au College en hâte deman-  
der un Confesseur pour une Da-  
me nommée Antoinete Blanquet,

abandonnée des Medecins, qui avoient jugé qu'il falloit promptement lui donner les Sacrements, à cause d'un accident par un flux de sang qui l'avoit reduite à l'extremité. Comme la memoire de la mort du Serviteur de Dieu operoit de grands miracles par son entremise, le Confesseur porta avec lui une petite piece de sa soutane à dessein de l'appliquer sur la malade avec une grande confiance qu'elle gueriroit aussi infailliblement que s'il l'eut déjà vû.

Il guerit  
après sa  
mort une  
femme à  
l'extre-  
mité par  
le flux  
de sang.

Il la trouva entre les bras de six ou sept femmes qui tachoient avec des remedes de la faire revenir d'une défaillance mortelle. Elle revint de cette foiblesse, & on la laissa seule avec le Pere pour se confesser; mais elle étoit si foible qu'avant qu'elle pût rien dire, elle retomba dans sa premiere défaillance, de sorte qu'il fallut appeller du monde pour la secourir. Elle retombe encore une fois, & alors le Pere lui mettant

dans la main le morceau de la soutane d'Alphonse lui persuada d'implorer le secours du Ciel par l'entremise de ce saint Frere, elle le fit, & au même tems ses douleurs cessèrent, & le flux de sang aussi, & elle commença à dire qu'elle étoit guérie. Les femmes qui étoient auprès d'elle ne la croioient pas; une entre les autres s'imaginant que l'envie qu'elle avoit de guerir la faisoit parler de la sorte, ou que c'étoit une tromperie du Demon, lui dit; nous serons gueris, Madame, de tous nos maux dans le Ciel. Cela est vrai, repliqua la malade; mais qu'on ne croie pas que je rêve, je suis guérie, & en meilleur santé que je n'ai jamais été; & c'est le Saint Frere Rodriguez qui m'a rendu la santé. Elle se confessa, & le jour suivant elle alla communier à pié dans l'Eglise des Jesuites.

Les Medecins furent fort surpris, & ils affirmerent que c'étoit un miracle évident, c'est pour-

quoi on le verifia comme tel, par le témoignage de huit témoins. Le saint Frere qui l'avoit guerie la vint visiter la nuit du même jour, & lui apparut dans son sommeil en la presence de la sainte Vierge qui paroiffoit dans un éclat extraordinaire, & le saint Frere à son côté avec une splendeur moins brillante. Alphonse étoit vêtu d'un habit blanc comme la neige depuis la ceinture en haut; sa tête étoit couronné d'un diadème de lumieres, & le reste du corps de chacun d'eux étoit semblable à une étoile. Il regardoit cette Dame avec un visage riant, & comme en la felicitant de la santé qu'elle avoit recouvrée.

Elle se leva de joie & commença par invoquer le Saint, lui disant; mon Frere, mon Frere, d'une voix si haute qu'elle réveilla une personne qui dormoit auprès d'elle, qui s'en vint promptement lui offrir son service, mais aussi-tôt qu'elle entra dans la chambre, la vision disparut. Ce qui obligea la

malade de se plaindre de ce qu'elle l'avoit privée du plus grand bien qu'elle pouvoit posséder en cette vie.

Le Seigneur accorda une autre grace non moins miraculeuse que celle dont nous venons de parler à la pieté & à la simplicité d'un enfant en faveur de sa pauvre mere. Elle s'appelloit Anne Figuerola ; elle étoit frappée d'une fièvre continuë avec des redoublemens, des dégoûts, des douleurs de tête, des insomnies, & d'autres accidens facheux. Comme elle étoit pauvre, un Medecin en prenoit soin par compassion ; il lui avoit fait ouvrir trois fois la veine, & plusieurs autres remedes sans aucun fruit, de sorte qu'on la croioit morte.

Il guerit  
une fem-  
me dan-  
gereuse-  
ment ma-  
lade.

Une de ses sceurs la vint visiter, & lui conseilla d'employer le secours du frere Alphonse Rodriguez, qui depuis peu avoit gueri Madame Blanquer miraculeusement, & lui raconta le miracle. La malade prit courage, & envoya

512 *La Vie du venerable*  
promptement son fils âgé de douze ans, visiter en son nom le tombeau d'Alphonse, & lui ordonna d'y reciter dévotement son rosaire, de le faire toucher au tombeau, & de le lui rapporter.

L'enfant executa ponctuellement tout ce que sa mere lui avoit commandé Elle reçût ce rosaire avec beaucoup de respect & de dévotion, & le mit sur sa tête où elle sentoit la plus grande douleur; elle invoqua de tout son cœur le Serviteur de Dieu, & en ce moment elle fut si soulagée qu'elle dit à sa sœur qu'il lui sembloit qu'elle n'avoit plus aucun mal. La nuit étant survenue elle ne cessa de prier ce Saint d'avoir compassion de ses enfans qui souffriroient beaucoup, si elle venoit à manquer.

Le Saint lui apparut en habit de Jesuite, & bien qu'il n'y eut point de lumiere dans la chambre, celle qui sortoit de ses mains étoit si grande qu'elle la remplissoit de son éclat. La malade qui avoit

l'esprit fort present, sans aucun trouble, s'écria en répandant des larmes, ô saint Frere, je vous prie par la mort & passion de JESUS-CHRIST de m'obtenir la santé pour élever mes trois petits enfans ( qu'elle lui monroit dans leur lit. ) Le Serviteur de Dieu la regarda avec un visage doux, & lui fit une inclination de la tête, comme pour lui témoigner qu'il lui accordoit sa demande, & disparut en même tems, laissant cette femme pleine de consolations: Alors un agreable sommeil lui prit qui dura jusques au lendemain matin, après lequel elle fut sans fièvre & si parfaitement guerrie qu'elle demanda ses habits pour se lever: elle s'habilla avec autant de force que si elle n'avoit jamais été malade, & comme la belle-mere de saint Pierre, elle commença à travailler pour sa famille sans aucune peine. Un de ses alliez & voisins, nommé Nicolas Leon, le même qui avoit appelé le Medecin, la vint visiter

514 *La Vie du venerable*  
pour ſçavoir comment elle avoit  
paſſé la nuit, & comment elle ſe  
trouvoit dans ſon travail, & aiant  
appris comment la choſe s'étoit  
paſſée, il en rendit à Dieu des ac-  
tions de graces.

Le troiſième jour du mois de  
Decembre ſuivant, Catherine  
Fener accoucha d'une fille qui  
avoit le filet ſous la langue &  
une autre incommodité qu'on  
appelle en ce païs là la renole  
dont perſonne n'oſoit entrepren-  
dre la guerifon. La malade ne  
pouvant prendre aucune nourri-  
ture, étoit dans un extrême dan-  
ger de la mort. La mere fit vœu  
de faire une neuvaine au Frere  
Alphonſe ſ'il délivroit ſa fille  
de cette incommodité. En ſuite  
du vœu l'enfant s'endormit au  
commencement de la nuit juſques  
au lendemain qu'on tacha de  
mettre avec artifice un peu de lait  
dans ſa bouche, & on prit garde  
qu'elle ſuçoit l'inſtrument. Sa me-  
re l'approcha de ſa mamelle, &  
elle connut que l'enfant étoit par-

Il guerit  
une peti-  
te fille  
d'une  
maladie  
dange-  
reufe,

faitement guerrie, ainsi elle s'en alla accomplir son vœu avec son mari & son enfant, pour rendre grâces à Dieu de cette guérison miraculeuse.

Marie Aleman femme d'Antoine Ginar Ecrivain, avoit une mamelle enflée & dure comme une pierre, elle y avoit appliqué toutes sortes de remèdes sans aucun effet. Son mari étoit fort dévot au Frere Alphonse, & le jour de son enterrement il avoit obtenu un morceau de sa soutane, qu'il avoit donné à garder à sa femme comme une relique, dont néanmoins elle ne faisoit pas grand cas, & bien que son mari lui dit de l'appliquer sur sa mamelle, elle ne vouloit pas lui obéir. Dieu permit que le mal augmentât si fort, & les douleurs fussent si violentes, qu'elle fut obligée de recourir au Saint. Elle prit le morceau de la soutane elle l'appliqua sur sa mamelle, disant, nous verrons maintenant si le Frere Alphonse est un aussi grand Saint qu'on le

516 *La vie du venerable*  
dit, car s'il me délivre de ma douleur, il n'y a pas lieu d'en douter.

Elle commença par reciter le *Pater*, & avant qu'elle eut achevé l'enflure creva, & il sortit une si grande quantité de pus sans aucune douleur que dans moins de deux jours elle fut guerrie, tellement qu'elle donna d'abord sa mamelle à son enfant, & en reconnoissance de sa guerison elle fit une neuvaine & envoya dire une Messe au tombeau d'Alphonse.

Pierre Malet Marchand étant à l'extrémité, comme il avoit été dès sa jeunesse fort affectionné au Frere Alphonse, reçût un morceau de ses habits avec lequel il s'endormit fort doucement: pendant son sommeil le Frere Alphonse lui apparut, & le guerit parfaitement, rappelant dans son souvenir une dévotion à la sainte Vierge, qu'il lui avoit enseignée depuis trente ans lors qu'il étoit Ecolier.

Il guerit un homme qui étoit à l'extrémité & qui avoit été son ami.

Tous ces miracles ne regardent encore que le corps, mais il en fit bien d'autres en même tems à l'égard de l'ame, & de la vie spirituelle qui sont infiniment plus considerables, & plus conformes au zele que le Saint avoit pour le salut des hommes.

Deux pauvres Demoiselles filles d'une veuve âgée de quatre-vingt-ans nourrissoient leur mere avec une grande charité par le travail de leurs mains. Elles étoient fort solitaires, & vivoient dans un grand recueillement, elles desiroient ardemment de procurer de la dévotion à leur mere qui leur paroissoit moins soigneuse de son salut que ne le devoit être une femme de son âge. Elles tacherēt de lui persuader par le moien de quelques Religieux de frequenter les Sacremens; mais elle n'en vouloit rien faire, au contraire elle se chagrinoit quand on lui parloit de confession. Elles eurent recours au Fre-

518 *La Vie du venerable*  
re Alphonse, à qui elles firent  
une neuvaine afin qu'il amolite le  
cœur de leur mere. A peine  
avoient-elles commencé leur dé-  
votion que leur mere fut touchée,  
& fit appeller un Pere Jesuite  
pour se confesser; ce qu'elle con-  
tinua tous les huit jours jusques  
à la fin de sa vie.

Une femme de vertu étant allé  
dans la maison d'un Gentilhom-  
me pour lui demander certaine  
dette, il la fit entrer adroitement  
dans une chambre, où il lui dé-  
clara son mauvais dessein; com-  
me elle se vit dans un si funeste  
peril, elle se recommanda de bon  
cœur au Frere Alphonse & lui  
promit de visiter son tombeau  
neuf jours de suite, & d'y faire di-  
re une Messe s'il la retiroit de ce  
danger. Au même tems une per-  
sonne de qualité vint visiter ce  
Gentilhomme, ce qui l'obligea à  
sortir promptement de sa cham-  
bre, cependant cette honnête  
femme se retira & s'en alla remer-  
cier son Bienfaiteur.

Une autre mariée avec un mari débauché n'avoit rien oublié pour le convertir & sans effet ; elle eut recours au Frere Alphonse & s'en alla à son sepulchre pour lui demander avec instances la conversion de son mari. Elle s'en retourna ensuite à son logis, où elle trouva son mari qui recitoit son rosaire, ce qu'il n'avoit pas fait depuis plusieurs années, il lui raconta comment Dieu l'avoit touché, & les grands desirs qu'il avoit de servir Dieu ; il s'en alla en suite au College des Jesuites pour se confesser, ce qu'il fit dès-ce tems-là tres souvent, s'appliquant continuellement aux œuvres de pieté & de dévotion.

Une femme obtint la conversion de son mari par l'entremise d'Alphonse.

Un Religieux de la Compagnie de JESUS aiant souvent ouï louer au Frere Alphonse les avantages des souffrances, & qu'il étoit impossible que les justes les puissent éviter en cette vie, lui dit un jour ; Je ne sçai ce que vous dites des souffrances ? il me

semble par la bonté de Dieu que j'ai un grand desir de le servir, & neanmoins il ne m'envoie point de peines, au contraire la vie Religieuse qui paroît rude aux autres, m'est extrêmement douce, & je n'ay nulle repugnance à obeir. Ne vous troublez pas, dit Alphonse, vous en aurez dans peu de tems. La prophetie fut bien-tôt accomplie, car dans peu de jours il eut de si grandes peines qu'il eut besoin de beaucoup de force & de patience pour les souffrir. On peut bien soulager les douleurs du corps, mais celles de l'ame la reduisent à l'extremité. Il fut attaqué par d'horribles tentations de la chair, & la nuit & le jour sans aucun repos. Ni les mortifications ni les penitences ne lui servoient de rien, il étoit tourmenté & au dedans & dehors. Alphonse qu'il honoroit comme un grand Saint, étoit déjà mort, il eut recours à lui, & comme il avoit été son Infirmier, il le pria de l'assister, & s'étant ceint

d'une petite corde qu'il avoit vûe plusieurs fois dans les mains d'Alphonse, il fut délivré en un moment de ses tentations qui ne l'attaquerent jamais plus.

Les miracles que le Seigneur opera par l'entremise de son Serviteur quelques mois après sa mort furent suivis de la dévotion extraordinaire de tout le peuple, qui accouroit à son tombeau pour le prier, & pour faire dire des Messes dans la Chapelle où reposoit son corps. Les uns y envoient des cierges pour les faire brûler tandis qu'ils étoient en quelques dangers. On y faisoit des neuvaines continuelles, & on remplissoit les murailles de la Chapelle des vœux & des tableaux des miracles qu'il avoit faits.

Cela donna sujet de desirer qu'on exposât son Portrait en public auprès de son sepulchre : des personnes de qualitez le demandoient ; & chacun disoit qu'il n'étoit pas juste de priver le pu-

On expose en public son tableau.

522 *La Vie du venerable*  
blic d'un si grand bien. Mais comme les Jesuites resistoient toujours à leur dévotion, ils s'adresserent à l'Illustrissime Seigneur Dom François Simon Bausa de l'Ordre de saint Dominique Evêque de Majorque, lequel aiant reconnu juridiquement & par de legitimes informations les perfections, & la sainteté d'Alphonse, accorda ce qu'on demandoit avec tant d'instances. Cette permission étant accordée les Docteurs Pierre Onofre Veri, & Jerôme Dizcellar Chanoine de l'Eglise de Majorque accompagnez de quelques Gentilshommes affectionnez au Frere Alphonse, mirent son tableau auprès de son tombeau environ six mois après sa mort.

Cette dévotion fut reçûë avec l'applaudissement de tout le monde, & elle s'augmenta toujours en cette maniere. Dans ces commencemens les malades envoioient force fleurs au tombeau, & à l'Image du saint Frere, qu'on

raportoit dans leurs maisons pour obtenir leur santé. On vit ensuite une foule de miracles qui ont continué depuis. Le Seigneur voulant honorer son Serviteur en plusieurs manieres.

Le plus ordinaire des miracles étoit l'heureux accouchement des femmes, car sans faire mention de ceux dont nous avons parlé ailleurs, on verifie que dans l'espace de deux ans on a fait plus de cent miracles, avec un morceau de drap qui avoit couvert le visage du Saint depuis sa mort, ou avec son rosaire, ou avec les autres choses qui avoient été à son usage. Un des plus signalez est celui de Marguerite Pucherver de Compagni dont l'enfant étoit retenu par le bras, l'épaule étant déjà dehors sans que la mere eut assez de forces pour accoucher : Elle avoit reçu l'Extrême-Onction quand on envoya querir au College la relique du Saint, (c'est ainsi que l'on en parloit) un Jesuite lui porta quelques-uns de

Les femmes obtiennent continuellement un heureux accouchement par son intercession.

ses cheveux avec une oraison écrite de sa main, & l'ayant appliquée, l'enfant qui étoit mort recouvra dans un instant l'usage de ses sens, & dans peu de jours une parfaite santé.

Le serviteur de Dieu ne s'est pas montré moins favorable envers les enfans depuis leur naissance que lors qu'ils sont nez, ainsi que l'éprouva Anne Blanc d'Avila, qui avoit un fils âgé de six ans toujours malade depuis une chute : son pere qui étoit Chirurgien, lui avoit appliqué divers remedes sans aucun effet ; bien loin de cela, l'enfant étoit réduit à une si grande extrémité, que la mere qui vouloit aller à l'Eglise de la Compagnie pour le recommander au saint Frere, n'osoit le faire de peur qu'il ne mourut tandis qu'elle feroit sa priere dans l'Eglise. Neanmoins se confiant au Saint, elle resolut d'y aller, elle y fit sa priere, & étant retournée à son logis elle trouva son fils hors de la cham-

bre en parfaite santé. Je pourrois encore parler de plusieurs autres miracles qu'il a faits en faveur des petits enfans ; mais comme ils ne sont pas si éclatans que ceux qui regardent les personnes avancées en âge , nous les laisserons.

Dame Jerôme Verard étoit sujette à une enflure de jambe qui la tourmentoit beaucoup tous les ans au printems. Le Medecin lui ordonna de se faire tirer du sang. Elle apprehenda cette saignée, & se souvenant qu'elle avoit un morceau de drap qui avoit touché le corps d'Alphonse , elle se persuada avec une grande confiance qu'il la gueriroit sans aucun autre remede ; elle se mit à genoux le mieux qu'elle pût devant une image de son oratoire : elle enveloppa sa jambe avec le drap, & commença à reciter trois fois le *Pater* & l'*Ave*, & avant que de les avoir achevez, elle sentit une sueur dans tout son corps, & en même tems elle fut entie-

Il guerit  
une Da-  
me d'une  
enflure  
de jam-  
be.

rement délivrée de la douleur de sa jambe. Le Medecin la vint visiter le jour suivant, & la voiant marcher sans aucune peine, après avoir ouï ce qui s'étoit passé, dit que c'étoit un miracle évident. Qui continua, car elle n'eut jamais plus aucun ressentiment de son mal. Avec ce même morceau de drap elle guerit aussi un de ses cousins d'une fièvre maligne.

La santé de Guillaume Abrin Dezcallar, Gentilhomme de naissance qui passoit en ce pais-là, n'est pas moins miraculeuse que celle dont nous venons de parler. Après avoir souffert longtems une grande fluxion, il lui survint une fièvre ardente accompagnée de maux de cœur qui ne le quittoient point. Les Medecins firent connoître à sa femme qu'il étoit dans un extrême danger: & comme elle étoit dans la dernière affliction, une personne de vertu de sa famille lui persuada d'avoir recours au saint Frere Alphonse. Elles firent vœu ensem-

ble de faire une neuvaine, de dire une Messe, & de faire mettre sur son tombeau un present en reconnaissance du miracle. Elles mirent sur le malade une coiffe de toile dont le Saint s'étoit servi, & en ce moment il ouvrit les yeux qu'il avoit tenu fermez une partie du jour; il demanda à manger & mangea fort bien, il reposa beaucoup mieux, il sua un peu & il s'éveilla sans fièvre. Les Medecins qui vinrent du matin pour le voir assurerent qu'il étoit parfaitement gueri. Le Saint fit encore un miracle en faveur d'une fille de ce même Gentilhomme.

Il guerit un homme d'une fluxion.

Puis que nous racontons maintenant les miracles que le Saint faisoit deux à deux dans les principales maisons de la ville de Majorque; il faut donner lieu ici à ce qui se passa dans la maison de Gabriel Ferragud un de ses principaux Bourgeois. Son fils aîné fut frappé d'une grande douleur de côté, avec des dévouëmens d'estomach. Sa mere & le malade,

528 *La Vie du venerable*

& un de ses freres qui étoit Chanoine firent vœu de visiter le tombeau d'Alphonse , d'y dire une Messe , & d'y faire aporter une offrande d'argent s'il leur accordoit la santé. Le Seigneur les exauça promptement, & aiant reconnu que c'étoit par l'intercession du Saint Frere , ils accomplirent leur vœu. Quelques tems après une des sœurs du malade fut attaquée d'une fièvre tierce avec des dévouemens d'estomach , elle eut recours au Protecteur de son frere , elle fit le même vœu & obtint la santé qu'elle desiroit.

Il guerit une pauvre fille d'un mal de bras.

Une pauvre fille qui étoit incommodée d'un bras depuis huit mois, vint au sepulchre du Saint pour lui demander la santé par justice, parce qu'étant pauvre elle elle n'avoit pas le moien de se la procurer ; elle mit sur le bord du tombeau un morceau de drap de frize , & après avoir fait son oraison elle enveloppa son bras avec le drap ; elle fut d'abord soulagée, & un peu après entierement guerie

guerie, en sorte qu'elle pouvoit travailler avec la même facilité qu'auparavant.

Une autre femme étoit restée si sourde après une grande maladie, qu'elle n'entendoit pas une parole des Predicateurs : elle s'en alla au tombeau du saint Frere, & voiant qu'on avoit peint l'Image de la sainte Vierge son Avocate dans son tableau, elle la pria avec une grande confiance de lui donner la santé par l'entremise de son dévot serviteur Alphonse Rodriguez : elle lui offrit une neuvaine, & étant de retour à sa maison, elle ouït distinctement ce que disoient ses enfans, & dans peu de tems elle recouvra entierement l'ouïe.

Une fille fort dévote au Frere Alphonse, nommée Jeronne Sungnier, retournant de l'Eglise des Jesuites ( où elle s'étoit confessée & avoit reçu le Sacrement de l'Autel ) à sa maison, vit venir à elle une charrete qui la suivoit, & croiant qu'elle passeroit

de l'autre côté de la ruë, elle continua son chemin sans crainte; mais comme elle entendit des gens qui crioient, elle se tourna d'abord & vit en même tems la charrete sur elle sans aucun moien de la pouvoir éviter: de sorte qu'un des mulets passa sur ses habits. Ne sçachant que faire dans ce danger elle se laissa tomber & recourut avec toute l'affection de son cœur au saint Frere, elle s'écria, Ô grand Saint aidez-moi! afin que je ne meure pas dans cet état, je me mets entre vos mains, & je vous prie de me proteger; elle dit ces paroles en tombant, & elle vit tout à coup le secours qu'elle desiroit, car le Saint lui apparut, & pour lui donner du courage & la consoler il se mit sur sa tête, qui étoit la plus exposée. Elle sentit dans son ame une consolation extraordinaire, & une grande seureté dans le danger present.

Une rouë passa sur ses habits, mais dans la situation où elle

Il delivre  
une fille  
devote  
du dâger  
d'être  
meurtrie  
sous une  
charcte.

étoit, elle devoit passer à travers ses jambes ; l'autre rouë attrapa seulement son chapeau qu'elle avoit attaché avec des cordes à sa tête. Le monde accourut pour la relever, & bien qu'on la crût morte on la trouva sans aucune blessure : ni les mulets, ni les rouës qui passerent sur elle ne lui firent aucun mal. On lui demanda ce qu'elle avoit fait ce jour-là ? & quel bon Ange l'avoit conservée ? Elle répondit qu'elle s'étoit recommandée au Frere Alphonse, qu'elle avoit oui trois Messes en sa Chapelle, & qu'il l'avoit délivrée du danger extrême de perdre la vie. Ce miracle arriva le 21 de Janvier de l'année 1620.

L'année auparavant, & le treizième de Decembre Baltazar Puydosila tomba d'une terrasse en bas de la hauteur de douze toises. Sa mere qui étoit veuve, & qui l'aimoit tendrement comme son unique consolation après la mort de son mari, le vit si proche de la mort qu'elle crût

Il preser-  
ve un jeu-  
ne hom-  
me de la  
mort d'as-  
sés une chû-  
te.

que sans un miracle il ne la pou-  
voit éviter ; elle eut recours à  
Alphonse, à qui elle le voüa &  
elle éprouva d'abord les merveil-  
les que son entremise operoit au-  
prés de Dieu, car l'enfant étant  
tombé la tête première, donna  
neanmoins de côté sur la terre  
sans sçavoir qui l'avoit tourné.  
Le mere accourut incontinent  
pour le prendre entre ses bras, &  
le trouva sans aucune blessure,  
bien qu'il fut tombé d'un lieu si  
haut, & parmi les pierres ; en re-  
connoissance de cette grace elle  
accomplit son vœu.

Ce n'est pas seulement dans  
l'Isle de Majorque que le Sei-  
gneur a fait des miracles pour  
honorer son Serviteur. On publia  
la nouvelle de sa bienheureuse  
mort & de ses miracles dans la  
ville de Cambrai en Flandres à  
l'occasion du Gouverneur l'il-  
lustre Seigneur Dom Charles de  
Colonna & de Madame Margue-  
rite de Lienquerque sa femme, &  
de ses enfans qui avoient connu

Alphonse à Majorque. Quelques  
tems après comme les soldats de  
la garnison du Château de Cam-  
brai lisoient une relation écrite à  
la main, des verius & des mira-  
cles d'Alphonse, il survint un  
soldat dont la femme étoit si hor-  
riblement tourmentée d'une in-  
flammation des mamelles, qu'elle  
étoit presque à l'extrémité, sans  
que tous les remedes que le Chi-  
rurgien de la garnison lui avoit  
faits, eussent moderé la violence  
de sa douleur. Le soldat se retira  
ensuite dans sa maison & racon-  
ta à sa femme quelques-uns des  
miracles qu'il avoit entendus lire,  
lui persuadant de se recomman-  
der à ce Saint, & de se confier en-  
tierement en lui, puis qu'il ne lui  
restoit point d'autre remede. Cet-  
te femme se jetta promptement  
à genoux pour demander la san-  
té au saint Frere, & à peine eut-  
elle commencé sa priere que la  
douleur la quitta, & l'inflammation  
passa, ainsi dans quatre jours, elle  
fut en parfaite santé, & en état

Il guerit  
une fem-  
me en  
Flandres  
dâs Cam-  
brai.

de donner sa mamelle à son enfant.

Il y avoit à Bruxelles une femme Espagnole possédée du Demon, à laquelle un Gentilhomme Espagnol d'une grande vertu appliqua en cachette un morceau de la chemise du Frere Alphonse. Le Demon ne l'eut pas plûtôt senti qu'il fit cent grimaces se plaignant de ce Gentilhomme, & comme on lui demanda de qui étoit ces reliques, il répondit qu'elles étoient d'un Saint qui étoit mort en l'Isle de Majorque, & ajoûta plusieurs choses à sa louange, & bien que cette femme ne fut pas entièrement délivrée du malin esprit qui la tourmenta plusieurs années, elle disoit néanmoins qu'elle trouvoit de grands soulagemens par l'intercession de ce Saint.

Il arriva une pareille chose à Fortunette au Roiaume d'Arragon. Comme un Pere de la Compagnie exorcisoit une femme possédée il prit dans son Diurnal

un petit papier, où étoit écrit le nom d'Alphonse, & afin qu'elle pût voir les lettres il lui commanda de le lire: le Demon le refusa avec de grandes plaintes, mais comme on le pressoit fortement il dit que c'étoit le nom d'Alphonse Rodriguez qui étoit mort en l'Isle de Majorque en opinion de sainteté, qu'il avoit été fort dévot & fort agreable à la S. Vierge. Il faut donc que tu sois à cause de ses grandes vertus. Elle se mit à pleurer, & quelque tems après la femme dit qu'elle étoit beaucoup soulagée, & qu'il étoit sorti de son corps six Demons par l'intercession du Saint, qu'elle vouloit se recommander à lui avec plus de ferveur pour être délivrée entierement par son entremise.

Son pouvoir sur les possédez.

On avoit mis en prison injustement dans la ville de Murcie deux Marchands Majorquins, & on avoit apporté la nouvelle à leurs femmes qu'ils avoient été condamnez à la mort, mais qu'on

n'avoit pas encore executé la sentence, parce qu'ils en avoient appellé à la Cour. Une de ces deux femmes aiant appris cette facheuse nouvelle accourut promptement au tombeau d'Alphonse, & lui promit de le visiter tous les jours, jusques à ce que son mari fut mis en liberté, & qu'après cela on peindroit ce miracle dans un tableau. Tandis qu'elle practiquoit cette dévotion à Majorque, les choses se broüillerent tellement dans la prison de Murcie à l'avantage des prisonniers, qu'ils crûrent de pouvoir prendre facilement au Geolier durant la nuit les clefs de la prison pour se mettre en liberté. Leur resolution étant prise sur cela, une Colombe sauvage se vint mettre sur l'épaule de celui qui devoit se saisir des clefs, soit que cela arriva par hazard ou non, ils se persuaderent que leur entreprise réussiroit; & en effet cette même nuit sans être entendus ni poursuivis de personne, ils prirent les

clefs, ils ouvrirent les portes, & se cachèrent, jusques à ce qu'ils virent se retirer en seureté dans leurs maisons. Ils attribuerent leur liberté aux merites du Serviteur de Dieu, & ils mirent un tableau à son sepulchre où étoit peint ce miracle.

Je pourrois raconter ici un grand nombre de miracles que le Ciel a faits par l'entremise de ce grand Serviteur de Dieu, si je ne craignois d'ennuier le Lecteur. Ce qui arriva à son tombeau sept ans après sa mort est une grande preuve de sa sainteté. Lors que le Pere Troas étoit Recteur du College de Majorque, le Pere Vitelchi General de la Compagnie de Jesus demanda une relique du Frere Alphonse, ce qui obligea les Peres de ce College d'ouvrir son tombeau qui étoit assez profond dans la terre, & comme le lieu étoit fort proche de la rue, & fort humide à cause des grandes pluies de cette année-là, on trouva le tombeau plein d'eau, & le

538 *La Vie du venerable*

corps neanmoins du saint Frere tout entier, & sans aucunemauvaise odeur, c'est ainsi que l'ont assuré avec serment ceux qui étoient presens. On lui prit un bras pour l'envoier au Pere General, & on porta le corps avec grand respect premierement dans la Chapelle de Nôtre-Dame, & de là au côté du grand Autel où il est presentement.

Nous apprenons dans les Annales du College de Majorque que l'année 1623. un malade abandonné des Medecins, aiant déjà reçu l'Extrême-Onction, demanda une relique du Frere Alphonse, on lui accorda sa demande, & la nuit suivante saint Ignace avec Alphonse accompagnez de la sainte Vierge lui apparurent, laquelle lui dit, mon fils ne craignez rien, je suis ici pour vous aider, & dès ce moment il commença à recouvrer sa santé; ce qui surprit fort le Medecin qui le vint visiter le jour

suivant, & assura que cette guérison étoit miraculeuse.

La même année un Medecin assura par main de Notaire que sa mere, ses sœurs & une cousine, frappées d'une fièvre ardente qui les faisoit tomber en phrenésie, n'eurent pas plutôt reçu les reliques de ce même Saint qu'elles furent parfaitement gueries.

Le Secretaire de l'Inquisiteur étoit tourmenté d'une douleur des yeux si violente qu'il ne la pouvoit souffrir, il mit une coiffe du Frere sur sa tête, & d'abord il fut gueri.

Mais pour ne pas m'étendre davanage sur la multitude des grands miracles que nôtre Saint a fait depuis sa mort, je dirai en peu de mots qu'il n'est presque point de sortes de maladies dont il n'ait gueri ceux qui ont imploré son secours. Les femmes qui avoient demeuré plusieurs jours au travail, ont été délivrées aussitôt qu'elles se sont appliquées quelques reliques du Saint. Plus

siens personnes frappées d'une fièvre mortelle, ont reçu leur guérison par l'application de ses reliques. Quelques-uns ont été guéris des maux de jambes, les autres de retention d'urine, les autres d'excroissance de chair dangereuse, plusieurs du flux de sang, & d'une infinité d'autres maladies tres-perilleuses; ainsi on ne peut pas douter que ce Saint n'ait été un Thaumaturge de ce siecle; ce qui fait voir sensiblement l'éminence de sa sainteté & le grand pouvoir qu'il a auprès de Dieu.

Pour faire voir l'estime generale que toutes sortes de personnes & dans tous les états ont eüe d'Alphonse Rodriguez, je commence par les Superieurs & les Religieux de la Compagnie, qui l'ont vû plus souvent que les autres & qui ont eu plus de loisir d'examiner ses vertus.

Le Pere Jerôme Roca Provincial, faisant une exhortation aux Peres & Freres assemblez pour les porter à la perfection suivant la

coûtume ordinaire de la Compagnie, dit qu'il avoit trouvé dans la Province un Religieux à qui Dieu ne faisoit pas moins de graces qu'à saint François : il parloit d'Alphonse qui lui avoit rendu compte de sa conscience quand il visita le College de Majorque.

Le Pere Antoine Ibangnez L'estime aussi Provincial, personnage de generale grand merite, & d'un grand esprit, que les hommes tandis qu'il faisoit la visite au ont fait College de Majorque, ne man- de la vertu d'Alphonse. quoit jamais de se lever de son siege & de se découvrir aussi-tôt que le Frere Alphonse entroit dans sa chambre pour quelque commission qu'il étoit souvent obligé de faire, à cause de son office de Portier.

L'estime que faisoit du serviteur de Dieu le Pere Laurens de saint Jean, est une grande preuve de sa vertu ; ce Pere que l'on peut appeller avec justice un des hommes Apostoliques du Roiaume d'Arragon, fut envoyé Vilitour au

542 *La Vie du venerable*  
College de Majorque où aiant  
rencontré Alphonse orné de tant  
de vertus, il voulut le mener tou-  
jours avec lui pour santifier ( di-  
soit-il ) tous les autres Colleges,  
& les villes par sa presence ; &  
avant qu'il eut fini le tems de sa  
charge il voulut le retirer de Ma-  
jorque à ce dessein, ainsi que l'as-  
sure le Pere Maître Barthelemi  
Coc qui eut bien de la peine &  
plus d'une fois d'empêcher  
que les Superieurs ne fissent for-  
tir de cette Isle le saint Frere com-  
me ils l'avoient souvent entre-  
pris.

Il suffit de dire du Pere Jean  
Rico si éclairé de Dieu , ainsi que  
nous avons dit ailleurs , qu'il gar-  
doit comme une pretieuse reli-  
que un écrit du saint Frere mê-  
me durant sa vie. Les autres Re-  
ligieux de la Compagnie dans la  
Province d'Arragon desiroient de  
passer à Majorque seulement pour  
avoir l'honneur de voir & de con-  
noître Alphonse.

Ceux qui ont eu l'avantage de

le pratiquer & de le connoître avoient tant d'estime de sa vertu, qu'ils n'oublioient rien pour avoir quelques - uns de ses cheveux, de ses écrits, de ses habits, ou des autres choses qui avoient été à son usage, pour le garder avec respect comme des reliques. Ils le consultoient dans leurs doutes, ils imploroient sa faveur dans leurs peines, & de l'esprit & du corps. Le premier soin des Predicateurs de ce College, soit pour les Missions, soit pour les Carêmes, étoit d'avoir recours aux prieres & aux penitences d'Alphonse.

On a demandé plus d'une fois à ceux qui l'ont connu particulièrement & en divers tems; si on avoit remarqué quelque imperfection dans sa conduite, & si on ne lui avoit jamais vû faire quelque action particuliere où il y eut quelque défaut à l'égard de quelque circonstance, ou si on la pouvoit faire avec une inspection plus religieuse & plus exacte, & ils ont tous répondu

*L'estime qu'en ont fait les domestiques.*

qu'on ne pouvoit pas agir d'une maniere plus sainte.

Le Pere Michel Julian qui a été son dernier Recteur, marca dans la lettre circulaire de sa mort bien-heureuse ces paroles. Ce que j'ai vû cette année que j'ai conversé plus familièrement avec Alphonse, & ce que les autres Peres qui ont vécu avec lui les vingt, les trente, & les quarante ans ont remarqué, n'étoit pas seulement exempt de fautes & d'imperfections, mais n'avoit pas pas même l'apparence d'une affection humaine, ni ne donnoit pas même lieu de pouvoir dire qu'on pût agir avec plus de perfection.

De grands personnages des autres Ordres Religieux ont aussi fait voir l'estime qu'ils avoient de la vertu d'Alphonse. Dom Vincent Mas Chartreux dont nous avons parlé, homme fort spirituel, de qui la vie & la mort a été composée par le Pere Dom Barthelme Balberga, aiant ouï parler dans

sa cellule de la sainteté d'Alphonse, desira ardemment de le voir, & de lui parler de son intérieur : il obtint cette faveur par le moyen d'une personne de mérite, qui les conduisit dans une métairie de la Chartreuse, où ils eurent une conversation de quatre ou cinq heures : après qu'il eut vû ce saint homme & la personne qui lui avoit procuré cet avantage, l'ayant interrogé quel étoit son sentiment sur la vertu d'Alphonse ? il répondit qu'il avoit entendu dire beaucoup de belles choses de lui, mais que cela n'étoit encore rien en comparaison de ce qu'il avoit vû : qu'il ne croioit pas qu'il y eut un homme au monde plus saint que lui, & que si ses Supérieurs lui commandoient de marcher sur les eaux, il le feroit sûrement & sans peril.

Le Frere Maître Antoine Creas, de l'Ordre de saint Dominique Inquisiteur, & qui a demeuré long-tems dans l'Isle de Major-

que, dont la vie & la mort ont été illustres par ses merites & sa sainteté, avoit accoutumé de demander à tous les Jesuites qui le visitoient comment se portoit le saint Portier du College.

L'estime  
qu'en ont  
fait les  
Reli-  
gieux.

Le Pere Frere Raphaël Surin de l'Ordre de saint François qui avoit été souvent Provincial dans la Province de Majorque & qui par ses merites & sa sainteté avoit passé pour un oracle durant sa vie, & pour un grand Saint à sa mort, faisoit si grand cas d'Alphonse qu'il le regardoit comme un Saint du premier ordre, & cherchoit toutes les occasions de pouvoir converser avec lui. Comme il lui demandoit un jour quel étoit son païs? mon Pere, répondit Alphonse, mon païs, c'est le Ciel, & ne dit plus rien; un peu de tems après il lui demanda encore, combien il avoit d'années? il répondit, si j'avois servi Dieu fidèlement je pourrois les compter, & parce que je ne l'ai pas fait, je ne puis dire combien j'ai d'années.

Dans une autre rencontre le même Pere lui dit, je voudrois bien sçavoir, mon Frere, qu'est-ce que vous feriez si Dieu vous donnoit le choix d'aller maintenant dans le ciel, ou de rester encore sur la terre? je choisirois, dit Alphonse, de faire la volonté de Dieu: mais si Dieu vous laissoit en liberté de faire ce qui vous plairoit, & qu'en le faisant vous feriez néanmoins sa volonté? Je vous dis, mon Pere, repliqua-t-il, je ne veux que la volonté de Dieu, & cela vaut mieux que tout ce que pourroit posséder un homme dans le Ciel s'il étoit possible d'y être sans la volonté de Dieu; cette réponse charma ce Pere qui fut si édifié de la vertu d'Alphonse qu'il le louoit incessamment.

Passons maintenant à l'estime que les Prelats, les Magistrats, & les personnes de mérite ont faite d'Alphonse. Le saint Patriarche d'Antioche & Archevêque de Valence Dom Vande Rebera, le modèle des Ecclesiastiques de son

L'estime  
que les  
Prelats  
ont fait  
de sa ver-  
tu.

tems écrivit plus d'une fois à Alphonse pour se recommander à ses prieres, & pour lui demander quelques conseils afin de remplir parfaitement les devoirs de sa charge, & il demanda souvent aux Superieurs qu'on le fit venir à Valence pour converser avec lui.

Les Cardinaux, les Archevêques, & les Inquisiteurs qui l'ont connu, ou qui ont oui parler de sa sainteté, lui ont écrit pour se recommander à ses prieres.

Tous les Vice-Rois qui ont été à Majorque de son tems l'honoroiert comme un Saint & se recommandoiert à ses prieres. La Vice-Reine Madame Jeanne Pardo qui avoit l'Image du Frere lors qu'il vivoit encore, à son oratoire, dit un jour à son Confesseur qu'elle ne pouvoit passer devant cette image sans lui faire la reverence, & qu'elle avoit même du scrupule de ce que passant devant les images des autres Saints canonisez, elle ne sentoit pas la même devotion.

Nous avons dit ailleurs l'estime que Dom Charles Colonna & Madame Marguerite Lienquerque sa femme faisoient de ce grand Serviteur de Dieu, & comme aussi-tôt qu'ils furent à Majorque, ils voulurent qu'Alphonse enseignât tous les jours à lire leurs deux fils aînez Dom Antoine & Dom Charles, & non seulement à lire & à écrire, mais encore les principes de la grammaire & sur tout les bonnes mœurs.

L'aîné mourut fort jeune au service de son Roi dans les guerres d'Allemagne, fort regreté de tout le monde à cause de ses belles qualitez, & le second fut beaucoup avancé dans la Cour d'Espagne.

Les Duchesses de Gandie Frias & Fenie, lui écrivoient de Madrid & se recommandoient à ses prieres. Tous les Auditeurs de l'Audience Roiale, les Chanoines de la Cathedrale de Majorque, & tous ceux qui assisterent

à ses funeraillles ont donné de grandes marques de l'estime qu'ils faisoient de sa sainteté.

La Noblesse, le tiers Etat & generalement le peuple faisoient si grand cas de sa vertu qu'ils le regardoient tous comme un grand Saint, s'estimant bien-heureux de lui pouvoir parler, le consultant dans leurs doutes, & implorant son secours dans toutes leurs peines. C'est ainsi que Dieu éleve ceux qui s'abaissent pour l'amour de lui.

Enfin nôtre saint Pere le Pape Urbain huitième, qui étant informé des rares vertus, & de la Vie sainte du Frere Alphonse, desirant de donner une pleine apro-bation pour le mettre dans le nombre des Saints canonizez, fit un bref l'an 1627, pour proceder à sa canonization, & qui fut reçu dans l'Isle de Majorque & dans la ville de Segovie avec de grands témoignages de joie.



LES  
PENSEES  
ET LES MAXIMES  
SPIRITUELLES

du Frere Alphonse ;  
qu'on a recueillies de  
ses écrits.

---

LIVRE CINQUIEME.

§. I.



PREs avoir montré  
les belles actions, les  
vertus & la sainteté  
du Venerable Frere  
Alphonse, dans les quatre pre-  
miers livres de sa Vie, je pense  
qu'on ne trouvera pas mauvais  
que je fasse part au public des

pensées & des maximes qu'il nous a laissées dans ses écrits.

Je sçai bien que cela n'est pas de l'élevation d'une infinité de livres spirituels qui sont si communs dans nôtre siecle : il me semble néanmoins que la simplicité & la dévotion que nous trouvons dans ces instructions feront de saintes impressions sur les Ames qui ne cherchent que la piété.

Nous remarquerons combien ce saint Frere étoit agreable à Dieu, qui n'a pas seulement orné sa volonté d'une parfaite charité & de tous les dons surnaturels, comme nous l'avons vû, mais qui a encore éclairé son esprit de toutes les lumieres, de toute la sagesse surnaturelle, & de toutes les connoissances qui lui étoient nécessaires pour sa perfection, & pour instruire les autres des maximes du Ciel.

Il se contenta au commencement de sa vie dans la Religion, d'écrire les bonnes pensées que  
Dieu

Dieu lui donnoit dans son oraison pour son usage, mais après qu'il fut élevé à la vie unitive, ses Supérieurs qui connoissoient les grandes graces qu'il recevoit du Ciel, jugerent à propos qu'il écrivit ses sentimens sur les vertus, & sur la maniere de son oraison, qui seroient capables si on les avoit ramassez de faire un gros volume.

Je ne veux pourtant que proposer dans ce livre quelques-uns de ses sentimens qui serviront à confirmer ce que nous avons dit dans sa vie, à quoi nous ajouterons quelques lettres qu'il a écrites à diverses personnes, de la maniere d'élever son esprit à Dieu; ce qui pourra être utile non seulement aux personnes Religieuses, mais encore aux autres qui ne cherchent pas tant l'éclat que la solidité de la vertu, dans leur conduite. Il a pris un soin si particulier de ne point excéder les limites de son état dans ses écrits, qu'il n'a jamais voulu rien lire en

latin, excepté ses heures, & quand il avoit quelque sujet de citer quelques passages de l'Écriture qu'il ne sçavoit pas parfaitement, il prioit les jeunes Jesuites étudiants, de vouloir les lui donner par écrit, & quand ils vouloient les lui montrer dans la Bible, il ne vouloit pas seulement la toucher, disant qu'il n'étoit pas convenable à son état de lire des livres latins, & que n'étant pas Prêtre il s'estimoit indigne de toucher la sainte Bible.

Il avoit le même respect à l'égard de l'obeissance, ainsi quand le Superieur lui ôta ses papiers & qu'il lui deffendit de ne plus écrire, il n'en fut aucunement troublé; de sorte qu'il resta long-tems sans toucher une plume, jusques à ce qu'étant délivré de son emploi, le Superieur étant mort, il douta s'il lui étoit permis pour son usage d'écrire ses sentimens, & les lumieres que Dieu lui donnoit en ses oraisons; & son doute étoit fondé sur ce

que l'obeissance lui avoit deffendu de ne rien écrire pour les autres, & bien qu'il ne le fit que pour lui, peut-être que les autres en pourroient aussi tirer du profit.

Dans ce doute il s'adressa à JESUS & à MARIE qui lui firent connoître qu'il le pouvoit. Il ne fut pas néanmoins satisfait de cette connoissance, parce qu'il étoit fort exat à faire l'obeissance aveuglement. C'est pourquoi il s'adressa au Pere spirituel, & comme il recommandoit l'affaire à Dieu, il ouit une voix interieure qui lui dit ; le Pere Torrens (alors Prefect des choses spirituelles) te dira la même chose que je te dis ; ce que ce Pere fit en effet, & lui dit presque les mêmes paroles qu'il avoit entenduës en son oraison. Il ne manqua pas aussi-tôt de remercier le Seigneur de la grace qu'il lui avoit faite de l'avoir délivré de son doute, & JESUS & MARIE se faisant voir en même tems à lui l'embrasserent

rendrement. Ne doit-on pas dire que cette faveur est une juste approbation des écrits & des ouvrages d'Alphonse ?

Comme il étoit fort en peine d'écrire les choses qui lui étoient arrivées, ainsi que les Superieurs le lui avoient ordonné, parce qu'il lui sembloit que cela lui acquerreroit de l'estime dont il avoit de l'horreur, il eut recours à l'oraison, où aiant exposé à Dieu son doute & sa peine, il ouit une voix qui lui disoit ; c'est ma volonté que tu écrive ce qu'on t'a ordonné.

Alphonse étant prévenu de ces faveurs extraordinaires, & éclairé des lumieres du Ciel, commença par écrire ses beaux sentimens, avec une grande humilité, & une parfaite soumission, veillant toujours sur soi, pour éviter la vanité qui se glisse facilement dans l'esprit de ceux qui écrivent, comme remarque saint Gregoire : & s'appliquant à la presence de Dieu & à une orai-

son continuelle afin que le Seigneur lui communiquât la sagesse qu'il a fait paroître en suite dans ses écrits.

Ces lumieres celestes ont produit cette sagesse, avec laquelle il a composé un traité qu'il appelle la delicateste de l'esprit, & comment on doit conserver cette vertu sans perdre la dévotion. Dans un autre petit traité il donne les marques du bon esprit, suivant les sentimens des Peres, & il étoit si habile dans cette science que ceux qui venoient à lui pour lui demander l'éclaircissement de leurs difficultez ne les avoient pas plutôt proposées, qu'il leur faisoit connoître avec une clarté admirable s'ils étoient conduits par le bon ou par le mauvais esprit.

Un Pere lui écrivit pour lui demander son sentiment à l'égard d'une personne qui dans une ville d'Arragon paroissoit extraordinaire, & par ses ravissemens, & par des autres marques d'une rare

sainteté lesquelles il lui marquoit dans sa lettre, afin qu'il en pût juger plus sainement. A quoi Alphonse répondit en deux lignes en cette maniere. Pour le regard de la Beate dont me parle vôtre Reverence elle sera bien-tôt dans l'illusion comme on le connoitra par ses peines, si elle n'y est pas encore. Dieu nous donne l'humilité. On sçût depuis que quand Alphonse écrivoit ceci, cette pauvre femme étoit déjà enfermée dans les prisons de l'Inquisition. Aiant appris la maniere dont vivoient plusieurs autres personnes, il a découvert l'illusion dans laquelle ils étoient long-tems avant qu'ils eussent fait connoître leur conduite, & jamais il n'a approuvé aucune chose en cette matiere qui eut la moindre apparence de vanité & qui ne fut conforme à la verité.

La seconde vertu qui perfectionne beaucoup l'entendement, est la prudence que saint Antoine preferoit à toutes les autres.

parce que c'est elle qui les met dans un état de moderation afin qu'elles n'excedent point en aucune maniere : de sorte qu'il n'y a point de veritable vertu sans la prudence. Pour connoître la prudence d'Alphonse sans parler de ce que nous avons déjà dit ailleurs, il ne faut que voir sa conduite admirable à unir une sainteté si sublime avec une vie si commune & si ordinaire, & comment il a été si exact dans les observances Religieuses sans facher personne, si amateur de la penitence sans se faire remarquer, si exemplaire sans vanité, si agissant sans dissipation, & qu'il ait uni en sa personne le mépris de soi-même avec l'honnêteté Religieuse, l'aveuglement de l'obeissance avec la condescendance dans la conversation, l'oubli du monde avec le souvenir de tous ses devoirs & avec une prévoiance & une sagesse admirable; en sorte que comme il ne manquoit jamais au premier, il ne se negligoit

point au second à moins que la chose ne fut impossible ; car lors qu'il s'agissoit de la gloire de Dieu, il n'avoit plus aucun respect humain ; & il prioit alors le Seigneur de le vouloir conduire si prudemment qu'il n'offensât jamais personne.

Ce qui fait bien voir que la prudence d'Alphonse étoit un don de Dieu, & que ses lumieres étoient surnaturelles ; & c'est dans cette pensée que les plus habiles Theologiens, les Maîtres de la vie spirituelle, les Prelats, les Magistrats, & les personnes de qualité & de merite le consul-toient sur leurs doutes, persuadez que sa prudence étoit surnaturelle & divine.

Il est vrai qu'Alphonse n'a pas eu les emplois ni les charges des Superieurs où l'on fait mieux connoître sa prudence ; on ne la jamais néanmoins consulté sur aucun sujet conforme à son état, qu'il n'ait donné des marques d'une lumiere surnaturelle dans toute sa conduite.

On lui donna durant plusieurs années le soin des Freres Coadjuteurs novices, qui faisoient leur noviciat dans le College de Majorque, parce qu'ils ne pouvoient pas aller dans la maison destinée à cet exercice à cause que Majorque est une Isle; & il s'aquita de cet emploi avec la satisfaction de tout le monde; il veilloit sur eux, il souffroit leurs imperfections, il les consoloit dans leurs tentations, & lors que les remedes humains ne suffisoient pas il accouroit aux divins.

Il apprit qu'un Novice avoit resolu de quitter la Religion, & qu'il avoit decouvert sa tentation au Superieur; il s'efforça par de bonnes raisons de le dissuader de ce dessein: & voiant qu'il ne reüssissoit pas il s'en alla jeter aux pieds de la sainte Vierge, la priant instamment qu'elle delivrat cette ame de la gueule du lion qui vouloit la devorer; & comme il faisoit toujourns de grandes instances, il ouit une voix qui lui

disoit que le Novice ne s'en iroit pas ; continuant cependant sa priere , il entendit une seconde fois les mêmes paroles , & parce que il n'étoit pas encore satisfait, il faisoit toujours de nouvelles instances, jusques à ce qu'il entendit que la sainte Vierge lui disoit, voici la troisiéme fois que je te dis que le Novice ne s'en ira pas.

La chose arriva ainsi ; car le Novice reconnoissant sa faute alla demander pardon au Supérieur par le conseil d'Alphonse ; bien que quelques mois après , il fut encore tenté, ainsi que les paroles de la sainte Vierge le signifioient, aussi bien que le peu de satisfaction intérieure qu'Alphonse en ressentoit. Il disoit que les fautes des Novices étoient plutôt un effet d'inadvertance à cause de la nouveauté de leur état, que de malice ; & que ceux qui ont soin d'eux doivent s'appliquer principalement à leur faire connoître la cause & le principe de leurs défauts.

Il presidoit aussi à la recreation des jeunes Etudians qui sont sortis depuis peu du Noviciat, où il faisoit voir une grande prudence en ce qu'il ne corrigeoit jamais presque leurs défauts par paroles, mais seulement par quelques signes qui ne faisoient pas de moindres impressions ; car l'estime qu'ils avoient de sa sainteté, suffisoit pour les retenir dans leurs devoirs.

Il n'avoit pas moins de circonspection, quand il conversoit avec les Ecoliers seculiers qui le consultoient lors qu'il étoit Portier, sur les desseins qu'ils avoient d'entrer en Religion. Il ne persuadoit jamais à personne de choisir un Ordre Religieux en particulier, mais il persuadoit à chacun de se mettre entierement entre les mains de Dieu, & de chercher uniquement sa gloire, & après avoir bien examiné l'esprit qui les conduisoit, & après leur avoir donné de saintes instructions, il les envoioit dans les or-

564 *Pensées & Maximes*  
dres où ils étoient appellez du  
Seigneur.

Il leur recommandoit principalement la véritable abnegation de soi-même , l'examen de leur conscience chaque jour , l'obeissance aveugle , & l'amour des souffrances. Il en envoya plusieurs en Religion si bien instruits , que leurs Maitres spirituels n'eurent pas grand peine à les former ; quelques-uns qui se trouverent à ses funeraillles ne cesserent de le louer.

Les Superieurs pleinement satisfaits de la prudence & de la science surnaturelle que Dieu avoit communiquée à l'homme de Dieu , tâchoient de lui procurer des occasions pour la pratiquer.

Ils le faisoient prêcher les bonnes fêtes de l'année au Refectoire pendant le repas , non pas pour l'exercer dans ce ministère comme on fait les jeunes Etudiants ; car cela n'est pas conforme à l'institut , mais pour exercer son obeis-

fance aveugle, & pour la consolation, & l'édification des Religieux.

On lui donnoit un quart d'heure ou une demi heure pour se préparer. Mais les lumieres du Ciel le rendoient si fecond dans les matieres qu'il prêchoit, & l'amour de Dieu si fervent dans son discours, qu'il embrasoit, & ravissoit tous ses auditeurs.

Dans les conferences domestiques, & en celles des seculiers qui se font dans les Congregations, on lui ordonnoit fort souvent de dire son sentiment sur le point proposé; ce qu'il faisoit avec le profit & l'admiration de ceux qui l'entendoient.

Comme il achevoit un jour de répondre à une question qui avoit été faite dans la Congregation des Gentils-hommes, un des plus confiderez parmi eux se leva & s'écria; voilà comme parlent les Theologiens de Dieu. Et en effet Alphonse merite cette qualité, comme on le peut voir dans ses

566 *Pensées & Maximes*  
écrits qui sont tous remplis de  
l'esprit de Dieu.

On connoit, dit un Auteur, l'esprit & l'inclination d'un Ecrivain dans ses ouvrages : ainsi ceux qui voudront connoître la faim insatiable des souffrances, l'obéissance aveugle, la présence de Dieu continuelle, & les autres vertus heroïques qu'Alphonse a pratiquées, qu'ils lisent ce qu'il a laissé dans ses écrits, où ils remarqueront qu'il s'est parfaitement bien dépeint lui-même.

Je dirai ici en passant une chose qui arriva à un Pere lequel ayant fait dessein de composer la vie d'Alphonse, s'adressa au Pere Recteur du College de Perpignan, où étoient restez les papiers de l'homme de Dieu, par la mort d'un Pere son grand ami qui les y avoit apportez de Majorque. Mais il ne pût obtenir ce qu'il demandoit, parce qu'il sembloit à ce Recteur qu'il ne falloit pas priver son College d'un si riche dépôt, & qui étoit utile à

bien de gens ; mais il paia bientôt son refus, car dans vingt-quatre heures il fut frappé d'une colique si violente, d'une douleur de tête & d'une fièvre si forte, que les Medecins jugerent qu'il étoit dans un extrême danger. Il avoit refusé les écrits du Serviteur de Dieu avec quelque scrupule si c'étoit la gloire de Dieu, & l'honneur du saint Frere de les refuser. Ainsi il s'offrit promptement à Alphonse & promit qu'il les enverroit au plutôt à celui qui vouloit composer sa Vie, s'il recouvroit la santé, ce qu'il executa bien-tôt avouant ingenuement sa faute.

On peut connoitre la vertu efficace de ses écrits, par ce qui arriva dans une ville de l'Isle de Majorque où deux Jesuites faisoient la mission ; car bien qu'un des deux eut un grand talent pour la predication & pour toucher les cœurs, il n'avançoit gueres néanmoins à reconcilier certaines personnes qui étoient ennemis mor-

168. *Pensées & Maximes*

tels. Ce Predicateur en donna avis à Alphonse qui répondit brièvement combien il étoit important à ces personnes de se reconcilier, & de se preparer pour aller rendre compte à Dieu. Le Pere n'eût pas plûtôt reçu cette lettre qu'il monta en chaire, il la lût publiquement, & ses paroles furent si efficaces qu'elles calmerent les cœurs les plus irritez, ainsi le Pere les reconcilia tous.

J'espere que les Lecteurs profiteront de ses pensées & de ses instructions, & bien qu'elles ne soient pas dans un si bel ordre, elles ne laisseront pas d'être utiles à ceux qui voudront se donner la peine de les lire.

§ II.

*La maniere de souffrir avec fruit , & de vaincre les tentations.*

**L**Es tentations sont quelquefois si violentes , & les peines dont l'ame est attaquée sont si facheuses qu'il semble que le peril soit inevitable, sur tout quand elle se voit privée de toute consolation interieure, & de tous les secours humains, & environné d'une troupe de Demons qui la menacent d'une perte infailible.

Que fera donc l'ame qui est si cruellement persecutée par ses ennemis , & qui est abandonnée de tout secours divin & humain ? Il faut que cette ame qui se trouve accablée par les peines interieures ou exterieures, grandes ou petites , se mettent devant Dieu, de la même maniere que si elle

jouissoit d'une profonde paix, ou si elle étoit dans la ferveur de sa dévotion & de son recueillement.

Etant ainsi en la présence de Dieu, il faut qu'elle mette ses peines, ses tentations, & tout ce qui lui donne de l'inquietude entre Dieu & elle-même, & qu'elle offre à son Seigneur par un acte d'amour toutes ses peines, ses persecutions & ses tentations. Pour réussir dans cet exercice & ce combat contre les adversitez, il faut que l'ame fasse trois actes, qui sont comme trois flèches avec lesquelles elle vaincra dans peu de tems l'enfer & tous ses ennemis.

La premiere flèche est l'amour par lequel elle excite sa volonté devant Dieu pour vouloir & aimer toutes ces souffrances pour l'amour de lui. La seconde flèche est la mortification, embrassant devant Dieu toutes les peines, toutes les persecutions & les tentations, en faisant des actes

contraires. La troisième est la priere qu'elle fait pour obtenir de Dieu la victoire, & c'est par cette aide qu'elle sera victorieuse; de sorte que pour tirer du fruit des souffrances & pour n'être pas vaincuë par les peines & la tentation, elle doit soutenir le combat par des actes d'amour, ne se contentant pas seulement d'amer Dieu de bon cœur, mais elle doit encore s'efforcer de vouloir avec le même cœur souffrir les peines presentes par amour, excitant sa volonté à aimer & à goûter les souffrances pour contenter le Seigneur.

Cet exercice fait que Dieu opere des choses admirables à l'égard de ceux qui l'aiment, & qui se vainquent par son amour, & qui remportent de belles victoires sur leurs ennemis; mais il est nécessaire d'accompagner cet exercice de l'oraison, en laquelle consiste principalement l'humilité, parce que celui-là s'humilie qui demande à Dieu & qui se reconnoit

pauvre. L'ame qui combat de la forte, avec l'amour & la mortification pourra s'élever, & s'attribuer quelque chose de la victoire. Ainsi afin qu'elle ne perde pas d'un côté ce qu'elle a gagné de l'autre avec beaucoup de peine, il faut qu'elle ajoute à l'acte d'amour par lequel elle se surmonte, une priere fervente pour obtenir la grace de vaincre en même tems toutes ses peines, afin qu'elle connoisse que si elle est victorieuse, c'est par la grace, & non pas par ses propres forces, de peur qu'elle ne s'attribue des biens étrangers.

Je dis ceci parce qu'un Serviteur de Dieu, qui desiroit ardemment de lui plaire, après s'être exercé plusieurs années dans les souffrances avec le seul amour de Dieu & de la mortification, après avoir gagné plusieurs victoires sur ses ennemis, continuant toujours dans le même exercice, s'imagina qu'il n'étoit pas exempt de vanité dans sa conduite. C'est

pour cela qu'il se recommanda instamment à Dieu & traitant avec cette Majesté souveraine en son oraison il reçût une nouvelle lumière par laquelle il vit, & il connut que c'étoit la volonté de Dieu, qu'il ajouta à cet exercice la priere; afin qu'il ne tombât point dans quelque vanité dont il étoit tenté, ainsi voiant qu'il ne pouvoit acquerir ce qu'il desiroit par soi-même, & que le demandant à Dieu il l'obtenoit, il connut que c'étoit à Dieu seul à qui il étoit redevable de ce bienfait, & non pas à ses propres forces. De sorte qu'il lui sembla dès lors qu'il ne pouvoit faire autre chose si ce n'est de surmonter toutes ses peines en regardant & en aimant Dieu, & en lui demandant de tout son cœur la grace & le secours de ses Saints, & des bons Anges; afin que le mépris des creatures rappellât dans son esprit la maniere dont il falloit commencer à combattre.

Il est donc visible que l'amour

avec lequel il faut supporter les adversitez doit avoir deux aides qui sont comme les deux enfans de la charité à sçavoir la mortification, & l'oraison ; une de chaque côté, & l'amour de Dieu au milieu comme le chef, qui se sert de l'une & de l'autre, pour les rendre plus parfaits, parce que l'amour sans travail & sans souffrir pour JESUS-CHRIST ne peut être appelé amour, & la mortification sans amour est peu de chose : & la priere de l'ame qui se laissant aller au sommeil ne veut pas combattre, ne merite pas d'être exaucée. Ainsi la mortification vaincra dans toutes les rencontres, l'oraison travaillera & obtiendra ce qu'elle desire : parce que Dieu veut que nous veillions & que nous prions, comme il le disoit à ses disciples dans le jardin ; afin que nous soions victorieux de la tentation. Et si tout cela est plein de l'amour de Dieu l'ame pourra dire avec S. Paul, *je puis tout en celui qui me fortifie.*

§. III.

*Pour être victorieux, outre les trois actes, il est nécessaire de s'y préparer, & de prévenir les ennemis.*

**P**OUR parvenir à ce sublime degré de la perfection des souffrances qui les embrasse avec joie & avec amour ; il faut que l'ame s'y prepare avec soin, en se représentant toutes les plus grandes peines, comme si elles étoient déjà arrivées, à l'imitation de JESUS-CHRIST, qui étant proche de la mort, s'en alla prier dans le jardin, & traita avec son Pere de ses souffrances & de sa Passion. Ce fut là qu'il se representa tous les tourmens & toutes les douleurs qu'il devoit souffrir pour les hommes ; & comme elles étoient extrêmement horribles & cruelles, elles lui caufoient une tristesse

& une agonie si grande qu'il en  
sua du sang & de l'eau.

JESUS-CHRIST s'appliqua à  
trois choses dans le Jardin des  
Olives. La première fut l'oraison,  
lors que connoissant le dessein de  
son Pere, il dit : *Non mea sed tua  
voluntas fiat.* La seconde fut l'a-  
mour pour son Pere, voulant de  
bon cœur souffrir pour sa gloire,  
pour son honneur, & pour le sa-  
lut des hommes. La troisième fut  
cette resignation & cet abandon-  
nement de soi-même à la volon-  
té de son Pere, afin de nous ap-  
prendre ce que nous devons faire  
pour contenter Dieu, & meriter  
beaucoup dans les souffrances.  
De sorte que l'ame se doit pre-  
parer à souffrir pour Jesus-Christ  
en se representant toutes les dou-  
leurs, les peines, les tourmens,  
les travaux & les maladies qui lui  
peuvent arriver pendant sa vie,  
comme sont les grandes douleurs  
de tête, d'estomach, de colique,  
de la pierre, de côté, & toutes les  
autres douleurs de chaque mem-  
bre

bre & de tout le corps aussi bien que les peines interieures de l'ame. Il faut qu'elle s'imagine devant Dieu que toutes ces peines viennent fondre sur elle, & qu'au même tems elle s'éforce de resister à l'horreur qu'elles lui font, les acceptant de bon cœur, & tachant de porter sa volonté à les aimer, à les vouloir souffrir même avec joie pour l'amour du Seigneur: afin que quand elles arriveront en effet, cette ame soit disposée à les recevoir, & à les embrasser de bon cœur, avec un desir adent de souffrir toujourns d'avantage pour l'amour de Dieu. C'est la pratique qu'il faut encore observer dans toutes ses œuvres, embrassant toujourns les peines par amour, se servant de l'oraison & de la mortification.

## §. I V.

*La maniere de souffrir  
les injures.*

**A** Quoi sert-il, dit saint Grégoire, de sçavoir ce que la colere fait dans une ame, & la maniere dont elle la tourmente, si nous n'enseignons comment il faut la reprimer ? L'Ame doit se représenter avant que de rien entreprendre, toutes les injures qu'on lui puissent faire, & rappelant dans son souvenir tous les outrages de JESUS-CHRIST, elle doit se préparer à divers événemens qu'elle recevra avec un courage d'autant plus grand qu'elle se sera mieux disposée à les souffrir, en les regardant comme presens.

Il est certain que celui qui n'a pas prévu l'adversité pour se défendre contre ses attaques en

sera traité de la même manière que celui qui dort est traité par son ennemi lequel le frappe sans résistance : mais celui qui considère soigneusement les maux qui l'environnent regarde comme un soldat en embuscade les coups de son ennemi ; & par sa vigilance il se prépare à remporter une glorieuse victoire par l'artifice même dont son ennemi se vouloit servir pour le vaincre.

C'est ainsi que l'ame doit faire au commencement des choses qu'elle entreprend, se représentant toujours les adversitez, & les événemens facheux qu'elle y trouvera, afin que s'étant bien armée de l'esprit de patience, elle surmonte toutes les difficultés ; & qu'elle profite encore de ce qui ne lui arrivera pas.

Il faut que le Serviteur de Dieu se prépare à souffrir comme Jesus-Christ, les mépris, la confusion, les mauvais traitemens, & toutes sortes d'outrages. Il faut qu'il se mette souvent le Sauveur

devant les yeux, & qu'il se représente toutes ses peines comme si elles lui devoient arriver infailliblement, recourant au Seigneur; parce qu'il est certain que l'amour de Dieu les modere toutes & adoucit toute leur amertume, sur tout quand il mettra Jesus-Christ devant ses yeux de qui il apprendra à souffrir les injures comme il les a souffertes, se souvenant de ces belles paroles : *Beati estis cum maledixerint vobis homines, & persecuti vos fuerint, & dixerint omne malum adversum vos mentientes, propter me.* Mais pourquoi tout cela ? *Quoniam merces vestra copiosa est in caelis.* Parce que vôtre recompense sera grande dans le Ciel.

Mais afin que le Serviteur de Dieu ne soit jamais surpris par les adversitez, il est important qu'il se retire quelque fois dans sa chambre, & qu'il se représente celles qu'il apprehende d'avantage, & s'imaginant qu'on le met sur un fumier parmi les vers, &

qu'on lè charge d'ordures, il tache dans cet état de mépris, de faire plusieurs actes de joie, prenant plaisir de se voir traiter de cette maniere, parce qu'il a été un infidelle qui a offensé son Dieu.

Et afin qu'il se punisse plus severement & se méprise plus sensiblement, il doit s'imaginer qu'on le vient charger de soufflets, de crachats, & de coups; qu'on lui dit cent injures, qu'on le foule aux pieds; qu'on le traîne dans la boïe, qu'on lui fait prendre des breuvages empoisonnez; & alors il doit exciter dans son cœur des affections de joie; embrassant tous ces outrages devant Dieu pour son amour, s'offrant à sa Majesté souveraine pour les souffrir si elle le veut ainsi; produisant les trois actes dont nous avons parlé. De là viendra qu'il croîtra en humilité, & en merites, lors que ses ennemis pensoient l'abatre entierement.

Si pendant que le Serviteur de Dieu est appliqué à quelque bon-

ne œuvre, il lui arrive quelque affliction, il faut se servir de la même pratique, non seulement en se recueillant dans soi-même, mais en l'embrassant devant Dieu & pour l'amour de Dieu; c'est pour cela qu'il doit se retirer dans sa chambre, & mettant entre Dieu & lui, toutes ses peines, il les doit embrasser de cœur conformément aux trois actes d'amour, de mortification & d'oraison, comme nous avons déjà dit. La mortification dans les afflictions qui nous arrivent par la main du Seigneur doit être le motif qui porte l'ame à se vaincre, & à embrasser toutes les amertumes des tribulations pour l'amour de Dieu; c'est ainsi que l'on acquiert de grandes couronnes dans le Ciel.

Je me souviens d'une personne qui étant affligée par quelques afronts qu'on lui avoit faits & qu'il ressentoit beaucoup, ne trouva point de meilleur remède que de recourir promptement à Dieu;

de sorte que par cette priere il oublioit entierement toutes les choses de cette, vie en s'unissant à Dieu suivant les trois pratiques que nous avons marquées ; ainsi il marchoit agreablement dans la voie de la perfection ; & comme il étoit genereux à se mortifier & à se vaincre , il ressentoit dans son cœur un plaisir & une joie extraordinaire. Et c'est ce qui arrive toujourns aux ames qui se vainquent & qui se mortifient : car si Dieu ne les visite pas toujourns en leur donnant ces consolations spirituelles , du moins il leur donne la paix interieure ; parce qu'elles se sont acquitées de leurs devoirs. D'où l'on voit combien il est important de recourir à Dieu pour avoir ces faveurs.

L'homme perd en parlant une grande grace , pour une légère faute ou une negligence ; Prenons garde de ne pas perdre en parlant ce que nous gagnons en pleurant, & en priant. Pour gagner beau-

coup, il faut beaucoup souffrir; quand on nous charge d'injures, quand on nous reprend, quand on nous mal-traite, il ne faut pas nous deffendre, bien que nous ne soions pas coupables. Si nous voulons bien parler, il faut que ce soit plutôt par nécessité, que de nôtre volonté.

Si nous voulons vaincre tout le monde au cas qu'il nous persecute, il faut bien édifier & ne jamais scandalizer personne. Souffrons en silence toutes nos peines; car on perd la paix en parlant, & on ne gagne que de l'inquietude. Si vous voulez bien parler, parlez de Dieu, & vivez avec lui seul dans l'humilité. Si vous voulez gagner beaucoup apprenez à beaucoup souffrir.

§. V.

*Combien il est important de  
se proposer l'exemple de Je-  
sus - Christ pour souffrir  
avec fruit.*

**P**OUR trouver l'abondance des  
graces , les forces , les goûts,  
& la douceur dans les douleurs  
& les souffrances , il est de la der-  
niere importance de se proposer  
l'exemple de Jesus-Christ pour  
l'imiter dans la maniere qu'il a  
souffert pour les hommes. En-  
suite descendant dans le detail de  
ses douleurs , il faut que l'ame  
voie avec quelle patience , &  
quelle douceur il a souffert sans  
se plaindre pour le salut des hom-  
mes , afin qu'ils apprennent de  
lui à souffrir pour son amour.

Si vous avez des douleurs de  
tête, que vous avez bien meritees  
par vos pechez , tachez de les

souffrir pour Jesus-Christ, vous souvenant des douleurs qu'il a souffertes quand il a été couronné d'épines pour vôtre amour, afin que vous appreniez à souffrir par amour. Si vous êtes percé de douleurs dans le corps, regardez le corps de Jesus qui est meurtri de plaies pour vos pechez, & c'est ce qui vous consolera; après cela marchez dans la voie des souffrances, & non pas dans la voie des plaisirs. Ainsi l'ame se consolant avec Jesus-Christ au milieu des souffrances, louëra & benira Dieu, desirant de souffrir encore davantage, & se réjouissant interieurement de bon cœur dans cét état.

Car la joie dans les douleurs & dans les peines n'est pas une joie sensible & dans la chair: c'est une joie de l'esprit qui souffre genereusement pour l'amour de Jesus Christ souffrant. Si vous souffrez quelques douleurs aux bras ou aux jambes, bien que vous les aiez meritées par vos pechez.

vous considererez Jesus-Christ  
attaché à la Croix avec des cloux  
meurtriers. Si le cœur vous fait  
mal , regardez son cœur percé  
d'une lance pour les pechez que  
le vôtre a commis. De cette ma-  
niere vous connoîtrez combien  
Jesus-Christ vous a aimé, & com-  
ment son veritable serviteur le doit  
imiter en toutes choses. Si vous  
souffrez des douleurs aiguës dans  
les yeux , recevez - les com-  
me un grand bien , parce qu'ils  
satisfont pour les fautes qu'ils ont  
commises en regardant ce qu'ils  
ne devoient pas voir. Enfin si vô-  
tre corps est accablé de peines,  
persuadez-vous que c'est son bon-  
heur , puis qu'il paie en ce monde  
ce qu'il auroit fallu paier dans  
l'autre vie pour les plaisirs qu'il a  
pris à se satisfaire ; & c'est une  
grande grace que Dieu lui fait , &  
qu'il n'accorde qu'à ceux qu'il  
aime singulierement.

*Antoine de Saint-Amand*

## S. VI.

*Des trois degrez de perfection  
que l'on acquiert dans  
les souffrances.*

**I**L y a trois degrez de perfection dans les peines que l'on souffre pour l'amour de Dieu. Le premier degre consiste à ne point sentir les peines, comme si on étoit mort. Le second consiste à se réjouir dans les souffrances comme faisoit saint Paul, qui se glorifioit dans la Croix de Jesus-Christ. *Mibi autem absit gloriari, nisi in Cruce Domini nostri Iesu Christi.* Le troisiéme ne consiste pas seulement dans la joie ordinaire, mais dans le comble de la joie. Suivant les sentimens dumême Apôtre. *Ego autem superabundo gaudio in tribulationibus meis;* Plus un homme ressent les souffrances plus il a d'amour propre,

& moins de la parfaite sainteté.

Et c'est la pierre de touche (comme dit le Proverbe) pour connoître le fin or de la charité & de la véritable vertu. La mesure pour connoître & pour mesurer si l'homme croit & avance, ou s'il recule dans la vertu, doit être prise sur le plus petit ou sur le plus grand ressentiment qu'il aura des afflictions & des peines qui lui arrivent de la main de Dieu, soit qu'il se serve des hommes, soit qu'il se serve des Demons ou des autres creatures pour l'affliger ; & quand quelqu'un s'en attriste c'est une marque d'un plus grand ou d'un moindre amour de soi-même, selon le ressentiment qu'il en a.

Celui qui veut se rendre parfait dans les trois degrez dont nous parlons, il faut qu'il suive & qu'il imite Jesus-Christ, qu'il renonce à soi-même comme nous l'enseigne l'Evangile. C'est ce que vous ferez, en persecutant vôtre amour propre, lors que en la presence

590 *Pensées & Maximes*  
du Seigneur vous mépriserez toutes les afflictions, les tristesses, les dégoûts, les persecutions, les infirmités, les nécessitez, les douleurs, les peines, & les tentations, & vous les combattrez avec un grand courage jusques à ce que vous y trouviez de la joie, & que vous aiez banni de vôtre cœur toute l'inquietude que vous causoit vôtre amour propre, pour goûter un solide plaisir dans des choses si ameres & si opposées aux inclinations de la nature.

---

## S. VII.

*Instruction touchant la mortification dans les souffrances, & sur tout dans les infirmités.*

**I**L y a trois choses qui sont fort avantageuses à l'avancement d'une ame. La premiere est d'avoir beaucoup d'afflictions, & de

les souffrir avec joie pour l'amour de Dieu. La seconde est une continuelle & dévote oraison, & la troisième est une constante mortification, un parfait détachement de toutes les choses de cette vie, & un mépris de toutes les creatures du monde. Considérez qu'elles tiennent toutes autant de la folie, qu'elles sont attachées à l'amour propre.

Recevez avec peine les biens que l'on vous fait, & recevez au contraire les afflictions de la main de Dieu avec joie, & rendez-lui des actions de grâces de tout votre cœur, en cette manière : Seigneur, faites-moi la grace, de disposer de moi comme il vous plaira, & que je me repose dans l'accomplissement de votre sainte volonté. Aussi-tôt qu'il vous arrivera quelque peine petite ou grande, remerciez de grand cœur le Seigneur d'un si grand bienfait, & dites lui, *Agimus tibi gratias omnipotens Deus.*

C'est ce qu'il enseigna lui-même.

me à un de ses grands Serviteurs, à sçavoir qu'il fit grand cas des afflictions, & qu'il reconnut les adversitez comme une grace de Dieu, se persuadant qu'elles lui étoient envoiées pour son salut éternel.

Le Serviteur de Dieu n'est jamais mieux, que quand il est plus mal s'il se surmonte, en prenant l'adversité pour la prospérité, & la prospérité pour l'adversité, & l'amertume pour l'agréable, & quand le Seigneur le mortifie en lui donnant ce qu'il ne veut pas, en lui faisant souffrir toutes sortes de peines, l'exposant aux persecutions, aux tentations, aux mauvais traitemens des hommes, en lui ôtant ce qu'il aime, afin qu'il mette tout son amour en Dieu, & en lui faisant faire ce qu'il ne voudroit pas. Car c'est en cela que consiste la solide vertu.

Il faut chercher une continuelle mortification, & pour l'acquiescer l'ame doit être toute occupée de Dieu, elle doit être cachée

dans Dieu, dans un silence intérieur ; en sorte que l'homme en voyant ne voie point, ni ne se souviene point de ce qu'il voit en mortifiant sa vûë ; & entendant qu'il n'entende point en mortifiant son ouïe, se rendant insensible comme un vase, bien qu'on lui fasse de grands outrages, qu'on le méprise & qu'on le charge d'injures, recevant tout avec joie comme de la main de Dieu, qui est toujours present. Il faut tout souffrir par le pur amour, & s'appliquer sérieusement avec une intention droite à chercher en toutes choses l'honneur, la gloire, & le plaisir de Dieu, lui referant toutes ses œuvres pour lui plaire uniquement, & marchant toujours en sa presence.

La parfaite mortification consiste à mourir à ses passions & à sa volonté, & à embrasser la Croix de Jesus-Christ. Il faut considerer la bonté infinie, & la misericorde de Dieu, & les biens que nous avons reçu de sa Majesté.

divine, pour y correspondre par de grands services, par l'amour, & par des actions de graces; & c'est ce qu'on fait du moins en partie par la mortification. Si le grain de froment qui tombe dans la terre ne meurt, il demeure seul, mais après qu'il est mort il porte beaucoup de fruit.

Si le Serviteur de Dieu ne meurt, & ne se mortifie, & ne se surmonte, il restera vivant avec ses passions sans avancer, ni donner à Dieu aucun fruit de reconnaissance, d'amour, & de service; ainsi il est nécessaire qu'il meure comme le grain de froment & comme le pepin de l'arbre, afin qu'il se multiplie & qu'il porte des fruits.

Les deux choses où il faut se mortifier jusques à ce qu'on soit semblable à un mort, sont premièrement le corps, qu'il faut entièrement oublier, puisque on en a assez de soin dans la Religion, & c'est un point de la dernière importance par où l'on acquiert

une sublime sainteté, & par où l'on fait véritablement mourir l'amour propre. En second lieu, il est nécessaire de se mortifier dans l'intérieur, & de reprimer les vices, les passions, les affections déréglées, & tout ce qui fait de la peine, jusques à ce que l'ame jouisse d'une parfaite tranquillité. On obtiendra tous ces avantages par le combat de la mortification, & par l'oraison; mais sans ce combat on n'obtiendra rien, & sans l'oraison le combat ne sçauroit durer, ni on ne sçauroit remporter la victoire, ce sont les deux aîles nécessaires pour l'élever de la terre à Dieu, & c'est ainsi que saint Ignace attribüe le profit d'une ame à la violence qu'elle se fait à se vaincre soi-même.

Le Serviteur de Dieu doit agir en ces deux manieres dans les maladies, l'une à l'égard du corps, & l'autre à l'égard de l'ame. Il faut en premier lieu, qu'il ne se cherche point lui-même, mais qu'il se mette entre les mains du Mede-

cin & de l'Infirmier, avec une obeissance aveugle, se laissant conduire de la maniere qu'il leur plaira, se persuadant qu'il obeit à Dieu en la personne de l'Infirmier: il ne doit demander, ni rechercher aucune chose à son goût, s'abandonnant entierement à Dieu & à ceux qui ont soin de lui. Si on lui demande ce qu'il veut manger il doit répondre ce qu'on voudra, & en toutes choses il se doit laisser conduire comme un mort.

C'est pour cela qu'il y a si peu de gens que Dieu console, parce que comme ils cherchent leurs consolations parmi les creatures, ils n'ont pas celles du Createur. O qu'il y en a peu qui marchent par le chemin du parfait assujettissement à Dieu, & pour l'amour de Dieu, à ceux qui les gouvernent durant leur maladie: mais ceux qui le font sont les grands amis de Jesus-Christ, & pendant les afflictions & après. Les infirmités & les douleurs sont la

voie la plus seure pour acquerir une grande sainteté ; mais nous retirons peu de profit de la grace que Dieu nous fait , parce que nous n'en faisons pas l'usage que nous en devrions faire.

C'est pourquoi on voit peu de malades qui avancent dans la vertu , parce que au lieu d'embrasser les afflictions pour l'amour de Dieu , cherchant les occasions de souffrir & de pratiquer la vertu en souffrant, ils se cherchent eux-mêmes , ainsi au lieu de gagner ils perdent , au lieu d'avancer ils reculent , & ils fuient la peine qu'ils ne sçauroient éviter quand ils voudroient. Mais au contraire s'ils étoient déterminez à souffrir pour Jesus-Christ , & s'ils embrassoient la croix de bon cœur , ils avanceroient beaucoup dans la vertu.

Il faut obeir aveuglément , & par un esprit de foi dans la maladie , & se laisser conduire sans se rechercher soi-même , autrement le malade en suivant sa passion

ne contentera pas Dieu , parce qu'il manque d'humilité. O Dieu ! que de trésors perdent les Religieux pour n'obeir pas aveuglément, en se persuadant que tout ce que le Supérieur ordonne, est ordonné de Dieu, afin de le mettre promptement en execution dans les maladies ; & en toutes les autres choses par une abnegation de soi-même , en se laissant conduire en tout , bien qu'il soit contraire à la nature ; en disant toujours ces belles paroles : *Hac dicit Dominus*. Le malade doit édifier tout le monde par sa patience, & son humilité, s'il a soif, qu'il ne demande point à boire, mais qu'il dise comme Jesus-Christ j'ai soif, & qu'il se mette entre les bras de Dieu, & de son Infirmier, recevant tout comme venant du Seigneur, en qui il a mis toute sa confiance.

Au regard de l'ame. Le malade se doit tout occuper de Dieu, traittant avec lui de l'affaire de son salut, & de sa maladie avec

une parfaite resignation à sa sainte volonté. Il n'est pas nécessaire qu'il parle, mais il doit remplir sa memoire, son esprit, & sa volonté de Dieu. Si la chair dit : *Pater si possibile est transeat à me calix iste.* Que l'esprit dise, *non mea sed tua voluntas fiat.* O sublime conformité qui est pleine de vertus & d'humilité.

Je connois une personne qui étant frappée d'une maladie rude & dangereuse, s'appliquoit toute à Dieu dans ses souffrances. Sa maniere de traiter avec Dieu consistoit en une parfaite resignation, suivant les trois points que nous avons remarquez, parce qu'elle contient le comble du veritable amour de la solide mortification, & de la parfaite oraison. C'est pour cét exercice si sublime & tout divin qu'il s'abandonnoit tout à Dieu, & qu'il renonçoit à soi-même, & qu'il se dépouilloit de son amour propre, & par cette abnegation de soi-même l'ame acquerroit une parfaite confiance,

600 *Pensées & Maximes*

& une foi vive, d'où naissoit une grande assurance que Dieu lui feroit part de la gloire des Bienheureux ; de sorte qu'elle pouvoit dire comme David. *Locutus sum in his que dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.*

Car il n'y a rien de grand dans le monde qui soit assuré, si l'humilité manque, & quand Dieu fait cette grace à quelqu'un il ne laisse pas de lui donner une sainte crainte, qu'il a coûtume de donner à ses bien-amez, laquelle est comme la moëlle de l'humilité, de sorte que l'ame dans toutes ces choses n'est pas plus frappée d'orgueil qu'un homme mort ; parce que dans ces événemens, elle est la même, & elle a le même respect pour Dieu, & le même amour qu'elle avoit auparavant. Ainsi le Seigneur regale ceux qui s'abandonnent, & se confient entièrement en lui en cette vie, & il les recompense en suite d'une vie éternelle. *Ecce nos reliquimus omnia & secuti sumus te: quid ergo erit nobis ?*

*nobis* ? C'est ce que l'ame peut dire avec saint Pierre , & si elle se renonce soi-même , & si elle s'abandonne toute à Dieu , on lui fera la même réponse qu'à ce Saint.

---

§. VIII.

*Lettre à sa sœur Antoinete, où il traite du Bien des afflictions quand on les souffre avec patience.*

**M**A tres-chere Sœur. Le Seigneur qui vous regale depuis si long-tems par les souffrances , soit éternellement beni de cette faveur , & vous donne sa sainte benediction , sa grace & sa paix. Ainsi soit-il. Les Croix sont la livrée dont il faut être paré pour marcher saintement devant Dieu. Bienheureux est celui que le grand amour de Dieu porte à embrasser genereusement les pei-

nes, les outrages, les mépris des creatures, & l'éloignement de la protection du Createur, sans témoigner aucune marque de douleur sur son visage, mais au contraire qui lui fait dire incessamment, Dieu soit beni.

C'est un don de Dieu de souffrir pour JESUS-CHRIST, & il l'accorde à ceux qui l'aiment parfaitement. Bienheureux celui qui ne veut point de consolation en cette vie, parce que les consolations sont réservées pour l'autre. Il faut maintenant que nous aions toujours nos yeux sur la Croix, & nôtre cœur attaché à celui qui est nôtre unique remede. Bienheureux celui qui ne se contente pas de souffrir peu, animé du grand amour qu'il a pour JESUS-CHRIST. Bienheureux celui que l'amour fort rend avide & friant des souffrances. Bienheureux celui qui combat contre la tentation, qui lute avec la douleur, afin qu'il soit éprouvé par la tentation, & glorieux par sa

victoire. C'est celui qui est ami de Dieu.

Bienheureux celui qui merite le nom d'Amateur du Seigneur parmi les afflictions & les épines des tourmens, parmi le fiel, le vinaigre, & la Croix, à l'imitation de JESUS, qui du milieu de ses souffrances nous enseigne son amour, non pas par les plaisirs, & les événemens conformes à nôtre volonté.

Bienheureux celui que Dieu a prévenu d'un si grand amour, qu'il ne lui laisse jamais faire sa volonté, afin qu'il se fasse toujours la guerre. Bienheureux est celui qui se regarde devant Dieu comme un chien mort, couvert de pus & d'ordures, & qui s'étonne comment le Ciel le peut souffrir. Bienheureux celui qui aime si parfaitement JESUS-CHRIST, qu'il ne trouve pas assez de souffrances, parce qu'il ne cherche que la volonté de Dieu qui est l'objet de tous ses plaisirs.

Celui qui s'aime soi-même trouve toutes choses facheuses, & il est tourmenté par les adversitez : il n'y a point de repos que celui que l'on trouve en ne desirant rien, & en se reposant uniquement dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Le véritable amour fait que celui qui aime soit constant dans son amour quand on le mal-traite ; & la véritable patience consiste à tout souffrir sans consolation.

Bienheureux est celui qui veille continuellement sur lui-même pour vivre dans une pureté d'Ange. Bienheureux celui qui aime tendrement tout le monde, bien qu'il soit méprisé & mal-traité de tous. Bienheureux celui qui est blâmé des hommes & approuvé de Dieu, & qui dans toutes les peines est toujours uni au Seigneur. Bienheureux celui qui pour imiter Jesus-Christ crucifié ne desire que la Croix. Bienheureux celui à qui toutes choses sont contraires, afin qu'il s'aban-

donne tout à Dieu en renonçant à sa volonté. Bienheureux celui qui croit qu'on lui fait un outrage quand on lui fait du bien, & au contraire qui croit qu'on le chérit & qu'on l'honore quand on le traite mal. Bienheureux celui qui ne trouve aucun goût dans les choses de cette vie, si ce n'est à souffrir pour Jesus-Christ. Bienheureux celui à qui tous les plaisirs & les honneurs du monde sont un tourment, desirant d'être environné de peines de toutes parts, afin d'être semblable à Jesus-Christ. Les hommes qui esfuient de grands combats ont de grandes recompenses.

La Patience dans les afflictions est une marque des plus assurées de l'amitié de Dieu. Il n'y a rien parmi les creatures qui puisse être comparé avec l'amour des Bienheureux, ni rien dans la terre d'égal à l'amour souffrant des justes. Dans la maison de Dieu, il n'y a point de plus grand honneur que de souffrir pour l'amour de Jesus-

Christ, ni rien dans le monde qui fasse mieux connoître la véritable que de souffrir des peines pour l'amour de Dieu. Car c'est par la tribulation qu'on éprouve l'amour.

Bienheureux est celui qui naît avec les souffrances, qui vit avec les souffrances, & qui meurt avec les souffrances pour l'amour de JESUS. Bienheureux celui dont le dormir, le manger, & le divertissement est une croix, & qui souffre toujours par la haine qu'il a de soi-même. Il faut souffrir & combattre, & porter la croix pour suivre Jesus-Christ avant que d'entrer dans le Ciel.

Le Seigneur nous enseigne comment nous devons être saints, & comment nous devons pratiquer les vertus, & les acquérir, en nous combattant nous mêmes, en nous mortifiant, en priant & demandant à Dieu sa grace; car sans ces deux choses, il n'y a ni sainteté, ni grace, ni victoire, ni

imitation de Jesus-Christ, ni recompense.

Que celui-là seroit heureux à qui Dieu feroit grace de connoître les grands tresors qui sont renfermez dans la croix, & s'il les lui faisoit voir comme il les fait voir à ceux qu'il conduit par cette voie ? JESUS & MARIE sont les deux personnes que le Pere Eternel a plus aimées, & les mêmes avantages qu'ils ont eus dans la preference de leur sainteté, sont les mêmes qu'ils ont eus à souffrir. Il n'y eut jamais d'homme au monde qui ait été si affligé que JESUS & sa sainte Mere. Que les affligez se consolent donc puis que plus ils auront souffert, plus ils ressembleront à JESUS & à sa Mere. Il n'y a point de sacrifice plus agreable à Dieu que celui d'un cœur affligé, ni point de marque de son amitié plus assurée que la patience dans la tribulation.

Après cela l'ame toute éprise de l'amour de JESUS lui dira. O mon doux JESUS ! l'amour de mon

ame, & les delices de mon cœur ! qui ne voudra pas souffrir avec joie les peines & les tourmens pour vôtre amour, puis que vous en avez tant souffert pour le nôtre ? ô tourmens ! où êtes-vous allé, car je vous attends afin que vous établissiez vôtre demeure dans mon cœur ?

Je me divertis avec vous, & j'irai en vôtre compagnie me loger dans le cœur de JESUS crucifié ; ô tourmens que faites-vous, que ne venez-vous, car je vous attends les bras ouverts pour me réjouir avec vous, & avec mon JESUS affligé ? ô des-honneurs ! pourquoi m'oubliez-vous, puis que je ne vous oublie pas par le grand désir que j'ai de me voir abaissé & humilié avec JESUS ? O million de morts les plus affreuses ! que ne venez-vous, puis que je vous désire avec tant d'ardeur pour me sacrifier à mon doux JESUS ! venez tous les tourmens fondre sur moi, puis que ma grande consolation est de souffrir pour

JESUS : c'est ma joie de suivre mon Seigneur, & de me consoler avec mon consolateur crucifié ; toutes mes delices & mon plaisir, c'est de vivre avec JESUS, de converser avec JESUS, de souffrir avec JESUS & pour JESUS. Que les creatures me consolent, ou qu'elles me persecutent mon unique consolation est, que personne n'ait compassion de moi, afin que je souffre la Croix de mon Seigneur JESUS d'une maniere plus pure avec celui qui a été si affligé ; & afin que je loue son amour & sa bonté par mes souffrances. Dieu vous embrase de son amour & moi aussi.

Voici ce qu'il écrivit à l'égard de ses Sœurs, au Pere Paul Maldonad qui étoit leur Directeur. Il faut, dit-il, qu'elles demandent à Dieu qu'il fasse d'elles tout ce qu'il lui plaira, & qu'elles s'abandonnent à toutes ses volonteZ jusques à ce qu'elles le goûtent bien dans leur cœur, & elles le goûteront lors que leur âme fera

toute à lui, & qu'elle goûtera toutes adversitez qui viennent de sa main pour sa gloire & pour leur bien : & alors il n'y aura rien qui leur fasse de la peine, au contraire elles n'auront que de la joie, parce que la volonté de Dieu qu'elles aiment & qu'elles desirerent, sera accomplie, & cela est le gout & le plaisir d'une ame qui s'est donnée toute à Dieu de souffrir pour son amour. Ainsi l'ame toute éprise de l'amour de Dieu, lui dira, Seigneur, que je sois toute à vous, faites de moi ce qu'il vous plaira, afin que je sois toute à vous. Ce qu'elle veut dire par ces paroles, c'est qu'elle soit accablée de toutes les peines, de toutes les adversitez, des persecutions & des miseres de cette vie, & de tout ce qui sera le plus agreable au Seigneur qu'elle aime uniquement.

Parce que la souffrance est la chose que Dieu aime davantage, plus il aime une ame, plus il l'accable de miseres, afin que son me-

rite en soit plus grand. C'est ainsi qu'il en a usé à l'égard de la sainte Vierge qu'il aimoit plus tendrement que toutes les creatures ; & c'est en cela que consiste le véritable service de Dieu , c'est à dire , à faire sa volonté , & à souffrir les afflictions pour son amour. Et lors que l'ame n'est point attachée à soi-même , mais qu'elle est toute à Dieu , elle n'est jamais inquiète en cette vie, parce qu'elle veut tout ce que son bien-aimé lui ordonne , quand même il la voudroit précipiter dans l'enfer, pourvû qu'elle fut ornée de sa grace ; tant elle est embrasée de l'amour de son Bienaimé ; de sorte que l'enfer ne seroit pas capable de la separer de lui.

C'est le plaisir qu'il y a dans les souffrances , de trouver dans ses peines toute sa consolation en Dieu : parce que la joie de l'ame n'est pas dans la chair , mais dans le cœur & dans la volonté de celui qui souffre genereusement pour Dieu. L'amour de Dieu apporte

dans une ame toutes sortes de biens, mais pour les avoir il faut nous dépouiller de toutes les creatures & de nous-mêmes. Mais parce que nous tardons trop à nous donner entierement à Dieu, sa Majesté Souveraine tarde à nous faire de grandes graces dont elle nous combleroit.

Cét Amour ne consiste pas dans les gouts, & les sentimens tendres, mais à servir Dieu parfaitement, à lui plaire incessamment avec la pureté des Anges, avec force & avec humilité: & c'est ce que l'on acquiert en travaillant & en souffrant pour Dieu. L'ame qui est dans cette disposition ne craint ni les hommes, ni les demons. *Parce que la parfaite charité bannit la crainte.* L'homme qui sert Dieu à qui les demons & toutes les creatures sont assujetties ne doit craindre que Dieu qu'il aime. Plus l'ame aime Dieu, plus elle s'unit à lui. Il ne faut qu'une grace pour changer une ame, & faire qu'elle n'ai-

me que celui qui lui a fait cette grace. Ces sentimens de l'ame à l'égard de Dieu la font avancer si avantageusement, qu'elle est toujours en oraison sans aucune peine, & en tout ce qu'elle fait elle a un grand soin de ne jamais déplaire à celui qu'elle aime si ardemment qu'elle l'envisage toujours comme le témoin de toute sa conduite.

On ne peut meriter cette joie & ces caresses que par une profonde humilité, travaillant en souffrant & en aimant Dieu fortement. Pour parvenir avec la grace à cette fin si sublime de la conformité à la volonté de Dieu, il faut prendre les moiens, qui consistent à se mettre en la présence de Dieu, à le connoître, & à l'aimer de tout son cœur en se donnant tout à lui, & sur tout quand il arrive des adversitez; car c'est dans les peines qu'on donne des marques bien plus assurées de son abandonnement à Dieu en se vainquant, & en recevant de

614 *Pensées & Maxime*

grand cœur toutes les afflictions, que dans l'oraison & que quand on jouit de la paix.

La maniere de faire cet exercice consiste à rentrer dans son interieur en l'oraison, à le demander à Dieu, à s'éloigner de soi-même par des actes interieurs, & de bon cœur, & à s'aneantir comme si on n'étoit plus, car ce neant de l'ame la met entre les mains de Dieu d'une maniere si soumise, qu'il ne lui reste plus rien de soi-même; de sorte qu'elle ne vit plus dans elle-même, mais dans Dieu seul qui vit dans elle; parce qu'elle ne vit point, elle ne voit point, elle n'entend point, elle ne parle point, elle n'opere point, mais Dieu seul qui vit dans elle, c'est lui qui voit par ses yeux, qui parle par sa bouche, qui travaille par ses mains, comme si elle & son corps n'étoient qu'un instrument dans les mains du Seigneur, afin qu'elle puisse dire avec saint Paul. *Iam non vivo, vivit vero in me Christus.* Dieu nous fasse

*Spirituelles. Liv. V. 615*  
la grace de pouvoir acquerir un  
si grand trésor pour sa gloire &  
pour le bien de nos Ames.

---

S. IX.

*Lettre à un Novice où il traite  
de la mortification &  
comment il la faut joindre  
à l'oraison.*

J'AI reçu, mon tres-cher Frere,  
avec bien de la joie une de vos  
lettres; car j'étois en peine de  
vous, & je vous recommandois  
à Dieu dans mes oraisons bien  
que fort tiedes, dans la crainte  
que j'avois que vous ne fussiez  
attaqué par quelque tempête, par-  
ce que le Demon ne dort point.  
Mais ses artifices ont peu de for-  
ce contre ceux qui prient & qui  
se mortifient continuellement  
comme l'enseigne Jesus-Christ à  
ses Disciples dans le Jardin, quand  
il leur dit: Veillez & priez, afin

## 616 *Pensées & Maximes*

que vous ne tombiez pas dans la tentation, c'est à dire que la mortification & l'oraison continue sont les armes puissantes pour vaincre tous nos ennemis.

Vous me dites dans votre lettre, que vous réussissez dans votre oraison ; je vous réponds que votre oraison vous réussira, quand vous vous appliquerez à la mortification, mais si vous remarquez que vous n'êtes pas bien mortifié, sçachez que votre oraison n'est pas bonne, quoi qu'elle vous paroisse bonne, parce que la mortification est le fruit de l'oraison ; & c'est aussi par elle que l'ame s'éforce de s'élever à la ressemblance & à l'imitation de JESUS-CHRIST ; ainsi l'ame qui souffrira pour l'amour de Dieu, sera d'autant plus sainte, qu'elle aura plus de pureté, & qu'elle imitera plus parfaitement la vie de Jesus-Christ.

Loüez Dieu de ce qu'il vous a donné une personne qui vous enseigne le chemin de la perfec-

tion, c'est le Maître des Novices qui a une si grande charité. Si dans le monde celui qui aime un autre, lui fait tout le bien qu'il peut conformément à l'amour qu'il a pour lui, & si pour le faire riche, & grand, & estimer du monde il n'épargne rien, comme le monde & la chair l'enseignent, que ne fera pas l'amour spirituel & saint ?

Je vous dis ceci mon tres-cher Frere, afin que tandis que vous serez dans le Noviciat l'amour spirituel fasse tout le contraire. Ainsi quand un Serviteur de Dieu aime quelqu'un de cet amour, il doit lui faire tout le bien spirituel qu'il pourra, afin que son ame soit riche, agreable, & belle aux yeux de Dieu, & qu'elle soit ainsi honorée & estimée de Dieu même. L'amour charnel caresse, honore, & élève à de grandes dignitez ceux qu'il aime. Mais l'amour spirituel les remplit de trésors spirituels avec quoi ils deviennent riches ; ces trésors sont

## 618 *Pensées & Maximes*

les croix, la pauvreté, les dégoûts, les outrages, les mépris, les tourmens, les persecutions, & toutes sortes de peines qui leur arrivent, & tout cela avec un grand amour, puis que plus il souffrira pour Dieu, plus il sera riche, & ainsi il se fera grand ami de Dieu en souffrant tout pour son amour. Il n'aura pas seulement du dégoût des choses du monde afin qu'il profite, mais il n'aura plus aucun gout pour les choses qu'il chérit.

C'est ainsi qu'en usoient les Peres du Desert à l'égard de leurs disciples, pour leur apprendre à rompre leur volonté, & lors qu'ils avançoient en cette pratique, on esperoit qu'ils parviendroient à la perfection. On commandoit des choses opposées aux sens, & à la raison qui ne les contentoient jamais, mais qui les attristoient, & qui leur étoient impossibles, & c'est ainsi qu'ils devenoient de grands Saints.

O que nous sommes souvent

éloignez de cette doctrine que Jesus Christ nous enseigne, de souffrir & d'embrasser la Croix pour son amour. Fuir la Croix n'est autre chose que fuir Jesus crucifié. Je demande où sont les vertus, si on les acquiert par les croix que nous ne voulons point & que nous fuions? Où est la récompense & la couronne, si on ne la donne qu'aux Crucifiés & aux imitateurs de Jesus-Christ? car il est constant qu'ils ne paroîtront point devant Jesus-Christ sans croix.

Mal-heureux sont ceux qui sont honorez, quand même ils seroient saints. Mal-heureux sont ceux qui sont caressez, & à qui tout réussit, quand même ils seroient saints. Mal-heureux ceux qui vivent sans croix, & sans souffrir pour Jesus-Christ. Mal-heureux sont ceux qui ne sont pas outragez & persecutez, bien qu'ils soient agreables aux yeux de Dieu.

Bien-heureux ceux qui souffrent.

persecution, & qui sont accablez de croix en cette vie, parce qu'en souffrant pour Jesus-Christ, ils seront ses amis : & si nous voulons connoitre si nous avançons dans la vertu, considerons comment nous aimons & nous embrassons les croix ; c'est en cela que nous connoitrons nos progrès. Nous serons heureux quand nous aurons beaucoup de croix, & quand nous les souffrirons avec une grande patience, une grande joie, & une grande resignation à la volonté de Dieu qui remplit l'ame de dons & de vertus.

C'est une folie de vouloir flater nôtre sensualité en lui accordant ce qui lui plait, au lieu de lui donner ce qui est le plus vil, le plus méprisable, comme à une ennemie qui nous persecute nuit & jour par ses artifices. Car c'est une grande folie de faire du bien à celle qui ne nous fait que du mal. Mais c'est une grande sagesse de la mal-traiter, de la haïr comme une trompeuse. Que je fasse

du bien à celle qui me veut precipiter dans l'enfer ? quelle plus grande folie ? que j'aie de l'amour pour elle ? on ne sçauroit souffrir cela. C'est un grand mal-heur & un grand châtiment de Dieu de tomber dans cet état. C'est une grande ignorance & une grande folie d'aimer le mal pour le bien, & que nous nous perdions par un amour trompeur de nous-mêmes.

Nous sommes des fous si pour vouloir du bien à nôtre corps nous nous damnons.

Jen'en veux pas dire davantage sur ce sujet maintenant, j'en parlerai dans un autre endroit. La mortification à parler proprement est un exercice par lequel l'ame fait la guerre à tous les vices, c'est pour cela qu'elle est difficile, car c'est un combat par lequel l'ame acquiert les vertus dont elle s'orne, & avec lesquelles elle paroît d'autant plus belle aux yeux de Dieu qu'elles sont plus parfaites, & c'est aussi par elles & par le

moien de la mortification qu'elle imite le Fils de Dieu aidée de l'oraison où elle demande la grace pour cette grande entreprise. Ainsi il est necessaire pour avoir la mortification de prier sans cesse & de souffrir. Voila le chemin des veritables Religieux & de la solide sainteté, c'est le chemin du Ciel, où nous nous verrons. Ainsi soit-il.

---

## §. X.

*Lettre au même où il parle de l'humilité.*

## LA PAIX DE JESUS.

**M**On tres-cher Frere, J'ai tardé jusques à maintenant à faire réponse à vôtre lettre, parce que j'ai crû que vous trouviez assez de matiere, à mediter dans le petit livre que je vous ai envoieé, & qu'il n'étoit pas necessai-

re de vous écrire davantage jusques à ce que vous eussiez bien digerez celle là. Neanmoins afin que vous ne croiez pas que je vous aie oublié, je vous écris maintenant. Croiez, mon cher Frere, que je vous aime tant que si vous entriez dans moi vous vous y verriez vous-même.

Ce que j'ai donc à vous recommander par cette lettre comme je l'ai déjà fait dans une autre; est que si vous voulez avoir une joie solide en cette vie, il faut acquérir l'humilité. Cette vertu a une belle fille, qui se nomme la sainte crainte de Dieu, & la mere de toutes les vertus qui l'accompagnent toujours, & elle & toutes les autres qui sont comme ses filles, servent & accompagnent la Charité la Reine de toutes, laquelle leur fait de grandes graces & les élève au comble de la perfection; & si toutes ces filles se separent de l'humilité leur mere, elles ne feront pas seulement desobeissantes mais souvent elles se perdent:

## 624 *Pensées & Maximes*

parce que suivant saint Gregoire, tout ce que l'on fait perit si l'humilité ne le conserve.

Cette vertu est une des voies les plus avantageuses pour acquérir le comble des vertus en cette vie : & si l'édifice spirituel n'est fondé sur elle, il tombera par terre. Parce que comme Dieu donne sa grace aux humbles, il l'ôte aux superbes & détruit tout ce qu'ils ont fait.

Dieu fait de grandes choses par une ame humble. Il la comble de tant de graces, qu'elle ne sent point les injures, les afronts, les mépris & les outrages qu'on lui fait ; au contraire elle en fait le sujet de sa joie & de sa perfection, elle se fait un plaisir d'aimer son persecuteur comme son bienfaiteur. Il lui fait encore une autre grace, c'est que l'humble ne veut point paroître aux yeux des hommes que comme un homme vil & abjet qui ne s'éleve point des grandes choses que Dieu fait dans lui. Si on l'accuse injustement,

ment, en sorte qu'il passe pour un méchant homme sans en avoir donné sujet, il s'en réjouit.

Cette humilité rend l'ame parfaitement semblable à JESUS & à MARIE. L'ame humble a un autre avantage, c'est qu'elle a de la confusion de l'honneur qu'on lui rend & du bien qu'on lui fait, & elle ne s'excuse point quand on la blâme & quand on la réprend sans raison, abandonnant sa cause à la vérité qui l'excuse. Elle se soumet de bon cœur à Dieu & à toutes les creatures, se couvrant de son silence: elle desire que ceux qui la voient croient qu'elle se cache, non pas par humilité, mais parce qu'elle ne sçauroit mieux faire, ne voulant pas qu'on la croie humble. O que l'humilité est grande & précieuse devant Dieu!

Quand une ame humble fait quelque bien, elle accourt promptement au principe d'où il part, reconnoissant qu'elle ne peut rien sans le secours du Seigneur. L'a-

## 626 *Pensées & Maximes*

me humble d'ordinaire ne se souvient pas de soi-même quelque bien qu'elle fasse ; mais seulement de Dieu qui est le principe de la bonne œuvre qu'elle fait , ne s'attribuant jamais que le mal en toutes ses œuvres. Jesus-Christ l'enseigne ainsi à tous , & il est certain que personne ne le peut bien enseigner que lui.

Je tremble lors que je pense comment l'orgueil entre si subitement dans le cœur de l'homme ; puis que connoissant bien qu'il n'a de lui-même que le péché , & que tout le bien vient de Dieu, il ne laisse pas néanmoins d'être assez souvent rempli de tant de vanité qu'il en est désagréable à Dieu. Pour remédier à ce mal il faut que l'ame tâche d'avoir une grande connoissance de Dieu & de soi-même, afin que cette connoissance produise une solide crainte de Dieu , & une grande confusion dans le fond de son cœur ; & parce que cette crainte est si filiale, elle n'ôte point la

paix à l'ame, & elle détruit son orgueil quelque caché qu'il soit. Car comme elle se connoit véritablement, sa crainte est aussi véritable, ainsi elle ne s'éleve point, elle ne presume point de soi-même: & quand cette crainte vient à manquer dans le tems de la prosperité, c'est une marque qu'alors l'ame n'a pas la parfaite humilité qui la rend intrepide, & qui la faisant néanmoins toujours craindre, la délivre devant Dieu & devant les hommes de beaucoup de perils dont elle a fait l'épreuve & qu'elle connoit dans elle-même; ainsi elle n'est point en danger d'entrer dans de vaines complaisances de son merite, & Dieu par l'équité de ses jugemens ne lui ôte point cette grande crainte, parce qu'elle connoit qu'elle l'a mérité. Cette sainte crainte pourtant est toujours sans trouble, & elle n'ôte point à l'ame la confiance en son Dieu.

*Beatus vir qui semper est pavidus.*

Un autre effet de la vertu de

## 628 - *Pensées & Maximes*

L'humilité du cœur, sans ce que nous avons déjà dit, est que comme l'ame éclairée de Dieu se connoit telle qu'elle est ; elle a aussi une grande horreur de soi-même ; parce qu'elle ne voit dans son fond que des miseres qui la rendent abominable à ses yeux, & qui font qu'elle se hait, & se regarde comme un chien mort rempli d'ordures ; elle se persecute, elle se fait la guerre & se traite comme un Seigneur traite son Esclave. Il faudroit nuit & jour nous persecuter de cette maniere comme nos plus grands ennemis.

C'est à cela qu'il faut appliquer tous nos soins & nôtre oraison avec ferveur. Il faut nous dépoüiller & sortir de nous-mêmes & de nôtre amour propre, afin que le Seigneur vienne se reposer dans nos cœurs dénuez de l'amour terrestre & charnel ; & cela se fait en nous persecutant nous-mêmes ; car manque de cét exercice nous avançons si peu que plusieurs à la

fin de leur vie se trouvent souvent aussi pleins d'eux-mêmes qu'au commencement de leur conversion, & avec peu de mérite devant Dieu pour l'autre vie, pour avoir employé le tems à se rechercher eux-mêmes.

Le fruit de nos bonnes œuvres dans l'autre vie consiste à nous renoncer nous-mêmes, à nous vaincre & à nous persecuter en celle-ci pour l'amour de Dieu. Si le grain de froment meurt dans la terre il apporte beaucoup de fruit, s'il ne meurt pas il n'en apporte point. C'est par cette mort de soi-même que l'on acquiert la sainteté & les vertus, quand on renonce à son amour propre, quand on prend la Croix & quand on suit le Fils de Dieu

Mais en quoy me renoncerais-je moi-même? Je dis que ce sera dans les petites & les grandes choses, ne faisant point de cas de moi, ne m'attribuant rien, ne me recherchant point, & sur tout un Religieux qui a tant de per-

sonnes & Dieu même qui ont soin de lui. Nous ne devons point nous rechercher nous-mêmes, mais nous devons nous reposer sur le grand soin que Dieu a de nous par cette providence paternelle qui veille toujours sur les enfans suivant le conseil de saint Pierre. *Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous eleve au tems de sa visite.* Comment est-ce que cela se fera; je dis que ce sera, *en nous dépoüillant de tous les soins parce qu'il a soin de tous.*

R. Petri 5.

O qu'il y en a peu qui sçachent mettre cette verité en pratique! parce que c'est une chose difficile à acquerir; car il ne s'agit pas moins que de se dépoüiller entièrement de soi-même. C'est par là que les ames se sauvent, & qu'elles se perdent infailliblement quand elles prennent une autre route, parce qu'elles suivent les traits de l'amour propre qui les trompera tres-souvent & fera qu'elles vivront dans l'inquietude

& le chagrin, & tomberont chaque jour dans un pire état. Il est constant que l'amour propre croit toujours quand on se cherche soi-même, & parce qu'on ne va pas droit à Dieu, on s'expose à un danger évident, au lieu que quand on se surmonte, & qu'on ne cherche pas ses intérêts, mais le seul accomplissement de la volonté de Dieu, en renonçant à la sienne propre on va droit au Ciel. C'est l'effet de l'humilité, de la resignation & de la solide confiance en Dieu dont il faut que l'ame soit douée. Considerons-nous bien nous-mêmes, & nous verrons qu'autant de fois que nous nous flattons sans nécessité, nous tombons dans une grande folie.

Il n'y a point d'état où l'homme puisse parvenir à la perfection qu'en se faisant la guerre, car c'est alors qu'il connoitra ce qu'il est par le moien de l'humilité, qui fait voir à l'ame ce qu'elle est, & ce qu'elle a été, & comme il se connoit bien il doit mépriser sa

chair, n'écoutant point ce qu'elle demande sans une évidente nécessité, il la doit regarder comme une méchante & une trompeuse, bien qu'il ne soit pas permis de la détruire en toutes choses, afin qu'elle ne se recherche jamais plus.

Si quelqu'un nous persecute, répondons avec amour & avec joie, que ce sont des Anges qui connoissent nôtre bien, & qui nous disent ce que nous sommes, en nous reprenant de nos fautes, & en nous traitant comme nous meritons, non pas ceux qui nous honorent, qui ne nous connoissant pas nous estiment comme des Saints.

C'est un moien tres-avantageux pour avancer dans la vertu de se persecuter, de ne faire point de cas de soi-même, & se tenir toujours dans une parfaite humilité dans les petites & dans les grandes choses. Cette humilité produit une grande patience dans les mépris & les souffrances, & fait que

nous ne pouvons souffrir les honneurs & les caresses qu'on nous fait.

Je prie le Ciel de nous donner une véritable connoissance de Dieu & de nous-mêmes afin que nous nous méprisions & que nous nous humilions, & qu'avec cette connoissance de Dieu nous l'aimions parfaitement. Ainsi soit-il. Je vous prie de me recommander à JESUS & à MARIÉ, afin qu'ils m'embrasent de leur amour.

---

## §. XI.

Lettre au même.

*Il lui donne les moyens pour  
acquérir l'humilité.*

**M**On tres-cher Frere ; J'ai reçu vôtre lettre par laquelle vous me demandez les moyens pour acquérir la grande vertu

634 *Pensées & Maximes*

d'humilité. Je vous dirai donc ici ce que j'en ai lû. Prenez garde que cette vertu, & toutes les autres ne consistent pas à faire leur éloge ni à en dire de belles choses, puis que plusieurs en sçavent bien parler, qui ne le font pas; mais il faut qu'elle soit établie dans le cœur. C'est pourquoi Jesus-Christ dit: *Apprenez de moy que je suis doux & humble de cœur.* Nous faisant connoître par ces paroles que l'humilité & toutes les autres vertus doivent être dans le cœur & non pas dans la langue: ainsi on ne l'acquiert pas en faisant son éloge, ce qui seroit bien-aisé, mais en l'imprimant dans le cœur par la mortification, par le mépris de soi-même, par l'horreur de la vanité, jusques à ce que l'on vienne à goûter & à aimer le mépris de soi-même; ce qui coûte beaucoup.

L'ame doit premierement considerer qu'elle n'est rien, comme parle saint Paul. *Celui qui s'estime quelque chose se trompe, puis qu'il*

*n'est rien.* Et par cette connoissance de soi-même, elle doit se persuader qu'elle n'est pas plus maintenant par elle-même, qu'elle étoit il y a cent ans, & qu'elle n'est pas plus capable maintenant de bien operer qu'elle l'étoit il y a cent ans : que son être vient de Dieu, & que s'il n'operoit avec elle, elle seroit comme si elle n'avoit jamais été, ainsi elle n'est rien, elle ne sçait rien, elle ne peut rien, elle ne fait rien, & ne vaut rien. Doù l'ame connoitra clairement qu'ayant reçu l'être, elle ne l'a pas reçu pour operer pour soi-même, parce qu'il n'y a que Dieu seul dont l'être est increé qui opere pour lui-même, au lieu que la cause seconde étant faite par un autre ne peut rien sans la premiere qui est Dieu ; ce qu'elle éprouve dans tous ses travaux & dans ses necessitez par où elle connoît comme son pouvoir & tous ses biens sont de Dieu. Ainsi elle voit que dans toutes ses necessitez & ses peines elle ne trou-

ve aucun secours dans elle ni dans les creatures mais seulement dans le Createur. De là vient la défiance de soi-même comme si elle n'étoit point, & la confiance en Dieu & une parfaite soumission à celui de qui elle reçoit tous les biens.

Ceci paroît encore mieux dans les tentations où elle ne trouve pas la moindre force du monde si elle ne vient du Ciel. Quand on disoit à saint François qu'il faisoit de bonnes œuvres, il répondoit qu'il ne faisoit rien, attribuant tous les biens à Dieu qui nous donne même la volonté de les faire, car nous ne sommes que des instrumens, avec lesquels Dieu fait ce qu'il lui plaît, & sans lequel nous ne ferions rien, comme l'instrument ne peut agir sans la main de celui qui le meut. Ainsi nous ne saurions faire aucun bien, ni souffrir quelque chose qui agrée à Dieu sans son secours, parce qu'il est celui qui est, & nous sommes ceux qui ne som-

mes pas. C'est pour cela que Judith aiant coupé la tête à Holopherne, dit : Dieu a coupé la tête à Holopherne avec les mains d'une femme. Saint Paul & sainte Catherine de Sienne ont éprouvé cette foiblesse ausquels le Seigneur donna du courage en leur parlant. Elie a aussi fait la même épreuve en fuyant Jezabel.

L'ame doit considerer en second lieu combien grande est sa misere, & comment elle s'est revoltée contre son Seigneur & son Createur de qui elle a reçu l'être & une infinité de graces, afin qu'elle connoisse ce qu'elle vaut par le nombre & l'énormité de ses pechez. C'est dans la veüe de ses crimes qu'elle doit toujours marcher, se méprisant soi-même après tant de trahisons qu'elle a commises contre son Dieu, & tant d'ingratitude pour les biens infinis qu'elle a reçus de sa divine Majesté.

Cette consideration lui fera répandre des larmes par la violence

ce la douleur qu'elle concevra d'avoir offensé un Dieu si bon, elle produira aussi dans elle une parfaite connoissance & une sainte horreur de soi-même ; de sorte que se voyant souillée de tant de pechez qui sont insupportables à Dieu & aux hommes, elle n'osera pas seulement lever les yeux en sa presence : elle n'aura pas moins d'horreur d'elle-même quand elle considerera la puanteur de son corps qu'elle doit regarder comme un fumier rempli d'ordures depuis les pieds jusques à la tête, & comme elle voit qu'elle est si horrible à ses yeux, elle se persuadera facilement qu'elle ne l'est pas moins aux yeux de toutes les creatures, ce qui lui donnera un grand mépris de soi-même. Ainsi plus l'homme se verra méprisable au dedans de lui-même, plus il se méprisera devant les autres.

Il faut en troisième lieu que l'homme considere sa pauvreté extrême, & se regarde comme s'il n'étoit point, puis qu'il n'a au-

un bien de lui-même & que tout ce qu'il a vient de Dieu, à qui il doit tout referer comme au principe de tous les biens, sans se rien attribuer à soi-même, & afin que l'ame se regarde dénuée de toutes sortes de biens, parce qu'il n'y a que Dieu qui soit le véritable bien, lui seul est saint & non pas les hommes s'il ne leur communique sa sainteté. *Nemo bonus nisi solus Deus.* Luc. 18.

En quatrième lieu l'homme doit considerer serieusement sa grande ignorance, puis qu'à moins que Dieu ne l'enseigne, il se trouve aussi ignorant quand il faut pratiquer la vertu, que s'il n'avoit point d'être. Dieu seul est la souveraine sagesse à laquelle l'homme ne sçauroit avoir aucune part si le Seigneur ne lui la communique. Car l'ame sans Dieu est le neant même, ce qu'elle a souvent éprouvé par sa grande ignorance, non seulement dans les choses importantes, mais encore dans les plus legeres, où elle

se trouve quelquefois si embarassée qu'elle ne sçait à quoi se déterminer.

Mais quelle merveille que l'ame soit aussi ignorante que si elle étoit dans le neant, puis qu'elle est incapable d'aucune sagesse si Dieu ne la lui donne, & cette ignorance est si étendueë que nous sommes tous également ignorans, si Dieu nous abandonne également. Saint Gregoire dit, que celui qui ne se méprise pas soi-même ne sçauroit obtenir l'humble sagesse de Dieu; car c'est le Seigneur qui conduit les cœurs des humbles.

En cinquième lieu l'homme connoit son neant & se connoit véritablement avec toutes ses imperfections & ses miseres, par la consideration des perfections de Dieu. Il connoit son neant par la contemplation de l'être infini de Dieu, il connoit sa malice par la consideration de la bonté de Dieu, il connoit son ignorance par la sagesse du souverain Seigneur, &

par sa puissance suprême il découvre sa propre foiblesse, par la beauté de Dieu sa laideur, par la meditation de ses richesses infinies il connoit son extrême pauvreté & sa misere, ainsi l'ame penetre toujours plus clairement ce qu'elle est jusques à ce qu'elle voie qu'elle est celle qui n'est pas, & que Dieu est celui qui est.

Le sixième moien pour acquerir cette vertu consiste à le demander à Dieu avec confiance, car le Seigneur donne d'ordinaire une grande lumiere & une parfaite connoissance de toutes ces choses & de l'humilité même. Saint François & saint Augustin se servoient de la pratique de l'oraison, lors que le dernier disoit, Seigneur, que je vous connoisse & que je me connoisse? & que le premier disoit, qui êtes-vous, & qui suis je? comme s'il eut dit, Seigneur; faites - moi connoître qui vous êtes, & qui je suis, & c'est par ce moien qu'ils sont parvenus à une profonde humilité,

642 *Pensées & Maximes*  
& une éminente sainteté.

Le septième moien & le plus important, est lors que Dieu conduit l'ame par la voie des souffrances, & sur tout des tentations; car alors il lui communique de grande lumieres & une connoissance pratique de soi-même. C'est ici où l'on donne la dernière perfection à l'humilité par toutes les connoissances dont nous avons parlé, & par une grande expérience, qui lui donne lieu de se détromper de l'estime de soi-même, & de se mépriser véritablement.

Celle-ci est une humilité de connoissance. Elle est encore l'humilité de cœur, qui est solide, stable, & parfaite, & c'est elle que Jesus-Christ nous conseille. Celle de l'entendement reste dans la seule connoissance, mais celle-ci passe plus avant & demeure imprimée dans le cœur; d'où vient la joie que l'homme ressent à souffrir les affronts, & au contraire la douleur qu'il ressent quand

on l'estime, connoissant veritablement qu'il merite tous les mépris, les outrages, & les persecutions du monde.

Plus une ame s'exercera dans les actes d'humilité intérieurs & & extérieurs pour l'amour de Jesus-Christ, plus ils seront fervens: & plus la volonté excitera le cœur à aimer les mépris, & les outrages qu'on lui fera pour la gloire du Seigneur, plus son humilité sera solide & parfaite. Sans ces actes je ne sçai pas comment on la peut acquerir, si on se contente de la seule connoissance de la vertu. Bien que je ne pense pas que cela soit jamais; parce que d'ordinaire plus on a de connoissance, plus la volonté se porte à la pratique, & plus la connoissance est parfaite, plus on a de facilité à prendre l'amer pour le doux, & la douceur des honneurs & des caresses pour l'amertume; & c'est la vertu d'humilité que JESUS-CHRIST veut que nous aions & que nous apprenions de lui.

On connoitra par la comparaison suivante, que l'exercice est nécessaire pour acquérir l'humilité & les autres vertus, du moins par la voie ordinaire. Si un Seigneur vouloit faire un magnifique palais, & qu'il en eut tout le plan dans sa tête, connoissant toutes les parties nécessaires pour le rendre parfait, les chambres, les salles & tout le reste; à quoi lui serviroit tout ce dessein qu'il a dans son imagination? à rien du tout, s'il ne met en execution ce qu'il a formé dans son idée; ainsi en est-il de la vertu, ce n'est pas assez de la connoitre & d'en avoir une belle idée pour l'acquérir, mais il faut venir à la pratique en se vainquant soi-même & en combattant contre le monde, le diable, & la chair, avec l'exercice de la mortification, & la victoire de soi-même, ce qui se fait dans le cœur; & avec les actes de la volonté on parvient à la perfection de la vertu & de la sainteté.

Je n'en dis pas davantage, mais je me recommande instamment à ses prieres. A Majorque le 12 de Mars 1593.

---

§. XII.

*De l'obeissance du veritable Religieux.*

**L**A maniere d'obeir d'un bon Religieux ne doit regarder que Dieu : il doit imiter les Anges & obeir avec une grande promptitnde & un grand amour, sans autre dessein que de contenter Dieu & de lui obeir, malgré toutes les oppositions du monde & de l'enfer. Aussi-tôt qu'il entend la voix du Superieur, il faut qu'il eleve son cœur à Dieu par un acte de foi, que c'est le Seigneur qui parle & non pas un homme & en même tems le remercier interieurement de la grace qu'il lui fait par ce commandement. Plus la chose sera mal-

646 *Pensées & Maximes*  
aisée, plus le Seigneur la facilitera, & le fidelle obeissant la doit aussi trouver d'autant plus agreable, & s'en réjouir dans son cœur avec Dieu, en faisant ce qu'il lui ordonne par un homme.

Qu'il dise après cela de bon cœur, enseignez moi, mon Dieu, ce que je dois faire afin que je vous obeisse parfaitement; & accordez-moi la grace que toutes les œuvres que je ferai, que toutes les paroles que je dirai, & que le fond de mon cœur soient agreables à vos yeux, & que je dise en verité. *Dominus regit, & nihil mihi dicent.* Psalm. 22. Et qu'ensuite il se laisse conduire à son Supérieur comme une bête de charge. Bienheureux celui qui agit de la sorte, parce qu'il pourra dire en même tems. *Et ego semper tecum.* Ps. 72. Vous metrez ceci en pratique en travaillant & en vous laissant conduire en tout ce que les Supérieurs voudront, puis que c'est à Dieu à qui vous obeissez en leur personne.

Vainquez-vous touj ours vous-même en faisant le contraire de ce que vous voulez, sans donner aucune marque ni en l'interieur ni à l'exterieur.

Si on obeit de cette maniere avec esprit, cela vaut mieux que toutes les œuvres que l'on fait seulement du corps, mais l'obeissance de l'esprit & du corps est encore plus agreable à Dieu, car on ne peut dire à celui qui obeit seulement à l'exterieur, sinon ces paroles de saint Paul. *Exercitatio corporalis ad modicum utilis est.*

---

S. XIII.

*Aucun respect humain ne doit empêcher d'obeir ponctuellement.*

**C**elui qui obeit dans la Religion avec la prudence humaine sera malheureux, parce que le monde qu'il sert sera sa

seule recompense. L'obeissance à Dieu est la haute prudence du Ciel; c'est la véritable discretion, & la sublime sagesse. Elle consiste à obeir ponctuellement, persuadé que c'est Dieu qui commande & non pas un homme, ainsi il faut oublier l'homme, & se souvenir de Dieu seul qui commande, & accomplir son commandement à la lettre.

Si le Superieur vous avoit commandé une chose comme de fermer la porte quand vous entrerez & quand vous sortirez, & si un autre qui n'est pas Superieur vous dit le contraire ne le faites pas, à moins qu'il ne vous le dise de la part du Superieur; mais il faut lui demander si Jesus-Christ lui commandoit de fermer la porte, s'il le feroit, ou non? il vous répondra d'abord qu'il le feroit, comment, est-ce donc, lui repliquerez-vous que vous ne voulez pas que je fasse ce que Dieu m'a ordonné? quelle difference y a-t-il de Dieu à vous? il répon-

dra

dra qu'elle est infinie. Il faut donc infiniment faire plus de cas du commandement de Dieu, que de tout le reste. Quand Dieu, ou la règle, ou le Supérieur vous commandent quelque chose, ne croiez jamais ceux qui s'y opposeront.

Garder sa règle c'est obeir à Dieu, enfreindre sa règle par respect humain, c'est obeir à l'homme: cette conduite est-elle juste ?

Jamais vous ne proposerez rien de contraire à tout ce que l'obeissance vous ordonnera, ou même quelque autre personne vous demandera; vous accepterez tout, & vous le ferez promptement; que si vous ne pouvez pas le faire, & qu'on vous interroge, vous répondrez ingénûment que vous ne l'avez pû faire. Car ce que vous diriez davantage ne seroit pas bien, gardez donc après cela le silence. Faites toujourns ce que vous jugerez le plus avantageux à la gloire de Dieu, & lors

que quelqu'un se fâchera, ne répondez rien, parce que ce silence est d'une grande perfection & d'une grande utilité: & cela est se vaincre soi-même.

Quelque difficiles que soient les choses qu'on vous commande, il les faut accepter, quand même elles seroient impossibles; & vous ferez alors ce que vous pourrez.

Ne dites jamais quand l'obéissance vous ordonne quelque chose, je ne puis la faire, mais passez sur la difficulté & mettez en execution ce que l'on prescrit, pourvu qu'il ne soit pas évidemment mauvais.

Quand vous dites au Supérieur que vous ne pouvez, souvent c'est parce que vous ne le voulez pas: Dieu sçait bien mieux que vous ce que vous ne pouvez, & ce que vous diriez si vous l'aviez voulu; mais quand vous serez obéissant il vous donnera la grace de faire ce que vous ne pouviez. C'est une parole d'un excommunié dans la bouche d'un Reli-

gieux d'oser dire, je veux ou je ne veux pas. Parce que le Religieux qui fait ce qu'il veut, ne fait jamais ce qu'il doit. Disposez-vous à souffrir de grandes tribulations, & regardez-les comme de grandes caresses. Mon Dieu mon Seigneur, accordez-moi ce qui sera à votre plus grande gloire, quand il m'en devroit coûter toutes les peines de l'enfer, mon cœur est disposé pour faire tout ce qu'il vous plaira, car je suis tout à vous, Ô J E S U S & M A R I E.

---

S. XIV.

*L'excellence de l'obeissance aveugle; & comment elle nous élève à la perfection de l'obeissance des Anges.*

**L'**Obeissance aveugle donne à Dieu une grande gloire, à la Religion de grands avantages,

un grand éclat à la sainteté & à toutes les vertus de ceux qui la pratiquent. C'est par cet exercice que Dieu fait de grands biens & des graces signalées aux ames, dont la principale consiste à nous rendre semblable aux Anges, qui apprennent de Dieu même & ce qu'il veut, & ce qu'il ordonne, & en même tems ils le mettent en execution.

Cette obeissance est plus sublime que l'obeissance de la foi, & elle élève à Dieu celui qui s'exerce en l'obeissance de la foi, croiant par la foi que c'est Dieu qui commande & qui ordonne, & avec ce sentiment il obeit, bien qu'il ne voie pas Dieu qui commande, comme les Anges le voient. Dieu élève les obeissans afin qu'ils voient non pas aussi clairement que les Anges qui voient que c'est Dieu lequel leur commande; mais comme dans une chambre obscure lors que les fenêtres sont fermées, si on les ouvre, la lumiere du Soleil y en-

tre qui l'éclaire toute, & si quelqu'un se met à la fenêtre & regarde le Ciel, il verra le même Soleil d'où sort la lumière: de même en est-il en l'obeissance, celui qui obéit à l'extérieur seulement, demeure dans les ténèbres & l'obscurité, ainsi il n'avance point du tout, mais celui qui obéit aveuglément, il ouvre la porte à la lumière de la foi, il marche & il avance, parce que le Seigneur lui fait connoître que c'est lui qui commande par son Supérieur, & de cette manière il envisage le même Soleil, & a part à l'obeissance des Anges, connoissant que c'est le même Dieu qui commande & non pas un homme; ainsi il obéit comme les Anges.

Le véritable obéissant qui regarde JESUS-CHRIST en la personne de ses Supérieurs, surmonte sans difficulté toutes les répugnances que l'on trouve dans l'obeissance: il jouit d'une grande paix dans son cœur, & il trouve de grands avantages & même

654 *Pensées & Maxime*

de la douceur & du plaisir dans les choses que l'on perd presque toutes, lors que on obeit qu'à l'exterieur.

La perfection de l'obeissance ne consiste pas en l'exterieur ni des mains ni de la langue, non pas même aux puissances de l'ame comme la memoire pour se souvenir, ni l'esprit pour connoitre les qualitez, mais au cœur où elle regne par les actes fervens avec la grace de Dieu.

S'il se presente quelque difficulté à obeir, vous lui direz, suffit que le Seigneur me commande afin que j'obeisse, & élevant votre cœur à Dieu vous lui direz, Seigneur ! je vous servirai & je vous obeirai en toutes choses, je vous benis & je vous remercie de la grace que vous me faites de me commander ceci. Je le veux parce que vous le voulez, je le fais pour votre plus grande gloire. Et voilà le moien pour acquérir l'obeissance aveugle & les grands biens qu'elle renferme.

Undes grands avantages que l'on acquiert par l'obeissance, est que cette vertu unit si parfaitement la volonté avec Dieu, qu'elle ne peut vouloir que ce qu'il veut, en quoi consiste la plus haute perfection de la volonté de l'homme & la plus parfaite ressemblance avec JESUS-CHRIST, que l'on puisse avoir en ce monde.

Par le moien de cette pratique l'ame unit avec lui toute sa volonté avec l'obeissance si parfaitement, qu'elle ne peut vouloir ni faire que ce qui lui a été commandé sans crainte des respects humains, n'ayant point d'autre vüe que d'accomplir la volonté du Seigneur pour sa plus grande gloire, sans se mettre en peine des hommes quand ils seroient tous des Princes & des Rois, même des Anges, parce que le comble de la perfection de cette obeissance consiste dans un amour grand & sublime que l'ame a pour Dieu, & avec cet amour qui est un feu & une lumière divine dont-elle

656 *Pensées & Maximes*

est éclairée, elle connoit visible-  
ment que ce que le Superieur com-  
mande est un commandement de  
Dieu : ainsi enflammée de l'amour  
de Dieu, elle a une si grande as-  
surance dans son cœur que c'est  
Dieu qui commande, & elle est  
si bien penetrée de cette verité,  
que rien n'est capable de l'ébran-  
ler, quand tout le monde s'oppo-  
seroit à elle, & quand la chose or-  
donnée seroit extrêmement diffi-  
cile. Cette assurance est imprimée  
dans le cœur, afin qu'il ne soit pas  
susceptible de la moindre crainte  
dans l'exécution de l'obeissance,  
& c'est alors que l'ame obeit à  
Dieu comme les Anges, sans res-  
pect humain & sans crainte des  
dangers ni des travaux ; de sorte  
qu'elle peut dire avec l'Apôtre:  
*Perfecta charitas foras mittit timorē.*

Comme il n'est rien qui puisse  
empêcher un Ange de faire ce  
que Dieu lui ordonne, de même il  
n'est point de creature qui puisse  
empêcher un ame d'accomplir  
la volonté de Dieu qui lui est dé-

clarée par son Supérieur, ainsi elle pourra dire avec saint Paul : *Qui est-ce qui me separera de l'amour de Jesus-Christ ? peut-être la tribulation, les ennemis, la faim, la nudité, le peril, la persecution, ou le glaive ?* Je suis seur que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautez, ni les vertus, ni le present, ni l'avenir ni la force ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune creature ne pourra me separer de l'amour de Dieu qui est en Jesus-Christ nôtre Seigneur. On pourroit ajouter ici, ni Dieu même ne scauroit me separer de sa volonté & de son amour.

Il arrive quelquefois que ces sortes d'obeissances n'agrément pas à certaines gens qui ne marchent pas par cette voie, ainsi ils s'opposent au parfait obeissant dans plusieurs rencontres, mais il faut alors qu'il fasse le sourd & le muet, souffrant tout pour Dieu, quoi qu'on le fasse passer pour un sot qui est dans l'illusion. Il faut qu'il s'éloigne de ces gens-là avec

658 *Pensées & Maximes*  
humilité , obeissant ponctuellement : bien que ce ne soit pas la prudence de la chair , ni la prudence du monde , mais la sagesse du ciel & la prudence sainte d'obeir à Dieu en toutes choses & d'accomplir sa volonté , comme les Anges l'accomplissent. Et voilà la prudence des Anges & du Ciel.

JESUS & MARIE mes amours, faites-moi la grace que je sois tout à vous & non à moi , disposez de moi comment il vous plaira. Faites-moi la grace , Seigneur , de m'élever à ce degré de perfection, que je ne veuille rien ô mon JESUS , que ce que vous voulez, & que ma volonté par le moien de l'oraison & de la mortification soit soumise à la vôtre ; que je ne veuille ni ne puisse vouloir que ce que vous voudrez.

S. X V.

*Ce que le serviteur de Dieu  
doit faire pour être estimé  
fou, sans en donner aucun  
sujet à personne.*

**I**L y a une règle dans la Com-  
pagnie de JESUS, par laquelle  
S. Ignace ordonne à tous ses Re-  
ligieux que pour un plus grand  
mépris & mortification de soi-  
même, chacun desire autant qu'il  
le peut de vouloir être estimé fou,  
sans en donner aucun sujet à per-  
sonne. Or pour observer cette re-  
gle, il faut deux choses, dit Al-  
phonse. L'obeissance aveugle &  
le silence. Vous réussirez, dit-il,  
infailliblement en ce dessein, si  
vous avez deux choses, à sçavoir,  
la parfaite obeissance & le par-  
fait silence. Vous garderez le si-  
lence, quand on vous persecute.

660 *Pensées & Maximes*  
ra, mal-traitera, ou reprendra sans  
rien répondre bien que vous soiez  
innocent. On dira quelquefois  
de vous des choses fausses, on  
croira qu'elles sont véritables, &  
cependant vous serez si éloigné  
de toutes ces fautes, que vous ne  
sçavez pas seulement ce qu'on  
veut dire: le remede à cela est de  
ne rien répondre pour contenter  
Dieu: ainsi vous passerez pour un  
fou & un sot; cependant vous ta-  
cherez d'en avoir de la joie dans  
votre cœur pour plaire à Dieu,  
aimant celui qui vous traite de la  
sorte, parce que il vous donne le  
moien de mériter; vous prierez  
souvent pour lui, & vous lui ferez  
tout le bien que vous pourrez,  
comme à votre bienfaiteur, &  
quand on verra que vous ne ré-  
pondez rien on croira que vous  
avez fait la chose dont il est ques-  
tion, & vous passerez pour mé-  
chant parmi les hommes sans en  
avoir donné sujet, puisque vous ne  
vous deffendez point comme font  
les Sages du monde, qui n'ont

pas acquis la sagesse & la prudence du Ciel, qui consiste à souffrir en silence les persecutions pour imiter Jesus-Christ quand il a été persecuté, & qui nous l'a enseigné par ses œuvres.

Il vous arrivera plusieurs choses facheuses afin que vous vous humiliez & que vous passiez pour un méchant & une bête, ainsi personne ne fera cas de vous, au contraire on vous raillera, & vous serez méprisé comme un homme de neant; cependant si vous vous faites un plaisir de tout cela vous vivrez dans la parfaite humilité.

L'obeissance aveugle est le second moien pour parvenir à la parfaite observation de cette règle, ne cherchant que la volonté de Dieu sans aucun respect des hommes. L'ame qui aime Dieu de cette maniere est bienheureuse, parce qu'elle ne songe qu'à lui plaire sans avoir égard aux creatures ni à son amour propre. Bienheureuse est l'ame qui ne de-

fire point de contenter les hommes, mais Dieu seul, & de faire toujours sa sainte volonté, ni qui ne craint point de déplaire aux hommes pour plaire à Dieu.

Cette ame jouira d'une profonde paix, parce que il arrive souvent que celui qui a des respects humains fait ce que les hommes veulent bien qu'il soit peché, & comme il fait contre l'obeissance il naît dans son cœur une inquiétude & des troubles horribles.

Mais celui qui méprisera tous ces respects humains pour contenter Dieu, jouïra d'une grande paix, bien qu'il ne contente pas les hommes; peut-être que quelqu'un croira qu'on blesse la charité, mais cela n'est pas, puis que l'on veut plaire à Dieu plus qu'aux hommes. Il est quelquefois persecuté par les hommes, parce qu'il ne se conforme pas à leurs desirs; & parce que son obeissance est aveugle ils auront peu d'estime de lui. On le fera passer pour un fou, on tiendra de lui des discours

qu'il ne voudroit pas entendre, mais celui qui est obeissant & humble a moins encore d'estime de soi-même, que les autres n'en sçauroient avoir; il se regarde comme la dernière de toutes les creatures, ainsi il reçoit tout de la main de Dieu de bon cœur avec action de graces.

En ce tems-là c'est une grande prudence de se taire, puis que bien que les hommes tournant les choses de la bonne maniere, l'ame ne sera neanmoins que ce qu'elle est, ni meilleure ni pire, soit qu'on la louë ou qu'on la blame; ainsi elle jouira d'une grande paix, en s'efforçant de contenter Dieu, quoi qu'elle soit desagreable à tout le monde. O mon ame! si tu obeis de la sorte à ton Dieu, il faut que tu sois persecutée, parce que tu n'agiras pas à ton gré, mais au gré de Dieu par le mouvement d'une obeissance aveugle.

Si tu veux être persecutée obeis aveuglément, si tu veux passer

pour folle obeis aveuglément, si tu veux passer pour une inconsiderée & une bête, obeis aveuglément ; ainsi tu ne manqueras pas d'exercice de patience. Quelques-uns te persecuteront parce que tu n'obeis pas comme ils veulent, & à leur goût. Prepare-toi donc avec la patience & le silence, & romps avec tout le monde pour t'unir à Dieu : tâche de le contenter quand tu devrois déplaire à tous les hommes, que Dieu confondra pour l'amour de toi en son tems.

Souviens-toi du châtiment du Prophète , que le lion devora pour n'avoir pas crû ce que Dieu lui avoit ordonné. Tu rencontreras des gens qui voudront que tu fasses ce qu'ils te conseillent & non pas comme l'obeissance l'a ordonné, parce qu'ils le disent d'une autre maniere qu'on ne la dit. Fais comme Dieu la dit, & non pas comme les hommes, bien que tu sembleras à quelques-uns une folle. Enfin le silence dans

les persecutions, & l'obeissance feront paroître le Serviteur de Dieu aux yeux des hommes comme un fou, mais comme un sage aux yeux de Dieu. Après cela il faut se mocquer de tout le monde, & croire Dieu qui commande & non pas les hommes.

---

§. XVI.

*Lettre à un Religieux qui étoit en grand peine de son salut. Il traite des raisons & des moïens de se confier en Dieu.*

JE répons, mon tres-cher Pere, à une lettre que je reçû de vôtre Reverence le dernier jour de Septembre, ou le premier d'Octobre, en laquelle elle me demande que je prie Dieu pour une personne qui est frappée d'une grande crainte de son salut, je lui dis que je le fais déjà. Elle me de-

mande que je lui marque les raisons pour se confier en Dieu, je desire de le faire pour sa consolation, & pour celle de vôtre Reverence : il me semble que cette tentation peut venir de trois principes. Le premier est la crainte de la vie passée, ne sçachant pas si on a satisfait pour ses pechez, & si on la fait avec la diligence convenable, afin que Dieu les ait pardonnez. Le second est la connoissance du peu de soin qu'a l'ame de son avancement, & de vivre & de veiller sur la pureté du cœur; ne se mettant pas en peine de la cause de sa tiédeur dans l'amour de Dieu, & par cette negligence de son avancement, la confiance en Dieu s'affoiblit & se diminue. Le troisième, est que cette défiance & cette crainte de son salut peut venir d'un découragement & d'une grande défiance que le Demon lui donne qu'elle ne perseverera pas jusqu'à la fin.

Pour répondre au premier point, je dis qu'avec la grace de

Dieu le demon ne ſçauroit tenter en aucune maniere une ame ſans la permiſſion de Dieu ; que ſ'il permet qu'elle ſoit tentée de déſiance , comme il l'aime infiniment , ce n'eſt point à deſſein de la perdre ni de l'abandonner, mais pour l'enrichir de la confiance même, en combattant & en vaincant le demon, & plus elle ſera perſecutée au dehors , plus elle ſera ferme au dedans , & plus grande ſera ſa couronne , ſi elle ne ſe laiſſe pas vaincre.

Si cette déſiance vient de la vie paſſée , & ſ'il a déjà fait une confeſſion generale après un ſerieux examen ; il n'a plus rien à craindre, mais il doit ſe mettre entre les mains de Dieu qui aura ſoin de donner le remede infaillible à ſon mal, & une grande tranquillité à ſon ame. Car bien qu'il ait fait des fautes ſecretes qu'il ne connoît pas , il ne laiſſera pas de ſatisfaire à Dieu par cette reſignation à ſa volonté.

L'ame ſe conſolera en diſant à

son Dieu. Seigneur, voiez ce que vous voulez que je fasse de ma vie passée, de la presente, & de la future : mon cœur est disposé à faire tout ce qu'il vous plaira, quand il m'en devroit coûter la vie.

Seigneur, si lors que je vous ai offensé & la nuit & le jour, vous ne m'avez pas châtié en me précipitant dans l'enfer : si vous m'avez cherché quand je vous fuiois, en vous opposant à moi & en m'appellant interieurement ; si vous ne m'avez pas alors abandonné, maintenant que je veux vous servir, je ne me défierai point de vous, & j'espere que vous me protégerez, & que vous m'aiderez dans toutes mes peines ? Il est bien juste que je me confie en vous, puis que vous êtes mon bouclier & ma deffense & mon pere. Je demande s'il fut jamais pere qui voulut & qui cherchât le mal de son fils ? Non certainement, ouï bien ses avantages & son honneur, parce qu'il l'aime beaucoup. Puisque Dieu est nôtre veritable

Pere, qui nous aime infiniment, il est évident qu'en nous aimant de la sorte, il ne nous perdra pas, mais qu'il nous fera toute sorte de bien.

Où seroit le bon sens de celui qui ne se fieroit pas à un si bon Pere, qui nous a créé pour nous rendre heureux dans le Ciel, si nous ne l'abandonnons pas en lui tournant le dos comme de méchans enfans ? & si nous l'avons quelquefois abandonné, il n'a pas laissé comme un véritable Pere de nous venir chercher, afin que nous retournassions à lui pour recevoir le pardon de nos pechez par un excez de sa bonté & de son amour. Que reste-t-il donc maintenant à faire, sinon que le servant le mieux que je pourrai, ma confiance croisse toujours & acheve ce que j'ai commencé jusques à ce que je parviennne à la gloire des Saints ?

Si l'ame n'a pas été fidelle à Dieu, qu'elle revienne de ses égaremens avec une grande douleur

670 *Pensées & Maximes*

de ses pechez mettant toute sa confiance en lui comme en son Pere, persuadé qu'il lui fera connoître sa fidelité de Pere pour ses enfans, laquelle est aussi grande que sa bonté, & sa bonté que son amour, afin que l'ame trouve sa joie dans lui, puis qu'il ne l'abandonnera jamais jusques à ce qu'il lui ait donné part à sa gloire, pour laquelle il l'a créé en disant à ses Anges : *Congratulamini mihi, quoniam inveni ovem quam perdideram.* Luc. 15. Felicitez-moi de ce que j'ai trouvé la brebis que j'avois perduë. Que si elle n'est pas du nombre des perduës, il la fera croître si avantageusement dans l'amour & dans la confiance en Dieu qu'elle bannira toute la crainte naturelle que le demon lui donnoit, & l'élevera ensuite au parfait amour qui chasse la crainte, comme dit saint Jean. *Ioan. 4.* Et qui laissera dans l'ame la parfaite confiance en Dieu, laquelle augmente la charité, comme la défiance que le demon lui donne

la refroidit & la diminuë : ainsi cette charité fortifie & console l'ame & lui donne de la joie, afin qu'elle serve Dieu avec plaisir & avec allegresse.

D'où vient que les bonnes œuvres qu'elle fait sont d'un grand prix devant Dieu, ce qui cause une grande douleur au Demon, & parce que il n'en peut retirer aucun avantage ni de cela ni d'aucune autre chose, il lui donne de la crainte, & de la défiance; mais tout cela lui doit persuader qu'elle ne doit faire aucun cas du Demon qui est un menteur.

Ne seroit-ce pas une grande folie à une ame de croire un menteur qui lui suggere qu'elle doit être damnée, puis qu'elle ne peut ignorer que celui qui lui donne ces pensées lui voudroit faire tous les maux du monde; & qu'elle ne croie pas Dieu qui est la souveraine verité lequel ne peut la tromper, mais qui l'aime infiniment puis qu'il ne l'a créé que pour le Ciel, & non pas pour l'Enfer.

Après cela il faut qu'elle se jette aux pieds de JESUS & de MARIE, qu'elle ne les quitte point, & qu'elle demande leur protection & leur aide, car il est certain qu'ils la lui accorderont, & ainsi elle remportera une belle victoire sur ses ennemis, elle obtiendra beaucoup de graces, & une gloire éternelle, tandis que son ennemi se retirera tout honteux de sa perte.

Elle acquerera par ce combat une force merveilleuse, & un amour de Dieu plus ardent. Que si le Demon retourne encore une fois, qu'elle lui dise en le méprisant, ô le grossier & le miserable, je ne te crains point : tu te lasseras plutôt de me tourmenter & de me persecuter, que je ne me laisserai de souffrir pour mon Seigneur JESUS avec sa grace, & vous imaginant que vous le tenez sous vos pieds, & que vous lui marchez sur la gorge, dites lui avec un saint orgueil. *Super aspidem & basilicum ambulabis, & concub*

*conculcabis Leonem & Draconem.*

Pfalm. 90. Vous marcherez sur l'Aspic & le Basilic, & vous foulerez aux pieds le Lion & le Dragon.

Si les hommes sçavoient combien une ame qui souffre des peines & de rudes tentations est agreable à Dieu, & quel est le prix des souffrances, qu'elles sont les couronnes de gloire qu'elle gagne, & la grande vertu & la sainteté qu'elle acquiert, nous desirerions tous ardemment de souffrir pour JESUS-CHRIST; parce que nous deviendrions semblables à lui & dans la grace & dans la gloire. Il n'est donc rien de si agreable à Dieu que de souffrir pour son amour.

Il semblera à une ame qui n'est pas encore bien exercée dans la vertu, qu'elle est abandonnée de Dieu quand il lui envoie des croix, & alors elle est tentée de défiance, le Seigneur le permettant ainsi: mais c'est une erreur, car jamais Dieu n'est mieux avec

674 *Pensées & Maximes*  
elle ; *Cum ipso sum in tribulatione.*  
Je suis avec lui dans la tribulation. Et après voiant comment il combat pour son amour. *Beatus vir qui suffert tentationem, quoniam cum probatus fuerit accipiet coronam vite.* Bienheureux celui qui souffre la tentation ; parce que quand il aura été éprouvé , il recevra la couronne de la vie. Comme il arriva à sainte Catherine de Sienne à qui Jesus-Christ apparut quand elle étoit tentée , & lui dit qu'il étoit dans son cœur , où il la deffendoit contre ses ennemis, permettant néanmoins qu'elle fut tentée pour son salut : mais après que le tems destiné au combat fut passé , le Seigneur envoya une lumiere qui dissipa toutes les tenebres de l'enfer ; par où l'on voit la grande fidelité de Dieu , & le soin qu'il prend de ceux qui combattent , & qui souffrent les tentations pour son amour. *Speret in Domino, quia apud Dominum misericordia.*

C'est par cette maniere que

Dieu conduit les ames qu'il veut élever à une éminente sainteté si elles veulent en profiter. Au commencement de leur conversion il les attire à lui, leur faisant connoître avec une grande douceur & beaucoup de consolations le grand amour qu'il a pour elles, & le soin qu'il prend de leur salut, & du progrès de leur perfection. Ce grand amour & cette bonté ineffable fait esperer à l'ame que si elle se convertit & fait penitence, elle ira dans le Ciel.

Après que l'ame a commencé à marcher par ce chemin, quand elle est bien convertie & qu'elle est fervente dans l'amour de Dieu qu'elle connoit & qu'elle aime tendrement : Alors le Seigneur agit avec elle d'une autre maniere plus élevée, comme il fit à l'égard de saint Paul, & de ceux qu'il veut élever à une sublime perfection, lesquels il prive de ces douceurs, en leur envoyant des peines, des tribulations & des persecutions pour éprouver leur vertu, & c'est

## 676 *Pensées & Maximes*

ainsi qu'ils croissent en sainteté.

On ne peut pas dire que les caresses que Dieu fait après la conversion soient la sainteté parfaite, mais seulement son commencement, par lequel Dieu commence à élever l'ame & à l'exciter à la sainteté, & à son amour; ainsi par les travaux & les souffrances, l'ame aidée de la grace, parvient à une grande perfection.

On voit cela en la personne de saint Paul, à qui le Seigneur fit au commencement de sa conversion de si grandes caresses jusques à le ravir dans le troisième Ciel. Mais il fit bien de plus grands progrès quand il fut tenté par le Demon; & bien qu'il demandât par trois fois au Seigneur qu'il le delivrât, on lui répondit pour le consoler & pour l'encourager au combat, que la grace suffisoit, *Parce que la vertu se perfectionne dans la foiblesse: c'est à dire dans les peines.* C'est pour-

quoy ce Saint répond. *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis ut inhabitet in me virtus Christi.* Je me glorifierai dans mes foiblesses, afin que la vertu de Jesus-Christ habite en moi. Or l'on voit comment il croissoit en vertu, puis qu'il ne craignoit pas comme auparavant: il paroît néanmoins ici qu'il cherchoit son intérêt puis qu'il dit: *Vt inhabitet in me virtus Christi.* Car Dieu ne communique cette vertu qu'à ceux qui sont vaincus pour son amour. Mais il n'acquiesce pas seulement cette vertu, il passa bien plus outre lors qu'il dit: *Absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Iesu Christi.* A Dieu ne plaise que je me glorifie jamais qu'en la Croix de JESUS-CHRIST.

Comme il souffroit si courageusement, il s'éleva si haut, au milieu de ses souffrances qu'il disoit: *Superabundo gaudio in omni tribulatione.* Je suis comblé d'une joie extraordinaire dans toutes les tribulations. Et ailleurs, qui

678 *Pensées & Maximes*  
me separera de l'amour de Jesus-  
Christ ? Sera-ce la tribulation.  
Je suis seul que rien ne me sepa-  
rera de l'amour de Dieu.

Le Seigneur lui envoia après  
cela plusieurs croix, afin qu'il par-  
vint à une sublime sainteté, mais  
quand il traite ainsi une ame, il  
lui donne la grace pour vaincre,  
afin qu'elle soit plus sainte; &  
plus il afflige quelqu'un, plus il  
lui donne de graces pour lui com-  
muniquez une plus éminente sain-  
teté & une plus grande gloire: &  
parce que c'est Dieu qui est la  
principale cause de ce grand bien,  
l'ame n'a rien à craindre pour  
l'obtenir, si ce n'est de dire à la  
tentation: *Omnia possum in eo qui  
me confortat.*

Après cela qui est - ce qui ne  
souffrira pas pour Dieu qui ne  
nous envoie des afflictions que  
pour nous secourir quand nous les  
souffrons, & pour nous enrichir  
de sa grace & de sa gloire. D'ail-  
leurs Dieu aime l'ame d'un amour  
infini, pour laquelle il a fait tou-

tes les creatures, il a répandu tout son sang, il a donné sa vie; & toutes les plaies de son corps, les cloux, la couronne sont autant de langues qui publient son amour envers les ames. Confions-nous après cela en un si bon Dieu qui nous dit: *Venite ad me omnes qui laboratis & onerati estis, & ego reficiam vos.* Venez tous à moi vous qui souffrez & qui êtes chargez & je vous soulagerai. Par où l'on voit avec quelle securité une ame peut se reposer en son Dieu.

Comme sainte Elisabeth se plaignoit à son Confesseur qu'il lui sembloit que Dieu ne l'aimoit pas ainsi qu'elle desiroit. Ce Confesseur lui répondit, le Seigneur a plus d'amour pour vous que tous les Bienheureux n'en ont pour lui. Cela lui parut une exaggeration; & elle lui dit, je croirai cela quand cet arbre s'arrachera & passera de l'autre côté du ruisseau: mais quand elle n'auroit pas dit ces paroles, elle ne laissa

pas de rester dans un grand étonnement, & pleine de joie de voir ce que Dieu avoit fait pour lui donner des marques de son amour.

O que nous faisons grand tort à Dieu de ne pas nous confier en lui, & nous reposer dans son sein comme un petit enfant, qui ne se met pas en peine d'aucune chose de cette vie, mais qui se repose sur le soin de son pere, & ainsi il n'est jamais troublé d'aucune crainte. *Si vos cum fitis mali vestris bona dare filiis, quanto magis Pater vester qui in caelis est.* Si vous qui êtes méchans faites du bien à vos enfans, à plus forte raison vôtre Pere qui est dans le Ciel.

Celui qui se défie de Dieu & de son salut fait un grand mal; se défier de Dieu c'est embrasser le parti du Demon qui donne l'enfer pour recompense: & il méprise Dieu, lequel donne à ceux qui le servent & qui se confient en lui la gloire du Paradis.

Les Israélites commirent un

grand crime en adorant les Idoles & abandonnant le culte dû à Dieu. Ils firent après néanmoins une plus grande faute en se défiant de la miséricorde de Dieu, ce qui lui déplût infiniment davantage.

Vous me direz que vous avez commis de grands pechez contre lui, & que vous ne meritez point de pardon. Je répons à cela qu'il a les bras étendus sur la Croix pour embrasser les pecheurs s'ils retournent à lui, & le cœur & le côté ouvert pour les mettre dedans, & les recevoir avec un amour infini pour les caresser, les consoler, & leur donner le baiser de paix, faisant avec eux de grande réjouissances, comme fit le pere de l'enfant prodigue.

L'ame qui se confiera ainsi en son Dieu perdra la crainte d'être damnée, & avec une esperance assurée elle chantera comme David: *Latatus sum in his quæ dicta sunt mihi in domum Domini ibimus.* J'ai bien eu de la joie de ce que

l'on dit, nous irons dans la maison du Seigneur.

En second lieu ce qui peut causer la crainte de son salut, est le peu de soin qu'on a de son avancement, en commettant beaucoup de fautes qui refroidissent la charité dans l'ame, au contraire le soin de les éviter, ne conserve pas seulement cette charité; mais il la fait croître & la fait vivre dans une plus parfaite pureté qui produit une grande confiance en Dieu. Plus le soin de contenter Dieu croit dans une ame, plus sa confiance devient parfaite; ainsi elle entre dans une plus grande familiarité avec Dieu, & éclairée de ses lumières elle songe devant sa Majesté souveraine, comment elle la satisfera en toutes choses; regardant ce jour comme le dernier de sa vie, pour se rendre plus fervente en son service & pour le contenter parfaitement.

D'ailleurs il faut qu'elle croie fermement que Dieu regarde con-

tinuellement comment elle se rendra plus parfaite en son service, faisant de grand actes de confiance & d'amour d'un Dieu si aimable qui l'a créée pour le Ciel & qui l'aime d'un amour infini. Outre cela il faut qu'elle fasse toutes ses œuvres autant qu'elle pourra avec allegresse, & pour l'amour de Dieu & devant Dieu. Toutes ses pensées, & ses paroles doivent tendre à Dieu, avec un aussi grand soin de lui plaire que si elle étoit en l'autre vie, & au jugement devant sa Majesté suprême: qu'elle considère que quand elle y sera comment elle voudroit avoir agi, parlé, & pensé, & qu'elle commence de cette manière; & alors elle plaira à Dieu, elle vivra dans la joie & la consolation pleine de confiance & d'amour de Dieu. Si elle s'appuie sur ses forces il est certain qu'elle ne pourra perseverer dans le bien. Elle doit donc se confier en Dieu, & s'appuier sur lui, & c'est par ce moien qu'elle n'a rien à craindre, mais à tout

esperer du Seigneur, parce qu'il est content d'elle pourvû qu'elle fasse ce qu'elle peut, se chargeant de tout le reste.

Dieu veut que l'homme l'aime de tout son cœur afin que sa confiance en lui soit plus grande. Pour augmenter cét amour & cette confiance, il faut considerer les grands biens qu'une creature si miserable a reçûs de Jesus-Christ, & entant qu'homme & entant que Dieu, & il les verra si grands qu'il s'embrasera de son amour & de sa bonté infinie d'une maniere si surprenante par la force de son amour qu'elle ne se comprendra pas elle-même.

Cét amour produira la perseverance dans le bien, & l'imitation de Jesus-Christ jusques à ce qu'elle l'éleve dans le Ciel. Elle obtiendra une grande securité & un parfait repos en Dieu, qui lui fera dire: Le Seigneur est mon asile & ma force, & quand la terre seroit renversée, quand les montagnes s'abîmeroient dans le sein

de la mer je ne craindrai point.

De cette grande assurance & de cette confiance nait cette tranquillité & cette paix qui comme parle l'Apôtre, surpasse tous les sens. Cét amour devient si courageux dans une ame que soutenüe par la grace, elle souffriroit plutôt tous les tourmens de l'enfer que de commettre avec advertance un peché veniel. De là vient la perseverance dans le bien que Dieu opere dans l'ame, avec laquelle on met en pratique les trois Points dont nous avons parlé au commencement.

Je prie le Seigneur dans mes pauvres oraisons, pour vôtre Reverence, & pour tous mes Freres. Je lui demande la même chose pour moi. De Majorque le 26 Octobre 1602.

## S. XVII.

*Lettre à un Religieux inquiet  
dans sa vocation, où il mon-  
tre en quoi consiste la ve-  
ritable paix.*

**M**On tres-cher Pere en Je-  
sus-Christ. Que la paix &  
la consolation du Seigneur rem-  
plissent vôtre ame d'une solide  
joie & d'une tranquillité telle que  
je la lui souhaite. Comme l'avis  
que j'ai à donner à vôtre Reveren-  
ce est, qu'elle ne se laisse point  
vaincre au Demon, car je suis seur  
qu'il est la cause de son inquietu-  
de. Ainsi il faut le combattre &  
le vaincre genereusement, & ne  
point vous rendre pour aucune  
chose du monde. Vous réussirez  
en cela, non pas en condescen-  
dant à vos desirs, parce que je  
croi qu'ils ne viennent pas de

Dieu mais du Demon qui veut vous perdre.

Faites ce que vous pourrez pour appaiser vos chagrins qui viennent du Demon pour vous tromper, & croiez à ce pecheur, que c'est la volonté de Dieu que vous surmontiez tout ce qui vous fait de la peine, que s'il vous reste encore quelque doute sur cela, fiez vous à moi qui vous le dis, ou du moins fiez-vous à Dieu qui ne veut pas vous tromper. Eloignez de vous tous ces soins, & tous les sujets d'inquietudes, vous jettant entre les bras de Dieu qui sçait & qui veut proteger ceux lesquels ont recours à lui comme à un bon Pere.

C'est là le moien pour acquerir la parfaite paix de l'ame. La voie pour aller à Dieu consiste à accomplir sa volonté; c'est le chemin assuré pour ne pas errer; parce que nôtre jugement mêlé avec la passion nous trompe, mais en nous conformant à la volonté de Dieu, il prend soin de nous, &c.

sur tout de ceux qui s'abandonnent entièrement à lui. Car c'est un tres-bon Pere qui nous aime infiniment, & qui fait son affaire de tous les interêts d'une ame abandonnée à sa conduite ; de sorte que nous devons nous reposer sur lui, parce que il nous arrive toujourns du bien de sa part par des moiens auxquels nous n'avions jamais pensé.

Si vous me dites que vous avez des peines & de grands dégoûts à les souffrir, je vous réponds que c'est le chemin de la perfection d'avoir un exercice où l'on souffre pour l'acquérir. Car on n'acquiert pas la sainteté en se divertissant & en dormant, mais en travaillant en se vaincant soi-même, & en portant la croix pour l'amour de Jesus-Christ, qui a tant souffert pour des miserables comme nous sommes. *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.* Act. 14. Il faut que nous entrions dans le Ciel par les tribulations, & en souffrant agreablement :

mais si nous avons recours à Dieu, nous obtiendrons de sa bonté de grandes graces, des consolations & des victoires. *Nonne oportuit Christum pati, & ita intrare in gloriam suam.* Luc. 24. N'a-t-il pas fallu que le CHRIST ait souffert pour entrer dans sa gloire, dit JESUS à ces deux Disciples.

Recevons, mon Pere, toutes les afflictions, comme venant de la main de Dieu, & non pas des creatures, & nous en aurons de la joie; nous louerons le Seigneur qui permet qu'elles nous arrivent, & qui les ordonne pour nôtre couronne, & par le grand desir qu'il a de nôtre bien & de nôtre gloire.

Souvenez-vous, mon Pere, que la *vertu se perfectionne dans la foiblesse.* C'est à dire dans les croix si nous en sçavons faire un bon usage. Ceux qui entendent cette philosophie, ne les regardent pas seulement comme une grace de Dieu, dont ils le remercient, mais

ils l'aiment plus ardemment quand il les frappe ; & aiment encore l'instrument dont il se sert pour les frapper , c'est à dire les creatures , comme un bienfaiteur choisi de Dieu , pour nous éprouver & nous faire avancer en la perfection , ainsi plus ils en sont persecutez , plus ils ont d'amour pour elles ; ce qui fait que le serviteur de Dieu en devient plus constant dans la vertu , qui s'imprime d'autant plus avant dans l'ame qu'elle est plus persecutée & mal-traitée , comme le clou que l'on plante dans la muraille entre toujourns plus avant quand on le frappe avec le marteau , & devient toujourns plus ferme pour recevoir de nouveaux coups.

Puis que la tribulation produit cét effet dans l'homme juste , il faut dire qu'elle est l'exercice de la solide & parfaite sainteté ; mais il faut bien prendre garde que les souffrances ne nous causent pas de l'ennui ; car Dieu donne de grandes graces en cette vie à ceux

qui se font violence, & dans l'autre vie une belle couronne. Si vous ne pouvez porter cette petite croix qui vous vient de la main de Dieu, comment en porterez-vous une plus grande que vous avez cherchée vous-même ?

Il est certain que Dieu qui est un si bon Pere sçait mieux ce qui m'est avantageux, que moi qui suis un ignorant ; il ne peut se tromper, & je me trompe tous les jours. Fermez les yeux & confiez-vous en Dieu qui vous éprouve, afin que vous connoissiez la grande grace qu'il vous a faite de vous avoir mis dans la sainte Religion, & rendez-lui chaque jour des actions de graces pour ce bienfait, de peur qu'il ne vous punisse comme un ingrat en cette vie & en l'autre.

Le Demon travaille autant qu'il peut à faire perdre un si grand trésor que plusieurs ont désiré & ne l'ont pas obtenu. Veillez mon Pere, à vous tenir entre les bras de Dieu, afin que l'ennemi en soit

692 *Pensées & Maximes*  
confus , & vous plus avancé dans  
la vertu.

Je prie Dieu qu'il conserve vô-  
tre Reverence dans son saint ser-  
vice. De Majorque , &c.

---

### S. XVIII.

*Lettre à ses deux sœurs In-  
lienne & Antoinette. Où  
il parle de l'amour de Dieu,  
& des moyens pour l'ac-  
querir.*

**D**Ans la dernière lettre que  
vous m'écrivites , vous me  
demandiez que je priasse le Sei-  
gneur de vous embraser de son  
amour , ainsi pour me conformer  
à ce dessein , j'ai résolu d'écrire de  
l'amour de Dieu & des moyens  
pour l'acquiescer avec sa grace. Je dis  
donc que parmi toutes les choses  
créées il n'en est point de si pre-  
cieuse, que cet amour, & que com-

me dans le Ciel, c'est l'amour parfait des Bienheureux, aussi sur la terre c'est l'amour affligé des Justes. C'est une grande sagesse à l'homme d'aimer Dieu avec un parfait amour, & de se haïr soi-même; & une grande folie de s'aimer & de suivre les mouvemens de l'amour propre.

La parfaite charité est un amour d'amitié, & d'une sainte familiarité avec Dieu, qui est accompagnée d'une grande union de l'ame avec Dieu. Cette élévation est si noble, qu'ils ne sont tous deux qu'un, & chacun donne à l'autre ce qu'il a; de sorte que l'ame dit alors avec l'Epouse: *Mon bien-aimé est tout à moi, & je suis tout à lui.* Cant. I.

Cette charité nous donne une grande estime, & un grand respect pour Dieu, & un grand mépris de nous-mêmes & de toutes les creatures. Cette charité nous fait separer autant que nous pouvons de toutes les creatures qui nous empêchent d'aimer le Createur.

Elle fait que nôtre cœur s'emploie de toutes ses forces, & aspire à l'union parfaite avec Dieu, & à la victoire de l'amour propre qui est toujours contraire à l'amour de Dieu auquel il fait une cruelle guerre. C'est pour cela qu'il faut le combattre incessamment afin qu'il ne forme point d'obstacles à l'amour divin. Cette charité nous fait desirer ardemment de souffrir les tribulations & toutes les adversitez, & la mort même qui est la dernière épreuve de l'amour pour plaire à nôtre bien-aimé.

Ce même amour fait que l'ame ressent vivement les outrages que l'on fait à Dieu, & qu'elle desire ardemment le salut des hommes. Ceux qui sont embrasés de cet amour semblables aux Seraphins ne respirent qu'après les choses celestes, ils méprisent toutes les creatures, & ne cherchent que les interêts du Createur. Cette charité blesse & guerit, parce que personne ne vit dans l'amour sans

les douleurs de la mort & de la vie, & on ne peut les cacher ni les éteindre, si ce n'est par l'amour.

Celui qui aime parfaitement pense toujours à l'amour & ne parle que de la personne aimée. Cét amour reveille la memoire, il éclaire l'entendement, il enflame la volonté, il ôte les sentimens au corps, il sanctifie l'ame, & transforme tout l'homme en Dieu.

Cette charité frappe & perce le cœur par ses feux. Elle donne un courage qui élève l'ame au dessus de tous les soins, de tous les troubles, de toutes les craintes de la mort & de l'enfer, & de toutes les adversitez de ce monde. Parce que ceux qui aiment se confient en Dieu, ils méprisent toutes les choses de la terre, & n'en veulent aucune que pour Dieu: & comme ils sont tout occupez dans eux-mêmes, & si bien unis à Dieu, ils vivent comme s'ils étoient hors d'eux-mêmes, regardant les creatures comme s'ils étoient aveugles, les écoutant

comme s'ils étoient sourds , & parlant comme des muets ; parce que leur esprit étant tout transporté dans Dieu, ils vivent parmi les creatures , comme s'ils en étoient bien éloignez. Ainsi ils vivent d'une vie surnaturelle & divine & on les peut appeller les Anges de la terre, où ils ne sont que du corps , leur esprit étant tout transporté dans le Ciel.

Il faut remarquer que toute sorte de charité ne donne pas cette paix & cette joie interieure, dont nous parlons à moins qu'elle ne soit parfaite ; ainsi il faut sçavoir que comme cette vertu croit toujours dans l'ame, elle y produit aussi toujours de plus nobles effets. Parce que quand le Seigneur l'ordonne, elle produit une connoissance pratique de la bonté, de la douceur & de la grandeur de Dieu, & de cette connoissance naît une grande ardeur dans la volonté, & de cette ardeur un plaisir merveilleux, de ce plaisir un desir ardent de la presence

fence de Dieu, de ce desir une plénitude, de cette plénitude une sainte ivresse, de cette ivresse un solide repos de l'ame en son Dieu.

On acquiert ceci par la pratique des vertus & par l'imitation du Seigneur JESUS que l'on se met devant les yeux comme un miroir où l'on considère sa vie & ses vertus. Avec cette humble seureté, l'homme s'écrie agreablement avec le Prophete, suivant la pensée de saint Gregoire. Seigneur vous m'avez mis en seureté par la confiance. Parce que après avoir éprouvé par de tels moiens la bonté & la providence paternelle de Dieu, on acquiert une assurance admirable & une confiance en cette providence, qui fait dire courageusement à l'ame ces paroles du Prophete. Le Seigneur est mon refuge & ma force, c'est pourquoi je ne craindrai point quand la terre seroit renversée, quand les montagnes seroient transportées dans le sein de la mer.

De cette securité & de cette grande confiance naît la tranquillité de l'ame , qui est un parfait repos, une joie spirituelle, un silence interieur, un doux sommeil qu'on prend dans le sein du Seigneur, & enfin cette paix qui surpasse tous les sens , parce qu'il n'y a point d'esprit humain qui la puisse comprendre, sinon celui qui en jouit. C'est le Roiaume du Ciel sur la terre, c'est le paradis des delices que nous pouvons goûter en cette vie.

Voici les moiens pour l'acquérir. Le premier est la pureté de l'ame , parce que ceux qui ont le cœur pur & net, dit le Seigneur, verront Dieu. Il faut plutôt souffrir toutes les peines de cette vie que de commettre non seulement un peché mortel, mais encore un veniel volontairement , & avec cette pureté, & une grande douleur d'avoir offensé Dieu , aspirer à l'union, & à une transformation divine. Pour acquérir cet amour il faut lancer en tout tems

& en tout lieu des oraisons jaculatoires & des paroles tendres vers le Ciel. Faifant des colloques embrafez en mille manieres avec Dieu.

Le fecond est de confiderer l'infinie bonté de Dieu, fa beauté, fa fageffe, fa puiffance, fa misericorde, fa justice, fa majesté, fa gloire, & fon amour infini à nôtre égard, & les grands biens qu'il nous a faits par Jesus Christ, & par lui-même.

Le troisiéme est de demander cet amour avec de grands defirs & des soupirs continuels, parce qu'il n'est rien que fa Majesté divine donne plus aisément, que ce que l'on demande avec une grande confiance.

Le quatriéme est de faire plusieurs actes d'amour de Dieu en tout lieu, se separant de toutes les creatures & de soi-même, parce qu'étant alors élevé & caché dans Dieu, l'homme lui parle en secret, il lui découvre ses necessitez & obtient le remede à ses peines.

Le cinquième est l'exercice de la mortification qu'il faut joindre à l'oraison, en s'efforçant de conserver la paix par tout ; parce que nous voions mieux dans elle nos fautes pour les corriger ; il faut nous épier sans cesse, & persecuter nos inclinations, comme nôtre grand ennemi, résistant à nôtre amour propre, faisant ce que nous ne voudrions pas faire jusques à ce que l'ame dépoüillée de soi-même & de sa propre volonté, ne veuille que ce que Dieu veut, & jusques à ce que nôtre volonté soit parfaitement unie à la sienne en toutes choses avec une parfaite égalité du cœur, quelque repugnance que la volonté puisse avoir qui pourroit nous empêcher de croître dans l'amour de Dieu ; car il est seur que la peine n'est pas dans le travail, mais dans la repugnance de la volonté.

Les inclinations qu'il faut vaincre sont de cette maniere ; pour exemple vouloir quelque chose sans aucun fruit, & qui ne

sert à rien pour le service de Dieu, quand ce ne seroit que de voir comment l'araignée fait sa toile, il faut vaincre ce desir.

Il faut aussi vaincre la volonté de commander de reprendre, de juger, d'entendre quelque chose sans profit, & d'autres choses pareilles qui ne servent à rien pour le service de Dieu, en cherchant au contraire toujours la plus grande gloire; de sorte qu'il faut faire une guerre continuelle à nôtre propre volonté, jusques à ce que nous soions parfaitement conformes à la volonté de Dieu en toutes choses quelques difficiles & opposées qu'elles soient à nôtre volonté.

En second lieu il faut que nous cessions de faire tout ce que nous ne recherchons que pour nous satisfaire, & que nous renonçons genereusement à toutes nos affections pour contenter Dieu uniquement en toutes choses.

En troisiéme lieu il faut renoncer à nous-mêmes & à nôtre

amour propre ; car plus une ame est dépoüillée de soi-même plus le Seigneur l'enrichera de ses graces, ainsi quand nous aurons banni l'amour propre de nôtre cœur, l'amour divin y entrera avec l'abondance de ses graces ; desorte qu'il est visible que toute la perfection de l'homme consiste en l'abnegation de soi-même , & en l'accomplissement de la volonté de Dieu que nous devons regarder & suivre en toutes choses : puis que plus nous y sommes soumis , plus nous aurons de perfection.

Pour faire la volonté de Dieu , il faut que l'homme renonce entièrement à sa propre volonté, car plus il mourra à soi-même , plus il vivra à Dieu, plus il se dépoüillera de ses affections , plus il sera comblé des bienfaits du Ciel. Pour aimer Dieu de tout son cœur , & pour faire ce que Dieu veut , il est nécessaire de renoncer à sa propre volonté , mais avec une grande constance.

Celui qui fait la guerre à sa volonté, & fait la volonté de Dieu comme il lui plaît, a toujours le Seigneur avec lui. Il faut que l'homme qui veut être victorieux de soi-même se fasse une étrange violence, qu'il résiste incessamment à propre volonté, qu'il détruise ses mauvaises inclinations, qu'il renonce à son jugement & à tous ses plaisirs, pour la plus grande gloire de Dieu.

En quatrième lieu il faut que l'homme soit parfaitement dénué de toutes les creatures, & dépoüillé de soi-même, qu'aucune chose ne le puisse inquieter, puis que tout vient de la main de Dieu, & il doit recevoir tous les événemens de la même maniere que s'il étoit déjà mort, sans aucune affection déréglée pour aucune creature, & il connoitra cette affection lors qu'il s'attristera ou s'inquietera, car toute tristesse & toute inquietude est l'effet de l'amour propre, parce que les choses n'arrivent pas comme il veut.

L'ame qui aime Dieu parfaitement, a d'autant plus de haine pour ses sensualitez, que son amour est plus grand, parce que naturellement l'amour de Dieu produit la haine du peché d'où naît la haine & le mépris de soi-même, qui sont les moyens pour se deffendre contre les embûches des Demons & des hommes; parce que ils rendent l'ame humble, & agreable à Dieu & aux hommes; car quand cette sainte haine manque, l'amour propre regne qui est la demeure & la source du peché. Cette haine est le chemin roial de la perfection.

Il faut donc que toute nôtre affection & nôtre amour soit pour Dieu, c'est ainsi qu'on est veritablement pauvre d'esprit, quand on est destitué de toutes les creatures pour l'amour du Createur. Celui là est le plus riche & le plus puissant qui sçait s'abaisser davantage & prendre la derniere place. Celui qui vit dans cette pureté de cœur, peut toujors s'occuper

de Dieu & de son Amour. Mais celui qui est attaché aux creatures ne scauroit veritablement aimer Dieu, s'il n'est auparavant degagé des choses de la terre ce qu'il ne peut acquerir que par la mortification & l'oraison continuelle jusques à ce qu'il ait l'habitude du parfait amour, dont il donnera des marques veritables quand il sera toujourns égal à soi-même & dans l'adversité & dans la prosperité.

L'homme qui obeit à celui qui tient la place de Dieu exerce par cette charité quatre vertus. Premièrement il se surmonte lui-même, ce qui est une belle action. Secondement il s'assujettit au jugement d'un autre, ce qui plaît infiniment à Dieu. En troisième lieu, il fait la volonté de Dieu & renonce à la sienne. En quatrième lieu, il execute ce qu'on lui commande ; & cela c'est purifier l'ame & la disposer, en détruisant tous les empêchemens pour faire les bonnes œuvres ; & sans cela

on a beau faire des actes d'amour de Dieu, on avancera jamais rien sans l'obeissance qui attire la benediction pour faire que nôtre cœur produise de bons fruits: car celui qui juge qu'il doit faire des penitences fait connoître par son propre jugement qu'il en sçait plus que tous, & Dieu qui le veut humilier permet qu'il tombe dans l'erreur. Ainsi il ne faut jamais nous croire nous-mêmes bien que la chose dont il est question nous semble fort bonne, jusques à ce que nôtre sentiment soit conforme à celui qui nous tient la place de JESUS-CHRIST.

Bienheureux est celui qui vit toujours dans la crainte d'être trompé, renonçant à son jugement & à sa volonté pour la soumettre à un autre. C'est une vie humble, une vie d'un Ange qui dépoüille une ame de son jugement propre, de toute les creatures de tout peché, de tous les plaisirs du monde pour s'unir à Dieu par une parfaite resignation, jus-

ques à ce que l'ame ne sente plus dans elle aucune volonté que la volonté de Dieu ; de sorte qu'étant toute transformée en Dieu , elle ne pense, elle ne connoisse & ne fasse rien , sinon ce que Dieu fait en elle-même. Je prie le Seigneur que ses serviteurs marchent avec prudence par cette voie, car ils ont de grands ennemis à combattre. Cette prudence consiste à vaincre sa volonté & son jugement.

Celui-là est fou & plein d'amour propre , qui cherche & pretend être bien traité , puis que ce n'est pas un gain, mais une perte. Celui-là est fou qui se deffend & s'excuse quand on le reprend & quand on le mal-traite. Celui-là est fou qui traite delicatement son corps, qu'il devroit traiter severement. Celui-là est fou qui cache son corps & qui ne veut pas le voir , parce que ce n'est qu'un fumier couvert. Celui-là est fou & vit sans raison, qui ne connoît pas que son amour l'aveugle, & le fait fou , car s'il le connoissoit il ver-

roit ses tromperies. Celui-là est fou qui s'afflige de ce qu'on le traite mal, au lieu de s'en réjouir. Celui-là est encore fou qui n'est pas à charge à lui-même, comme il se chagrine de celui qui lui fait quelque déplaisir, & celui-là encore fou qui ne veut pas que rien lui manque, quoi qu'il ne merite rien.

Jusques ici on peut voir la folie d'un homme qui veut être regalé : & cela c'est contenter son ennemi, qui s'étudie comment il le trompera & le perdra. Mais au contraire c'est une grande prudence de mépriser les choses de la terre pour avoir le Roiaume du Ciel. C'est une grande sagesse de desirer d'être méprisé, de s'oublier soi-même, de travailler & de se vaincre puis que sans cela il n'y a ni gain ni couronne.

C'est une grande sagesse de sçavoir se soumettre à la volonté de Dieu en toutes choses, & ne s'estimer rien devant lui, car celui qui ne s'estime point est grand devant Dieu, mais celui qui fait cas de

soi-même, est méprisé devant Dieu.

C'est pourquoi nous ne devons vouloir sçavoir autre chose que JESUS-CHRIST crucifié, & l'imiter parfaitement. C'est une grande sagesse de se revêtir de la volonté divine, de se dépoüiller de la sienne, de vivre dans l'amour de Dieu, & dans la haine de soi-même, ne pensant, ne parlant & ne travaillant que pour Dieu, & croiant que tout le tems que nous ne pensons pas à lui est perdu. Enfin c'est une grande sagesse de faire du bien à ceux qui nous font du mal & aimer nos ennemis.

Le moien pour acquerir ce que nous avons dit consiste en l'humilité, ainsi que Jesus-Christ l'enseigna à sainte Catherine de Sienne, par ces paroles : Sçavez-vous, ma fille qui vous êtes, & qui je suis, car si vous entendez bien ces deux choses vous serez heureuse. Vous êtes celle qui n'êtes pas & je suis celui qui suis. Si vous avez cette connoissance

710 *Pensées & Maximes*  
dans vôtre ame, le Demon ne  
pourra jamais vous tromper, vous  
vous délivrerez de ses pièges, &  
vous ne ferez jamais rien contre  
mes commandemens, & vous ac-  
quererez infailliblement la cha-  
rité & toutes les vertus.

---

§. XIX.

*De la parfaite resignation de  
l'ame à Dieu.*

**L'**Ame doit toujours être entre  
les mains de Dieu par un par-  
fait abandonnement à tout ce  
qu'il voudra, soit qu'il l'afflige,  
soit qu'il la console, elle doit tou-  
jours être disposée à recevoir de sa  
main ce qu'il lui plaira, se faisant  
un plaisir de ce qu'il agit comme  
il lui est agreable. Le Seigneur  
frappe l'ame afin qu'elle meure  
à soi-même, si elle ne resiste point,  
& en suite il la comble de tous ses  
dons & de ses graces & enfin de

sa gloire. Pour acquérir un si grand trésor l'ame doit s'unir à Dieu par des actes intérieurs, se tenant toujours en sa présence. Cette affaire ne consiste pas en paroles, mais aux œuvres, & aux actes intérieurs, qu'il faut s'efforcer de faire avec douceur, s'abandonnant tout à la volonté de Dieu; & plus la difficulté de se vaincre sera grande, plus la vertu sera sublime quand on l'aura vaincûe.

Il n'y a point de marque du salut plus infallible, que de s'abandonner tout à Dieu, afin qu'il en prenne un soin particulier. Jetez - vous entre les bras de Dieu, & ne craignez pas qu'il vous laisse tomber; il vous recevra & vous sauvera, dit saint Augustin. Souviens - toi continuellement Alphonse, que le Seigneur & MARIE te regardent; non seulement cela, mais souviens-toi que Dieu est dans toi qui te regarde, & sur tout prend garde à l'oraison de te te-

nir sensiblement uni à lui avec amour.

Le comble de l'amour, de la mortification & de la perfection consiste en la resignation. Il faut apprendre cette resignation par la consideration des perfections de Dieu, parce que plus une ame en a de connoissance plus elle s'éleve, & se conforme à sa sainte volonté, ce qu'elle fait encore par la connoissance de sa propre bassesse & par son humilité; car l'ame étant persuadée de la grandeur de Dieu, & de la seureté d'être tout à lui, elle s'y abandonne entierement, elle renonce à soi-même, parce qu'elle sçait bien que tout son bonheur est dans Dieu, & son malheur dans son amour propre; de sorte que l'homme connoissant son Dieu & soi-même se delivre de la tromperie.

Il voit par la connoissance qu'il a de la bonté divine, que c'est par son amour qu'il a créé l'homme, qu'il a donné sa vie pour lui, &

que puis qu'il l'a tant aimé, qu'il le conservera par sa toute puissance, qu'il le gouvernera par sa sagesse, & avec cette confiance l'ame vit en seureté dans Dieu qui la préservera de tout mal. Elle lui remet tous ses soins; & avec tous les gages que la connoissance de Dieu lui donne, elle sort hors d'elle-même, & passe jusques à Dieu à qui elle s'abandonne entierement & comme il la voit si pauvre, si humiliée, & dans la défiance de soi-même, il la reçoit comme une chose qui lui appartient, dans laquelle il ne trouve aucune résistance.

Cét exercice se fait entre Dieu & l'ame qui par le souvenir & la connoissance qu'elle a de Dieu, & l'amour dont sa volonté est embrasée bannit de son cœur l'amour propre. Ainsi il ne reste plus de volonté ni de jugement propre, & alors elle n'agit plus que par le mouvement du Seigneur qui en dispose comme il lui plait; & c'est de la sorte qu'il

vit dans elle, & qu'elle n'y vit plus. Car il se sert d'elle comme d'un instrument en tout ce qu'il lui plaît, il voit par les yeux de cet instrument, il parle par sa bouche, il entend par ses oreilles, il travaille par ses mains.

Cét exercice se fait en deux manieres. L'un servira pour preparer l'ame & la resigner devant Dieu à tout ce qu'il voudra sans reserve, se representant tous les travaux & toutes les peines qui peuvent lui arriver de la main du Seigneur, à qui elle dira faites de moi tout ce qu'il vous plaira, je me réjouirai dans l'accomplissement de vôtre sainte volonté.

Les trois points dont nous avons parlé sont renfermez dans cet exercice, parce que l'ame qui se met devant Dieu en cette maniere, lui fait connoitre son amour; elle lui demande en second lieu qu'il dispose d'elle comme il lui plaira, & en troisième lieu elle se mortifie par la parfaite resignation à toutes ses volontez,

& ces trois points sont fort bien marquez par les trois presens que firent les Mages à J E S U S dans Bethléem.

Le second exercice sera, quand l'ame se trouvera effectivement dans la tribulation, s'abandonnant alors toute à Dieu; elle lui dira, Seigneur, faites de ce miserable tout ce qu'il vous plaira; il n'y a que cette difference de cet exercice avec le premier, que celui-là se represente les choses avant qu'elles arrivent & celui-ci les souffre. Bien heureuse est l'ame qui sçait s'humilier devant Dieu par une si parfaite conformité de sa volonté à la volonté divine, qu'elle puisse dire avec saint Paul. *Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus.*

## S. X X.

*Exercice dévot que l'ame doit  
faire sans cesse devant  
Dieu.*

**I**L faut premierement que l'ame marche toujourns en la presence de Dieu, & qu'elle se souviennne qu'il considere toutes ses pensées, toutes ses paroles & toutes ses œuvres avec autant d'application, qu'il en aura au jour du jugement.

Il faut en second lieu qu'elle reçoive en esprit le doux JESUS au milieu de son cœur, le considerant dans lui comme les Anges & les Bienheureux le considerent dans le Ciel, l'adorant & l'aimant avec le même respect que si elle étoit parmi les Anges.

En troisiéme lieu l'ame doit marcher devant Dieu, en se sou-

venant que JESUS, MARIE & les Anges la regardent toujours, afin qu'elle veille nuit & jour sur sa conduite, & comment elle contentera Dieu parfaitement par une continuelle mortification en toutes choses, renonçant à sa volonté, à ses inclinations & à tout ce qui est agreable à la nature, & embrassant tout ce qui lui est contraire.

En quatrième lieu quand l'ame est dans le trouble & entièrement accablée par la tentation, qu'elle accoure à JESUS, & se jettant à ses pieds elle lui dise, Seigneur me voici, que voulez-vous que je fasse? Vous sçavez que je ne puis rien sans vous. *Deus in adjutorium meum intende,* &c. ou avec saint Paul: *Domine quid me vis facere?* Et soiez seur que si vous vous mettez entièrement entre les mains du Seigneur, il ne vous envoiera pas à quelqu'un qui vous délivre, mais il vous délivrera lui-même: il prendra soin de vous, & il vous aide-

ra. Continuez à vous mettre à ses pieds comme Magdelaine, & vous trouverez comme elle infailliblement ce que vous desirez.

Le cinquième exercice qui est infiniment agreable à Dieu, à Marie & à tous les Saints, & qui fait que le Seigneur communique des graces en ce monde & une grande gloire en l'autre. C'est de veiller nuit & jour comment vous plairez à Dieu en toutes choses, ne faisant rien sans sa permission, & referant tout ce que vous faites à sa gloire, & que vous tachiez d'offrir toutes vos œuvres en particulier à Dieu avec une nouvelle intention de lui plaire, prenant garde durant vos actions de lui être toujours agreable, & de le contenter parfaitement.

Dieu regarde dans la bonne œuvre l'affection sainte avec laquelle on la fait, & nous devons nous efforcer de faire chacune de nos œuvres avec tant de soin qu'il la voie faite comme il la veut; comme si tout nôtre salut,

si tout le bien de l'Eglise, toute la gloire de Dieu dépendoit d'elle & que si elle étoit la dernière de nôtre vie : parce que si nous faisons une bonne œuvre, & que nous pensions à un autre que nous devons faire, nous agirons en celle-ci lâchement, & nous penserons à l'autre. Pour exemple si nous sommes en l'oraison & que nous songions à écrire, ou à visiter un malade, nous deviendrons d'abord lâches en l'oraison, & peut-être qu'elle sera la dernière de nôtre vie, & quand nous serions assurés d'en faire encore plusieurs autres, nous devons nous souvenir que nous parlons à Dieu à qui nous devons toute sorte de respect : ainsi nous devons appliquer tous nos soins à la bien faire pour plaire uniquement à sa Majesté souveraine qui doit être le principal motif de toutes nos œuvres.

Peut-on faire une meilleure oraison que de souhaitter incessamment la plus grande gloire de

720 *Pensées & Maximes*  
Dieu, & de se conformer par des  
actes intérieurs à sa volonté en  
toutes choses. C'est ce que saint  
Paul appelle être citoyens du Ciel  
& domestiques de Dieu; & on  
l'acquiert par le continuel souve-  
nir & la présence du Seigneur.

---

§. XXI.

*L'Examen, & un exercice  
pour toute la vie.*

I. POINT.

**Q**UE l'ame se conserve tou-  
jours dans la crainte de  
Dieu, & qu'elle fasse dans son  
cœur une chambre, dont les mu-  
railles seront ses plus grands pe-  
chez, se renfermant dans elle-  
même sans jamais en sortir; con-  
siderant ce qu'elle a été, & le  
neant où elle est maintenant  
afin de se conserver dans l'hu-  
milité.

II. POINT.

II. P O I N T.

Avoir une grande contrition de ses pechez, regardant toujours Dieu, avec un ferme propos de ne le jamais offenser, & vouloir sans le peché plutôt souffrir toutes les peines de l'enfer que de commettre un peché veniel.

III. P O I N T.

Avoir toujours le souvenir de la mort devant les yeux ; & que ce jour sera le dernier de la vie auquel il faudra aller rendre compte au souverain Juge de toutes ses œuvres.

IV. P O I N T.

Faire son examen d'heure en heure, tenant un compte exact de toutes ses pensées, ses paroles, & ses œuvres, comme si c'étoit la dernière heure de la vie, veillant sur son cœur afin d'acquiescer

722 *Pensées & Maximes*  
une parfaite purté, en se faisant  
la guerre, en renonçant à soi-mé-  
me & en se jugeant severement.

#### V. P O I N T.

Marcher toujourns en tout tems  
& tout lieu en la presence de  
Dieu, penetré de sa grandeur, avec  
une profonde humilité & une  
grande confusion de soi-même,  
tout embrasé de l'amour divin.  
Il faut pratiquer toutes les vertus  
qui adoucissent les amertumes;  
se persuadant qu'il n'y a dans le  
monde que JESUS & MARIE &  
son ame, afin que toutes les pen-  
sées, & les paroles tendent toutes  
à contenter Dieu, ne cherchant  
que sa volonté en toutes choses.

#### V I. P O I N T.

Etre dévot à MARIE, & fi-  
del à lui rendre service; le pre-  
mier sera de reciter chaque jour  
le Chapelet en memoire de sa  
sainte Vie, & la supplier instam-

ment qu'elle demande à son cher Fils, la grace de les imiter tous deux, & de passer ce jour & toute la vie en son service & dans une parfaite reconnoissance de ses bienfaits. Mais il faut dire à chaque heure du jour un *Salve*, en memoire de la nouvelle joie que l'Ange lui donna en lui annonçant le mystere de l'Incarnation, & de sa Conception immaculée: la priant de vouloir demander à son cher Fils une vie aussi pure que celle de sa Mere.

---

**§. XXII.**

*Preparation à la sainte  
Communion.*

**I**L faut premierement employer ce jour le tems de l'oraison à considerer qui je suis moi qui veux recevoir Jesus - Christ mon Seigneur, afin de m'humilier & de connoître combien je suis in-

724 *Pensées & Maximes*  
digne de recevoir une telle Ma-  
jesté.

En-deuxième lieu il faut con-  
siderer qui est celui que je dois  
recevoir. C'est le Fils de Dieu qui  
s'est fait homme, égal à son Pere,  
entant que Dieu, & tres-saint en-  
tant qu'homme. Je considererai  
combien je lui ai coûté, & ce qu'il  
a fait pour moi, & l'amour avec  
lequel il se donne à moi dans ce  
mystere, & puis que je lui suis re-  
devable il est bien juste que je le  
paie en amour, souffrant tout ce  
qui m'arrivera pour l'amour de lui  
comme il a souffert pour l'amour  
de moi, & que puisqu'il m'aime,  
je le prierai qu'il daigne preparer  
mon ame, afin qu'étant bien  
preparée je le reçoive d'une ma-  
niere qui lui soit agreable, pour  
sa plus grande gloire & pour  
mon bien.

Allez après cela à l'Eglise, sup-  
posé que vous soiez déjà confes-  
sé, mettez-vous devant le Sei-  
gneur, adorez-le, & demandez-  
lui que puis qu'il est un feu d'a-

mour il vous embrase tout : vous tacherez ensuite de faire plusieurs actes d'amour , de foi , d'esperance , en lui disant : mon doux Jesus & mon Dieu , venez dans mon ame , embrasez-la de vôtre amour , puis que vous êtes tout à moi & que je suis tout à vous.

Considérez Jesus-Christ sous le voile des especes réduit dans un point comme s'il étoit dans un palais magnifique environné d'Ange qui le servent & qui l'adorent. Adorez-le avec eux , humiliez-vous profondément & avec une foi vive & un amour ardent , dites-lui , d'où vient mon Dieu & mon Seigneur que vous venez à moi ? Soiez éternellement beni , je vous louë , mon Seigneur , & je vous remercie mon Dieu , de la grande grace que vous me faites de venir dans un lieu si indigne de vôtre grandeur ; je vous louë , Seigneur , & je vous rends mille graces de tous vos bienfaits , & en particulier de ce que vous voulez bien vous hu-

726 *Pensées & Maximes*  
milier & vous abbaïffer jusques  
à venir visiter, une vile & mé-  
chante creature comme moi. Que  
le Ciel, & la Terre, & toutes les  
creatures vous loüent: & moi,  
mon Dieu, qui suis indigne de  
paroître devant vous, je vous re-  
mercie avec elles, je vous loüe,  
& je vous benis de la grace que  
vous me faites.

Il faut que l'ame s'applique à  
considerer ce Dieu aneanti, le re-  
cevant en esprit dans son cœur  
avec toutes les tendresses de son  
amour & une profonde humili-  
té, ajoutant des actes de douleur  
de l'avoir offensé, se servant de  
ces paroles; *Peccavi in cœlum &  
coram te non sum dignus vocari filius  
tuus: lavabis me, & super nivem  
dealbabor.*

Il faut continuer cet exercice  
durant la Messe.

*Au tems de la Communion.*

**A** Prés avoir oui la Messe avec cette dévotion & après avoir reçu spirituellement Jesus-Christ dans votre cœur, quand le Prêtre dit, *Agnus Dei, & Domine non sum dignus*, considerez brièvement combien vous êtes indigne de recevoir un Dieu d'une si grande Majesté ; regardez combien vous êtes indigne de recevoir le Seigneur que vous avez si souvent offensé ; entrez dans une grande confusion de vous-même, voiant votre malice, & vos miseres & dites-lui, *Domine non sum dignus, sed tantum d. c. verbo & sanabitur anima mea*. Et il le fera puis que avec une seule parole il peut purifier une ame & la rendre belle à ses yeux. Il faut recourir à tous les Saints du Paradis, afin qu'ils prient le Seigneur de

se preparer une demeure dans vôtre ame, qui lui soit agreable, & afin qu'il vous donne sa benediction & le pardon de vos pechez, & ouvrant alors la bouche & le cœur vous recevrez de la main du Prêtre ce pain de vie, en lui disant, venez que je vous mange, mon Jesus! mon Dieu! que je meure maintenant d'amour pour l'amour d'un si grand hôte.

*Après la Communion.*

Souvenez-vous de ces paroles; *Panem Angelorum manducavit homo*; & invitez toutes les creatures du Ciel & de la Terre à vous aider pour remercier le Seigneur d'un si grand bienfait, dites trois fois le *Gloria Patri*, &c. & le *Te laudamus*, jusques à ces paroles, *pleni sunt celi & terra Majestatis gloria tue*. Mettez vous aux pieds de Jesus, & le regardant dans vous-même comme dans un mag-

nifique Palais environné d'Anges qui lui font la cour , adorez-le, aimez-le , comme les Anges l'aiment & l'adorent. Employez un bon quart d'heure à le remercier avec une profonde humilité , le loüant & le benissant de la grace qu'il vous a faite. Et puis que c'est un Seigneur si bon & si riche, demandez - lui beaucoup de graces , & sur tout l'amour de Dieu & du prochain, une grande dévotion à ce Misterere , & à la sainte Vierge, la grace de l'imiter ; demandez toutes les vertus & tous les biens spirituels & corporels dont vous avez besoin , le priant instamment qu'il dispose de tout pour sa plus grande gloire & le bien de vôtre Ame.

## §. XXIII.

*Traité dévot de l'oraison pour  
bien servir Dieu.*

JE s u s souveraine verité, mon  
mon esperance, mon amour,  
ma vie. Je croi en vous, j'espere  
en vous & je ne veux que ce que  
vous voulez. Jesus prenez mon  
cœur & donnez-moi vôtre esprit.  
Amen.

1. Aussi-tôt qu'on se réveille  
le matin, il faut dire : *Deus in ad-  
jutorium meum intende, Domine ad  
adjuvandum me festina*, & le *Te  
Deum*. Et à la sainte Trinité ce  
qui suit.

O Pere tout puissant ! par la  
grandeur de vôtre pouvoir infini  
fixez ma memoire dans vous &  
remplissez-la de saintes & dévo-  
tes pensées. O Fils tres-saint, par  
vôtre sagesse éternelle éclairez  
mon entendement de la souve-

raine verité, & de la connoissance de ma bassesse & de mon neant. O saint Esprit l'amour du Pere & du Fils : par vôtre bonté incomprehensible embrasez mon cœur du feu de vôtre grand amour, afin que les eaux des tribulations ne le puissent jamais éteindre. Dites après cela cinq *Pater* & cinq *Ave*, en l'honneur des cinq plaies de nôtre Seigneur, afin qu'il vous fasse la grace de perseverer dans son service, & d'imiter ses vertus.

2. Recitez douze fois le *Salve* & l'*Ave Maria*, en memoire de la Conception immaculée de la sainte Vierge, la priant qu'elle vous obtienne de son cher Fils la pureté: & comme le jour a vingt-quatre heures, demandez - lui qu'elle prie son Fils à chaque heure du jour de vous donner cette pureté & de vous délivrer de toutes sortes de pechez. Dites un *Pater* & un *Ave* en l'honneur de vôtre Ange Gardien, & demandez-lui qu'il prie le Seigneur de

vous accorder la grace de passer ce jour & le reste de vôtre vie en son saint service : & un *Pater* & un *Ave* au Saint de vôtre nom pour lui demander la même grace.

3. Vous ferez une heure d'oraison mentale, ou d'avantage sur le sujet du jour, que vous préparerez auparavant, lisant le mystère que vous devez mediter. Marchez pendant le jour en la présence de Dieu avec une grande modestie, & veillez sur vos sens & sur tout sur les yeux, les oreilles, & la langue, afin qu'ils servent leur Createur & leur Seigneur.

4. Pour la preparation prochaine, après avoir pris de l'eau benite, & fait le signe de la Croix, il faut vous mettre à genoux si vous pouvez, & après avoir élevé vôtre cœur à Dieu & lui avoir demandé la permission de parler à une si grande Majesté, vous lui direz ; Seigneur, pardonnez-moi la grande liberté que je prends

de me presenter devant vous, bien que je ne sois qu'une miserable creature. Ne regardez pas ce que je suis, mais ce que vous êtes; vôtre misericorde me contraint, vôtre bonté m'affure & me donne le courage de venir vous demander le pardon de mes pechez. Enseignez - moi, mon Dieu, ce que je dois faire, afin que toutes les paroles de ma bouche, & tous les sentimens de mon cœur soient agreables à vos yeux, & pour vôtre gloire. Faites en suite une profonde reverence croiant qu'il vous a donné la permission de prier.

Vous commencerez vôtre oraison par le premier point, qui fera une demande que JESUS-CHRIST fait à l'ame en cette maniere,

*Popule meus quid feci tibi? responde mihi.*

Après que l'ame s'est mise en la presence de Dieu son Seigneur de qui elle a reçu tant de graces il faut qu'elle regarde J.C. crucifié,

meurtri de coups depuis les pieds jusques à la tête, ses mains & ses pieds attachez à une Croix avec des cloux horribles, son côté ouvert, tout son corps chargé de plaies d'où coulent tout son sang; & l'envifageant avec une grande attention & un grand respect, elle écoute comme sans le bruit des paroles, il parle à son cœur, avec un amour infini & une tendresse de Pere, & lui dit: ô ame ma bien-aimée, que je cheris tant, *quid feci tibi?* que t'ai-je fait, pour me mettre dans l'état où tu me vois? Réponds-moi; peut-être que tu as horreur de moi, parce que je t'aime tant? parle ma chere & ma bienaimée, *quid feci tibi?* que t'ai-je fait pour me traiter de la sorte?

Je t'ai donné par mon amour l'être & la vie que tu aimes tant, je t'ai conservé, & je t'ai conduit: & toi ingrate me rendant le mal pour le bien, tu m'as mis dans cet état.

*Responde mihi? Dis-moi pour-*

quoi m'as-tu traité si cruellement?  
est-ce parce que je t'ai créé pour  
le Ciel, & je t'ai fait chrétien?  
Est-ce parce que je t'ai donné  
un Ange pour te garder & pour  
te servir? Peut-être parce que j'ai  
créé le Ciel, le Soleil, la Lune,  
les Etoiles, la Mer, la Terre, &  
tout ce qu'elle contient pour ton  
service? peut-être parce je suis  
descendu du Ciel, & je me suis  
fait homme pour te sauver? *Res-*  
*ponde mihi.* Dis-moi pour quel su-  
jet tu m'as traité de cette maniere?  
pourquoi m'as-tu persécuté, puis  
que je t'aime tant? que t'ai-je fait?  
pourquoi m'as-tu insulté, chargé  
de soufflets, & de crachats, mé-  
prisé & trainé dans la bouë, sça-  
chant bien que je suis ton Dieu,  
& ton bien souverain? quelle  
raison as-tu d'avoir tant d'hor-  
reur de moi, afin de me faire tant  
d'outrages? *Responde mihi?* Peut-  
être que tu en uses de la sorte,  
parce que je ne t'ai pas précipité  
dans l'enfer pour jamais comme  
tu l'avois mérité depuis long-

tems ? peut-être parce que je t'ai conservé pour te donner lieu de faire penitence ? est-ce parce que je t'ai fait à mon image & ressemblance ? parce que je desire si ardemment ton bien ; *resp. nde mihi ?* C'est ainsi que tu paies l'amour que j'ai pour toi , les graces que je t'ai faites , & que je te fais ? Dis - moi quel remerciement tu m'as fait pour tous ces biens ? *Responde mihi ?*

---

*Réponse de l'ame à son Dieu,  
l'envisageant attentivement  
comment ses pechez  
le tiennent attaché sur la  
Croix.*

**O** Mon tres-doux JESUS, l'amour de mon ame , mon Dieu & mon unique bien ! je connois, Seigneur , ma malice. Pardonnez-moi mon Dieu & mon Seigneur : Ah que j'ai de douleur d'avoir été si cruel que

d'avoir attaché à une Croix vôtre divine Majesté à qui je suis si redevable. Pardonnez-moi, mon Dieu, car je ne sçavois pas ce que je faisois quand je vous ai traité de la sorte. *Peccavi in cœlum & coram te non sum dignus vocari filius tuus.* Misericorde, Seigneur, car je m'en repens de tout mon cœur; & je propose avec vôtre grace de m'amender, & de vous servir de toute mon ame & de toutes mes forces, & de mourir mille fois plutôt que de vous offenser.

Que j'aie préparé un tel supplice que je l'aie fait souffrir à mon Dieu, mon Createur, mon Sauveur, mon Redempteur, mon glorificateur & mon bien unique! à la sagesse de Dieu, à la beauté de Dieu, à la splendeur de Dieu, à la gloire de Dieu, à celui qui est infiniment puissant & le Seigneur du Ciel & de la Terre? Que j'aie été si traître, si cruel, que de traiter ainsi un Dieu si bon, & à qui je suis infiniment redevable. Par-

738 *Pensées & Maximes*

donnez moi mon Dieu , car je reviens à vous avec un grand regret de vous avoir offensé , faites misericorde à cette brebis qui étoit déjà perduë. *Sana animam meam quia peccavi tibi.* Ne regardez pas , Seigneur , les peines de l'enfer que je merite pour mes pechez : mais regardez vôtre bonté infinie, & vôtre grande misericorde , *quia peccavi tibi.* Que nous soions amis desormais , ô mon Dieu , que je sois tout à vous , & que vous soiez tout à moi.

On peut faire cét exercice à chaque point de la passion de JESUS-CHRIST , concluant à son imitation.

---

*Des actions de graces que l'ame doit faire à son Dieu.*

**A** Prés l'oraison , & les douces consolations que l'ame a eües avec JESUS & MARIE, im-

plorant le secours de toutes les creatures du Ciel & de la Terre, elle le remerciera des bienfaits presens & de ceux de toute la vie, en cette maniere.

Soiez beni, adoré, & aimé, mon Dieu & mon Souverain bien, de toutes les graces, & de tous les biens que vous me faites continuellement. Que toutes les creatures du Ciel & de la Terre vous benissent Seigneur; je vous benis & vous louë avec elles, & vous remercie, de ce que vous n'avez pas eu égard à ma bassesse & à mes pechez, mais à vôtre seule bonté & à vôtre misericorde. Celui qui vous est infiniment obligé, mon Dieu, peut-il faire autre chose que de s'occuper comme les Anges du Paradis à vous louer, à vous benir, & à vous servir, pour répondre en quelque maniere aux grands bienfaits & aux graces qu'il a reçûs de vous!

Je vous louë, mon Seigneur, je vous benis, je vous remercie en la compagnie des Anges & de

toutes les creatures pour les biens que vous m'avez faits aujourd'hui & en toute ma vie ; & principalement de ce que vous êtes mon Dieu, mon Seigneur, mon Sauveur, mon Createur, mon Redempteur, mon glorificateur, mon bien unique, si puissant, si sage, si saint, si beau, si glorieux, éclattant d'une splendeur & d'une gloire éternelle, le Seigneur du Ciel & de la Terre.

Je vous remercie, & je vous benis, ô mon Dieu, de tous les biens que vous avez faits à la sainte Humanité de **J E S U S** dans laquelle vous avez renfermé tous les trésors de la Divinité. C'est vôtre saint Fils qui avec vous, & le saint Esprit vit & regne dans tous les siècles des siècles. Beni soit le Pere à qui je suis si redevable pour les grands biens qu'il m'a faits. Beni soit le Fils à qui je suis redevable de tous les biens qu'il m'a faits & en tant que Dieu, & en tant qu'homme. Beni soit le saint Esprit à qui j'ai des obli-

gations infinies pour les biens qu'il m'a faits.

Je vous benis, ô mon Dieu, & je vous remercie pour toutes les graces ineffables que vous avez faites à la sainte Vierge, vôtre fille & Mere de vôtre Fils, Epouse du saint Esprit, la Reine du Ciel & de la Terre, la Dame souveraine de toutes les creatures, les delices de mon ame; bien-heureuse & glorieuse sur tous les Esprits bien-heureux après son Fils.

Je vous louë & je vous benis, ô mon Dieu, de toutes les graces que vous m'avez faites, & que vous avez faites à tous les Bien-heureux, & generalement à toutes les creatures.

*L'offrande que l'ame doit faire à Dieu en action de graces.*

**Q***uid retribuam Domino pro omnibus que retribuit mihi?*  
 Quelles actions de graces rendrai-je à Dieu, pour les grands biens qu'il m'a faits ? je vous offre, Seigneur, premierement moi-même, mon ame, ma vie, mon cœur, & si j'avois mille cœurs & mille vies je vous les offrirais ; je vous offre tous les bons desirs que j'ai eus, que j'ai, & que j'aurai, toutes mes bonnes œuvres, tout ce que j'ai souffert & je souffrirai ; toutes mes puissances, tous mes sens, & mes oraisons, & si par hazard j'avois quelque chose dans moi de bon.

Je vous offre aussi en action de graces ce qui est d'un prix infini, à sçavoir l'Incarnation, les Souffrances, la Passion, la Mort, la

Resurrection, la gloire, la vie, les vertus, les œuvres, & les merites de mon Seigneur JESUS, avec les larmes & le sang pretieux qu'il a répandu pour moi & pour tout le monde, & enfin l'amour infini qu'il a pour nous.

Je vous offre encore en action de graces, les merites, les souffrances, la vie & les vertus de la sainte Vierge nôtre Dame, avec tous les merites des Saints du Ciel & de la Terre, qui sont & qui seront jusques à la fin des siecles.

---

*Les demandes que l'ame doit  
faire au Pere Eternel par  
les merites de son Fils.*

JE vous prie, ô Pere Eternel, par les merites de vôtre Fils Jesus-Christ, de m'accorder la victoire sur toutes les tentations du monde, du demon, & de la chair, & la grace de perseverer dans vôtre service. Je vous demande que vous

me fassiez connoître mon amour propre, mes méchantes inclinations, mes vices, mes passions, toutes mes fautes, mes imperfections, mes negligences, mes pechez connus & secrets, afin que j'en fasse penitence comme vous le desirez.

Je vous demande aussi que toutes mes pensées & mes paroles & mes œuvres de ce jour, & de toute ma vie tendent uniquement à vôtre honneur, & à vôtre gloire. Je vous les offre toutes pour cette fin, & je vous prie de disposer de ma vie comme il vous plaira afin que je meure saintement.

Accordez-moi, Seigneur, une grande foi, une ferme esperance en vôtre bonté, afin que je sois toujours agreable à vos yeux dans tous les accidens qui m'arriveront. Donnez-moi la grace d'être tout embrasé de vôtre amour, de l'amour du prochain, de l'amour, de la dévotion, & de l'imitation de JESUS & de MA-  
RIE.

R I E. Je vous prie aussi pour la sainte Eglise, afin que vous la souteniez dans les persecutions. Etendez-la par tout l'Univers, exterminiez les heresies, & convertissez les Heretiques à la Foi, & donnez-leur la grace de vous servir parfaitement.

Je vous prie pour le Souverain Pontife, pour les Rois, les Princes Chrétiens & pour tout le Christianisme, afin que vous leur donniez la paix, & la grace de s'employer en vôtre service. Je vous prie pour tous les Ordres Religieux, pour toutes les necessitez spirituelles & temporelles, & pour tous les Bienfaiteurs vivans & morts, afin que vous donniez la grace aux premiers, & la gloire aux seconds. Je vous prie pour tous mes parens, pour mes amis & ennemis, afin que vous nous embrasiez tous de vôtre amour: pour les ames du Purgatoire, afin que vous les délivriez de leurs peines, & pour ceux qui sont en peché mortel,

afin que vous les retiriez de ce pitoyable état & que vous leur accordiez vôtre grace.

Vous pourrez demander tout cela à Dieu & tout ce que dont vous avez besoin. Mais afin que vous passiez saintement la journée, il faut faire vôtre oraison du matin avec ferveur, considérant les Misteres de la Passion, comme nous avons dit, & vous exciter aux souffrances pour son amour.

Les autres meditations seront de la briéveté de la vie, de la vanité du monde, & que tout passe avec la vie dans un moment comme une fumée : du compte que je dois rendre à Dieu de ma vie, tachant de me rendre si parfait que je lui sois toujours agreable, considerant qu'il merite tous nos services, afin que nous veillions nuit & jour pour le contenter, puis que c'est une chose necessaire ou de posseder Dieu éternellement, ou de le perdre pour toujours: considerant les peines

de l'enfer que souffrent ceux qui ne l'ont pas servi.

On pourra faire une autre consideration sur l'énormité de nos pechez & sur le grand nombre de nos fautes, pour les pleurer avec une veritable contrition, considerant que les Anges pour un seul peché ont été precipitez dans l'enfer, & que Dieu m'en a preservé, afin que j'en fasse penitence pour me donner le Ciel. La derniere consideration sera de la recompense que Dieu donne à ceux qui le servent, afin que l'ame s'anime & s'embrase de l'amour de Dieu.

Il faut prendre dans cette oraison une sainte ferveur, pour s'exercer durant le jour en la pratique des vertus, & en l'imitation de JESUS-CHRIST, & sur tout en l'obeissance sans laquelle le salut est en danger. Mais au contraire celui qui se rendra excellent en l'obeissance, à l'imitation de Jesus-Christ qui l'a preferée à sa vie, il recevra infailliblement de gran-

des graces de Dieu pour le servir & pour faire son salut.

Le moien pour l'acquérir est de la demander à l'obeissant Jesus, recevant toujors le commandement du Superieur comme de JESUS-CHRIST qui parle par sa bouche, comme on fait aux choses de la foi, obeissant aveuglément, quittant tout le reste & même ses dévotions pour obeir. Car c'est Dieu qui le veut.

Mais afin que le Religieux soit agreable à Dieu, il ne doit pas se contenter d'obeir seulement à l'exterieur; il faut encore que l'ame s'éleve à Dieu par des actes de foi; & lui dise: mon Dieu, je le fais avec plaisir & avec joie pour l'amour de vous, parce que vous me le commandez. il faut se faire un plaisir de ce que Dieu veut bien se servir de vous. Et quand vous ferez ce qu'on vous a commandé vous remercierez le Seigneur de vous avoir fait cette grace, sans vous mettre en peine d'aucune creature, mais seulement

d'accomplir ce que Dieu vous a ordonné ; car si vous faisiez quelque autre chose, ce seroit dire à Dieu, je ferai premierement ce que je veux, & puis je ferai ce que vous voulez.

Il faut faire chaque jour avant le dîner, & avant que de vous coucher l'examen de la conscience, recherchant soigneusement vos fautes que vous avez commises par vos pensées, par vos paroles, & par vos omissions des bonnes œuvres que vous pouviez faire, demandant à Dieu la grace de les connoître, & de vous en corriger. Il faut remercier Dieu de la grace qu'il vous a faite de vous avoir donné lieu de faire penitence ; vous lui demanderez pardon de bon cœur, avec un ferme propos de ne jamais l'offenser, veillant en suite sur vous-même, afin que vous ne tombiez plus dans le peché.

Le soir avant que de vous coucher vous ferez les mêmes exercices de dévotion que le matin,

750 *Pensées & Maximes, &c.*  
& au lieu du *Te Deum*. Vous di-  
rez le Cantique *Benedicite omnia*  
*opera*. Afin que l'ame commence  
le jour en louant Dieu, & le fi-  
nisse en le benissant. Après cela  
vous prendrez de l'eau benîte,  
vous en jetterez sur vôtre lit, fai-  
sant le signe de la Croix, & di-  
sant, la Benediction du Pere, du  
Fils, & du saint Esprit soit avec  
moi. Amen. On fait ceci afin que  
Dieu vous preserve du Demon  
& des tentations: & vous vous  
endormirez avec la benediction  
de Dieu. Lors que vous vous ré-  
veillerez la nuit dites, *Gloria Pa-*  
*tri, &c.*

Per suadez-vous au matin que  
c'est le dernier jour de vôtre vie,  
afin que vous le passiez sainte-  
ment, comme vous voudriez  
avoir vécu quand vous paroîtrez  
au jour du jugement: considerant  
serieusement si toutes vos pensées,  
vos paroles, & vos œuvres sont  
dans cette perfection.

*Fin de la Matière.*



# TABLE

## DES MATIERES.

---

### LIVRE PREMIER.

<b>L</b> A naissance d'Alphonse. <i>page</i> 2	
Ses qualitez naturelles, & ses premières études.	5
Il a une vision misterieuse étant enfant.	6
Il étudie à Alcalá.	8
Son premier état dans le mariage.	9
Sa dévotion dans le siecle.	13
Le Seigneur lui fait des faveurs extraordinaires.	16
Il est visite par Jesus-Christ, accompagné de plusieurs Saints.	17
La Sainte Vierge se fait voir à lui.	19
Ce qui lui arriva à Segovie.	20
Il est ravi jusques au Ciel.	21
Il a plusieurs visions.	23
Les vertus & la vie des deux sœurs d'Alphonse.	29
Les lettres des sœurs d'Alphonse à leur frere.	32
Il quitte son pais & va à Valence.	37

# T A B L E

Il est tenté de sa vocation par l'artifice du Demon.	39
Il se détermine à entrer dans la Compagnie de Jesus.	45
Il est reçu en la Compagnie.	46
Artifice du demon pour l'empêcher d'être Jesuite.	49
Il entre dans la Compagnie & fait son Noviciat à Gandie.	51
Il est envoyé de Gandie à Majorque.	54
Son exactitude à garder les règles.	54
Le demon le tente sur sa vocation.	55
Il fait ses premiers vœux.	57
On le fait Portier du College de Majorque.	58
Sa promptitude à obeir à la cloche.	61
Sa pureté d'intention dans son emploi.	63
Sa patience dans l'emploi de Portier.	65
Sa charité à l'égard de ceux qui le fa-choient.	66
Il guerit des écrouelles un jeune Jesuite par le signe de la Croix.	70
Il guerit plusieurs personnes.	71
Sa charité à instruire les enfans.	73
La manière dont il faisoit ses actions de la journée.	76
Sa presence de Dieu continuelle.	85
Sa pratique de la presence de Dieu.	87
La mortification de ses sens.	91
Il est repris de la sainte Vierge pour avoir égaré ses yeux.	94
Sa penitence pour une legere faute.	95
La mortification de ses yeux.	96

## DES MATIERES.

La mortification de ses oreilles.	98
Il ne parloit jamais en recreation que de choses spirituelles.	100
La mortification de son gout.	102
Iesus-Christ & Marie lui font des graces singulieres lors qu'il est à table.	109
La sainte Vierge lui apparoit étant à table.	111

---

## LIVRE SECON D.

<b>L</b> E soin qu'il prend de mortifier son corps.	113
Ses penitences en public.	121
Sa patience dans les souffrances.	123
Sa patience à l'égard des domestiques.	125
Son sentiment touchant les souffrances.	128
Son humilité.	129
Il s'estimoit indigne des graces de Dieu.	135
Sa soumission aux ordres des Supérieurs.	137
Il fuit les honneurs.	139
Son respect envers les Prêtres & envers tous les Religieux.	140
Il est victorieux de la tentation de vanité.	144
Il ne peut souffrir la moindre estime qu'on ait de lui.	147

# T A B L E

Son amour pour la pauvreté.	150
Il est attaqué de deux scrupules sur la pauvreté.	157
Sa chasteté.	162
Il est attaqué par les Demons.	163
Il en est tourmenté si cruellement qu'il croioit d'en mourir.	169
Iesus-Christ lui aparoit dans ses souff- rances.	171
Sa modestie dans les conversations.	173
Son obeissance.	175
Il ne regardoit que Dieu dans son Su- perieur.	177
Exemples d'obeissance.	181
La grande estime qu'il faisoit des ré- gles.	189
La simplicité de son obeissance.	193
Ses sentimens sur l'obeissance.	209
Le moien dont il s'est servi pour ac- querir les vertus.	213
Son amour pour la Compagnie.	221
Il renouvelloit tous les jours ses vœux.	222
Son zele pour la Compagnie.	226
Dieu lui promet qu'il verra tous ses Freres dans le Ciel.	228
Son sublime don d'oraison.	231
Il passe par tous les degrez d'oraison.	233
Sa confiance en Dieu.	238
Le Demon l'interrompt dans son orai- son.	244
Ses douceurs de l'ame dans l'oraison	

## DES MATIERES.

& l'union avec Dieu.	251
La pratique de son amour envers Dieu.	253
Dieu lui fait connoître les grandes veritez du Christianisme.	160
Ses beaux sentimens sur les souffrances.	262
Son amour ardent envers Dieu.	266
L'efficace de son oraison.	270

---

## LIVRE TROISIEME.

<b>S</b> A devotion au sacrifice de la Messe.	274
Il voit JESUS sous la figure d'un enfant tandis que le Prêtre donne la Communion.	278
Sa devotion à la Communion.	283
Il est ravi le jour de l'Assomption de la Vierge.	287
Il est visité par JESUS & MARIE le jour de la Toussaints.	289
La Sainte Vierge lui apparoit devant le saint Sacrement.	292
Sa devotion à la sainte Vierge.	293
JESUS & MARIE lui apparoiſſent lors qu'il recite son rosaire.	299
Sa devotion à la Conception immaculée de la Vierge.	301
Ses connoissances touchant la gloire de la Vierge.	305
La sainte Vierge essuie sa sueur.	310

# T A B L E

Sa devotion aux Images.	312
Sa devotion particuliere à Jesus attaché à la colombe.	314
Ses continuels raviffemens.	317
Sa dévotion envers les Saints.	319
Son zèle pour le salut des ames.	321
Il aide le prochain par ses prieres.	331
Il obtient de grandes graces aux Predicateurs.	333
Ses prieres obtiennent la paix entre les habitans d'une ville irritez les uns contre les autres.	338
Il dissipe les tentations par ses prieres.	342
Il convertit les ames par sa modestie & sa conversation.	345
Le Pere Morante qui fut martir dans les Indes est un fruit du zele d'Alphonse.	350
Il affermit la vocation d'un jeune homme qui vouloit entrer en la Compagnie.	356
Le Pere Jacques Saura jesuite illustre est un disciple d'Alphonse.	359
Il a le don de prophetie.	362
Les fruits que les jesuites esclaves firent dans Alger.	382
Il a le don de miracles.	390
Il guerit diverses personnes de diverses maladies.	395

## LIVRE QUATRIEME.

<b>L</b> Es dernieres années de sa vie.	413
Son union avec Dieu.	416
Ses infirmités dans sa vieillesse & sa patience à les souffrir.	419
Le Seigneur lui apprend à ne point se fier aux remèdes humains.	421
La mortification de ses sens.	426
L'estime qu'il fait des souffrances.	430
Il est tourmenté par les Demons.	440
Dieu l'éprouve par les souffrances.	442
Dieu lui fait plusieurs caresses extraordinaires.	447
La maniere dont il faut être à Dieu.	450
Il est élevé jusques dans les cieux.	451
Il voit des ames saintes dans le Ciel.	453
Vision du Pere Barthelemi Coc.	456
Menaces des Predicateurs qui ne prêchent pas Jesus uniquement.	458
Revelation d'Alphonse touchant Jacques Ruiz Coadjuteur temporel.	462
Il découvre une tempête excitée par les Demons.	470
Il est ravi jusques dans les Cieux.	472
Sa dernière maladie.	475
Il est tourmenté à sa mort par les Demons.	478

# T A B L E

Il est visité & consolé par IESUS & MARIE.	481
Il prédit le jour de sa mort.	485
Après avoir reçu les Sacremens, il entre dans un ravissement.	487
Son visage paroît beau après sa mort.	490
Il arriva une chose miraculeuse à un Prêtre qui avoit de la peine à l'honorer après sa mort.	493
Le concours de tout le monde à ses funérailles.	495
Une jeune veuve est délivrée de ses tentations par son entremise.	498
Continuation des miracles arrivez après sa mort.	501
Il guerit après sa mort une femme à l'extrémité par le flux de sang.	508
Il guerit une femme dangereusement malade.	511
Il guerit une petite fille d'une maladie dangereuse.	514
Il guerit un homme qui étoit à l'extrémité & qui avoit été son ami.	516
Une femme obtint la conversion de son mari par l'entremise d'Alphonse.	519
On expose en public son tableau.	521
Les femmes obtiennent continuellement un heureux accouchement par son intercession.	523
Il guerit une Dame d'une enflure de jambe.	525

## DES MATIERES.

Continuation de quelques autres miracles.	526
Son pouvoir sur les possédez.	535
L'estime generale que les hommes ont fait de la vertu d'Alphonse.	541
L'estime qu'en ont fait les domestiques.	543
L'estime qu'en on fait les Religieux.	546
L'estime que les Prelats ont fait de sa vertu.	547

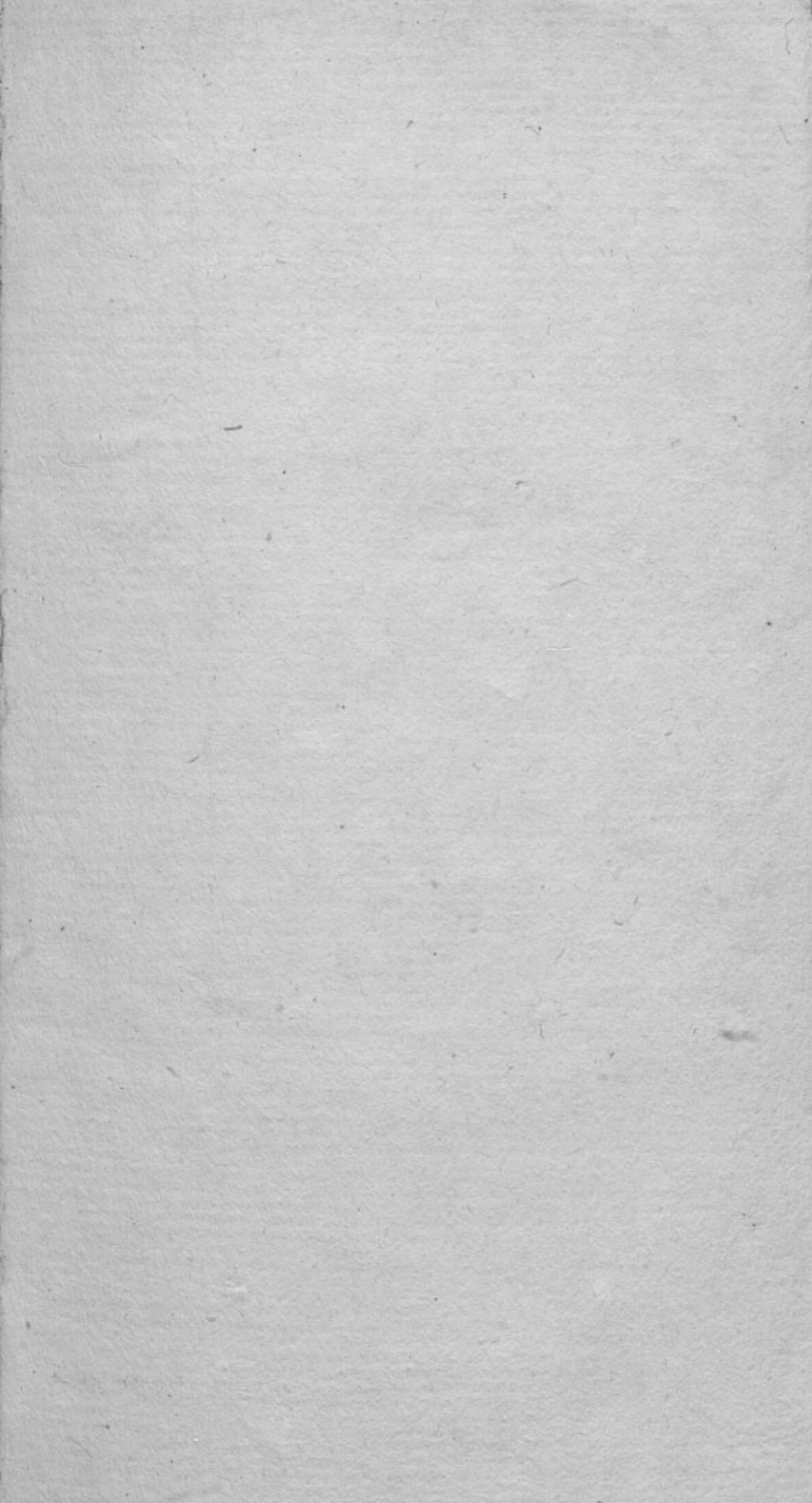
---

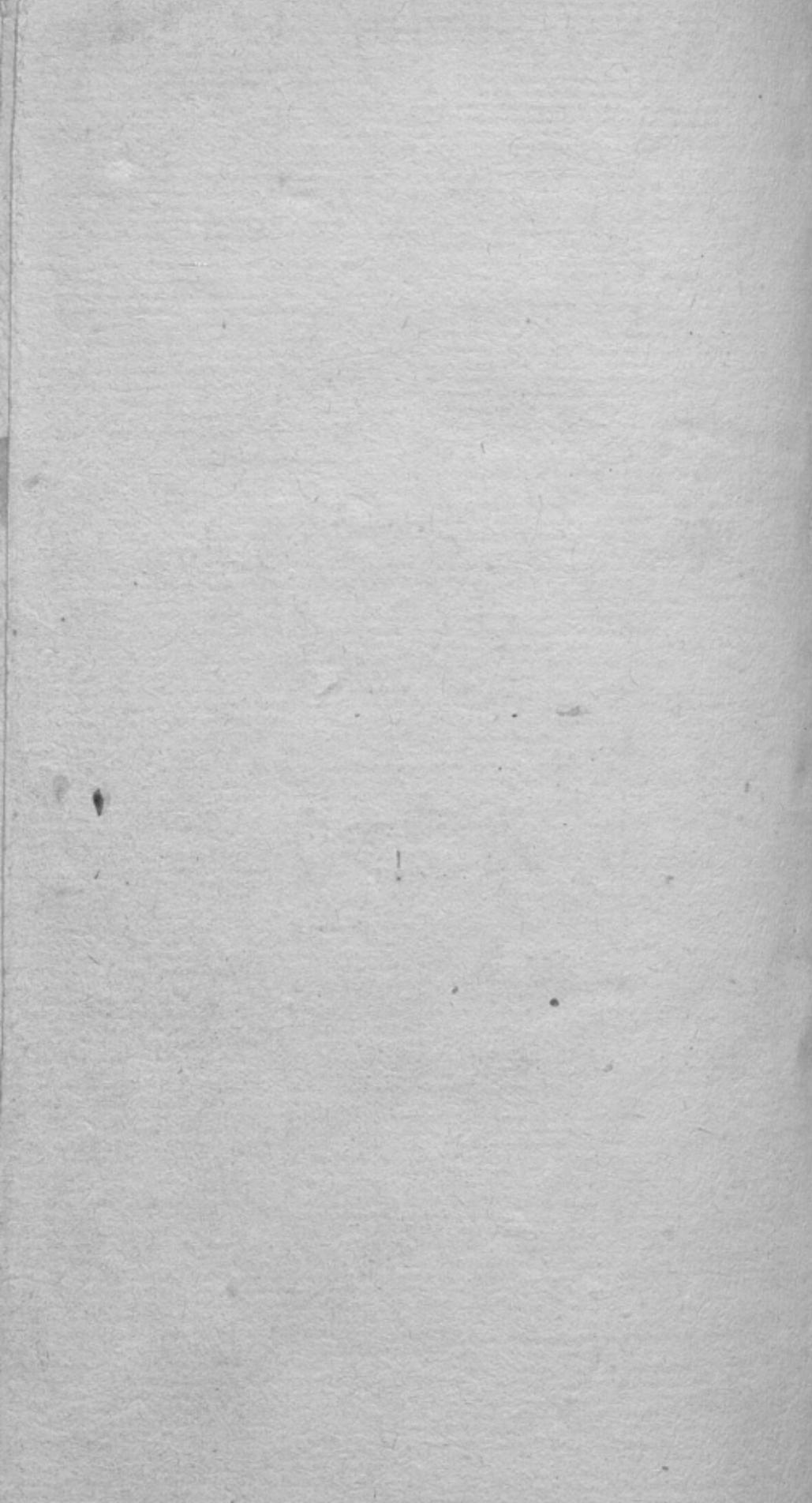
## LIVRE CINQUIEME.

<b>L</b> Es pensées & les maximes spirituelles du Frere Alphonse qu'on a recueillies de ses écrits.	551
La maniere de souffrir avec fruit & de vaincre les tentations.	569
Pour être victorieux, outre les trois actes, il est necessaire de s'y preparer, & de prévenir les ennemis.	575
La maniere de souffrir les injures.	578
Combien il est important de se proposer l'exemple de Jesus-Christ pour souffrir avec fruit.	585
Des trois degrez de perfection que l'on acquiert dans les souffrances.	588
Instruction touchant la mortification dans les souffrances, & sur tout dans les infirmitéz.	590
Lettre à sa sœur Antoinette, où il traite du bien des afflictions, quand on	

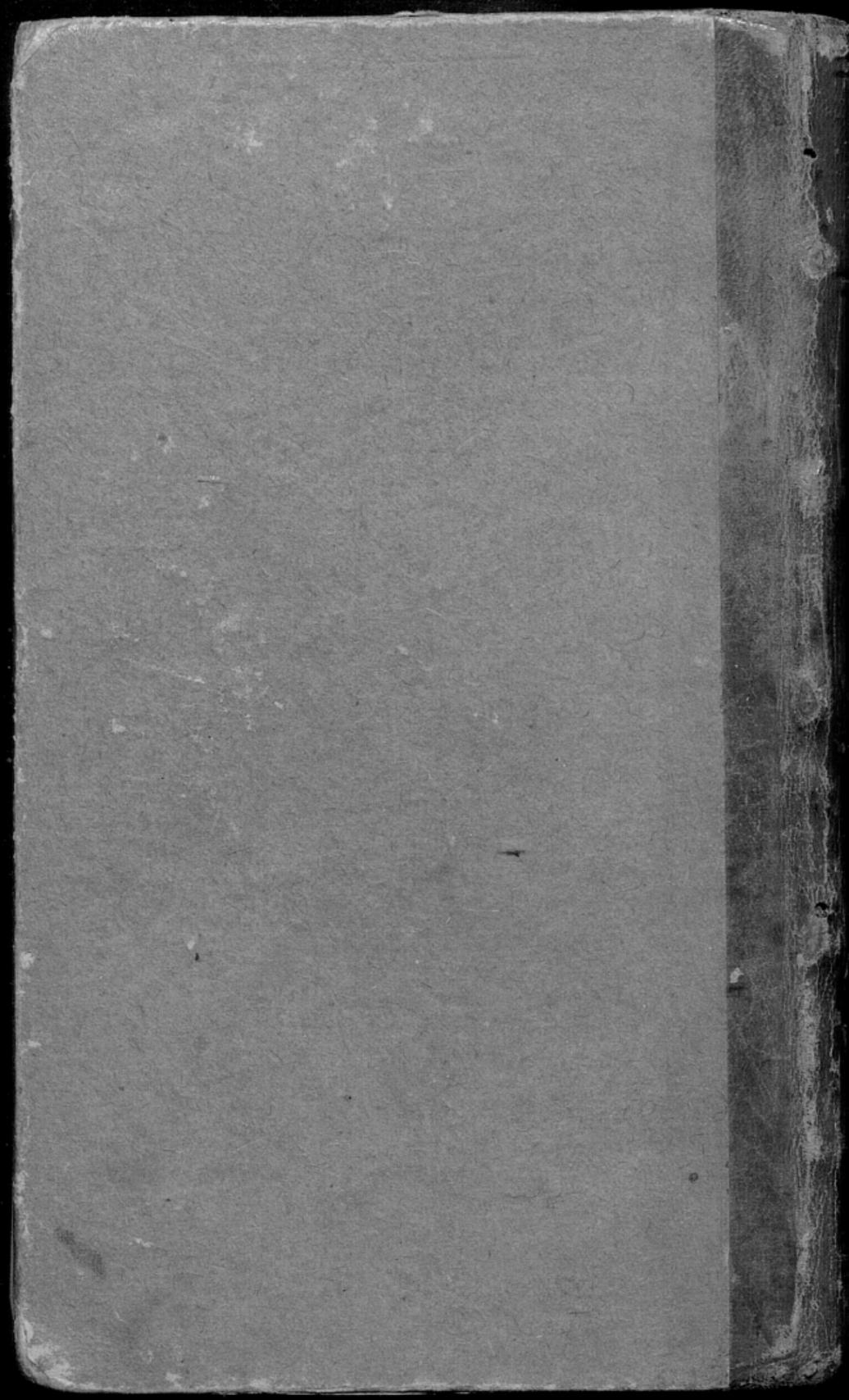
# TABLE DES MAT.

les souffre avec patience.	601
Lettre à un Novice où il traite de la mortification, & comment il la faut joindre à l'oraison.	615
Lettre au même où il parle de l'humilité.	622
Il donne au même les moyens pour acquérir l'humilité.	633
De l'obeissance du véritable Religieux.	645
Aucun respect humain ne doit empêcher d'obeir ponctuellement.	647
L'excellence de l'obeissance aveugle, & comment elle nous élève à la perfection de l'obeissance des Anges.	651
Ce que le Serviteur de Dieu doit faire pour être estimé fou, sans en donner aucun sujet à personne.	659
Lettre à un Religieux qui étoit en grand'peine de son salut. Il traite des raisons & des moyens de se confier en Dieu.	665
Lettre à un Religieux inquiet dans sa vocation.	686
Lettre à ses deux sœurs.	692
De la parfaite résignation de l'ame à Dieu.	710
Exercice dévot, &c.	716
L'Examen & un exercice, &c.	720
Preparation à la sainte Communion.	723. & suiv.
Réponse de l'ame à son Dieu.	736
Offrande de l'ame à Dieu.	742









VIE  
RODRIGUEZ

G-E 288